OCT 16 1923

30e Année. N° 19. 1er Octobre 1923.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
omte Primoli. . . .	*Caprice de prince*.	481
Blasco-Ibañez. . .	*Le comédien Fonseca*	504
Marion	*Le retour à la saine monnaie après la Révolution*. .	537
lbert de Voisins. .	*Le Jour naissant*. — II.	553
ommandant Koeltz .	*La bataille de Lorraine (août 1914)* — (fin). . . .	595
onstantin Photiadès.	*Marie Kalergis-Moukhanow, née Nesselrode*. — I. .	627
ommandant Weil . .	*Un Ambassadeur de France à la Cour de Sardaigne*.	659
lbert Flament. . . .	La Quinzaine : *Tableaux de la mer*.	674
Houllevigue. . . .	La Vie scientifique : *Les trois frissons de la Terre*.	687
enry Bidou.	Les Lettres : *Parmi les Livres*	699
ndré Chaumeix. . .	La Politique : *Les Conversations franco-allemandes*.	712

Copyright 1923 *Revue de Paris*.

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **4** FR. **50**

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1923

CHRONOLOGIE DU MOIS

22 *août.* — Publication du texte de la réponse de M. Poincaré à la note britannique.

23. — Renouvellement pour cinq ans du traité d'arbitrage entre le Japon et les États-Unis.

24. — Mort du baron Kato, président du Conseil japonais.

25. — Le gouvernement allemand crée un ministère des Régions occupées.

26. — Discours de M. Poincaré à Chassey et à Gondrecourt.

27. — Remise au Foreign Office de la réponse belge à la note du gouvernement britannique.

28. — Les membres de la Commission italienne de délimitation de la frontière allemande sont massacrés sur la route de Janina en territoire grec.

29. — Le gouvernement italien informe le gouvernement grec des satisfactions qu'il exige pour l'attentat de Janina.

1er *septembre.* — Un tremblement de terre au Japon détruit en totalité Yokohama et en partie Tokyô. — La Grèce défère à la S. D. N. son différend avec l'Italie. — Entrevue à Paris de Lord Curzon et de M. Poincaré.

2. — Discours de M. Poincaré aux fêtes du Centenaire d'Ernest Renan à Tréguier. — Important discours du chancelier Stresemann à Stuttgart.

3. — Le général Gouraud prend possession de son poste de Gouverneur de Paris. — Ouverture de la 4e Assemblée générale de la S. D. N. — M. Mussolini décline la compétence de la S. D. N. dans le conflit italo-grec.

4. — Une seconde fraction des troupes britanniques évacue Constantinople.

5. — La Conférence des ambassadeurs déclare la Grèce responsable en droit de l'attentat de Janina.

6. — Débat à la S. D. N. sur l'attentat Janina.

7. — Le cabinet de Belgrade repous les conditions que M. Mussolini a form lées dans sa lettre à la Commission pa taire de Fiume.

8. — Les forces aériennes britanniqu évacuent Constantinople.

9. — Important dicours de M. Poinca à Danvillers.

10. — L'Assemblée de la S. D. N. ratif l'entrée dans la Société de l'État lib d'Irlande.

11. — Le sénateur de Monzie fait à s retour de Russie d'intéressantes décl rations.

12. — Coup d'état militaire en Espagn

13. — Décision de la Conférence des amba sadeurs au sujet du conflit italo-gre — Tension entre l'Italie et la Yougo slavie à propos de Fiume.

14. — Le roi d'Espagne accepte la démi sion du Cabinet Prieto; le génér Primo de Rivera préside un directoir exécutif.

15. — L'Italie et la Yougloslavie fon enregistrer au secrétariat de la S. D. N le traité de Rapallo et négocient direc tement.

16. — Discours de M. Poincaré dans l Meuse. — Le général Primo de Rivera procède à la réorganisation administra tive de l'Espagne.

17. — M. Mussolini nomme un gouver neur militaire à Fiume.

18. — La Grèce accorde à l'Italie le satisfactions réclamées.

19. — Entrevue de M. Baldwin et d M. Poincaré à Paris.

20. — Importante conférence au Qua d'Orsay sur la situation en Rhénanie

21. — M. Stanley Baldwin repart pour Londres.

CAPRICE DE PRINCE

La duchesse d'Asti a dépassé la cinquantaine [1] : elle a le rare esprit d'avouer son âge, aussi personne ne songe à le lui reprocher. Depuis quelques années déjà, elle a renoncé à toute prétention, et cette abdication un peu prématurée l'empêche de ressembler à ces poupées empaillées en lutte perpétuelle avec la jeunesse qui s'en va et qu'elles essayent en vain de retenir : ces combats intérieurs aigrissent le caractère, contractent les traits, détruisent le charme et provoquent l'antipathie.

Les rides et les cheveux blancs s'harmonisent mieux avec un visage flétri que la teinture et le maquillage; je ne sais rien de plus touchant que le regard résigné de la femme qui se sent vieillir : c'est tout un poème que ce regard — il reflète encore le passé lumineux qui s'éteint et il éclaire déjà l'avenir sombre qui s'avance : c'est l'étoile du soir de la vie.

La duchesse a choisi la meilleure part. Laissant à la jeunesse la beauté du diable qui est son attrait naturel, elle s'est attachée à développer ses qualités intellectuelles et morales qui retiennent autour de son déclin autant d'amis que ses beaux yeux lui avaient attiré d'adorateurs; elle se plaît à formuler cette règle pour une existence de femme : la beauté à vingt ans, l'esprit à quarante, après cinquante ans, la bonté.

L'expression bienveillante de son visage suffirait pour éveiller la sympathie, quand même on ne se sentirait pas attendri

1. Ces pages ont été écrites en 1873.

par je ne sais quel regret caché qu'on devine sous son regard voilé et qui fait naître en nous un sentiment plus profond que j'appellerais une pitié respectueuse.

***

L'autre soir, après avoir partagé le frugal souper de la duchesse, je la conduisis comme d'habitude au coin du feu allumé dans son boudoir. Là, debout, tournant le dos à la cheminée, je commençai à haute voix la lecture des *Débats* tandis qu'à demi étendue sur sa chaise longue, elle tricotait en écoutant distraitement les nouvelles du jour... Une d'entre elles retint soudain mon attention. On annonçait de Chislehurst la mort de Napoléon III. La duchesse, en entendant cette nouvelle, tressaillit et poussa un cri douloureux : « Pauvre cher Empereur! il était si noble et si bon... et il aimait tant l'Italie, » murmura-t-elle tout en larmes; elle laissa tomber ses aiguilles d'ivoire et d'une main tremblante elle m'enleva le journal pour chercher la confirmation de cette fin inattendue qui la frappait cruellement...

Après un silence de quelques minutes que je respectai, — confus de ma maladresse, — elle me tendit la main pour s'excuser de son émotion et crut peut-être se soulager en m'en expliquant la cause. Elle évoqua les scènes lointaines que cette disparition ranimait devant ses yeux et elle me laissa lire une des premières pages de sa vie...

De retour chez moi, je m'empressai de noter cette confidence pour faire partager à mes amis, dans quelques années, l'impression qu'elle m'avait laissée : elle ne renferme point d'intrigue sensationnelle, et peut paraître d'un intérêt historique assez mince, mais un simple souvenir sincèrement conté me semble parfois plus attachant que certains récits merveilleux sortis de l'imagination du romancier.

***

Moi aussi, j'ai eu vingt-cinq ans, — soupira la duchesse avec un demi-sourire mélancolique, — quoiqu'il n'y paraisse

guère aujourd'hui et que tu aies de la peine à retrouver, sur ma vieille figure d'à présent, mon riant visage d'alors; elles n'ont guère aimé, — c'est-à-dire souffert, — les femmes qui, après un demi-siècle, conservent l'éclat et la fraîcheur de leur vingtième année.

Je ne fus jamais ce qu'on est convenu d'appeler une beauté, mais, si mes traits n'avaient point la pureté d'une statue antique, ils n'en avaient pas non plus la froideur. De l'irrégularité même de ces lignes, naissait ce piquant mélange qui a tant d'attrait pour vous autres hommes. Ajoutez un teint blanc et rose et deux yeux noirs qui l'éclairaient de leurs rayons.

Imprévoyante ou malicieuse, la nature m'avait douée d'un joyeux minois qui s'accordait avec mes vingt ans, mais contrastait avec l'ardeur du patriotisme qui se dissimulait sous ce masque trompeur. Mon petit nez retroussé et le grain de beauté niché au coin de ma bouche semblaient me destiner à jouer les soubrettes plutôt qu'à remplir le rôle de duchesse. Il a fallu que la vieillesse se chargeât d'harmoniser le plumage avec le ramage, pour que je ne détonnasse pas comme une fausse note dans le concert mondain.

***

Au mois de juillet 1850, mon mari fut chargé par le roi de Sardaigne d'une mission diplomatique auprès du Prince-Président de la République française et il m'offrit de l'accompagner.

Pour toute réponse, dans ma joie, je lui sautai au cou : mon voyage de noce allait avoir un pendant! Non seulement je verrais du nouveau et je me montrerais à de nouveaux adorateurs, mais je posséderais enfin mon époux qui m'était sans cesse enlevé par les affaires publiques et privées, par les cercles et les chevaux. De plus, le prince auprès duquel nous nous rendions m'avait été présenté à Londres où il m'avait fait une espèce de cour. Sa cour consista à m'engager pour un cotillon, à se montrer dans ma loge à l'Opéra, et à honorer de sa présence un de mes mardis soirs : au bal, il me dit que je dansais bien, au théâtre que ma loge était excellente, chez moi que mon salon était charmant. Les trois fois il parla avec sympathie de l'Italie. Il n'en fallait pas plus pour enivrer une

jeune femme, exciter la jalousie de toutes celles qui n'étaient ni jeunes ni jolies et mettre les mauvaises langues en mouvement.

***

En arrivant à Paris, nous trouvâmes à l'hôtel du Rhin, où nous avions retenu notre appartement, une lettre du secrétaire du Prince nous invitant par ordre de S. A. à un dîner champêtre qui devait avoir lieu le surlendemain dans le parc de Saint-Cloud. Tu comprends ma joie — et mes soucis : quelle toilette devrais-je arborer? il s'agissait bien d'un dîner à la campagne, mais tout de même c'était à la cour et je ne pouvais me présenter en costume de voyage...

Pendant que je me livrais à ces graves méditations, la porte de ma chambre s'ouvrit brusquement et je vis apparaître mon amie d'enfance Adriana Montefalcone!

— Toi ici! — m'écriai-je toute surprise.

— Mais oui, — me dit-elle en se jetant dans mes bras, — ne le savais-tu pas? Depuis six mois mon mari représente à Paris le roi des Deux-Siciles.

— Et tu ne me l'avais pas annoncé?

— J'ai été souffrante et je n'ai écrit à personne depuis mon départ de Naples. Quelle joie de te revoir : tu m'apportes une bouffée de cet air d'Italie dont on ne saurait se passer quand on l'a respiré dans son enfance : je crois sentir encore le parfum pénétrant des orangers de la villa Médicis...

— Il y a déjà dix ans que nous avons quitté le Sacré-Cœur!

— Dix ans! et je n'ai plus revu la Trinité des Monts! Étions-nous folles alors!

— Je suis devenue bien sérieuse à présent, mais tu arrives à point pour me tirer d'embarras : je ne sais comment m'habiller pour aller dîner à Saint-Cloud...

— Quelle agréable rencontre! moi aussi j'y dîne... nous ferons le trajet ensemble : hâte-toi de te préparer, je monte en voiture dans une heure et je viens te chercher.

— Mais mon invitation est pour après-demain!

— *Peccato!* je comprends : le président aura voulu partager ses plaisirs en nous invitant séparément et jouir de ses vacances...

— Pourquoi dis-tu ses vacances?

— Comment appeler autrement les jours de congé que lui donne l'indisposition de la vieille maîtresse qu'il a ramenée d'Angleterre et qui le séquestre avec une jalousie féroce en empêchant toutes les jeunes d'arriver jusqu'à lui? Elle n'a peut-être pas tort : bien qu'il ne soit pas un Adonis, il plaît aux femmes, car elles se sentent aimées par lui...

— C'est la meilleure des raisons!

— Mrs H. devient d'autant plus exigeante que la position du prince, en grandissant chaque jour, commande plus de mystère dans leurs relations. L'entourage redoute l'influence de l'Anglaise hautaine et impérieuse et craint qu'elle n'arrive à se faire épouser.

— Je croyais au contraire que les partisans du Président cherchaient à le marier pour consolider le trône, auquel ils espèrent le faire monter.

— Certes, tel est leur désir, mais pour leur prince ils aspirent à une princesse de sang royal et des pourparlers ont déjà été échangés avec plusieurs cours, jusqu'ici sans résultat.

— Et pourtant, pour une jeune princesse, c'est bien tentant un palais à Paris et un trône en perspective.

— Pas encore bien solide! Les vieilles dynasties trouvent le Président trop *parvenu*, comme il s'intitule fièrement lui-même... Il laisse agir ses ambitieux amis, mais au fond il est froissé de ces marchandages et je ne serais pas surprise qu'il finisse par faire un coup de tête...

— C'est-à-dire?

— C'est-à-dire qu'ayant hérité de sa mère une âme sentimentale, il pourrait bien faire un mariage d'amour : voilà pourquoi, dans la crainte que l'Anglaise ne l'emporte, on lui cherche des distractions provisoires : l'hiver dernier apparut une rayonnante Espagnole qui sembla l'éblouir un moment et contre-balancer l'influence de l'Anglaise, mais la belle Andalouse, justement orgueilleuse de ses ancêtres et forte de son inattaquable vertu, a repoussé les timides avances du prince amoureux — et a repassé les Pyrénées.

» Ainsi, à cette heure, il se trouve libre entre la maladie de l'une et le départ de l'autre : la place est à prendre, si le cœur t'en dit!

— Prends garde plutôt à toi, ma chère Adriana, car à la façon dont tu parles du prince, tu me sembles prête à... l'écouter...

— Oh! moi, je n'ai pas le type qui lui plaît, c'est plutôt ton joli minois qui pourrait le reposer des imposantes beautés qu'il a courtisées jusqu'ici...

— Pour qui me prends-tu? Je suis une femme sérieuse et une honnête femme!

— Alors ton moral est en contradiction avec ton physique... mais je me sauve : je n'ai que le temps de passer ma robe pour aller à Saint-Cloud. Le prince a déjà la politesse des rois : l'exactitude! Au revoir.

Elle ouvrait la porte quand je l'arrêtai sur le seuil :

— Nous avons causé de tout hormis de ce qui me tenait le plus à cœur, de mon costume de cour.

— C'est plutôt d'un costume de jardin qu'il s'agit! mais, ma chère, belle comme tu es, tu seras toujours la plus élégante. Selon le mot d'Octave Feuillet, on t'habillerait d'un gant de suède! N'importe, pour te satisfaire, je t'enverrai ma couturière, la célèbre madame Roger : bonne chance!

Le lendemain matin, la « célèbre madame Roger » daigna se faire représenter par sa *première*, mademoiselle Lucie, escortée d'un jeune chasseur nègre qui portait un gros album de gravure de modes. Après de longues hésitations, je choisis la toilette « mirage » dont Winterhalter semblait avoir dessiné la maquette : c'était une ample jupe de taffetas gorge de pigeon à petits volants déchiquetés et reliés entre eux par de légers festons d'églantines. La journée, la matinée se passèrent en essayages; madame Roger s'engagea sur l'honneur : le lendemain à trois heures la toilette serait chez moi! A trois heures trois quarts, ne voyant rien venir, je commençai à perdre tout espoir et, pressée par mon mari, je m'apprêtais à revêtir un costume quelconque pour monter dans la voiture de poste qui nous attendait... quand arriva triomphalement mademoiselle Louise portant comme un trophée la jolie toilette « mirage » qu'elle déclara être le chef-d'œuvre de la maison! Elle tint à me la passer elle-même pour présider aux derniers arrangements : sur ma demande, elle consentit à voiler mon décolletage un peu hardi d'un fichu Marie-Antoi-

nette en point d'Angleterre, croisé sur ma poitrine, par une broche de diamants et de roses thé. Pour éluder la difficulté du chapeau, je posai sur mes cheveux une mantille en blonde blanche, relevée par un peigne espagnol dont le creux était fleuri d'églantines. J'étais charmante ainsi, de l'aveu même de mon mari qui, selon l'habitude de ses pareils, était aussi avare de compliments envers sa femme, qu'il en était prodigue envers les autres.

Il me le répéta chemin faisant et l'inspection minutieuse de ma toilette lui fit oublier mon retard.

Ce fut moi qui m'en souvins.

Quand notre postillon fit son entrée dans la cour du château, six heures sonnaient à l'horloge et le dîner avait été commandé pour cinq heures et demie, afin qu'on pût se promener ensuite dans le parc et aller jusqu'à Villeneuve-l'Étang.

Je pâlis comme si j'entendais sonner le glas de mon plaisir.

Quelle ne fut pas ma confusion, quand je vis, faisant les cent pas devant le perron, le prince en personne : il n'avait pas failli attendre, il avait attendu. Il s'avança pour m'aider à descendre de voiture et comme, toute rougissante au milieu des courtisans qui nous entouraient, j'essayais de balbutier quelques excuses, il m'interrompit en me disant pour tout reproche :

— Je commençais à désespérer!...

Il baisa ma main et, la sentant trembler dans la sienne, il se méprit sur la cause de mon émotion :

— Moi aussi, je suis bien troublé, — me dit-il à mi-voix; puis, se tournant vers sa cour, — passons à table, messieurs, que chacun choisisse sa dame; moi, j'ai la duchesse, je la garde!

En disant ces mots, il m'offrit son bras et, suivis du cortège où je reconnus la Princesse de Beauvau et la Marquise de Contades accompagnées du comte de Morny et d'Edgard Ney — nous nous dirigeâmes à travers le parc vers une charmille sous laquelle le dîner avait été servi.

En me voyant l'objet de la curiosité générale, à la suite de l'attention toute spéciale dont m'avait honoré Son Altesse, je me sentis si intimidée que je ne compris pas un mot de ce que le prince me murmurait à l'oreille...

A table seulement je repris un peu de mon assurance et encore fut-elle tout d'abord troublée par un regard brûlant que mon voisin ne cessait de promener sur ma personne. Je tremblais que mon fichu s'entr'ouvrît sous son souffle, et, arrachant une rose de mon bouquet, je la glissai dans l'échancrure de mon corsage dont elle devait corriger l'indiscrétion.

J'avais commencé par ne pas oser manger, mais, trouvant ainsi ma situation plus embarrassante, je me résignai à effleurer quelques gouttes de consommé froid...

Peu à peu le président me quitta des yeux et sembla porter ailleurs son attention... Je respirai : ce ne fut qu'une seconde de répit. A l'angoisse succéda l'effroi : j'avais voulu allonger mon pied droit et je l'avais trouvé étroitement emprisonné entre les deux bottes du prince; j'allais crier : un regard sévère de mon mari, placé en face de moi, me ferma la bouche en un sourire.

Je ne pouvais bouger sans provoquer un scandale; que faire, mon Dieu? j'appelai mon pied gauche au secours de mon pied droit, mais hélas! dans les efforts qu'il fit pour le dégager, il resta emprisonné avec lui! Et le prince de rire bruyamment, feignant de prendre part à la causerie générale! J'allais pleurer de colère et de honte : les yeux de mon bourreau rencontrèrent les miens brillants de larmes. Ma prière muette le toucha sans doute, car après une pression plus passionnée, il consentit à écarter ses bottes geôlières et je me hâtai de ramener sous ma chaise mes pauvres petits pieds captifs... Dans mon empressement un de mes souliers était resté sur le terrain du combat et ce fut à grand'peine que je parvins à le rechausser.

Tout cela te paraît bien ridicule car tu es à l'heureux âge où l'on commet naturellement ces enfantillages sans les remarquer, tandis que j'ai atteint l'heure où l'on évoque avec émotion les souvenirs lointains, même les plus puérils.

Après cet incident le prince fut aimable sans dépasser la limite.

Vers la fin du repas, n'éprouvant plus le besoin de me tenir sur la défensive, je m'abandonnai sans réserve à mon naturel et je crois même, Dieu me pardonne! que j'eus de l'esprit. Tu souris? entendons-nous, mon esprit ne consiste pas à faire

des mots et à soutenir des paradoxes, mais à exprimer franchement ma pensée : c'était le genre favori du prince écœuré par les flatteries de ses courtisans. Il aimait la sincérité et cependant, comme me l'écrivait discrètement un de ses derniers ministres : « A nul il ne fut plus difficile de dire la vérité lorsqu'elle était pénible, tant il inspirait le désir de lui être agréable et tant on craignait de contrister un être aussi excellent. »

Il observa plaisamment qu'au milieu de sa cour toute nouvelle, mais déjà protocolaire, je lui donnais l'impression d'une page de Molière égarée dans une comédie de Marivaux.

Il ne me trouvait plus simplement jolie, me semblait-il, il commençait à m'apprécier; il ne se contentait plus de me contempler, il m'écoutait en attachant sur moi ses yeux couleur de mer; mais je sentais que son regard cherchait à plonger dans mon for intérieur.

— Vous n'avez qu'un défaut, — me dit-il.

— Lequel, Monseigneur? indiquez-le-moi pour que j'essaye de me corriger.

— C'est de ne boire que de l'eau.

— Le vin m'est défendu, car il me fait mal.

— Mal? Allons donc! avouez qu'il vous fait peur?

— Comment?

— Vous craignez qu'il vous monte à la tête!

— Peut-être avez-vous raison : n'en ayant pas l'habitude, ou je ferais triste mine et je deviendrais lugubre, ou je m'égayerais un peu trop et je risquerais de ne pas être correcte : mieux vaut m'abstenir.

— Au contraire, ce sera très amusant. Martial! — dit-il au sommelier, — servez du Porto à madame la duchesse.

Pour obéir, je pris le verre de Porto qu'on m'offrait et après l'avoir à peine effleuré, je le posai sur la table; le prince s'en empara à son tour l'approcha de ses lèvres et me le tendit ensuite en me disant :

— Je ne sais ce que vous reprochez à mon Porto, il est excellent et vous me faites injure en le dédaignant : à votre santé!

Je dus avaler quelques gorgées et puis, pendant le repas, vider deux coupes de champagne que mon amphitryon me fit remplir successivement.

Ma tête tournait : le vin, les fleurs, la chaleur, l'émotion s'unissaient pour m'étourdir. J'eus à soutenir une terrible lutte entre l'énervement où nous plonge une demi-ivresse et la conscience du danger que je courais. Encore quelques minutes de courage et j'étais sauvée. Le repas touchait à sa fin : le péril me semblait passé — hélas! il commencait.

On se leva de table. Enfin!

Mon mari s'approcha du prince et lui remit la missive dont il avait été chargé par son gouvernement. Absorbé par d'autres pensées, le président la mit dans sa poche et l'ambassadeur s'éloigna respectueusement.

Des chars à bancs étaient alignés sur la route pour transporter les convives à Villeneuve-l'Étang; un élégant phaéton traîné par deux alezans noirs attendait le prince : il monta sur le siège, ramassa les rênes et m'invita à m'asseoir auprès de lui. Nous partîmes à fond de train — laissant les autres s'entasser dans les voitures que nous ne tardâmes guère à perdre de vue. Nous fîmes une belle promenade à travers le parc, nous grisant de l'air frais qui dissipa l'autre ivresse menaçante. Après une petite heure, nous nous arrêtâmes à l'orée de la forêt. Les deux grooms qui, impassibles, étaient restés assis sur le siège, derrière nous, sautèrent sur la chaussée : l'un se posta devant les chevaux et l'autre m'aida à descendre. Je me sentais encore un peu étourdie; voyant mon hésitation, le prince passa son bras sous le mien et m'entraîna dans le bois. Me laissant aller à l'engourdissement qui m'envahissait, je m'appuyai avec abandon sur l'épaule de mon cavalier...

Nous arrivâmes au bord d'un étang, fleuri de nénuphars, qu'avait dérobé à ma vue un voile de saules pleureurs. Le prince, sautant dans une barque amarrée à la rive, me tendit la main et je tombai assise sur des coussins de cuir — moelleux comme ceux d'une gondole. Il détacha la chaîne, prit les rames et, après une légère secousse, nous nous trouvâmes entre le ciel et l'eau... En constatant notre isolement. je ne pus réprimer un mouvement d'effroi, mais peu à peu, je vis mes craintes se dissiper en regardant celui qui les avait fait naître : il avait posé les avirons et s'était couché à mes

pieds comme un timide écolier. De temps en temps sa main prenait ma main qu'il portait à ses lèvres et ses yeux s'attachaient sur les miens comme ceux d'un bon chien soumis.

De blancs cortèges de cygnes nous escortaient poétiquement et allongeaient sur les bords du bateau leur long col neigeux — se terminant par un éclatant bec de corail qui nous demandait la pâture...

Je songeai à la fable de Léda... je souris et ce sourire rencontra celui de Jupiter qu'avait effleuré peut-être la même pensée... Un frisson de fierté — cette fois — me fit tressaillir de la tête au cœur et mon rêve romanesque parut près de se réaliser : un avenir radieux s'ouvrit devant mes yeux éblouis... Comment? C'était là ce prince qui, d'un froncement de sourcil, inquiétait déjà l'univers : d'un regard je l'avais dompté. Ne serait-ce pas un beau triomphe pour une femme de s'emparer de son âme et de gouverner sous son nom? Je me sentis appelée à travailler à l'unité de l'Italie et je crus entendre des voix patriotiques m'encourager... Et le prince tenait toujours mes doigts entre les siens : je n'avais qu'à répondre à la pression de sa main pour devenir sa maîtresse — la maîtresse du monde!... je corrigeais ainsi ce que le mot cru pouvait contenir de vulgarité.

Le crépuscule tombait et sous le ciel d'opale, le lac s'argentait mystérieusement. A travers les saules où notre barque s'était arrêtée, l'ombre s'étendait diffuse. Les cygnes qui nous enveloppaient devinrent peu à peu devant mes yeux troublés de vagues formes blanches... je crus voir les fantômes errants des favorites royales dont la troupe mélancolique venait assister au baptême d'une nouvelle sœur : elles semblaient vouloir m'abriter de leurs ailes pour dérober ma chute aux regards profanes. Je voyais m'apparaître dans la brume du lac les ombres des plus célèbres d'entre elles : c'étaient Agnès Sorel, Diane de Poitiers, la belle Gabrielle, La Vallière et d'autres encore dont les noms poétiques m'attiraient... Il devait y avoir un ciel à part pour ces âmes aimées des rois et l'idée de passer l'éternité au milieu d'elles me charmait...

Oh! comme on bénirait les douceurs de mon règne! il marquerait l'avènement des lettres et des arts... je resterais dans

l'ombre mais on sentirait ma salutaire influence comme on sent dans l'herbe le parfum de violettes qu'on ne voit pas. Les souvenirs de mes lectures se mêlaient dans mon esprit aux chimères les plus absurdes : invisible et présente je serais de l'État l'âme toute-puissante.

Légèrement surexcitée, j'exposai mes projets de réforme et d'alliance au prince qui m'écoutait avec son sourire nuancé de bienveillance et d'ironie : je le crus sous le charme de ma parole. Insensée! il ne s'enivrait que du son de ma demi-voix...

Et Diane, Agnès, Gabrielle et Louise de la Miséricorde me regardaient avec compassion et m'appelaient leur sœur...

— Monseigneur, — lui disais-je, — obtenez du roi de Sardaigne qu'il accrédite mon mari auprès de vous et nous travaillerons ensemble à la prospérité de nos deux pays que je confonds dans une seule affection, car ils ne peuvent se passer l'un de l'autre; je sais bien qu'actuellement la pauvre Italie est encore une petite puissance toute morcelée qui ne compte guère — une expression géographique comme la définissait son implacable ennemi — mais elle a devant elle l'avenir et un avenir qui rappellera son glorieux passé!

» Plus d'une fois à Londres vous avez évoqué avec émotion le souvenir de ma belle patrie où s'est écoulée votre enfance et où vos vingt ans se sont battus avec votre frère — qui y laissa sa vie — pour l'indépendance des Romagnes.

» Votre esprit si large et votre cœur si grand vous ont toujours poussé à défendre le principe des nationalités : l'Italie vous fournit une éclatante occasion de mettre vos actes d'accord avec vos paroles : aidez-la à réaliser son unité : c'est une œuvre digne d'un Napoléon

» Chassez tout d'abord la puissance autrichienne qui se répand comme une gangrène le long de la Péninsule? Les ducs de Parme, de Modène, de Toscane sont des parents et des lieutenants de sa Majesté Catholique. On élève des fortifications autour de Plaisance. On ne voit pas la fin de cette invasion de l'Autriche dans les Romagnes, et cette occupation prolongée finira par devenir une prise de possession!

» Contrairement à la doctrine égoïste prêchée par Machiavel, aujourd'hui ne craignez pas d'avoir un voisin puissant : mais

faites de ce voisin un puissant allié que vous vous attacherez par la gratitude — et surtout par l'intérêt. Séparées, la France et l'Italie sont exposées de tous les côtés à des adversaires redoutables; unies, elles formeront un bloc intangible contre lequel se briseront tous les efforts ennemis.

» L'une a ce qui manque à l'autre : la prolifique Italie a des bras et la France a des ressources financières inépuisables. Unies, ces deux nations formeront une puissance avec laquelle l'Europe devra compter... N'est-ce pas, Monseigneur, que vous m'avez comprise?...

Il m'avait à peine écoutée et voyait seulement la flamme que mon exaltation patriotique avait allumée dans mes yeux.

— C'est vous, ma chère enfant, qui ne m'avez pas compris. Comment? Je vous parle amour et vous me répondez patrie, je vous offre mon cœur et vous me donnez votre esprit. Pour entendre ces sages avis, je n'avais que faire de quitter le conseil : mon premier ministre ne m'aurait pas mieux parlé, quoiqu'un peu plus pratiquement. Comment puis-je exiger que l'Autriche retire ses troupes d'Ancône et de Bologne, tant que les nôtres sont à Rome?... Je suis donc bien malheureux : je suis comme le roi Midas qui transformait en or tout ce qu'il touchait; tout ce que je touche — même les femmes — tout devient politique!

» C'est bien la peine d'être jolie comme vous êtes pour aborder des questions aussi graves et vous feriez mieux de quitter votre soyeuse robe gorge de pigeon pour revêtir la sombre robe d'avocat; mais je doute qu'elle s'harmonise aussi bien avec votre teint de lys et de roses!...

Et il continua longtemps sur ce ton gouailleur qui fit tomber une à une toutes mes illusions.

Je l'écoutais sans le regarder, en laissant glisser ma main au fil de l'onde et, comme je me penchais sur le bord du bateau, une vague argentée par un dernier rayon me renvoya son image pâlie par le travail — ou les plaisirs. Tout à l'heure il me semblait Apollon, ce n'était plus qu'un satyre — et je frémis. J'eus la curiosité de me regarder à mon tour : je vis ma coiffure en désordre, mes petites roses effeuillées, mes yeux hagards, mes joues allumées;

je n'étais plus une rassérénante Égérie, j'étais devenue une bacchante et pour apaiser la fièvre qui brûlait mon visage, je le cachai entre mes mains ruisselantes...

Alors ma situation m'apparut dans sa vulgaire réalité. Les aventures des filles perdues passèrent devant mes yeux : on commence par un prince, on finit par un homme : le premier venu!... Je revis La Vallière dans son couvent, la Dubarry sur son échafaud — et le blanc essaim de mes illusions royales s'envola dans le crépuscule ou plongea sous les flots!...

Je sentis une main caressante qui cherchait à écarter mes doigts de mon visage : le prince, à demi agenouillé, se penchait vers moi et m'attirait pour m'embrasser. Je me levai toute droite dans la barque au risque de la faire chavirer, elle s'arrêta entre les joncs qui bordaient le rivage. D'un bond, je sautai à terre. Espérant retrouver le chemin du château, je me mis à courir de tous les côtés et de tous les côtés je retrouvai le lac! C'était une île!...

Découragée, je tombai sur une pierre et je pleurai... j'avais bien le temps! j'essuyai mes larmes... Il avait raison après tout, cet homme, pensai-je : ce qu'il demandait, c'était d'être aimé comme un autre. Un autre, je l'aurais peut-être écouté et lui, parce qu'il était prince, je le repoussais sans pitié! Il ne fallait être prévenue ni en sa faveur, ni contre lui et le juger comme un simple mortel : il était naïf, sentimental, romanesque, il aimait à aimer et moi, j'avais cruellement repoussé ce timide hommage dont la plupart des femmes auraient été fières et dont quelques-unes auraient été touchées.

Je me levai pour aller à sa recherche; au détour de l'allée nous nous rencontrâmes; je lui tendis la main en lui disant :

— Pardon!

— De quoi? — me demanda-t-il, — c'est à moi d'implorer votre pardon, s'il vous semble que je vous ai offensée, quoique certes ce ne fût guère mon intention.

En parlant ainsi, il passa son bras autour de ma taille et nous nous arrêtâmes pour contempler le coucher du soleil dans le lac tout embrasé : les grands spectacles de la nature mettent en communion deux âmes également éprises du beau; un frisson d'enthousiasme passa de son cœur au mien. Nous nous regardâmes et je contemplai ses yeux clairs,

limpides comme ceux d'un enfant, profonds comme ceux d'un penseur. Je fus douloureusement peinée par ce que j'y vis de tristesse contenue et de bonté incomprise. On le croyait froid, mais, comme me l'écrivait encore son dernier ministre : « Cette froideur était semblable à celle de la neige étendue sur la terre, elle empêchait la chaleur intérieure de se dissiper; aussi la sentait-on dans ses moindres paroles et surtout dans le regard que les ennemis ont pu trouver terne et qui aux amis était doux et caressant. Je ne crois pas que personne ait eu ou puisse avoir à un tel degré, malgré sa timidité et une véritable modestie, l'air royal, cette majesté paisible et cependant vénérable, cheminant entre la crainte et l'amour. Nul ne m'a fait mieux comprendre quelle irrésistible force se trouve dans la douceur et quelle autorité donne la bonté. »

Sa joie était le bonheur des autres et sa tristesse venait du mal qu'il voyait faire et ne pouvait empêcher.

Accessible à tous, il disait : « Laissez venir à moi ceux qui me cherchent » et il retenait sous son charme naturel les plus hostiles; mais il était si naïvement sincère qu'il croyait tout le monde aussi sincère que lui.

Pour le préserver contre les intrigants et contre lui-même, Dieu l'avait doué de cette éloquence silencieuse qui mettait sur son visage naïf comme un masque machiavélique auquel les plus fins se trompèrent; on a dit que c'était un sphinx sans énigme. Le mot de ce sphinx était pourtant la bonté.

Proscrit dès son enfance, il fut élevé par une mère à la fois romanesque et ambitieuse qui ne cessa de faire miroiter devant ses yeux éblouis l'éclat d'une couronne lointaine; quand il tendit la main pour la saisir, il fut regardé comme un fou compromettant par les anciens de la famille retirés de la vie publique et résignés à une existence paisible, sans horizon. Ils ne virent dans ce trouble-repos qu'un « enfant mal élevé » et un rêveur dangereux; mais pouvait-on réellement qualifier de rêveur sans but défini l'aventureux jeune homme qui tenta l'échauffourée de Strasbourg et la descente de Boulogne où il risquait si témérairement sa vie?

Après des années d'emprisonnement, les circonstances le portèrent sur le trône qu'il n'avait jamais cessé d'entrevoir dans ses rêves de captif et de proscrit. Au début de son règne

il avait cru devoir rassurer la nation conquise, mais effrayée par le nom de Napoléon, en inscrivant sincèrement sur son drapeau : l'Empire, c'est la paix!

Ce n'était pas un mot, mais un programme; son nom *trop* glorieux, en l'entraînant malgré lui sur la trace de son oncle, l'avait empêché de le réaliser. Et cependant personne ne fut plus humain que le fils de la reine Hortense; à Solférino, la vue du sang répandu l'arrêta en pleine victoire et à Sedan, après s'être exposé en vain à la mort, après l'héroïque résistance de ses troupes, il préféra compromettre à jamais sa renommée personnelle en rendant son épée au vainqueur, comme François Ier, plutôt que de sacrifier en vain la vie de 150 000 hommes! De son acte généreux entre tous, il garda le surnom infamant de Sedantaire qui, pour la vieille femme que je suis, reste un de ses plus beaux titres de gloire.

Au moment de mon aventure, il croyait avoir une mission divine et familiale à remplir, mais il n'était ni heureux, ni fier de sa destinée, il la subissait, car il était fataliste comme un disciple de Mahomet. Il se sentait emprisonné dans son palais, ne trouvant pas un cœur pour comprendre le sien.

Mais s'il avait pu découvrir la compagne rêvée — à quelque rang qu'elle appartînt, car il n'avait aucun préjugé de caste — comme il aurait su l'imposer à l'Europe! comme il aurait su l'aimer! Pourquoi me demandais-je en y rêvant, pourquoi ne pourrai-je être celle-là?

***

Nous marchions côte à côte sans parler : lui naturellement taciturne et moi absorbée dans mes réflexions. Le soleil avait disparu dans un linceul de pourpre et d'or, le ciel assombri commençait à s'étoiler çà et là, un voile de brume s'étendait sur le lac.

Nous nous trouvâmes devant un petit kiosque rond qui s'élevait sur le rivage.

Le chalet disparaissait sous les lianes qui grimpaient jusqu'au toit de chaume pour retomber en grappes parfumées. Le prince, soulevant un tapis de Caramanie qui servait de porte au pavillon, m'invita à entrer.

J'hésitai un moment.

— Vous avez peur, — me demanda-t-il?

— Oh non! — m'écriai-je et je m'élançai témérairement sur ses pas, résignée au sort qui m'attendait...

Des toiles de Jouy recouvraient les murailles et disparaissaient sous des miroirs de Venise et des tableaux de petits maîtres, alors à la mode; des statuettes de Sèvres étaient échelonnées sur une console de chêne qui faisait le tour de la pièce. Au-dessous un divan bas circulaire formé par une riche étoffe persane où s'entassaient des piles de coussins au milieu desquelles je m'enfonçai paresseusement. Il se laissa tomber près de moi et, à la lueur d'une lampe d'albâtre suspendue au plafond je le vis me dévorant des yeux...

J'étais prête à tout : n'étais-je pas décidée à l'aimer?

Il commença par jouer avec mes manches de dentelles; elles étaient larges et ouvertes; il y fit glisser ses doigts et caressa les contours de mon bras. Je rougis, mais je m'amusai de son trouble, car je voyais bien qu'il était plus intimidé que moi.

— Savez-vous, — dit-il à mi-voix, — qu'à notre rencontre à Londres je fus follement amoureux de vous?

— Je ne m'en suis jamais doutée, monseigneur, — répondis-je, mentant effrontément.

— Eh bien, en vous revoyant ce soir, plus complètement belle qu'il y a quelques années, j'ai senti toute ma jeunesse tressaillir en moi et mon cœur a recommencé à battre comme alors... Si vous n'avez pas compris ma tendresse respectueuse, d'autres ont été plus clairvoyants que vous... Mes partisans ayant entamé des pourparlers pour me marier à la fille d'un petit souverain allemand, m'ont rappelé en toute hâte, mais les fiançailles ont été rompues — un peu par ma faute : je suis décidé à n'épouser qu'une femme que j'aimerai. Depuis que vous m'avez si aimablement accueilli pendant mon exil, rien n'a pu chasser votre image de devant mes yeux et c'est elle que j'évoque dans mes rares moments de loisir. Vous êtes la belle patriote qui personnifie pour moi l'Italie et dont le regard me rappelle ce qu'attend de moi le beau pays que j'ai tant aimé dans ma première jeunesse...

J'avais commencé par écouter la tirade en souriant, jouant

de l'éventail, mais dès qu'il me parla si tendrement de l'Italie, je compris le bien que je pouvais attirer sur mon cher pays et je me décidai à me donner à son futur bienfaiteur.

Cédant à un dernier mouvement de coquetterie et désirant savoir si l'homme auquel j'allais sacrifier mon honneur sentait le prix du don que je lui faisais :

— Peut-on savoir, — lui dis-je, — ce qui eut l'heur de vous plaire en moi?

— En vous, — me dit-il, — faut-il vous le dire? ce qui m'a charmé, ce qui vous caractérise et que je n'ai jamais rencontré chez une autre femme, c'est... comment l'exprimer? votre adorable petit air égrillard...

— Egrillard! moi?

— Ne vous en défendez pas, c'est votre plus grand attrait...

Je suffoquai et je retirai brusquement la main que je lui avais un peu complaisamment abandonnée.

Surexcité par une résistance qu'il n'était pas accoutumé à rencontrer et voyant que je cherchais à me dégager, il tâchait de m'apaiser avec des paroles caressantes, mais il ne faisait que m'exaspérer davantage par ses maladresses :

— Voyons, voyons, vous ne me ferez pas croire qu'avec votre petit air égrillard (égrillard m'allait au cœur!) vous n'ayez jamais eu d'amant?

— Monseigneur, vous me montrez combien ma complaisance a été inconvenante! mon incorrection même aurait dû vous prouver mon inexpérience...

— Ayant tout l'art du monde à votre disposition, vous n'auriez pu mieux calculer pour m'enflammer davantage.

— Et vous, monseigneur, malgré votre habitude des femmes, vous ne pouvez mieux agir pour modifier mon sentiment à votre égard... Vous me prenez pour ce que je ne suis pas.

— Je voudrais vous prendre telle que vous êtes.

— Monseigneur, une grâce!

— Que désirez-vous? accordée d'avance.

— Sortir d'ici.

— Pas avant de m'avoir donné vos lèvres.

— Quand je partirai, devant tout le monde, vous pourrez m'embrasser si bon vous semble, mais ici, jamais!

— Vous ne sortirez pas!

— Je sortirai, — répondis-je en me débattant, mais je parlais faiblement, je ne pouvais guère me soustraire à son étreinte...

Tout à coup j'aperçus dans l'ombre sur le tapis quelque chose qui brillait.

— Qu'est cela? — lui demandai-je pour détourner son attention de ma personne...

Il se baissa et je saisis ce moment de répit pour gagner la porte.

C'était une torsade d'or dont le fermoir brisé était formé par un A en émeraudes.

— Je ne veux pas avoir le sort de cette demoiselle A, — m'écriai-je.

— Voyez le cas que j'en fais, — répondit-il, — je n'aime que vous en ce moment, je me moque des autres femmes...

Il ouvrit la fenêtre donnant sur le lac et j'entendis le bruit du bracelet tombant dans l'eau.

Par la croisée entr'ouverte, je vis au loin les barques des invités discrètement s'éloigner de l'île. D'un bond, je fus sur le rivage, et, à mes signaux désespérés, j'eus la satisfaction de voir la petite flotte revenir vers nous à grands coups de rames.

Le prince tout penaud était à mes côtés :

— Je ne vous savais pas si méchante! — me dit-il, et il m'adressa un regard de si tendre reproche que je fus touchée...

— Écoutez-moi, monseigneur, — lui dis-je, — mon mari arrive; aussi je puis sans crainte vous ouvrir mon cœur : je me sentais prête à vous aimer, voilà pourquoi je me suis enfuie; si vous m'aviez été indifférent, je n'aurais trouvé aucun danger auprès de vous. Si je ne vous avais aimé, peut-être n'aurais-je pu résister au neveu de l'Empereur et me serais-je donnée à lui comme la première venue, mais je vous aimais monseigneur, et je tenais à votre estime. Demain à votre réveil vous vous seriez dit : « Cette petite est comme les autres : elle est gentille, mais quelle chance qu'elle soit partie! avec ses velléités sentimentales et ses ambitions

patriotiques, j'aurais eu de la peine à m'en débarrasser! »

» Au lieu de cela vous me regretterez peut-être un jour et moi je vous regretterai toute ma vie!

» Soyez sûr que mon sacrifice me coûte plus que ne m'aurait coûté mon abandon. C'est à vous que je dois mon salut; vous m'avez sauvée en me disant ce mot cruel : combien avez-vous eu d'amants? Vous m'avez fait comprendre l'imprudence de ma conduite et à quelles erreurs elle pouvait donner suite.

» Et maintenant, monseigneur, si vous me promettez de m'aimer pendant toute ma vie, je vous croirai : donnez-moi la main et rentrons dans le pavillon... »

Toute frémissante, j'étais suspendue à ses lèvres, j'attendais sa réponse avec angoisse, ne sachant ce que je devais désirer : le prince baissa les yeux sous mon regard interrogateur et je crus voir une larme rouler sur sa joue. Oh! si cette larme était tombée un moment plus tôt, je n'aurais répondu de rien!.. Il prit la main que je lui tendais et la porta à ses lèvres sans dire un mot : il était trop loyal pour prendre un engagement qu'il ne se sentait pas le pouvoir de tenir. Je lui fus douloureusement reconnaissante de sa sincérité : « Merci », murmurai-je en étouffant un sanglot.

Je m'échappai sur le rivage où les barques abordèrent. On mit pied à terre et l'on m'entoura avec une insolente obséquiosité. Déjà on me demandait presque ma protection. Mais, en voyant l'air confus du pauvre prince, on comprit la vérité!

On fit le tour de l'île à la lueur des torches.

Puis chacun regagna son embarcation, la nôtre fut remorquée. Je m'assis à la poupe, prenant le gouvernail; le prince était à la proue. Pendant le trajet, nous n'échangeâmes pas une parole. Il fredonnait un vieil air de romance en fumant cigarette sur cigarette et, de temps en temps, il jetait un regard sur mon visage qu'éclairait un rayon de lune : immobile comme une statue, je me drapais dans ma dignité; c'est alors qu'il ne dut plus me trouver l'air égrillard!

Nous abordâmes enfin et retrouvâmes les voitures à l'entrée du parc. C'était le moment des adieux. Le prince s'approcha

de moi, me baisa la main et je lui tendis mon front selon le protocole... Légèrement ému, il y déposa un baiser tremblant.

Puis, se tournant vers mon mari, il lui dit en lui serrant la main :

— Monsieur le duc, vous avez l'honneur d'être l'époux de la plus honnête femme que j'aie rencontrée.

— Votre Altesse est trop indulgente!

— Oh! ce n'est certes pas ma faute, — murmura-t-il *sotto voce.*

— Ayez-en au moins le mérite, monseigneur, — ajoutai-je, — car si vous aviez bien fortement voulu...

— Il me semble que je ne pouvais pas *vouloir* plus fortement.

Mon mari, diplomate avant tout, n'avait rien entendu de notre aparté.

— Votre Altesse a sans doute eu le temps de prendre connaissance de la missive dont je suis porteur : puis-je rendre une réponse favorable à mon gouvernement?

Le prince n'avait pas même ouvert la lettre du ministre, mais je lui adressai un regard suppliant...

— L'affaire est grave, — répondit-il, — et demande réflexion, mais la duchesse a si éloquemment plaidé la cause de son pays, que j'ai tout lieu de croire qu'elle la gagnera.

— Merci, monseigneur, — dit mon mari en me regardant avec satisfaction, — il ne nous reste donc plus qu'à prendre congé de Votre Altesse et à partir demain soir.

***

Nous retournâmes à Paris comme nous étions venus, et, flatté dans son amour-propre, mon mari me trouva plus charmante encore qu'au départ et voulut me le prouver par un redoublement de tendresse. Par un mystérieux mirage je crus voir le prince à mes côtés et peut-être à cette illusion autant qu'à mon énervement mon mari dut-il ma complaisance, je crus tout sacrifier à l'ombre du prince. Quand je revins de mon rêve de bonheur pour m'apercevoir que c'était mon époux qui avait bénéficié de ma fantaisie, je ne sais si j'éprouvai dépit ou soulagement : j'avais du moins goûté une heure de complète béatitude... peut-être, après tout, le prince

m'aimait-il sincèrement et son amour aurait-il illuminé ma vie... Toute la nuit je m'abandonnai à mon regret et je doute que mon sommeil aurait pu être plus troublé par un remords.

***

Le lendemain matin mon amie Adriana Montefalcone vint me surprendre à mon réveil. Elle avait perdu cet air ouvert, respirant la franchise et l'insouciance, qui nous faisait ressembler l'une à l'autre. Elle était pâlie, sérieuse, pensive et même un peu triste. Après s'être un moment dérobée à ma tendre sollicitude qui l'interrogeait :

— Eh bien! oui, — finit-elle par me dire, — j'ai un secret, mais je ne te l'avouerai jamais, car tu es trop pure pour l'entendre... Je te prie de me conserver ta tendresse dont j'ai plus que jamais besoin en te suppliant de ne pas me demander la cause de mon humiliation.

— Que peux-tu donc avoir, ma chérie, qui te trouble ainsi? Tu es belle comme un ange avec ton air mélancolique; tu as une toilette merveilleuse qui te sied à ravir et même certain porte-bonheur de rubis et d'émeraudes que je ne te connaissais pas?..

— Ah! précisément, ce porte-bonheur, comme tu l'appelles, doit me rendre heureuse et fière et marquer un des événements les plus glorieux de ma vie. C'est un présent du prince que j'ai reçu ce matin avec ce billet :

Permettez-moi, madame, de vous offrir ce modeste bracelet pour remplacer celui que vous avez perdu l'autre soir au bord du lac. Veuillez le conserver en souvenir de la charmante soirée que vous avez fait passer à

Votre très reconnaissant serviteur,

L. N.

Pas de commentaires, n'est-ce pas? J'évitai de regarder ma pauvre amie qui détournait la tête et semblait craindre que je lusse au fond de son cœur.

Son aventure me fit comprendre qu'au lieu d'une passion je n'avais inspiré qu'un vulgaire caprice.

Depuis ce jour-là, je ne revis jamais le prince. A-t-il jamais pensé à la petite étrangère qui lui a résisté un soir? Ce souvenir est resté enfoui dans mon cœur et il a fallu que tu te sois trouvé là au moment où j'ai appris la mort du pauvre empereur, pour que je me sois laissée aller à l'évoquer. Tes vingt ans trouvent que je prends les choses bien tragiquement et me demandent ce qui serait advenu si je m'étais abandonnée un moment à la fantaisie du prince. Ou c'eût été une passion et alors j'aurais passé à la postérité entre la Pompadour et la Dubarry, ou c'eût été un caprice sans lendemain, le monde n'en aurait rien su; mais comment aurais-je supporté le baiser de mes enfants, le regard de mon mari? Vois-tu, mon petit, la cause secrète de ces maladies de langueur dont dépérissent certaines femmes, c'est la plupart du temps une faute restée inconnue. A des natures trop délicates une vie entière apparaît insuffisante pour effacer un moment d'oubli.

On n'aurait rien su de ma folie : soit! j'aurais même gagné un bijou superbe, ç'auraient été des émeraudes ou des diamants, selon le plaisir que j'aurais procuré, mais je l'aurais payé de mon bonheur intime; si je n'avais perdu la considération de tous, j'aurais perdu l'estime de moi-même...

J'ai du moins enlevé à un souverain le droit de dire que toutes les femmes sont frivoles, vénales ou cupides. Celui-là aura été obligé de faire une exception en ma faveur! j'avais gagné son respect. Cela ne vaut-il pas un porte-bonheur?

J. N. PRIMOLI

LE COMÉDIEN FONSECA

Je connus Mariano Fonseca dans un café de l'*Avenida de Mayo* [1] où se réunissaient nombre de musiciens et d'acteurs espagnols, venus vers les théâtres de Buenos-Ayres. Ses cheveux étaient si violemment teints que parfois son visage était déshonoré par des souillures noirâtres qui persistaient dans le sillon de ses rides. Mais, de cette scandaleuse application de teinture, il tirait l'assurance que pendant de longues années encore il pourrait tenir dans la comédie ou le drame le rôle du personnage d'âge moyen aux chevaleresques exploits.

Cette jeunesse illusoire ne trompait pas ses camarades de profession. Les anciens seuls, ceux qui en scène jouaient des pères nobles, et qui en raison de leur âge étaient en droit de réclamer les rôles de « barbons », osaient tutoyer le célèbre Fonseca. Les autres, en dépit de la familiarité qui est de règle au théâtre, l'appelaient toujours don Mariano.

— Je ne suis pas grand'chose si on me compare à vous, docteur Olmedilla — me dit-il un soir. — Avant d'être comédien j'ai préparé mon baccalauréat, là-bas, à Madrid, et je me rends compte que je parle à un médecin de grand avenir qu'une curiosité aventureuse a conduit dans ce pays, mais qui deviendra illustre un jour dans notre patrie. C'est pourquoi je suis fier qu'un homme aussi « scientifique » daigne venir jusqu'à un établissement de cet ordre pour causer avec un humble acteur. Cependant, si, comparé à vous, je ne suis qu'un ignorant, je me crois fort au-dessus de mes camarades.

1. Avenue principale de Buenos-Ayres.

Et Fonseca, s'accoudant sur le marbre en une attitude qu'il eût voulue spontanée et qui rappelait la pose avantageuse d'un héros de cape et d'épée installé dans quelque hôtellerie, laissa tomber un regard indulgent et protecteur sur les autres gens de théâtre assis devant les tables voisines et qui semblaient ne pas songer à lui.

— Aujourd'hui, docteur, — continua-t-il, — je suis en pleine décadence. Mes beaux jours sont passés. Et puis, je ne suis plus à ma place dans ce Buenos-Ayres où j'ai remporté d'énormes succès. Cette ville a poussé trop vite et le goût y a changé. Aujourd'hui le public ne veut plus que des troupes luxueuses avec quantité de femmes court vêtues et de la musique, beaucoup de musique. Nul ne savoure plus les œuvres en vers et combien restons-nous qui sachions déclamer comme en d'autres temps?

» J'ai eu mon heure de célébrité, docteur. On trouverait encore, dans les environs de Buenos-Ayres où ils vivent entourés de leurs petits-enfants, des *criollos*[1] qui ont connu ma belle époque; parlez-leur de Mariano Fonseca, ils vous diront quel homme c'était. C'est pour cela, sans doute, que je ne trouve à travailler actuellement que le samedi et le dimanche; je donne des pièces anciennes, des pièces de réelle valeur, dans les petites localités voisines de la capitale. Ce public honnête et sain est seul capable, de nos jours, d'apprécier l'art véritable. Mais je n'insiste pas; il vaut mieux que je vous parle de ma vie, cela vous intéressera davantage.

» Sachez donc que je suis un Espagnol fervent. Et pourtant, j'ai à me plaindre de l'Espagne. Ce n'est certes pas sans motif que je l'ai quittée, à vingt ans, pour n'y plus revenir. Le public de là-bas fut injuste et il me fallut venir en Amérique pour trouver enfin quelqu'un qui m'applaudît. Mais je n'ai pas de rancœur envers mon ingrate patrie. Je sais que bien des grands hommes ont subi la même fortune et malgré tout j'ai servi l'Espagne, ici en Amérique et pendant trente ans, mieux certes qu'un diplomate et qu'un politicien.

» Aujourd'hui, on ne parle que de fraternité hispano-américaine. Il existe des sociétés qui s'occupent de la prôner, et il ne manque pas de banquets ni de fêtes où l'on évoque en

1. Descendants de familles déjà établies depuis longtemps dans le pays.

longs discours la mère patrie. Mais lorsque j'entrepris mes courses d'acteur vagabond, du Texas ou de la Californie jusqu'au cap Horn, il n'en était pas ainsi. L'Espagne se souvenait à peine des peuples américains qui parlent sa langue et dans ces républiques hispano-parlantes (comme disent certains docteurs) demeuraient encore vivaces les haines et les aveugles fanatismes de la guerre de l'Indépendance.

» Nous étions les seuls envoyés de la Péninsule. C'est nous, les comédiens, qui évoquions les souvenirs de l'Espagne en représentant les drames en vers du théâtre romantique. Apostolat et parfois martyre! C'est avec angoisse que nous attendions souvent l'arrivée de la fête nationale de chacune des républiques. Presque tous ces pays ont introduit dans leur hymne national un couplet agressif ou vengeur où la vieille Espagne est outragée. Le temps, ce grand niveleur, la cordialité des relations diplomatiques, les intérêts de race, ont fait oublier ces vers démodés et d'ailleurs médiocres. Mais au temps de ma jeunesse, ils portaient en eux le fracas dangereux des tempêtes et bien souvent ils firent couler le sang.

» Le jour du patriotique anniversaire, une partie du public exigeait que les acteurs espagnols chantassent l'hymne où leur nation était insultée. Beaucoup refusaient d'accepter l'outrage, soutenus par une autre partie du public où se rangeaient les Espagnols établis dans le pays. D'où grand tapage, injures, coups de trique et souvent coups de feu. Vous n'ignorez pas non plus la copieuse variété des surnoms qu'on nous réserve dans ces républiques peuplées cependant de descendants d'Espagnols. Nous, les compatriotes de leurs ancêtres, nous sommes ici des *Goths*, là des *gallegos*, là encore des *patones* ou des *gachupines*, et j'en passe...

» Cela, c'était le mauvais côté du théâtre, alors; mais il serait injuste de dissimuler le côté agréable et glorieux de notre vie aventureuse. Comme je vous l'ai dit, pendant un demi-siècle les peuples américains de langue espagnole n'ont pas connu d'autres représentants de l'Espagne que nous. Dans nombre de villes de l'intérieur, l'accueil était tel qu'il semblait que la vieille Espagne elle-même se fût engagée comme actrice dans notre troupe. Dans le public, les dames murmuraient à voix basse pendant la représentation les vers des pièces

célèbres qu'elles connaissaient aussi bien que nous. Et il ne manquait jamais quelque respectable docteur adonné à l'étude des vieilles traditions de sa terre, pour s'émouvoir à nous contempler, comme s'il eût été témoin d'un retour des Conquistadors.

» Oui, aujourd'hui vous me voyez dans l'adversité, mais si quelque jour vous entrez dans ma maison, je vous ferai voir des couronnes par douzaines, des plaques d'argent ou de bronze où des dédicaces sont gravées. Jamais je n'ai consenti à m'en défaire, même aux jours d'angoissante misère, et j'ai aussi des vers, quantité de vers, adressés à mon humble personne. J'ai conservé un discours qu'un jeune poète (devenu depuis souventes fois ministre dans son pays) a lu le jour de la représentation donnée à mon bénéfice. « *Ses illustres fils*, dit-il, *ont fait l'Espagne immortelle. Une nation qui a donné au monde Cervantès, Castelar et Mariano Fonseca, ne saurait mourir.* »

» Je sais bien qu'il y a là quelque exagération. C'est un enthousiasme de jeune homme. Mais il faut bien reconnaître, pour être juste, que notre vie errante empêcha pendant un demi-siècle les vieilles relations familiales de se refroidir entièrement et rappela aux gens d'ici que l'Espagne existait toujours.

» J'aurais dû me fixer dans une de ces petites républiques à la vie patriarcale et agrémentée d'une révolution annuelle que les fils du pays fomentent pour que l'existence y soit moins monotone. Mais ma fille aime bien revenir dans ce Buenos-Ayres où elle est née. Moi-même je n'échappe pas à l'attraction de l'*Avenida de Mayo*; aussi, quoique je me trouve parfaitement bien au Mexique, près de la frontière du Texas, et que je me jure de ne jamais revenir en Argentine, les choses tournent toujours de telle façon que, d'aventure en aventure et et de triomphe en échec, je finis par rouler ma bosse d'un bout à l'autre du Nouveau Monde, pour revenir dans cette ville qui est notre refuge à tous.

» Et cependant il existe, dispersés dans les deux Amériques, beaucoup d'acteurs espagnols dont l'Espagne ignore même le nom et qui sont des personnages vraiment populaires dans les pays où ils se sont fixés. Ils plaisent au public pendant plusieurs saisons consécutives et ils restent pour toujours dans le pays qui leur paraît le plus beau du monde puisqu'ils y furent

applaudis; et alors ils vieillissent sur la scène et voient défiler trois générations sur les fauteuils du théâtre. Le Président de la République se rappelle fort bien que sa mère lui disait lorsqu'il était petit : « Si tu es gentil, je te mènerai au théâtre voir Untel. »

» Les petits-enfants qui rient aujourd'hui aux trouvailles amusantes de Untel sont les petits-fils ou les arrière-petits-fils de ceux qui le virent arriver dans le pays. Tous oublient le lieu de sa naissance et on finit par le considérer comme une gloire nationale. Quand il meurt, ils s'imaginent que le Théâtre a subi une irréparable perte et que, d'acteurs de cette taille, on n'en verra plus.

» Si j'étais resté dans une république de ce genre, je vivrais plus tranquille et plus honoré. Je ne serais pas forcé d'accepter un engagement le samedi et le dimanche dans de modestes villages, ni de subir l'insolence de ces blancs-becs qui montent aujourd'hui sur les planches imbus de modernisme et incapables de dire un vers.

» Mais toujours m'a poussé un esprit agité et enclin aux aventures, l'esprit des vieux Conquistadors. Huit fois j'ai marché de l'extrême sud du Chili jusqu'à la frontière des États-Unis et vice versa, m'arrêtant dans tous les théâtres bons ou mauvais que je trouvais sur ma route, improvisant des scènes de fortune dans des lieux qui depuis les débuts de la planète en étaient encore à attendre l'arrivée d'un comédien.

» Cette aisance à me déplacer, je l'ai acquise pendant les première années de mon séjour en Amérique, alors que, nouveau dans la carrière, j'étais jeune premier aux côtés du grand Rengifo.

» Du moins la mère patrie ne fut-elle point ingrate envers ce glorieux acteur. Vous n'ignorez pas qu'il a connu en Espagne de longues années de gloire. Mais, devenu à peu près aphone et à court d'argent, il dut, héroïque, passer l'Atlantique qui lui avait toujours inspiré une profonde horreur. Il fallait entendre ce grand homme raconter ses voyages et exposer les observations qu'il avait faites dans les théâtres du Nouveau Monde.

» Vous savez, docteur, que la physionomie, le caractère, le développement des nombreuses républiques américaines de

langue espagnole sont notablement différents. Il leur arrive ce qui arrive aussi aux enfants d'une même famille : ils ont des parents communs, le sang est le même, mais leur esprit n'est pas uniforme et chacun d'entre eux a des préférences spéciales. Les aînés sont sérieux et travailleurs, les autres ont toute l'insouciance de l'adolescence et les petits font des sottises. Il est des Républiques que j'appelle « sérieuses » et d'autres qui ont des cervelles d'oiseau : nul ne peut savoir si elles se rangeront un jour ou si elles resteront toujours semblables à ces têtes brûlées dont la vieillesse n'interrompt pas les folies.

» Moi, j'aime tous ces pays, grands ou petits, et même chez ceux dont l'existence est pleine de tragédies, je discerne un fond de sensibilité et de joie de vivre. Le grand Rengifo parlait souvent avec enthousiasme de certaines petites républiques où chaque année est marquée de nombreuses exécutions et où la vie d'un homme est la chose la plus insignifiante qui soit.

— Et cependant — disait mon maître — tout le monde écrit des vers dans ce pays-là, et quand se lève le soleil, du président de la République au dernier caïman des fleuves, tous pincent la lyre et lancent une ode à la vie qui s'éveille. »

Il lui advint d'assister, dans ces pays, à des événements bien extraordinaires. Un soir qu'il travaillait dans la capitale d'une desdites républiques, le public se montra si enthousiaste que le président crut devoir venir le féliciter dans sa loge, suivi d'un couple d'aides de camp couverts de cordons et de broderies d'or et dissimulant un revolver dans chacune des poches de leur pantalon.

» — Fort bien, grand artiste! Fort bien! Je félicite le glorieux représentant de la vieille mère patrie.

» Et il lui serra la main.

» La représentation continua; l'enthousiasme des spectateurs allait croissant. Avant le dernier acte, Rengifo qui changeait de costume vit entrer dans sa loge un autre monsieur également flanqué de deux rutilants acolytes.

» — Fort bien, grand artiste! Fort bien! Mes félicitations au glorieux émissaire de la vieille Espagne, notre mère.

» — A qui ai-je l'honneur de parler?

» — Je suis le président de la République.

» — Ah! non, pas de plaisanterie, — protesta le maître. — Le président de la République est venu ici même il n'y a qu'un instant. C'est un monsieur en habit noir et portant la barbe; vous ne portez que la moustache et vous êtes en uniforme de général.

» — Mais, c'est qu'entre le second et le troisième acte, on a fait une révolution. »

II

» C'est au moment où je pus organiser une troupe, devenir impresario en même temps qu'acteur, que ma meilleure époque commença,

» La première actrice était ma femme, la pauvre Rosalba, dont je vais vous parler. Son père, un Espagnol venu de là-bas, trente années avant moi, avait vécu à Buenos-Ayres au moment de la tyrannie de Rosas; son âge et sa voix le rendaient propre à remplir dans nos représentations le rôle de traître. Les autres acteurs grognaient toujours et leurs exigences jalouses suscitaient sans cesse des disputes; et cependant, nous allions tous ensemble et nous nous aimions tous, comme les membres d'une même famille.

Rosalba était extrêmement brune; elle avait de beaux yeux et bien souvent je me sentais orgueilleux et triste à la fois de voir bien des spectateurs la contempler, dans les villes de l'intérieur. La pauvre femme n'a jamais connu la richesse ni le luxe véritable; mais elle représentait la poésie de la vie, l'élégance aristocratique, les grandes voluptés européennes, devant ce public fruste qui venait nous écouter, comme il eût écouté les émissaires d'un monde mystérieux et lointain.

» Sa mère était aussi Espagnole, mais Rosalba, née à Buenos-Ayres, ne voulait pas être confondue avec nous et considérait cette différence d'origine comme une indiscutable supériorité. Dans ses moments de ferveur artistique — ils n'étaient pas nombreux — elle rêvait de partir pour l'Espagne pour jouer dans un théâtre de là-bas. Être actrice à Madrid, c'était, pour elle, terminer dans la gloire une vie. Puis, dans

ses moments de colère — et c'étaient les plus nombreux — elle me lançait à la face mon origine.

» — Tu n'es qu'un *gallego*. Moi je suis *criolla* et je suis ici chez moi.

» Mon beau-père, en homme d'autrefois, incapable de renoncer à la supériorité de son sexe, me donnait généreusement ses conseils.

— Aie l'œil, Mariano. Ma fille est un animal dangereux; tu sais comment il faut la prendre : dans une main le pain, dans l'autre la trique.

» Mais moi, docteur, j'ai toujours préféré mettre la raison de mon côté et la laisser se montrer injuste et acariâtre. En vérité, je ne me souviens plus des ennuis qu'elle a pu me causer. Notre existence errante et fertile en incidents désagréables nous jetait l'un vers l'autre à nouveau et nous oubliions aisément les disputes de la veille. Bien souvent, on m'a dit du mal d'elle; j'ai même reçu des lettres anonymes; mais la jalousie professionnelle, violente surtout chez les femmes, est si mauvaise conseillère au théâtre.

» Je dois cependant avouer que j'ai plus d'une fois éprouvé la tentation de me séparer d'elle, car elle était fort imprudente. Elle caquetait effrontément devant certains messieurs de la salle et notre entreprise ne pouvait qu'y perdre; la réputation de la troupe en souffrait et nous perdions du prestige aux yeux des nobles matrones des villes où nous travaillions.

» Je pouvais chercher noise à ma femme, mais je ne pouvais perdre ma première actrice. Nous n'aurions pu continuer nos représentations. Aussi, j'ai quelque honte à l'avouer, j'ai toujours transigé et même à plusieurs reprises, Rosalba s'étant enfuie, je suis allé lui demander de revenir, pour sa famille et aussi pour les autres artistes, qui, sans elle, allaient se trouver dans la misère.

» Je sais que de méchantes gens ont, à propos de ces fugues, fait des commentaires peu flatteurs pour moi; on disait qu'elle ne partait qu'accompagnée de quelque personnage du pays, docteur, général, ou même simple journaliste. Mais je suis certain que ce n'étaient que calomnies. Elle m'en a toujours apporté la preuve irrécusable. Si elle fuyait loin de nous, c'était là un caprice de son caractère, de son esprit indé-

pendant qui, soudain, lui faisait prendre en aversion tout ce qui l'entourait.

» Croyez bien, docteur, que si quelquefois elle me trompa — et j'en doute fort — c'est qu'elle dut céder à la violence; ce ne fut pas de son propre mouvement. Vous ne pouvez savoir ce qu'il arrive de rencontrer, lorsqu'on voyage au travers de cette Amérique si diverse. Dans les républiques où la civilisation est développée, où les blancs commandent plutôt que les indigènes, il y a une justice et on peut se croire en sûreté. Mais nous tombâmes aussi dans des endroits où le peuple était comme écrasé sous le caprice d'un seul homme. Cela se passait dans les provinces des républiques exposées à de fréquentes révolutions. Le président, pour récompenser ceux qui ont contribué à l'élever, les envoie dans un territoire lointain, où ils peuvent s'enrichir et mener une existence semblable à celle des anciens gouverneurs turcs.

» Imaginez notre inquiétude lorsque la troupe arrivait dans un de ces territoires. Nous redoutions l'humeur du tyran qui pouvait nous susciter toutes sortes d'obstacles. Sans sa protection, nous n'aurions pu obtenir de local, ni gagner d'argent. Mais pour ma part, je ne redoutais pas moins les gouverneurs amoureux de l'art dramatique qui nous recevaient avec une amabilité extrême, assistaient en familiers à nos répétitions et nous offraient leur appui. Las des femmes du pays, ils se sentaient attirés par la nouvelle venue, par cette comédienne qui était en même temps la femme du directeur de la troupe : un cas nouveau, en somme.

» A quelles ruses ne dus-je pas avoir recours pour la protéger contre ces brutes! L'un d'eux me tint en prison trois semaines parce qu'il me prit pour un ami de ceux qui conspiraient contre lui. Je dois reconnaître que pendant ma détention, il pourvut lui-même à l'entretien de toute la troupe et pria même ma femme de bien vouloir déjeuner et dîner dans sa maison... Et mes camarades, que flattait la familiarité du gouverneur, proclamèrent que cette saison-là, pour moi si ingrate, avait été pour eux la plus agréable.

» Je n'ai jamais voulu savoir avec précision ce qui se cachait derrière une mesure aussi arbitraire. Rosalba me jura que cet homme redoutable et dévastateur était, au fond, malgré son

éducation perverse, un homme d'honneur et n'avait jamais osé rien tenter contre elle. Je ne pus refuser de la croire. Elle me le jura sur la tête de notre fille.

» J'oubliais que vous ne connaissez pas ma fille Pepita; c'est une actrice d'un réel talent; mais son caractère est encore plus difficile que celui de sa mère. C'est une excellente enfant, de mœurs très austères, et qui sait prendre un air propre à briser net et à repousser toute tentative de familiarité. C'est pourquoi nombre de gens de théâtre l'appellent « la Vierge guerrière. »

» Elle naquit, voici plus de vingt ans, à Buenos-Ayres; mais ce fut par hasard. Elle aurait pu tout aussi bien voir le jour dans une humble gare, sur une charrette dans la Pampa, ou dans un canot, sous les ramures d'une forêt que traverse le fleuve. Rosalba ne cessa pas de jouer pendant tout le temps qu'elle la porta dans son sein. Jusqu'à l'instant dernier, elle serra son corset et fit tous ses efforts pour dissimuler sa difformité. Elle ne voulait pas que le public pût rire de la voir en cet état et poursuivie quand même par un jeune premier fou d'amour, tout prêt à mourir ou à tuer pour elle. Notre vie est ainsi!

» Les obligations même de l'allaitement n'arrêtèrent pas la glorieuse activité artistique de la mère. C'est entre deux décors d'un humble théâtre que ma pauvre Pepita se rendit compte qu'elle existait. Ses premières années se passèrent en continuels voyages à travers les pays compris entre les deux tropiques et parfois même elle arriva jusqu'aux montagnes glacées de la Terre de Feu.

» Ma femme, qui était tantôt doña Inès, tantôt la châtelaine aimée du troubadour, tantôt la vierge romantique aux yeux pudiques et dont la main tient une rose, ouvrait son corsage pendant l'entr'acte pour laisser se nourrir l'enfant qu'aveuglait à demi l'éclat d'un bec de gaz.

» Il fallut avoir recours à des moyens extraordinaires pour l'empêcher de mourir de faim. Rosalba qui, malgré ses défauts, était bonne, ne pouvait remplir ponctuellement ses devoirs inconciliables de mère et d'artiste. Comme nous étions sans cesse en voyage, la petite s'alimenta au hasard de nos courses. Des Indiennes et des négresses lui donnèrent le sein; elle

absorba le lait d'animaux de toutes races : vaches, juments, chèvres. Je crois même qu'elle suça les mamelles des lamas, qui, chargés de colis, trottent par les sentiers pierreux des Andes.

» Ce système d'alimentation qu'un de mes camarades, Tribaldo, homme au vocabulaire extravagant, qualifiait « d'international et géographique », fut peut-être une des causes du caractère bizarre et intraitable de l'enfant.

» Elle apprit à tenir à cheval avant de savoir marcher; elle dormit aussi tranquillement que sur les genoux de sa mère, parmi les paquets arrimés au dos des mules ou des *guanacos*. Sa chair tendre s'accoutuma aux lancinantes piqûres des moustiques, des mouches colorées et des autres insectes des solitudes américaines. Une fois, pendant une halte en forêt, nous la surprîmes à jouer avec un serpent à sonnettes. En une autre occasion, pendant la traversée d'une rivière où pullulaient les caïmans, elle tomba de la mule et il fallut la sortir par les cheveux. Elle avait alors quatre ans, et dès qu'elle eut rejeté l'eau qu'elle avait absorbée, elle ne pensa plus à l'accident. Ma fille connaît bien tous les périls de ce pays et il ne s'y trouve rien qui puisse la tuer.

» Ah! ces voyages, il y a vingt ans, quand ma femme vivait encore et que Pepita débutait sur la scène où elle était tantôt la fillette qu'emporte le ravisseur, tantôt l'angelot de l'apothéose finale!... Tant que nous jouions dans des pays pourvus de voies ferrées, la troupe se transportait facilement d'un endroit à un autre, avec tous ses bagages. Notre existence errante ne nous permettait pas d'oublier quoi que ce fût : costume, accessoire ou décor. Il n'était pas prudent de compter sur les ressources du pays. Dans certains villages, le théâtre était une basse-cour. Nous nous contentions d'élever l'estrade qui servait de scène et chaque spectateur apportait de chez lui son siège.

» Aujourd'hui, on trouve des chemins de fer dans bien des pays que j'ai traversés, il y a moins d'un demi-siècle, en voyageant comme les premiers explorateurs espagnols. Comme il arrive toujours dans les pays qui jouissent tard des avantages du progrès, ces chemins de fer sont magnifiques, supérieurs à ceux d'Europe, le « dernier mot » enfin : wagons Pullmann,

vastes dortoirs, etc. Mais à l'époque, il m'arriva d'employer six ou huit jours à grimper, à grimper encore, à travers les contreforts des Andes, à passer des sommets éternellement couverts de neige, pour faire ce même chemin que le train parcourt aujourd'hui en quelques heures.

» Nous atteignions de telles cimes que nous étions saisis par le mal des « hauteurs », le *sorocho* semblable au mal de mer. Les condors planaient, curieux, au-dessus de nous, devinant que nous n'étions pas une troupe pareille aux hordes de muletiers au *poncho* [1] rouge qui traversent la Cordillère, avec leur file de bêtes.

» Nous nous mettions en route d'un port quelconque du Pacifique — agglomération cosmopolite et surchauffée, étendue au ras des vagues et pleine de commerçants anglais ou allemands — vers quelque ville de l'intérieur, cité au nom historique, située au haut de la Cordillère, à deux ou trois mille mètres et noblement endormie comme aux temps de ses illustres fondateurs venus d'Estramadure ou d'Andalousie. Comme nous avancions sur des sentiers étroits bordés de précipices, le matériel de la troupe était porté à dos d'animaux. Pour plus de sécurité et par économie, nous adoptions la bête de somme du pays, le compagnon de l'Indien.

» Vous savez certainement comment se comporte le lama, quand son conducteur prétend lui imposer un travail inaccoutumé. C'est un animal qui connaît parfaitement la mesure de ses forces, qui s'irrite quand on en abuse et qui défend âprement ses droits. Tous les représentants de cette espèce ont décidé, sans doute, de n'accepter qu'un certain nombre de kilos : si on place seulement une livre de surcharge sur leurs bâts appelés *petacas*, ils se couchent sur le sol comme un ouvrier qui a recours à la grève passive et nul homme, nulle bastonnade, n'arrivent à les mettre sur pied.

» Nos rares décors étaient en papier; les costumes et les accessoires n'étaient pas non plus fort nombreux, et malgré tout, songez au nombre d'animaux qu'il nous fallait pour transporter tous les bagages de la troupe.

» Nous formions une file de deux à trois cents lamas, avec leurs conducteurs italiens, pour les encourager, dans les

1. Sorte de manteau en forme de chasuble.

mauvais passages. Nous avancions, portés par des mules têtues et énergiques qu'il était prudent de laisser marcher, la bride sur le cou, abandonnées à leur instinct, sans chercher à les guider et sans autre ressource défensive que de fermer les yeux, dans certains sentiers, pas plus larges que le tranchant d'un couteau, avec, ouvert sous nos pieds, un précipice de plusieurs centaines de mètres. Et cela n'empêchait pas la « Vierge guerrière » de trotter en tête de la caravane, à califourchon comme un garçon, les jambes en l'air, la chevelure au vent, et continuellement en désaccord avec sa mule qui ruait au bord des abîmes, pour protester contre cette volonté qui prétendait s'imposer à force de coups de bâtons et de tiraillements sur le licou.

» Les personnages les plus importants de la troupe marchaient au centre de la procession. Nos trois ou quatre femmes, la face cuite par le soleil et le froid des sommets, s'emmitouflaient dans leur manteau et je vous prie de croire que pas un de ceux qui les applaudissaient la semaine précédente, dans la ville que nous laissions derrière nous, près de la mer, n'aurait pu les reconnaître.

» Nous montions en zigzag, semblables à une file de fourmis rouges, au flanc des Andes. Que nous étions peu de chose au milieu de cette immensité! En levant les yeux, nous pouvions voir le ventre des animaux qui formaient la première section de la caravane et qui montaient, montaient, traçant une série d'angles successifs. Quand nos regards s'abaissaient, nos yeux n'apercevaient que la charge et la tête des lamas qui fermaient la marche. Parfois, nous franchissions de profonds ravins sur un pont de lianes qui oscillait comme un berceau sur l'abîme.

» Nous voyagions comme avaient fait, en d'autres siècles, les héros de la colonie espagnole. Comme j'ai quelque lecture, il m'est arrivé de me figurer que nous n'étions plus une troupe de comédiens, mais bien plutôt une caravane de fonctionnaires envoyés par le roi d'Espagne et des Indes et qui venait de débarquer : un corregidor et quelques auditeurs de l'Audience venus avec leurs dames prendre possession de leurs charges.

» Quand le vent des cimes était favorable et nous soufflait dans le dos, les conducteurs transformaient leurs bêtes en

vaisseaux. Entre les deux parties du bât, ils plaçaient une perche et hissaient un bout de toile qui faisait office de voile. Ainsi, la brise froide des sommets aidait notre marche en poussant les lamas dont elle activait le trot monotone; et la flotte animale, avec ses centaines de petites voiles déployées, naviguait parmi le moutonnement divers des roches et des neiges.

« Je conserve un mauvais souvenir, docteur, de mon dernier voyage en chemin de fer à Quito. J'avais, six années auparavant, fait le même trajet, en caravane, et, bien que longue et pénible, la route fut plus sûre.

» La voie ferrée qui joint aujourd'hui Guayaquil à Quito est une sorte de funiculaire de plusieurs centaines de kilomètres; c'est une voie très hasardée qui monte, monte, monte... Comme, lorsque je l'employai avec mes gens, ce moyen de transport ne fonctionnait que depuis quelques semaines, le train dérailla, en arrivant sur un plateau désert des Andes.

» Il y eut des morts et quantité de blessés. Comment imaginer paysage plus désolé? des rochers aux couleurs métalliques et, comme unique végétation, des cactus rêches et dispersés, tout pareils à des hommes qui se seraient traînés au flanc de la montagne. Pas une maison, par un arbre, pas une goutte d'eau. Et dans cette solitude, des plaintes de blessés, des gens qui s'appelaient autour des wagons broyés ou renversés. Je m'éloignai du train, en quête de secours. Soudain, je vis deux cornes rouges et flasques, des cornes qui semblaient être en étoffe, apparaître précautionneusement au bord d'un ravin; puis surgirent des yeux obliques et rusés aux sourcils en angle et le reste d'un visage barbouillé de noir et de vermillon. C'était un démon, un vrai démon et plus horrible encore, dans ce désert, que ceux que j'avais vus sur des tableaux ou au théâtre.

» Derrière ce démon qui montait lentement à quatre quattes, j'en vis un autre, puis un autre encore. Ils portaient des costumes grotesques, disparates, sordides; mais ces hardes semblaient leur donner un aspect plus épouvantable. La troupe infernale qui avançait, en se dissimulant à demi avec toutes les précautions qu'impose la vie toujours en alerte du désert, se dressa et marcha sur nous résolument, encouragée par le spectacle qu'offrait le train.

» Je vous avoue que j'eus peur, en voyant se diriger vers

moi tant de diables rouges et verts, la face noire de suie. Soudain, je me souvins que c'était un dimanche et que nous étions en Carnaval. Les démons étaient des Indiens qui habitaient des huttes voisines que je ne pouvais apercevoir et qui s'étaient déguisés à l'occasion de la fête. Ils avaient cessé de danser dès qu'ils s'étaient rendu compte de la catastrophe.

» Comme la soirée était assez avancée, ils étaient ivres et à force de tourner autour des wagons, ils commencèrent à se sentir tentés par les bagages des voyageurs dont ils s'emparèrent tranquillement. Passer la nuit en compagnie de ces diables dont le nombre croissait sans cesse était un péril mortel. Heureusement un train de secours survint : une locomotive et un wagon avec quelques employés nord-américains de la ligne et une caisse de bouteilles de « whisky » pour les premiers soins. Que désirer de plus?

» D'autres fois, nous connaissions au cours de nos voyages une opulence inespérée et de merveilleuses fortunes. Je me souviens qu'un jour nous débarquâmes sur la côte du Pérou dans une ville fondée par Pizarre, mais qu'on avait ensuite oubliée pendant des siècles. Les Yankees commençaient à y exploiter des mines ou plutôt à y épurer des scories riches en argent abandonnées par les mineurs de l'époque de la colonisation, et tout cela avait attiré une foule d'ouvriers.

» Nous passâmes du vapeur à la terre ferme sur un radeau de troncs d'arbres conduit par les Indiens. N'allez pas croire que le voyage fût facile. Il fallait, en choisissant la minute favorable, franchir trois lignes de brisants au risque de couler à pic et de nous noyer si les rameurs donnaient leur effort un moment trop tôt ou trop tard. A plusieurs reprises nous fûmes, personnes et choses, couverts d'écume, et à chaque sécousse du radeau on entendait monter les hurlements de femmes et des appels à tous les saints. Voyageurs et bagages étaient amarrés pour plus de sûreté, ce qui ne nous empêcha pas de perdre beaucoup de matériel.

» Il n'y avait pas d'autre moyen de débarquer, mais l'aventure valait d'être tentée. Imaginez l'émotion de ce millier d'hommes isolés sur ce coin oublié de la côte et gagnant de l'argent à foison sans savoir à quoi l'employer.

» Nous transformâmes en théâtre une baraque voisine de

l'embarcadère du minerai. Chaque mineur paya un *peso* or[1] d'entrée. Jamais je n'ai vu depuis un pareil tas d'écus. Quand nous nous retirâmes à midi dans notre campement, il nous fallut utiliser une voiture à bras pour transporter les corbeilles pleines de monnaie d'argent.

» Et puis dans aucun théâtre nous n'obtînmes des ovations aussi sincères et aussi tonitruantes. Ce qui plaisait le plus à ce public de blancs et de métis, c'étaient les drames remplis de combats et de cliquetis d'épées. Chaque fois que je me battais contre le traître, les spectateurs poussaient des clameurs d'enthousiasme, réclamaient un autre combat, et moi, enflammé par les applaudissements, je recommençais la lutte et je tuais à nouveau mon adversaire.

» C'est surtout au milieu des populations frustes qu'on juge bien le pouvoir magique du théâtre. C'est pourquoi, dans mes voyages, j'ai toujours recherché les villages humbles et perdus, les villes anciennes où les troupes théâtrales ne pénètrent que de loin en loin.

» Ne me parlez pas de ces capitales américaines situées au bord de la mer, où l'on parle généralement espagnol, mais où grouillent des gens de tous pays. Vous y arrivez pour faire connaître les œuvres du théâtre classique et immédiatement on vous demande combien de femmes amène la troupe, si elles sont jolies et si les œuvres que vous allez représenter sont agrémentées de musique et de chants. A moi les villes de l'intérieur, nobles et calmes, où vous trouvez des places entourées d'arcades qui rappellent Tolède ou Ségovie, où les hommes portent la barbe et ont des allures de chevaliers comme s'ils venaient à peine de se dépouiller chez eux de leur cuirasse, où les dames sont majestueuses et vont à l'aube entendre la messe dans un couvent dont la cour est plantée d'orangers, le visage enfoui sous un châle noir comme les dames voilées de Calderon ou de Lope. Il semble que cette Amérique ancienne se soit fortement modifiée depuis l'époque où j'étais jeune premier et soit près de disparaître. Mais je l'ai connue, moi, dans toute sa noblesse attardée et dans tout son luxe de colonie. Je me suis trouvé dans des bourgades de l'intérieur, célèbres par leurs mines historiques, où tout était d'argent, de vieil argent

1. 5 francs.

solide travaillé au marteau; l'abondance même de la matière poussait à la prodigalité : les assiettes, les cruches et même certain ustensile nocturne déposé à côté du lit, tout était d'argent. Il fallait apporter de la côte les objets de faïence; or ils se brisaient facilement pendant le voyage à dos de mulet à travers les sentiers de la Cordillère. Il était plus économique de les fabriquer en argent.

» C'est dans ces terres où les mœurs sont naïves encore que je fus le plus apprécié. Des hommes aux poignards courbes qui avaient certes plus d'une mort sur la conscience me suivaient, s'ils me rencontraient dans la rue, d'un regard respectueux et admiratif. C'étaient des spectateurs qui m'avaient vu la veille au soir me battre comme une bête sauvage contre plusieurs estafiers.

— Salut, patron, — disaient certains. — Fameuse main que vous avez là pour tenir l'épée! Que le Seigneur vous la conserve!

» Bien souvent j'ai songé au grand Rengifo.

» Au Mexique, un jour qu'il allait en diligence d'une ville à une autre, il vit surgir sur sa route des bandits fameux dont les costumes et les harnais étaient plaqués de monnaies et brodés d'argent. Ces scélérats tuaient tous ceux qui faisaient mine de leur résister.

» — Je suis Rengifo, — dit-il fièrement aux voleurs en les regardant bien en face.

» Ils cessèrent de le viser avec leurs carabines et mirent pied à terre pour lui serrer la main.

— Nous respectons les braves, camarade.

» Tous l'avaient déjà vu au théâtre.

Et le grand Fonseca se tut, conservant une attitude méditative. Il semblait poursuivre, rassembler ses souvenirs pour n'en laisser échapper aucun.

Il voulait me faire connaître les aspects multiples, bons ou mauvais, de cette vie errante qui pour lui avait la mélancolique douceur de sa jeunesse lointaine.

Mais un individu épais et rasé, au visage de vieux comédien, venait d'entrer dans le café. Il allait prendre place à une table occupée par des hommes de même allure, quand il reconnut Fonseca, et, changeant de direction, vint jusqu'à nous.

— Quelle éternité sans te voir! Mariano, — dit-il d'une voix profonde et lente qui donnait à ses paroles une solennité grotesque. — Je te retrouve gras comme un chanoine de village.

Fonseca lui lança un regard de pitié.

— Tu es bête, Tribaldo. Il n'y a pas de chanoine dans les villages. Tu veux dire un curé de village.

— Tu es toujours à donner des leçons. Tu tiens à ce qu'on n'oublie pas que dans ta jeunesse tu as été étudiant. C'est bon, nous avons à parler d'une affaire, d'une « tournée » au Chili. Je passerai te prendre tout à l'heure. Je t'invite à une promenade... noctambule.

Et quand Tribaldo fut parti, le grand Fonseca tourna vers moi des yeux qui semblaient implorer mon indulgence pour la sottise de son camarade.

— Oui, — dit-il d'un ton résigné, — la plupart de ceux qui fréquentent ce café sont ainsi. Il faut bien vivre avec eux constamment. Heureusement il me reste Pepita. Docteur, il faut que vous veniez jusqu'à notre modeste maison pour faire la connaissance de ma fille.

III

— A quel moment nous sommes-nous vus pour la dernière fois, docteur? Il y a-t-il huit ans ou dix? Je me souviens seulement que nous nous sommes rencontrés dans ce café de l'*Avenida de Mayo* où se réunissent les artistes, mes confrères. Je vous ai immédiatement reconnu malgré tant de jours écoulés. Par contre, vous ne vous seriez jamais douté que je suis ce même Fonseca qui vous amusait de ses histoires là-bas à Buenos-Ayres.

Et c'était vrai. Jamais je n'aurais reconnu le célèbre acteur errant dans ce vieillard au dos voûté, à la bouche édentée, au visage plissé comme un fruit hivernal. Du passé, il ne lui restait que sa chevelure abondante et crépue; mais aujourd'hui, il ne se souciait plus de se teindre et sa toison était d'un blanc éclatant, comme celle des nègres vieillissants.

— Vous admettez bien, docteur — continua don Mariano — que je fus prophète quand je vous prédis, là-bas, dans

« l'autre monde », l'avenir brillant qui vous attendait ici. Je n'ai éprouvé nul étonnement en reconnaissant dans le célèbre médecin qui daigne visiter notre asile, mon ancien voisin de café. J'ai roulé sur la pente, c'était mon destin, et je m'estime heureux d'être venu échouer ici. Quand vous m'avez connu, j'étais déjà un acteur en décadence; mais enfin, j'étais encore un artiste et certains publics restaient fidèles à ma renommée. Quelques années ont passé et voici que vous me retrouvez pensionnaire d'un asile de charité, aussi vieilli que si un siècle entier avait passé sur ma tête.

Pendant ma saison d'été, j'avais voulu visiter sur la côte cantabrique un asile de vieillards fondé au bord de la mer par un Espagnol enrichi en Argentine. Cet « indien » avait acheté une énorme maison avec vastes jardins pour finir ses jours dans son pays natal; mais après une vie de lutte et d'épargne, l'oisiveté sembla faire venir à lui la mort. Avant de quitter ce monde, il avait ordonné qu'on transformât sa propriété en asile et que la majeure partie de ses rentes fût consacrée à l'entretien de sa fondation; comme unique satisfaction morale, il demanda que son nom figurât, en grandes lettres d'or, sur la façade. Le médecin-directeur, jeune homme qui s'intéressait fort à mes travaux scientifiques, m'avait, à force de prières, décidé à visiter l'établissement.

— N'allez pas croire que je me plaigne de ma situation actuelle, — continua le comédien. — C'est une vraie chance que quelques Espagnols de Buenos-Ayres, touchés par la misère de ce Fonseca tant de fois applaudi jadis, aient pu obtenir pour lui une place dans cette maison qui ne peut héberger qu'un petit nombre de malheureux. Je dois vous dire qu'ils ouvrirent en outre une souscription pour couvrir les frais de mon voyage. Ce fut le dernier cadeau de ce public qui m'aima tant.

» Je ne me trouve pas mal, ici. Le directeur m'estime et se plaît à écouter mes histoires de « l'autre monde », les aventures que j'ai connues au temps où je courais, donnant la comédie, d'un bout à l'autre des Indes occidentales. Les pensionnaires me connaissent et éprouvent même quelque orgueil à me voir au milieu d'eux. Quelques-uns ont vécu en Amérique où tant d'imbéciles se sont enrichis; ils en sont revenus plus pauvres

qu'au jour de leur départ, et y ont laissé leur santé. Certains se souviennent de m'avoir applaudi dans un théâtre de là-bas, un théâtre populaire sans doute, un de ceux où je traînais la fin de ma carrière. D'autres savent seulement que don Mariano fut quelque chose et cela n'est pas un obstacle à leur respect. Tous voient bien qu'à chaque visite importante, seul, dans la maison, j'inspire quelque curiosité et que seul je suis capable de tenir une conversation. Les autres se retirent dès que le visiteur leur a remis du tabac.

Après ces mots, Fonseca se tut et regarda avec découragement le bout de cigare qu'il conservait entre ses doigts.

— N'allez pas croire que je sois ingrat et que je me plaise à critiquer mes bienfaiteurs, comme font quelques-uns des malheureux qui vivent ici. Mais il faut bien que je proclame que dans cette maison tout n'est pas parfait; on y trouve un grave défaut d'organisation.

» L'homme digne d'être admiré qui l'a fondée fit sa fortune à Buenos-Ayres en fabriquant des cigarettes; cependant, dans son testament, il ne semble pas s'être souvenu le moins du monde que l'homme a besoin de fumer et que c'est ce besoin-là qui fit sa fortune à lui : nous sommes bien logés, nous ne mangeons pas mal, mais quant au tabac, pas une parcelle. Dans le règlement de cette maison, il n'est pas question de donner la moindre cigarette aux pensionnaires et vous savez combien le tabac est nécessaire à ceux qui vivent en commun sur un bateau, dans une caserne ou dans un asile.

» J'attends pendant des heures entières le passage du directeur et j'invente des prétextes pour aller à sa recherche. Je sais que cette rencontre peut me rapporter un peu de tabac, car il se plaît à m'écouter et je parle plus volontiers quand je fume.

» N'allez pas croire que c'est une pointe que je vous lance pour que vous m'offriez des cigarettes... mais enfin, puisque vous y tenez... croyez que je vous suis bien reconnaissant de votre cadeau. D'autres pensionnaires ont des parents dans le pays qui viennent les voir et leur apportent des paquets au bureau. Moi je suis seul au monde et je ne puis compter que sur ce que de bonnes âmes songent à m'offrir.

J'insistai et Fonseca finit par s'emparer avec une avidité

puérile de toutes les cigarettes que contenait mon étui. Il en alluma une avec le reste de la précédente et, après avoir soufflé par les narines deux jets de fumée avec la volupté de l'homme qui savoure son plaisir favori, il continua de parler.

— Vous allez partir ce soir, Je l'ai entendu dire à des dames qui sont arrivées avec vous et qui, en ce moment, visitent le jardin, accompagnées par le directeur. Nous nous quitterons bientôt et je devine que vous êtes curieux de connaître la vie que le malheureux que je suis a menée après vous avoir perdu de vue.

» Vous souvenez-vous de Pepita, ma pauvre « Vierge guerrière »? Je me rappelle que vous êtes venu un jour dans ma maison pour y voir mes souvenirs de gloire, mes couronnes, mes plaques de métal offertes après des soirées à mon bénéfice, ma collection de vases de terre cuite et mille autres choses tirées des tombes indiennes et que j'avais acquises au cours de mes voyages.

» Hélas, tout cela a disparu! J'ai dû tout vendre à vil prix pendant mes dernières années de misère, car je me trouvai seul à Buenos-Ayres, presque réduit à demander l'aumône.

» C'est au cours de cette visite que je vous présentai ma fille. Je ne crois pas qu'elle vous ait laissé un souvenir agréable. Oh! ne vous excusez pas, bien des gens ont eu la même impression. Elle n'était pas mal élevée, certes, mais elle était incapable d'adopter une expression souriante, de dire un mot aimable; toujours elle restait renfrognée dans son aversion pour les hommes; et malgré ses efforts elle n'eût pu faire autrement.

» Plus d'une fois elle fut près de se fiancer avec de jeunes acteurs de la troupe, mais toujours elle finit par les repousser.

— Tu es le seul homme que je puisse souffrir, papa, — disait-elle. — Je ne me marierai jamais.

» Ce fut, je crois, un de ses prétendants déconfits qui inventa ce surnom de « Vierge guerrière ». Le sobriquet ne pouvait être ni plus complet ni plus exact. Sa haine des hommes était la preuve et la garantie de sa virginité. Et quant à son tempérament guerrier, j'étais mieux que tout autre en mesure d'en juger.

» Elle avait le caractère belliqueux de ma femme, mais la

pauvre Rosalba souriait volontiers aux messieurs du public, et ma fille devait faire un effort surhumain pour sourire en scène. En réalité elle n'arborait qu'un demi-sourire, esquissé par la bouche seulement, tandis que le reste de son visage demeurait maussade et agressif.

» Son mauvais caractère l'empêcha d'être une grande actrice. Et ce n'est pas l'amour paternel qui me fait parler ainsi. Je vous affirme qu'elle avait plus de talent que Rosalba et que toutes les femmes avec qui j'ai travaillé dans ma vie. Mais ce visage rebutant, cette voix dure et monotone qui ne s'assouplissait que pour exprimer en scène la colère ou la vengeance!

» Malgré tous ses défauts, les dernières années que je passai près d'elle, années de décadence sans doute, me parurent plus douces que celles qu'avait connues auprès de Rosalba ma jeunesse glorieuse. Quelque temps après notre entrevue, nous entreprîmes une expédition à travers le Chili et les autres républiques de la côte du Pacifique. Nous avançâmes de théâtre en théâtre suivant une direction opposée à celle qu'avaient prise les découvreurs espagnols, c'est-à-dire du sud au nord.

» De théâtre en théâtre, vous ai-je dit, et plus d'une fois il n'en fut pas ainsi. Nous évitions les villes dotées d'un théâtre, car le public n'y manifestait pas la moindre envie de nous connaître. L'ère de Mariano Fonseca était passée. Ce nom ne disait plus rien aux générations nouvelles. Partout on voulait des œuvres mêlées de musique ou des drames à grand spectacle... Hélas, nous étions si misérables!

» La jeunesse du pays accourait le premier jour pour voir les femmes de la troupe; mais il suffisait que ma Pepita se montrât pour mettre en fuite ce public turbulent. Et cependant vous l'avez connue; elle était peut-être trop brune, mais qui eût pu la dire laide? Et puis, rappelez-vous ses yeux...

» Il est incontestable qu'elle n'avait rien d'un épouvantail, et bien des hommes sentirent l'attrait de sa jeunesse et de sa beauté un peu étrange. Mais, voilà, quel mauvais caractère, quelle main prompte à répondre par un soufflet à la plus minime audace! Dans plus d'un village, ses violences nous valurent des sifflets; d'autres fois, nous dûmes fuir en toute

hâte parce que ma fillette avait frappé le fils du plus important personnage de l'endroit.

» Nous cherchions, pour ne pas mourir de faim, des agglomérations presque ignorées sans nous demander s'il s'y trouvait ou non un théâtre. Nous improvisions notre scène dans les basses-cours des auberges baptisées hôtels, sur les places publiques et même dans des campements indiens à demi civilisés. Partout où un groupe humain existait, la compagnie Fonseca pénétrait, à dos de mulet, en chariot, en pirogue ou à pied.

» Lorsqu'il nous manquait quelque pièce de décor, nous allions la chercher dans le magasin de comestibles de l'endroit. Je me rappelle avoir employé dans *don Juan Tenorio* [1] pour figurer la statue de doña Inès, une affiche nord-américaine qui représentait une belle fille grandeur naturelle et montée sur une bicyclette. Et tel est le pouvoir de l'art, que malgré cette pénurie de moyens scéniques, nous parvenions à émouvoir notre public et à le forcer d'applaudir. Mais je vous répète que cela n'arrivait que loin des villes, dans des « décors de forêt », comme disait un de mes compagnons.

» En outre nous étions sans cesse traqués par un ennemi féroce dont chaque année les forces semblaient centupler. Nous le sentions avancer derrière notre dos; il venait au-devant de nous pour nous barrer la route; il nous obligeait à doubler le pas pour nous mettre hors d'atteinte; il nous pressait sur les deux flancs. Cet ennemi, c'était le cinématographe.

» Tant que cette invention maudite resta inconnue, nous pûmes prolonger en Amérique notre existence de comédiens errants. Dans les bourgades de l'intérieur, les gens accouraient pour passer leurs soirées à nos représentations, quelle qu'en fût la qualité. Il n'y avait pas d'autre distraction. Mais quand « l'art muet », comme on l'appelle, se fut généralisé, tout le monde sembla nous voir sous un jour nouveau et se rendre compte de notre misère et du grotesque de nos improvisations.

» Croyez, docteur, que le cinématographe nous causa bien des avanies et bien des humiliations pendant la dernière période

1. Drame célèbre de José Zorrilla (1817-1893) où abondent duels et apparitions de spectres.

de ma carrière; l'énergie de Pepita parvint heureusement à nous tirer plus d'une fois d'affaire. Marchant de village en village, évitant les villes, où nous attendaient l'insuccès et le malheur, nous vînmes échouer dans une des régions les moins peuplées du Vénézuela; la région fait politiquement partie de cette république; mais à cause de la difficulté et de la lenteur des communications, elle est gouvernée par un ami du président qui exerce une autorité absolue.

» Ce gouverneur change à chaque révolution et celui que nous trouvâmes là était un fort gaillard nommé Urdaneta, fameux cavalier, grand *machetero*[1], comme on dit là-bas, et incomparable dans le maniement de la lance. C'était un homme téméraire, ami des largesses, rapace à l'égard de ceux qu'il avait soumis à son autorité, féroce pour ses ennemis et amoureux de tous les plaisirs qui contiennent une nuance de cruauté. C'était en un mot un être taillé pour la lutte et la conquête.

» Il considéra notre arrivée dans la bourgade qui servait de capitale à ses domaines, comme une manière de triomphe politique. La venue de la compagnie Fonseca était un grand événement dans l'histoire de son gouvernement. Bien des années s'étaient écoulées depuis le passage de la dernière troupe de comédiens dans ce coin de la terre.

» L'enthousiasme de l'accueil que nous reçûmes après tant de misère et d'échecs était donc explicable. Le voyage méritait bien cela et même davantage. Moi-même qui avais dans ma vie accompli tant d'explorations, je fus étonné de me voir en cet endroit.

» Un protégé d'Urdaneta, nous trouvant dans la capitale de la république, nous avait proposé cette « saison extraordinaire »; guidé par lui, nous traversâmes des savanes qui semblaient interminables, où nos mules s'enfonçaient jusqu'au ventre dans les herbes. Puis nous nous crûmes perdus dans des forêts où l'on n'apercevait plus le ciel et où une lumière verdâtre, pareille à celle du fond de la mer, pénétrait seule à travers la ramure. Mais les guides parvenaient à s'orienter et suivaient des sentiers à peine visibles au milieu de la brous-

1 Habile dans le maniement du *machete*, sorte de sabre court en usage au Mexique et dans l'Amérique centrale.

saille agitée par des bêtes invisibles. Nous vîmes des volatiles au plumage fantastique, d'énormes papillons, des oiseaux aussi petits que des insectes, des mouches semblables à des émeraudes ou à des rubis ailés; mais nous n'étions pas assez rassurés pour pouvoir admirer ces merveilles. Nous pensions aux tigres et aux jaguars, et nous nous attendions à les voir surgir chaque fois que les mules ruaient ou se jetaient en arrière en couchant les oreilles avec inquiétude.

» Nous vécûmes et nous dormîmes ensuite plusieurs jours dans des canots qui glissaient parmi un dédale de ruisseaux et de rivières. Tous les cours d'eau semblaient identiques. A plusieurs reprises, nous crûmes repasser par un même endroit; nous regardions alors, incrédules, les rameurs indigènes qui souriaient de notre inquiétude. Nous voguions des journées entières sous des tunnels de feuillage. Le coup de fouet des branches pendantes nous obligeait à baisser la tête. Parfois un matelot cuivré, les yeux fixés sur la voûte de feuillage qui assombrissait les eaux levait sa perche et frappait rudement une des lianes verticales. La liane avait des yeux; elle se contractait et, perdant l'équilibre, elle s'écroulait bientôt dans la rivière. C'était un boa énorme.

» Mais pourquoi vous donner d'autres détails sur le voyage? Cette Amérique était toute différente de celle que vous connaissez; c'était la terre tropicale presque intacte, telle que durent la voir les premiers Espagnols qui descendirent le cours de l'Amazone et de l'Orénoque. Après plusieurs semaines passées au sein de cette nature indomptée, la bourgade où vivait Urdaneta parut une capitale aux pauvres comédiens que nous étions, et ce fut avec une gratitude émue presque jusqu'aux larmes que nous acceptâmes les démonstrations affectueuses et protectrices de ce personnage.

» Jamais sultan de conte oriental ne fut plus admiré et respecté que lui le fut par nous. Il vous faut savoir qu'Urdaneta vivait presque isolé dans les terres soumises à son gouvernement. Tous le craignaient et s'efforçaient de ne pas le rencontrer. Il était d'humeur fort inégale, il ne croyait pas à l'amitié et se voyait constamment menacé. Aussi pour éviter d'être attaqué, il s'arrangeait pour être toujours l'agresseur. De fait, il avait tué un assez grand nombre de ses administrés,

pour sauver sa propre vie, affirmait-il, par caprice d'ivrogne, disait la voix publique,

» Notre présence lui fut une distraction inappréciable. Magnanime comme un tyran protecteur des arts, il nous invita à maintes reprises à dîner dans sa demeure. Il décréta énergiquement que le pays devait se civiliser et que le moyen le plus efficace pour cela était de venir en foule assister à un spectacle distingué et moralisateur comme l'étaient nos représentations.

» Il avait toujours été grand amateur de poésie. A la fin de ses banquets, lorsque la bouteille de rhum placée devant lui, était presque vide, il nous déballait l'immense provision de vers sentimentaux et amoureux que sa mémoire avait emmagasinée. Pendant les campagnes qu'il entreprenait pour renverser par le fer et par le feu des présidents divers, pour se distraire, la nuit, il pinçait la guitare et chantait des romances de trente ou quarante strophes, toutes à vous tirer des larmes. Je reconnais que ce guerrier lyrique et sensible n'aurait pas hésité à ordonner parfois dans le même jour de nombreuses exécutions; mais, en dépit de ce détail et du mal énorme qu'il me fit plus tard, je le proclame, il était sympathique à sa manière.

» C'est à sa protection que je dois les derniers triomphes de ma vie d'artiste. J'avais improvisé un théâtre où chaque soir les habitants se rendaient aussi ponctuellement que s'ils eussent rempli une fonction sociale. Devant la scène, il y avait une petite estrade ornée de drapeaux nationaux et dessus un fauteuil de bois doré apporté de l'église.

» Cette loge présidentielle était occupée par Urdaneta accompagné d'autres personnages au teint sombre, aux yeux diaboliques, à la voix mielleuse : les exécuteurs de sa volonté et ses compagnons de danger. Le public riait de notre esprit ou applaudissait frénétiquement à nos nobles exploits, encouragé par la physionomie bienveillante du président.

» Pepita était considérée par les spectateurs comme une divinité mystérieuse susceptible d'intervenir en leur faveur pour leur rendre l'existence plus supportable. Pour moi, je travaillais avec l'indestructible enthousiasme de l'homme qui est sûr du succès.

» Mais il faut bien que j'arrive à la fin de cette époque de ma vie — la dernière où je crus être heureux — c'est-à-dire à mon malheur définitif.

» Je me rendis compte un jour que ma fille n'était plus digne de son surnom.

» Comme il arrive toujours dans des cas semblables, je fus le dernier à m'en convaincre. Ce n'était pas pour rien que le public montrait en l'applaudissant la complaisance de ceux qui désirent se rendre les puissants favorables. Pepita était la maîtresse d'Urdaneta, et cela c'était fait de sa propre volonté sans que le despote coutumier de violences eût eu besoin de faire un effort pour la vaincre. La « Vierge guerrière » avait conservé l'intégrité de son corps pour ce descendant des conquistadors qui sans s'en douter l'attendait dans un coin de cette Amérique brûlante, isolé du reste du monde par ses forêts et ses fleuves.

» Je ne chercherai pas à contester qu'Urdaneta fût un homme dans toute l'acception du terme, fort capable d'émouvoir les femmes à qui plaisent les êtres violents et qui souhaitent de vivre soumises à une irrésistible volonté. Mais Pepita était bien tout le contraire de celles-là. Je ne la croyais pas moins hargneuse que le tyran qui nous protégeait. J'en vins plus tard à penser que l'identité de leurs caractères avait fini par les attirer l'un vers l'autre.

» Longtemps je feignis d'ignorer tout, de ne rien voir. Vous me direz que cela n'est pas digne d'un père, mais hélas! la vie a de ces exigences pour les pauvres. Et puis Pepita se montrait heureuse de sa nouvelle situation et, chaque fois que j'essayais de parler de l'événement, elle me lançait ce regard redoutable qui semblait me glacer, et me coupait brusquement la parole.

» Avec un homme comme Urdaneta, il ne fallait pas compter voir durer longtemps les situations stables et tranquilles. Il mit fin de la façon la plus inattendue à notre saison théâtrale. Il jugea inopportunes les familiarités que les acteurs de la troupe se permettaient à l'égard de la première actrice. Pourquoi tutoyaient-ils Pepita?... Allait-il tolérer qu'un acteur l'embrassât sur la scène et lui dît des mots d'amour alors que pour bien moins il avait plus d'une fois tiré son revolver

ou son *machete* et s'était débarrassé en une seconde d'un rival possible?

» Ce fut la fin du théâtre et par conséquent de mes soirées glorieuses. Disparues pour jamais ces salves d'applaudissements qui me faisaient revenir au temps de ma jeunesse. Urdaneta rétribua généreusement mes compagnons et les mit en route sur la capitale : nouveau voyage à travers fleuves, forêts et savanes. Je restai, car j'étais le père de la « gouverneuse », mais jamais dans mon existence je ne me trouvai si accablé ni si seul.

» Je passais mes jours à causer avec ces personnages inquiétants au teint sombre qui étaient en quelque sorte les maréchaux de la cour de mon protecteur napoléonien. Ils me parlaient de guerres civiles, de révolutions, et montraient pour la valeur de la vie humaine un mépris stupéfiant.

» Cependant, les deux amoureux chevauchaient à travers bois ou chassaient. Urdaneta était maintenant le professeur de ma fille et vantait fort ses remarquables aptitudes. Ce guerrier aimait à apprendre le maniement des armes à Pepita et la maison du gouverneur tremblait chaque jour au fracas des pistolets et des carabines dont elle se servait.

» La confiance que le terrible maître avait en son élève était telle qu'il avait imaginé à son usage un de ces divertissements, mélangé de volupté et de péril, dont il était friand. Bien des fois, le soir avant de se coucher, mon gendre — appelons-le ainsi — plaçait sur sa propre tête un fruit quelconque du pays, en somme une nouvelle pomme de Guillaume Tell. Et la tireuse novice la faisait voler d'une balle de *rifle*. Après ce jeu tous deux semblaient s'aimer d'une passion nouvelle. C'étaient, disait-on dans le pays, de vraies caresses de fauves.

» Un jour deux étrangers demandèrent à me parler et louèrent grandement mon talent d'acteur. Ils affirmaient m'avoir applaudi au cours d'une des rares représentations que j'avais données dans la capitale de la république. Puis ils m'offrirent dix mille dollars en monnaie américaine et deux billets de passage jusqu'à Cuba pour ma fille et pour moi.

» En échange d'une telle générosité, ils n'exigeaient qu'une opération insignifiante. Ils se tiendraient pour satisfaits si

l' « ex-Vierge guerrière » consentait à viser un tout petit peu plus bas, un beau soir, juste de quoi envoyer le projectile qui devait effleurer la chevelure abondante d'Urdaneta au beau milieu du front du tyran.

» Je crus ne faire que mon devoir en rejetant cette proposition à l'aide des meilleures phrases d'indignation de mon répertoire, et j'en fis part à ma fille. Que voulez-vous! J'avais voué une certaine amitié au tyran en souvenir de l'époque où il avait si efficacement protégé l'art dramatique. Pepita dut parler et Urdaneta jugea opportunes quelques exécutions, fort légèrement ordonnées sans doute, mais destinées à servir d'avertissement salutaire à ses adversaires.

» Vous ne serez pas étonné après cela que Mariano Fonseca, homme pacifique et sensible au remords, ne soit plus parvenu à vivre dans le calme. Je m'accusais au fond de moi-même de ces exécutions comme si je les avais en personne ordonnées. Pour comble de malheur, Urdaneta se mit à me considérer avec méfiance et à juger inopportune ma présence dans ses domaines. Fort heureusement il ne me prit pas un seul instant pour un traître; mais il confia à ma fille qu'il me tenait pour un homme dangereux, toujours prêt à se lier d'amitié avec quiconque parlait de théâtre : en somme une porte ouverte par où ses ennemis pouvaient parvenir jusqu'à lui... Et comme il était l'homme des décisions rapides et énergiques, il m'ordonna de m'en retourner comme il avait fait quelques mois auparavant pour les gens de ma troupe.

» Il eût été absurde de songer à protester ou à discuter avec Urdaneta. D'ailleurs ma fille était toujours de l'avis de son amant. J'abrège : il me fallut refaire le long trajet en pirogue ou à dos de mulet jusqu'à la capitale de la république; mais cette fois j'étais abondamment pourvu d'argent. Le despote savait se montrer généreux et laissait partir ses richesses avec la même ardeur qu'il mettait à les acquérir.

» Me voyant seul, j'éprouvai l'attraction de la vie errante, et je repris mes courses, du nord au sud cette fois, attiré comme toujours par Buenos-Ayres. Pendant ma lente retraite, j'eus des nouvelles de Pepita : les dernières.

» Une révolution éclata dans le pays, une de plus à ajouter à l'interminable liste des révolutions de son histoire. Le pré-

sident fut renversé, mais on lui laissa le temps de s'enfuir. Urdaneta, son protégé, ne voulut pas l'imiter. Il s'était accoutumé à vivre comme une autorité indépendante dans ce coin oublié et presque sauvage de la république. Il s'imaginait que son gouvernement était à lui par droit de conquête et que nul n'avait le pouvoir de le lui arracher, quel que fût le sort du reste du pays.

» Mais les gens ne l'entendaient pas ainsi : puisque la révolte avait triomphé, il fallait renouveler les autorités et Urdaneta devait céder la place à un autre gouverneur. Nul ne s'illusionnait au point de croire que le nouveau maître serait meilleur, mais il fallait à tout prix changer de tyran. Les hommes de confiance du vaincu éprouvèrent aussi ce désir général et l'abandonnèrent pour se joindre aux vainqueurs.

» Malgré tout, il ne voulut pas fuir, cet entêté, cet audacieux digne d'un autre siècle. Se voyant sans amis, il se barricada avec ma fille dans l'édifice gouvernemental. Deux contre tout le peuple et les groupes armés envoyés par la révolution triomphante! Tous deux étaient d'excellents tireurs; fusils et cartouches ne manquaient pas dans leur demeure.

» On m'a conté que Pepita tombée à terre, une jambe brisée par une balle et touchée également en d'autres endroits, chargeait les *rifles* et les passait à Urdaneta qui tirait, tirait sans arrêt avec une vitesse diabolique. Les agresseurs, après maints assauts inutiles et mortels, durent avancer, protégés par des chariots de paille enflammée et mettre le feu au bâtiment. Ils étaient convaincus que c'était là le seul moyen d'en finir avec leur redoutable gouverneur. C'est ainsi que périrent Urdaneta et mon ex- « Vierge guerrière ». La foule n'osa approcher qu'au moment où leurs cadavres brûlèrent comme du charbon. Et même alors plus d'un avait peur que jaillissent encore des flammes les balles infaillibles du tyran.

» Après ce que vous venez d'entendre, je crois que nul n'osera dire que dans la vie des comédiens tout n'est que mensonge et fiction et qu'on ne trouve pas dans la vie réelle de drames plus terribles que ceux que nous représentons sur la scène.

» Ma fille morte, mes aventures n'offrent plus d'intérêt. Quand je revins à Buenos-Ayres, j'avais dépensé tout ce que le généreux compagnon de Pepita m'avait donné. Je connus à

nouveau la misère et l'humiliation, mais cette fois j'étais seul, je n'avais plus ma fille dont l'âpre caractère semblait me soutenir et me rendre l'énergie. Mes compagnons aussi, ne voyant plus à mes côtés la « Vierge guerrière », n'étaient pas bons pour moi. Vous savez le reste : ma triste arrivée dans ce refuge, la protection que m'accordèrent des commerçants espagnols de là-bas, la souscription ouverte pour payer mon voyage...

» Mais je remarque, docteur, que ces dames vous appellent et que le directeur semble s'impatienter parce que je vous retiens avec mon bavardage.

» Ne vous occupez pas de moi; consacrez-vous à vos amis, et si parfois vous vous souvenez du comédien Fonseca, votre vieux compagnon de Buenos-Ayres, vous savez comment lui faire plaisir.

» Pas d'argent... envoyez-moi simplement du tabac, quelques paquets de cigarettes.

» Nous souffrons tous dans cette maison de la distraction de ce fabricant de cigares qui ne se souvint pas à son heure dernière que les hommes fument. C'est le devoir des bonnes âmes de réparer cet inexplicable oubli. »

IV

Plusieurs années passèrent. Je ne revins plus à l'asile de la côte cantabrique, mais un jour, à Madrid, j'eus une conversation avec le médecin qui en avait été le directeur.

Sa vue fit surgir en ma mémoire l'image du comédien Fonseca et je demandai de ses nouvelles.

— Il est mort un an avant que je quitte la direction, — dit le médecin. — Il changea de nom au moment où quelques mois à peine lui restaient à vivre; presque à l'agonie, il fit un testament et laissa sa fortune à ses compagnons d'asile.

» Je comprends l'étonnement que vous laissez paraître en recevant ces nouvelles. En vérité, la fin du célèbre Fonseca fut peu banale; ce fut quelque chose comme le dernier acte d'un de ces mélodrames qui étaient à la mode au temps de sa jeunesse.

» Je dois vous dire que don Mariano ne vous oublia jamais et qu'il parlait à chacun de l'amitié qui vous liait. Je crois que vous lui avez envoyé du tabac deux fois seulement; mais ces

paquets de cigarettes — une douzaine au total peut-être — semblaient avoir la faculté reproductrice des pains et des outres des noces de Cana. Chaque fois qu'il fumait une cigarette, même si on venait de la lui offrir un instant auparavant, il disait à ses compagnons de la voix profonde et solennelle qu'il prenait autrefois pour jouer la scène principale d'un drame :

— Elle fait partie du colis que m'envoie tous les mois mon illustre ami le docteur Olmedilla, une sommité madrilène.

» Au cours d'un été, nous eûmes la visite du sénateur de l'endroit, personnage politique aussi vénérable qu'ignoré et aussi vieux que Fonseca. Don Mariano répéta à voix basse d'un air préoccupé le nom de notre visiteur, puis marcha vers lui et lui tendit la main.

» J'intervins avec plusieurs des assistants, car nous considérions cette familiarité comme une insolence involontaire dont sa décrépitude était cause. Le vieil acteur en effet, commençait à conter ses histoires avec moins de raison et moins de cohérence. Mais Fonseca fournit des explications d'une voix si ferme que nous fûmes convaincus. La présence du sénateur semblait avoir affermi sa mémoire. Il se rappelait parfaitement son nom. Ils avaient été condisciples à Madrid, aux jours où il préparait le baccalauréat.

» Il évoqua cette époque lointaine avec un tel luxe de détails que le politicien qui semblait être sorti lui aussi de son atonie sénile finit par le reconnaître.

— Mais tu es Céron, — dit-il. — Je me souviens que ton nom nous faisait bien rire quand nous étions jeunes. Pourquoi ici t'appelles-tu Fonseca?

» Le comédien reçut la question avec la résignation quelque peu inquiète de l'homme qui se voit forcé de révéler un mystère de sa vie.

» Son nom était en effet Céron, et peu à peu nous connûmes la partie de son existence qui avait précédé son départ pour l'Amérique. Deux reporters des journaux de la capitale de la province avaient accompagné le haut personnage et ils virent dans cette histoire matière à un article.

» Fonseca s'appelait Céron, et c'est sous ce nom qu'il avait entrepris à Madrid sa carrière de comédien. Des échecs successifs et brutaux l'obligèrent à quitter en hâte et la scène et sa

patrie. En partant il avait cru devoir changer de nom et Mariano Céron devint l'infatigable Mariano Fonseca, acteur errant célèbre — comme il disait lui-même — « de la frontière du Texas au détroit de Magellan ».

» L'histoire de l'acteur qui changea de nom et finit par devenir fameux en Amérique passa de journal en journal et un beau jour on vit arriver à l'asile un avoué, un vague procédurier qui venait spécialement de Madrid pour informer Mariano Fonseca qu'un héritage l'attendait depuis plus de vingt ans.

» Un certain monsieur Céron, mort depuis longtemps, avait laissé par testament ses biens à un sien frère parti pour l'Amérique et dont on était sans nouvelles. Qui aurait pu deviner sous le glorieux Fonseca l'obscur Céron? L'héritage n'était pas aussi énorme que ceux qu'on voit tomber à l'improviste dans les comédies ou les romans. Je crois qu'il n'excédait pas vingt-cinq mille *douros*; mais songez à ce que représentait cette somme pour notre inoubliable ami.

» D'ailleurs cet héritage semblait fatigué à l'extrême d'avoir tant attendu et, contrairement à l'usage judiciaire, il désirait se livrer au plus tôt. Le chicaneau n'eut besoin que d'une procuration de l'héritier pour liquider l'affaire avec une rapidité inusitée.

» Mais notre héros s'empressa de mourir dès qu'il se vit riche.

» Il quitta ce monde avec dignité et voulut réparer une grande injustice, comme il avait fait tant de fois, l'épée à la main, sur les planches de la scène. Il voulut dicter son testament et fit héritiers de ses biens tous ses compagnons d'asile et ceux qui leur succéderaient dans cette maison. La rente de son capital doit être exclusivement consacrée à des achats de tabac afin que de la sorte les malheureux ne connaissent jamais la suprême torture qu'il eut à subir pendant ses dernières années par suite d'un oubli du fondateur.

» Et depuis, toute la journée, les pensionnaires fument, fument. Ce que j'ignore, c'est si dans quelques années ils se souviendront du comédien Fonseca. »

V. BLASCO-IBAÑEZ

(Traduit de l'espagnol par JEAN CARAYON.)

LE RETOUR A LA SAINE MONNAIE

APRÈS LE PAPIER-MONNAIE RÉVOLUTIONNAIRE

Bien des personnes, et non des moindres, se rendent assez mal compte (j'ai pu m'en convaincre par diverses questions qui m'ont été adressées) de la manière dont a été repris à la fin de la Révolution l'emploi de la monnaie métallique; cette incertitude de l'opinion est fort naturelle : la loi du 16 pluviôse an V (4 février 1797) qui décréta, ou plutôt qui proclama, la gigantesque banqueroute, par laquelle 2 400 millions de mandats territoriaux, en quoi s'étaient convertis ou avaient dû se convertir quelque 45 milliards d'assignats, étaient « cloués » à leur tour à 1 p. 100 de leur valeur nominale, et métamorphosés en 24 millions de papier sans usage monétaire et simplement admissible comme numéraire en paiement des biens nationaux, cette loi ne causa qu'une très faible sensation, passa presque inaperçue des contemporains par la bonne raison que cette banqueroute était déjà faite. Il est donc peu surprenant qu'elle ait souvent échappé aussi à l'attention de l'histoire. On est porté à s'imaginer qu'il a dû y avoir, lors du retour à la saine monnaie, quelque opération d'affaiblissement de l'ancienne unité monétaire plus ou moins analogue à ce qu'a fait la ci-devant Autriche-Hongrie quand, pour reprendre les paiements en espèces, elle substitua la couronne au florin comme unité, ou la ci-devant Russie quand, dans le même but, elle abaissa à 2 fr. 66 la valeur du rouble. Il n'en est rien : le papier-monnaie révo-

lutionnaire s'est effondré de lui-même, sous son propre poids, épuisé par la course qu'il avait fournie, accablé surtout de sa masse sans cesse accrue, démonétisé moins par la loi que par l'universelle répugnance, banni de tous les paiements parce que tous les paiements qui se faisaient avec lui en étaient vite arrivés à être autant de vols; et comme le numéraire, soigneusement gardé par les particuliers, était tout prêt à prendre sa place, et, en fait, l'avait déjà prise lorsque sonna sa dernière heure, la substitution du métal au papier s'opéra avec une aisance inespérée : elle fut moins une crise que la fin d'une crise. Heureux les États modernes, s'il leur était donné de résoudre avec la même facilité le même angoissant problème! Ils ont été (abstraction faite, bien entendu, de ceux qui, comme la Russie, l'Autriche, l'Allemagne, ont dépassé dans leurs émissions les limites jusqu'alors connues de la folie) moins violemment secoués par la tempête, mais ils éprouvent aussi plus de peine à en sortir : il semble que l'économie rudimentaire des États d'autrefois, tels qu'était la France révolutionnaire, ait été plus fragile et plus facile à troubler, mais aussi plus facile à guérir, et que des organismes plus perfectionnés, en fait de crédit, tels que ceux que nous connaissons aujourd'hui, tombent moins bas, mais aussi se relèvent moins vite.

L'assignat eût sans doute pu fournir une honorable carrière, s'il avait été, comme le voulurent au début les plus clairvoyants des Constituants, une obligation portant intérêt, sans usage monétaire, et remise en paiement de la dette publique pour aller s'écouler en paiement des biens nationaux. La Constituante eut malheureusement le tort de rejeter cette combinaison, dont le succès était possible, pour en adopter une autre, celle de l'assignat-monnaie, dont l'échec était certain, parce que cet assignat allait se trouver inévitablement détourné de son but essentiel pour faire face aux dépenses quotidiennes de l'État, et condamné à être multiplié sans mesure, puisqu'il fournissait ainsi, à un gouvernement vacillant et forcé de courtiser les masses, un moyen et un prétexte de laisser tomber le recouvrement des impôts. Née sous de mauvais auspices, reposant sur un gage certes non négligeable, mais qui n'était point immédiatement et visi-

blement réalisable, de bonne heure compromise par des émissions trop nombreuses, cette monnaie fiduciaire se déprécia très vite : elle était déjà fortement atteinte, presque réduite à la moitié de sa valeur, lorsque éclata la guerre aux frais de laquelle on lui fait gloire d'avoir pourvu, mais dont il serait au moins aussi vrai de dire que les charges et les difficultés ont été considérablement accrues par sa dépréciation et son faible pouvoir d'achat. Nous combattîmes avec le secours de l'assignat, mais inversement, et selon le mot très juste et trop oublié de Cambon lui-même, en mai 1793, les assignats nous faisaient « une guerre désastreuse ». Ils rendaient notamment extrêmement onéreux à l'extérieur, extrêmement difficiles à l'intérieur, les achats de denrées de guerre et surtout des subsistances indispensables pour les armées et aussi pour les villes que réduisait à la famine l'invincible répugnance des campagnes à vendre leurs denrées contre la mauvaise monnaie. Ils grossissaient ainsi les obstacles dont des panégyristes enthousiastes leur ont trop facilement attribué le mérite d'avoir triomphé. On opposa à ces obstacles le maximum, la Terreur, les violences de l'armée révolutionnaire. Mais il est contraire à la nature des choses qu'un gouvernement, même terroriste, puisse maintenir et stabiliser la valeur d'un papier dont la quantité, elle, ne se stabilise point, mais augmente. Arrêtée un instant, mais seulement un instant, masquée plutôt que supprimée par les décrets sanguinaires qui punirent de mort la résistance à l'assignat, le refus de l'assignat, l'offre ou l'acceptation de l'assignat à une perte quelconque, qui interdirent de faire une différence entre papier et numéraire et de conclure tout marché autrement qu'en assignats, la baisse n'attendit même pas le 9 thermidor pour se manifester de nouveau. A plus forte raison devint-elle irrésistible lorsque s'écroula tout le système de compression et de terreur; et l'État se trouva pris à son propre piège, lorsqu'il fut obligé de recevoir à sa valeur nominale une monnaie qui ne tarda pas à tomber à 20 p. 100, à 14 p. 100, comme en ventôse an III, à 3 p. 100 comme en thermidor an III, de cette valeur, et qu'il ne pouvait utiliser qu'à ce taux : car en dépit de tous les décrets, de toutes les affirmations, de toutes les prédications, l'assignat n'eut jamais

d'autre valeur réelle que celle que lui conférait l'opinion, et le gouvernement tout le premier avait été obligé de violer le maximum quand il s'était agi d'approvisionner les villes et les armées. Or il est impossible d'imaginer moyen plus rapide de ruine que de recevoir pour 100 ce qui circule pour 20, pour 10, pour moins même. C'est tout particulièrement se mettre soi-même dans la nécessité d'émettre toujours de plus en plus, et par conséquent d'aggraver tous les jours davantage la dépréciation du papier déjà émis, et de celui qui s'y ajoute.

Cette vérité, déjà confusément sentie avant thermidor, apparut ensuite avec une telle évidence que des voix ne tardèrent pas à s'élever à la Convention pour demander qu'on rompît avec la vieille superstition révolutionnaire de l'identité entre papier et numéraire, que l'assignat au cours fût substitué à l'assignat au pair et que le commerce de l'argent, d'ailleurs universellement pratiqué, fût reconnu par la loi. C'était le seul moyen de mettre un terme à une situation désastreuse, et désastreuse surtout pour l'État. Mais c'était infliger le plus éclatant démenti aux assurances maintes fois réitérées que le papier valait l'argent, c'était aller contre les promesses les plus solennelles, c'était porter à l'assignat un nouveau coup terrible que de reconnaître officiellement sa perte, on reculait devant un tel aveu; et on cherchait à se faire illusion à soi-même en reculant indéfiniment une mesure douloureuse, mais indispensable. Plus on la reculait et plus la nécessité s'en imposait; l'assignat tombait de chute en chute à 0,60 les cent francs en frimaire an IV, à 0,30 ou à 0,25 en ventôse; l'État était obligé d'en jeter 3 milliards sur la place pour se procurer 24 millions réels, l'impossibilité matérielle de fabriquer plus de 100 millions d'assignats par jour le laissait aux prises avec la plus épouvantable pénurie; il était hors d'état de payer la solde, l'entretien, la subsistance des armées, que dévorait la misère et que la désertion dépeuplait, tandis que les fonctionnaires mouraient de faim malgré des traitements trentuplés, et que les Parisiens épouvantés et exaspérés voyaient monter le pain à 40 fr. 50 et 60 francs la livre, les œufs à 9 et 10 francs pièce, les pommes de terre à 200 et 250 francs le boisseau,

le sel à 35 francs, toutes choses à proportion, et qu'une misère atroce affligeait la capitale. « On voit par les rues, disent les rapports de police de ventôse an IV, une foule de malheureux, sans souliers, sans vêtements, ramasser, dans des tas d'ordures, de la terre et autres saloperies, afin de satisfaire la faim qu'ils éprouvent... La faim, le froid moissonnent tous les jours des milliers de malheureux : on ne voit que cercueils, et l'opulence fait à côté de ce tableau un contraste déchirant. » Obligés de faire quelque chose et ne sachant que faire, obstinés à ne point vouloir ré-introduire la monnaie qui aurait payé à côté de celle qui ne payait plus, le Directoire et les Conseils imaginèrent de substituer à l'assignat, irrémédiablement condamné, un nouveau papier-monnaie, les mandats territoriaux, échangeable contre l'ancien à raison de 1 franc mandats pour 30 francs assignats, et crurent que ce nom nouveau et que la faculté donnée aux mandats de s'échanger directement et sans enchères contre des biens nationaux, valeur 1790, garantiraient le second des mêmes malheurs que le premier. Ils se trompaient : 30 fois zéro — ou à peu près — c'est toujours zéro, et tous les efforts de la rhétorique officielle ne pouvaient rien contre cette triste vérité. Lié à l'assignat par son origine, le mandat tomba dans les mêmes abîmes et y tomba même encore plus vite. Il ne mit guère que trois mois à mourir, tandis que l'assignat avait végété pendant six ans et qu'il achevait d'expirer à côté de son successeur, dans les plus pénibles convulsions; il portait le pain à 150 francs la livre, la viande à 350, le sucre et le café à 1 600, ou, pour parler plus juste, il voyait la marchandise se dérober devant lui plus obstinément que jamais; les mendiants eux-mêmes, suprême humiliation (et dont on pourrait d'ailleurs citer des exemples beaucoup plus tôt) se détournaient de lui avec dédain. Un jour, un propriétaire, recevant en papier le montant de son loyer, donne quittance, comme la loi l'y oblige, puis demande à son locataire d'avoir la complaisance de remporter le dit papier pour le distribuer aux pauvres. « Je ne puis, répond l'autre, me charger de cette commission : les pauvres n'en voudraient pas. » Une autre fois une citoyenne, apitoyée à la vue d'un malheureux, veut lui donner quelque chose, ne trouve qu'un assignat de 5 francs, hésite, car elle

n'est pas encore habituée à ces paradoxes monétaires, puis se décide à tendre l'assignat en demandant toutefois si on ne pourrait pas lui en rendre un de 50 sous, oubliant qu'un décret récent a, dans une pensée philanthropique, dispensé les assignats de 50 sous et au-dessous de l'échange contre les mandats, et leur a promis échange contre une monnaie de cuivre à fabriquer à raison de 10 p. 100 de leur valeur nominale : de sorte que 50, ayant quelque chance d'être 5, sont plus que 100 qui ne sont rien : mieux au courant qu'elle de ces particularités, le mendiant lui répond, très logiquement, qu'elle n'aura pas cette cruauté, puisqu'elle veut lui faire du bien, mais qu'elle lui donne plutôt un assignat de 50 sous et qu'il se fera un plaisir de lui en rendre un de 100, en la remerciant de sa générosité. Et combien d'autres exemples pourrait-on citer des conséquences de ce que Dupont de Nemours appelait sévèrement, mais justement, une manière délirante de gérer les finances publiques!

Une des lois les plus célèbres et les mieux vérifiées de l'économie politique veut que la mauvaise monnaie chasse la bonne. Rien de plus exact, mais à une condition cependant; c'est que cette mauvaise monnaie soit encore un peu bonne. Le jour où elle n'a plus aucune valeur, le besoin impérieux d'avoir un moyen d'échange ou bien ramène l'humanité à la pratique du troc, comme dans les premiers âges du monde, ou bien met en usage le paiement en nature, ou bien rappelle dans la circulation la bonne monnaie que la concurrence de la mauvaise en avait bannie : et toute l'histoire monétaire de la Révolution n'est que la confirmation éclatante de cette double vérité. Au début, lorsque l'assignat rendait des services réels, tout en inspirant aussi certaines défiances, on l'acceptait, mais on était pressé de s'en débarrasser, on l'employait seul dans les paiements : devant lui le numéraire disparaissait, et disparaissait à tel point que, contrairement aux intentions primitives de ses auteurs, il fallut faire des émissions d'assignats de coupures minimes, sous peine de rendre absolument impraticables les petits paiements, et même tolérer pendant trop longtemps que les premiers venus ajoutassent à ces petits assignats des billets de confiance, si prodigués, si divers, si dépourvus de tout contrôle,

que d'inévitables désastres en anéantirent bon nombre et que la défiance trop méritée à laquelle ces billets furent en butte ne contribua pas peu à compromettre l'assignat auprès des petites gens qui savaient mal l'en distinguer. Mais, quoique invisible, c'était toujours le numéraire qui était présent aux esprits, c'était sur lui que se fixait le prix des choses, traduit ensuite en papier d'après les variations de cette monnaie essentiellement instable : c'était en monnaie métallique que l'on pensait, si c'était en monnaie fiduciaire que l'on payait. Pour débarrasser l'assignat de la concurrence tacite mais gênante que lui faisait le numéraire, et pour imposer l'usage de ce papier dont le public instinctivement se détournait, la Révolution se fit violemment anti-métallique, érigea en principe que le numéraire était contre-révolutionnaire et que le papier-monnaie seul était une monnaie républicaine, que le patriote devait mépriser et haïr ces métaux vils et corrupteurs.

C'est un des thèmes que l'éloquence officielle a, vers la fin de 1793, le plus complaisamment développés. Fouché proclame que l'or et l'argent ont fait plus de mal à la République que le fer et le feu des féroces Autrichiens et des lâches Anglais, qu'il faut traîner dans la boue ces dieux de la monarchie si l'on veut faire adorer le dieu de la République et établir le culte des vertus austères de la liberté. Cambon déclare que l'or aux yeux du sans-culotte républicain ne doit être que du fumier. Oudot accuse ces vils métaux « d'appesantir la verge dont on frappe les esclaves » et des orateurs populaires donnent aux mêmes idées une forme qui a, à défaut d'autres mérites, au moins celui, d'ailleurs appréciable, d'être amusante : « L'espèce humaine, dit l'un d'eux, qui jusque-là avait porté ses regards attendris vers le séjour céleste, se trouva contrainte de courber la tête vers le centre de la terre, d'en déchirer les entrailles profondes, et d'en arracher ces matières brillantes dont ensuite les tyrans s'enorgueillissaient d'autant plus qu'elles avaient coûté à l'homme plus de sang et plus de sueur... Ah ! sans doute, Être Suprême, lorsque tu enfouis ces vils objets dans les profondeurs du globe, tu en prévoyais le détestable abus ! Tu voulais soustraire aux regards de ta créature tous les

instruments de son malheur : mais que n'a pas fait la tyrannie pour dégrader et pervertir ton ouvrage! Peuple Français, peuple libre! Jusqu'à quand fermeras-tu les yeux sur les crimes de ces scélérats qui prétendent te replonger dans la nuit de l'esclavage en te vantant l'éclat et la prétendue valeur d'un vil métal! Faudra-t-il à une méprisable matière sacrifier ta liberté et ton bonheur? Non : laisse aux despotes leur éclat et leur or : à toi il ne faut que du fer... Rome jouit d'une félicité délicieuse tant qu'elle se contenta de sa médiocrité, mais Rome se chargea de chaînes en se chargeant des dépouilles des despotes vaincus. »

En même temps qu'était menée cette espèce de croisade anti-métallique, par une contradiction singulière et néanmoins assez facile à comprendre, la chasse la plus active était faite à ces haïssables métaux; les sans-culottes faisaient main basse sur les objets d'or et d'argent des églises, ostensoirs, ciboires, calices et autres ingrédients dont se compose ce que le conventionnel Lanot appelait « la batterie de cuisine des curés », et prenaient un vif plaisir à les apporter par tas à la Convention, en traînant derrière eux des cochons ou des ânes affublés de mitres et de vêtements sacerdotaux : et un décret du 23 brumaire an II déclarait saisies et confisquées au profit de l'État toutes les espèces d'or et d'argent découvertes dans la terre, dans les murs et autres lieux secrets. Aux prises qui furent ainsi faites, s'ajoutèrent les livraisons que quelques malheureux, dans l'espérance d'obtenir une bonne note révolutionnaire et de sauver leur liberté ou leur vie, crurent prudent de faire, tant on craignait que l'or « ne trahît son maître »; il y eut des exemples d'échanges de métaux contre des assignats, même à perte, car on peut quelquefois obtenir beaucoup de la peur. Mais l'immense majorité écouta sans protester, mais sans y croire, les anathèmes jetés aux métaux précieux, resta sourde aux appels impérieux qui la conviaient à de tels échanges, et conclut seulement de tout ce qu'elle voyait qu'il fallait trouver des cachettes plus profondes, ou hurler au besoin avec les loups, pour détourner les soupçons. Elle attendit la fin de la tourmente, sans avoir été un seul instant ébranlée dans son culte invétéré pour

les métaux précieux et dans son aversion insurmontable pour le papier.

Quand cessa la Terreur, quand les défaites réitérées des jacobins en germinal et en prairial en rendirent le retour improbable, quand aussi la baisse de plus en plus rapide du papier et l'universelle répulsion pour cette monnaie avariée la bannirent, ou peu s'en faut, de la circulation, le numéraire, soigneusement caché pendant la crise, commença à sortir de ses retraites et se trouva tout prêt à reprendre dans les transactions le rôle qu'il n'avait jamais complètement perdu : d'autant plus désiré que le besoin s'en faisait plus impérieusement sentir, et que les réquisitoires dressés contre lui en avaient, s'il est possible, encore accru la popularité. Jamais le veau d'or n'eut tant d'adorateurs que quand quelques politiciens déséquilibrés eurent affiché l'intention d'en dégoûter l'humanité. Marqués pour ainsi dire du sceau contre-révolutionnaire (les terroristes l'avaient ainsi voulu) dans un temps de réaction où tout ce qui était révolutionnaire avait laissé d'odieux souvenirs, relativement rares encore, tirant de cette rareté même un surcroît de valeur, l'or et l'argent éliminèrent peu à peu des transactions le papier maudit, déterminèrent d'abord la dualité de prix, ce signe irrécusable entre tous de l'avilissement d'un instrument monétaire, bientôt même chassèrent complètement le papier des achats et des ventes, au moins hors des murs de la capitale : passé Sèvres, disait-on couramment, on n'aurait pas trouvé un verre d'eau pour des assignats. Et il suffit de la venue sur le marché de ces métaux plus *appréciés* qu'ils ne l'avaient jamais été pour déterminer dans les prix, si prodigieusement et si maladivement gonflés quand ils s'exprimaient en papier, une baisse intense qui les ramena souvent au-dessous de ce qu'ils étaient en 1790. Les marchands aimaient à vendre à qui les payait en « ronds » et ne donnaient leurs denrées qu'à contre-cœur et pour des prix dès l'an III sextuplés ou septuplés à qui ne leur offrait que du papier. Même dans ces régions de l'Ouest dévastées par la guerre civile ou par la chouannerie, l'extrême bon marché de la vie, pour peu qu'on eût du numéraire, frappait d'étonnement les observateurs. « Jamais, même au temps de la plus grande abondance, écrivait le repré-

sentant Dubois-Dubais, d'Alençon, le 26 pluviôse an III, le pain et la viande ne furent si bon marché. Le pain ne vaut que 1 sou la livre, la paire de bœufs 200 livres et le reste des denrées en proportion, mais en numéraire. »

Malheur alors à ceux dont toutes les ressources consistaient en ce papier dédaigné et, à bref délai, repoussé de partout! Malheur aux fonctionnaires, aux rentiers, aux pensionnaires! Malheur aussi au gouvernement lui-même, obstiné à ne recevoir que du papier, de peur, en le rejetant, de consommer à tout jamais sa ruine, et de s'enlever la misérable ressource que lui procuraient encore, mais de moins en moins, des émissions démesurées! Le retour aux valeurs réelles, la répudiation de la déplorable fiction légale que le papier valait l'argent, la substitution de l'assignat au cours à l'assignat au pair, auraient guéri ou atténué tous ces maux. Mais entrer dans cette voie aurait été, croyait-on, « légaliser l'agiotage », et on continuait à chercher l'introuvable procédé qui permettrait à la fois d'augmenter la masse du papier déjà émis, parce qu'il fallait bien en émettre pour vivre, et de la diminuer, parce qu'il était non moins indispensable de la diminuer pour lui rendre quelque valeur. Difficile problème que de trouver une opération qui fût en même temps une addition et une soustraction! C'est bien cependant à le résoudre que la Convention a passé les derniers mois et le Directoire les premiers de son existence : l'étonnant serait qu'ils eussent réussi! Seule la chute lamentable des mandats territoriaux fit enfin comprendre l'absolue impossibilité de relever le papier de sa déchéance et l'urgence de renoncer aux dispositions légales qui, l'assimilant encore aux valeurs réelles, repoussant le numéraire qui s'offrait cependant de toutes parts, empêchaient le rétablissement d'une vie économique normale. Une série de lois remarquables, dans l'été de l'an IV, bannit successivement le mandat valeur nominale du paiement des contributions, puis des biens nationaux, puis de celui des rentes et des traitements, puis de celui des baux, rendit aux citoyens la liberté de contracter entre eux de telle manière qu'ils voudraient, et mit ainsi un terme à l'insupportable scandale de permettre à un débiteur de mauvaise foi de payer en monnaie nationale — on sait le véritable sens de ce mot —

une somme convenue en valeur réelle. Enfin, considérant » le besoin de se débarrasser de toutes ces broussailles de papier-monnaie qui embarrassent encore le terrain sur lequel nous marchons », considérant que « la faible valeur des mandats qui restent dans la circulation les rend inutiles aux transactions entre les citoyens, que cependant ils favorisent des spéculations nuisibles aux intérêts de la Trésorerie et prolongent une complication dangereuse dans la comptabilité des deniers publics », la loi du 16 pluviôse an V abolit le cours forcé des mandats, et le fit, on peut le dire, à la satisfaction générale, car il n'y avait en somme de perte pour personne, le papier ayant déjà laissé une partie de sa valeur dans toutes les mains par lesquelles il avait passé; et il y eut plutôt soulagement à être débarrassé de ces papiers « corrosifs » qui avaient, sur leur route, engendré tant de maux, dévoré tant de fortunes, favorisé tant de scandales!

De cette longue lutte avec son triste adversaire, le numéraire sortait donc pleinement victorieux, et certainement avec plus de puissance et de prestige qu'il n'en avait avant la bataille. Soit qu'il fût devenu effectivement plus rare, hypothèse vraisemblable, soit simplement qu'il le parût, parce qu'un reste de défiance et de crainte l'empêchait encore de se montrer aussi ouvertement qu'il l'aurait fait dans une atmosphère politique plus sereine, jamais encore le pouvoir d'achat de l'or et de l'argent ne s'était montré aussi considérable. En très peu de temps la situation fut entièrement retournée : les prix grossis par la dépréciation du papier avaient étonné par leur énormité, les prix dégonflés par le retour de la bonne monnaie furent d'une modicité telle, qu'elle nous paraît maintenant incroyable. En ces temps, destinés, et on peut le regretter, à ne jamais revenir, on pouvait voir un directeur de poste à Mehun-sur-Yèvre (Cher) logé, nourri, chauffé, éclairé et blanchi pour 60 francs par mois[1], et c'était quelques mois auparavant, lors des derniers soubresauts de l'agonie de l'assignat, qu'un juge de Rouen, chargé d'aller présider le tribunal de Neufchâtel, s'en voyait réclamer 12 000 pour sa pension mensuelle, plus 5 000 pour frais de transport, et n'y pouvait matériellement point suffire, avec

1. F⁷ 7348.

son traitement de 7 500 par mois[1], à supposer même que ce traitement lui fût régulièrement payé; ou qu'un de ses collègues de la Seine, Recolene, réduit au pain de sa section, mourait littéralement d'inanition, et qu'un autre, pour éviter le même sort, servait des maçons dans l'intervalle de ses audiences : ou qu'un membre de l'Institut, Adanson, était confiné dans sa chambre par l'impossibilité de trouver les 18 ou 20 000 francs nécessaires pour l'achat d'une paire de chaussures.

Ce ne serait pas assez de dire qu'avec le retour à l'ancienne monnaie, on revint aux anciens prix : en réalité, on revint plutôt au-dessous, et le fait est facile à comprendre. Les denrées de luxe n'avaient été fortement demandées en l'an III et pendant les premiers temps du Directoire, que parce que chacun fuyait devant l'assignat et achetait à tout prix n'importe quoi, pour se débarrasser de ce papier qui semblait brûler les mains : dépenser à outrance était le seul moyen de ne pas perdre entièrement cette valeur qui s'anéantissait, pour peu qu'on eût le malheur de la conserver. Mais en réalité, et à considérer l'ensemble de la société au lieu du groupe assez restreint qui vivait dans un tourbillon de luxe et de plaisir, la Révolution, comme tous les cataclysmes semblables, avait fait moins de nouveaux riches que de nouveaux pauvres, et ces nouveaux riches, d'ailleurs, à la fin du Directoire, fortement menacés par l'impôt progressif, éprouvaient plus le besoin de dissimuler leur fortune que de l'étaler : d'où une forte diminution de prix sur tous les articles de luxe. Quant aux denrées de première nécessité, et particulièrement aux denrées agricoles, des circonstances remarquables faisaient que l'offre était alors tellement supérieure à la demande qu'un grand fléchissement des prix était inévitable. Pendant le règne des Montagnards, le cultivateur, répugnant par-dessus tout à vendre ses grains aux prix du maximum, les avait cachés, en avait nourri ses bestiaux, tandis que les villes mouraient de faim, et ces bestiaux, éloignés des marchés par cette même répugnance pour la vente au maximum et pour le paiement en papier, s'étaient fort accrus en nombre;

1. Lettre du directeur du jury de Neufchatel (2 prairial an IV, F⁵ II, Seine-Inférieure, 20).

depuis la fin de la Terreur et du maximum, les hauts prix atteints par les denrées alimentaires, conséquence de la famine terrible qui continuait à désoler les cités, avaient déterminé une augmentation notable dans la production : peu de temps ont vu l'agriculture française réaliser d'aussi grands et d'aussi rapides progrès. Aussi le blé, qui valait en moyenne 24 livres le septier (120 kilos) en 1789, tomba-t-il à 18 francs, prix moyen, pendant les années VI et VII, et tous les autres produits de la culture à proportion : et les fermiers, métayers et propriétaires ruraux, jadis si favorisés, connurent alors tous les maux de la mévente et des bas prix. Leurs plaintes, justifiées d'ailleurs par le poids insupportable dont pesait sur eux l'impôt foncier, qu'il fallait maintenant, lui aussi, payer en bonne monnaie, remplissent tous les documents de ce temps, particulièrement les rapports des commissaires du Directoire exécutif : il est certain qu'en ces temps, si différents du nôtre, tout favorisa les consommateurs, tout accabla les producteurs et même les intermédiaires; une fois n'est pas coutume!

Toutefois, si générale qu'elle ait été, la baisse n'atteignit pas ou atteignit moins un objet de grande importance, les salaires, et il importe d'autant plus de signaler et même de souligner cette exception qu'aujourd'hui encore les adversaires de la déflation, les partisans plus ou moins honteux de la mauvaise monnaie, invoquent comme argument la diminution de salaires qui semblerait devoir suivre le rétablissement du franc à sa valeur et les troubles sociaux qui pourraient en être la conséquence : argument facile à réfuter, car ce n'est pas le montant nominal, mais la valeur réelle des salaires quii mporte, et cette valeur ne saurait manquer d'être singulièrement relevée par le retour au paiement en espèces.Mais enfin, et pour revenir ici sur le terrain purement historique, c'est un fait incontestable que, tandis que tous les prix revenaient à leur niveau ou au-dessous de leur niveau de 1790, les salaires, eux, restaient très notablement au-dessus : il intervient en effet ici un élément d'ordre psychologique de grande importance : quand une fois la classe ouvrière a goûté des hauts salaires et de l'augmentation de jouissances qui en est la conséquence, rien n'est plus difficile que de la faire renoncer à des habitudes très

rapidement contractées et qu'elle sait fort bien défendre. La preuve en fut alors fournie, et elle le fut avec une netteté toute particulière, pour la main-d'œuvre agricole. Ici c'est moins le papier-monnaie, toujours sans usage dans les campagnes, qui explique le progrès réalisé par les journaliers, que le mouvement général des esprits déterminé par la Révolution, et que la raréfaction des bras causée par la guerre et par de prodigieux changements d'existence. Rémunération du travail, durée du travail, tout changea au bénéfice de l'ouvrier et au détriment de l'employeur, et ce changement ne contribua pas peu, lui aussi, à augmenter de la façon la plus grave cette gêne de l'exploitation rurale à laquelle il était fait allusion un peu plus haut. Elle dut subir des conditions auxquelles elle n'était point habituée, non sans gémir et sans s'indigner de voir ainsi se prolonger, comme l'écrivait, en messidor an IV, le commissaire du Directoire près le département du Morbihan, « un des effets désastreux du gouvernement tyrannique qui a failli perdre la France : on a tant prêché l'égalité sous les rapports les plus absurdes, notamment sur celui des fortunes, que l'artisan a élevé son salaire pour soutenir une dépense plus élevée, et s'est emparé du luxe qui échappait ailleurs : le prix de la main-d'œuvre est généralement du double de celui de 1790 [1]. » Semblables doléances affluaient d'ailleurs de toute la France : « Les ouvriers à gages, écrivait un propriétaire de l'Indre [2], éludent impunément leurs engagements, mettent à contribution le cultivateur dans les moments où les travaux sont le plus urgents et de nécessité indispensable... Profitant du besoin qu'on a d'eux, par un concert unanime, ils s'entendent pour faire la loi la plus dure ou rendre impossible ou ruineuse la continuation de la culture... Les journaliers abusent de leur côté, ils ont réduit de beaucoup les heures de travail que leur prescrivaient les coutumes locales, n'en employant que la moitié de ce qu'ils faisaient d'après la loi : ils se sont fait payer le double, d'où il résulte que la main-d'œuvre a quadruplé de prix. » Dupont de Nemours note à plusieurs reprises, dans son journal *l'Historien*, l'esprit nouveau, les exigences nouvelles, des charretiers, des maréchaux, des charrons, des

1. F. III, Morbihan 16.
2. AF III, 127.

filles de ferme, des bergers, etc. : il leur fallait non seulement des salaires plus forts, mais plus de bon pain, plus de viande, plus de vin. Jadis les batteurs en grange, payés en nature, se contentaient de prélever le seizième : il leur fallait maintenant le douzième. Les statistiques départementales dressées par les préfets, de l'an IX à l'an XII, accusent aussi un relèvement des prix de la main-d'œuvre et de la domesticité, très frappante lorsqu'elles rapprochent les prix pratiqués sous le Consulat de ceux en usage en 1789. En somme les classes ouvrières conservèrent, sous le régime de la bonne monnaie, bonne part des augmentations réalisées pendant la mauvaise, tout en bénéficiant, comme consommatrices, du grand pouvoir d'achat de la monnaie restaurée.

De nos jours, le rétablissement monétaire d'un État, étant avant tout œuvre de persévérance et d'énergie, impliquant une volonté ferme de pratiquer une politique courageuse d'économie et d'équilibre, comme l'Angleterre en offre en ce moment même le bel exemple, trop peu suivi, s'accompagne nécessairement du rétablissement de la situation financière; l'un est la conséquence de l'autre et ce sont faits qu'on ne peut même concevoir séparés. Les conditions fort différentes dans lesquelles, vers l'an III ou l'an IV de la République, la monnaie métallique se substitua à la monnaie fiduciaire défaillante, n'impliquaient malheureusement point de telles conséquences et au lendemain de ce grand événement, comme la veille, les finances françaises, en proie au déficit et à un affreux désordre, restèrent dans le plus complet désarroi. Leur rétablissement, qui fut long et difficile, fut l'œuvre de la politique prudente, habile et ferme du Consulat. Ce fut toujours une chance heureuse pour celui-ci que de n'avoir plus à lutter contre les décevants systèmes qui avaient trompé l'opinion et réussi à faire prendre le papier-monnaie pour une précieuse ressource : l'expérience en avait été faite, elle était concluante, et nul n'était plus d'humeur à se lancer sur cette mer orageuse, féconde en épouvantables naufrages. La cause de la monnaie saine, stable, susceptible de procurer le maximum de marchandises et de services, était bien décidément gagnée. Cette monnaie allait même sous Napoléon parvenir, s'il est possible, à un plus haut degré de prestige. C'est un fait trop souvent

perdu de vue que le franc français[1] fut incontestablement, de toutes les monnaies européennes, celle qui eut, et de beaucoup, la plus belle allure. Il faisait prime non seulement sur celles de l'Autriche et de la Russie, enlisées toutes deux dans les fondrières du papier-monnaie, mais même sur la livre sterling, compromise, elle aussi, par une masse excessive de billets, par l'abus des emprunts, par les écrasantes dépenses qu'imposait à l'Angleterre sa politique de subsides aux puissances continentales pour soudoyer les coalitions. Même quand la fortune de Napoléon commençait, aux yeux clairvoyants, à devenir moins solide, la livre sterling tombait à Paris à 12 ou 20 francs en 1810, et jusqu'à 18 ou 17 en 1811 : et Mollien, très porté, quoi qu'il en ait dit dans ses Mémoires, à flatter les illusions du maître, ne manquait jamais de tirer argument de cette défaveur du change anglais pour affirmer à l'Empereur que le blocus continental était une excellente chose, que l'Angleterre était à bout de souffle et sur le point de demander grâce. On sait ce qu'il en est advenu : il nous reste seulement de ces événements la satisfaction patriotique de constater qu'il y a eu un moment, au moins, dans notre histoire, où la livre sterling devait s'humilier devant le franc.

M. MARION,
Professeur au Collège de France.

1. On peut désormais employer cette expression puisque, alors même, la loi de germinal an IX faisait du franc, jusqu'alors simple monnaie de compte, quelque chose de réel et de matériel, et la base de tout notre système monétaire.

LE JOUR NAISSANT[1]

V

GASPARD ET LE BOUFFON

Cela se passe dans un beau jardin disposé en terrasses. — La plus haute, entièrement sablée d'un sable très blanc où scintillent de minuscules cristaux, sert de bordure au palais dont la teinte rose paraît si joyeuse sous le soleil et dont les ornements, orfévris en ce métal clair que l'on nomme électron, brillent d'un si précieux éclat.

Puis vient la terrasse des tulipes qui font un tapis varié pour la joie des yeux. Une savante école de jardiniers en maintient la fraîcheur, le coloris composite, le dessin à larges volutes. Les tulipes noires y soulignent d'un trait d'ombre des profils couchés de bêtes singulières, phénix écarlates et griffons jaune-orange, mieux faits pour peupler un rêve qu'un jardin, et d'invention très singulière. Des sentiers étroits, d'une herbe égale et rase, permettent d'errer à loisir dans ce tableau d'émail où serpente, parmi les mousses et les fougères, un ruisseau mince qui murmure à tout venant ses mélodies.

Quelques marches mènent plus bas à une terrasse dorée en toutes saisons, car les espèces de mimosas y sont si bien assemblées, si nombreuses, qu'elles forment un bois qui jamais ne défleurit. Jusqu'au soir, un bourdonnement d'abeilles ouvrières l'habite, symphonie égale et discrète qui plaît à l'oreille. Des

1. Voir la Revue *de Paris* du 15 septembre.

merles noirs le hantent aussi, très noirs, étonnamment noirs quand il sautillent en sifflant sur le sable blanc.

La terrasse suivante est toute pastorale : une herbe longue, de hauts coquelicots, des bleuets, des narcisses, du trèfle fleuri, un peuple de libellules et de papillons, des arbres légers, pleins de brise, pleins d'oiseaux... Les abeilles s'y retrouvent, affairées, chargées de butin... Une prairie... rien qu'une prairie sur laquelle, de temps à autre, les souffles d'air font glisser des reflets rapides et des senteurs de terre mouillée.

Quelques marches encore, et nous voici dans les verdures vernies de la terrasse des camélias. Ils sont couverts de fleurs, certaines d'un blanc pur, plus insolent que virginal, d'autres pourpres comme des lèvres sous le baiser, d'autres, très simples, aux pétales rouges grands ouverts, qui projettent de leur sein la flèche d'un pistil jaune armé de pollen, d'autres enfin, veinées, striées, subtilement teintées... et chacune présente l'image d'une fleur opulente, et chacune est une fleur glacée, sur le fond du feuillage sombre.

C'est la dernière terrasse, au pied de laquelle commence le parc royal. Il s'étend au loin, paré de grands arbres, de prairies largement étendues où se dessinent des vasques dont les margelles sont de cette même teinte d'aurore qui rend le palais si riant. Pour qui veut en jouir, ce parc nourri de lumière a plus d'un attrait charmant ou bizarre : des gazelles y bondissent en troupes folles; dans ses bosquets, des oiseaux décoratifs étalent leur plumage, et ceux qui ne se montrent pas chantent des chants dont le cœur est saisi. Là-bas, contre un large rideau de verdures neuves, deux girafes affrontées broutent la cime d'un même arbuste; les deux petites têtes réunies, les deux cols tendus, les deux grands corps obliques composent une silhouette bien surprenante. D'autres bêtes, vantées pour leur grâce, leur bel éclat ou leur rareté, se promènent librement. Il en est d'insignes; il en est qui ravissent l'œil; il en est qui l'effarent.

Ombre sévère en ce décor, un groupe de cèdres occupe le centre du paysage. Ils étendent leurs vastes bras, et de ces bras on voit pendre de longues mousses d'un gris céladon, légères comme des toiles d'araignée, souples comme des chevelures. Elles frôlent l'herbe du sol; on dirait des dentelles

posées là par fantaisie pour retenir au passage les duvets errants, des toiles tissées par les doigts de la brise et que le moindre souffle fait ondoyer. A l'aube, leur impalpable trame recueille la rosée; plus tard, elle épurera la lune.

Au cœur du bosquet des cèdres voilés de gris verdâtre, quelques bancs de pierre sont disposés en hémicycle. On dirait d'un lieu de retraite propice à la méditation, à l'étude, aux longs travaux réfléchis. Les oiseaux n'y pénètrent pas; l'onde lente qui le traverse ne chante pas : elle passe d'une course secrète, soyeuse et sourde, comme ferait un ruisseau d'huile, enfin la lumière s'y diffuse, très douce dans le silence d'un crépuscule de plein jour.

Penché sur le livre ouvert, porté par ses genoux, un bossu, court de taille et rousseau, se livre à la lecture. De temps en temps, il lève sa tête hirsute, il rit d'un rire nerveux, subit, qu'il étouffe aussitôt, mais qu'il ne pouvait empêcher. D'autre part, il semble très absorbé dans ses recherches : c'est qu'il apprend par cœur les plus belles, les plus inattendues, les plus folles plaisanteries qui furent jamais commises et qui se trouvent là réunies. Quand l'une d'elles est vraiment trop drôle, irrésistible, il ne se tient pas, il éclate; puis il reprend sa tâche qui n'est pas légère, se répète le trait d'esprit, la phrase hilarante, la joyeuse anecdote; il s'efforce à trouver le ton burlesque qui convient, la grimace saugrenue qui déride. La plupart du temps, sa lecture lui semble sinistre; il doit peiner pour découvrir la facétie cachée dans ce fatras morne et lorsque, par hasard, un rire l'assaille, cela le rend plus triste encore : il en a honte. Ah! qu'il lui plairait de rire avec désinvolture!... mais de quoi? D'ailleurs, son expression d'ennui gourmé lui servira, peut-être, pour faire pâmer autrui. — En attendant, il s'évertue, il se bat les flancs.

Non loin de ce bossu studieux, un homme vêtu de brun vient de s'asseoir. Il a déplié sur la pierre des parchemins manuscrits; il en corrige les fautes attentivement, malgré la fatigue qui l'accable. Là se trouvent consignés les plus attachants récits de voyage, les plus passionnants itinéraires, de ceux qui donnent envie, paraît-il, de quitter aussitôt le lieu où l'on est, de se mêler au vent poussiéreux, de traverser la mer incertaine et violette, d'aller plus loin, plus loin encore,

d'être toujours ailleurs. — Ces récits, il les sait par cœur, avec leurs descriptions, leurs amplifications, leurs prodiges et même leurs mensonges, mais ils le lassent terriblement. Tant de cols neigeux, tant de déserts plats, tant d'interminables fleuves, et l'immense mer étendue!... Tout cela, quand on peut se coucher sous un olivier et dormir! Tant d'animaux terrifiants, volants, nageants ou rampants, qui beuglent, hurlent et miaulent, ou percent la nuit d'un bref aboi, quand il est si simple de retenir entre ses jambes un vieux chien fidèle! Et puis encore, au détour du chemin, la surprise qui saisit, l'approche d'un oiseau merveilleux paré de plumes bleues, l'image d'un arbre trop lourdement fleuri de roses, celle d'une licorne cabrée en mal d'amour, quand, pour distraire, la moindre saute de vent suffit! — On assure néanmoins qu'à lire de telles odyssées on doit vite oublier l'heure présente et ne plus penser qu'à partir. — Le compilateur ne pense, lui, qu'à finir sa page. S'il évoque en phrases magnifiques un pays hyperboréen, il se félicite d'abord de n'y point vivre, se gardant d'oublier que cette relation pérégrine représente son très éloquent gagne-pain, mais point du tout sa raison d'être : il travaille pour une place à prendre.

Et voici que le silence vient d'être troublé, qui régnait parmi les cèdres. Debout contre le tronc rugueux d'un des vieux arbres, quel est ce singulier adolescent joueur de flûte? Il prélude : quelques notes à peine. Couvert d'un long manteau noir, le musicien appuie sur l'écorce sa tête blanche aux yeux cernés, toute blanche, fardée de farine et coiffée d'une calotte de soie du même noir que le manteau. Droit, tout droit, tout pâle, accoté au tronc dur, il presse à ses lèvres une flûte d'ébène. Assurément, son aspect étonne; sa pose, son costume, son geste, furent étudiés avec soin... sa musique saura-t-elle séduire? Agréable, délicate, variée, elle doit plaire : ce petit chant joyeux ne manque pas de grâce matinale, et cette plainte lente de mélancolie. Un air piquant sautille, un autre s'éploie, un autre semble se recueillir. La flûte se confie, la flûte rit, la flûte jase, la flûte donne à danser... Peut-être aimerait-on que la flûte chantât, mais il n'importe au musicien qui cherchait une mélodie fixée, d'un

effet certain, composée suivant les règles. Il la répète, il la répète encore. — Il ne fera pas mieux.

Tout à coup, il s'interrompt : il voulait sourire.

Le narrateur de beaux voyages sourit aussi.

Le bateleur bossu sourit de même.

Tous trois, ils regardent avec ironie une jeune femme qui s'approche. — Oh! que cette jeune femme est donc belle! On n'aperçoit que son visage, car une ample gaze de soie, triste et légère comme la mousse aérienne des cèdres, l'enveloppe entièrement, recouvre ses cheveux, drape sa poitrine et ses hanches, cache ses jambes longues. Pourtant, les petits pieds nus, chaussés de sandales, paraissent à chaque pas, montrant l'orteil rose encerclé d'une bague de turquoise. — Quelle est cette jeune femme, souple comme un roseau, d'une grâce toute simple, et si svelte aussi?... Pourquoi, surtout, cette expression désolée? Car elle pleure en silence, sa figure ruisselle de larmes, sa bouche semble molle de douleur. Parfois, elle porte ses mains à sa gorge : elle étouffe.

Les trois hommes ne lui accordent néanmoins aucune sympathie : l'un, ayant posé son livre, la considère d'un œil sardonique et mauvais, l'autre a replié ses parchemins et, sans paroles, raille la pleureuse en esquissant une grimace de mépris, enfin le flûteur hasarde sur sa flûte, en dehors de toutes règles, une note inattendue, sifflante, pointue, plus cruelle que nul outrage. — D'ailleurs la jeune femme n'a rien voulu voir, n'a rien voulu entendre : elle s'en va.

Aussitôt le compilateur de gaîté, entraînant sa bosse par un haussement d'épaules, dit :

— Elle en trouvera bien un autre!

Et le rédacteur d'itinéraires déclare :

— Elle faisait la honte du palais!

Et le gagiste de musiques réussies murmure :

— Les larmes vont abîmer ses joues : on s'en plaindra.

En effet, la nouvelle est connue de tous : chacun la commente, chacun sait pourquoi cette jeune femme pleure et pas un ne veut la consoler.

L'abri des cèdres dépassé, suivons-la dans le pré lumineux qui sépare le parc royal de l'étang où voguent des cygnes lents, indifférents et blancs. Elle longe le bord fleuri de nénufars,

elle traverse l'herbe chaude, elle se dirige vers ces trois esclaves bêchant le sol, là-bas, et qui causent entre eux. A son approche, ils ne s'interrompent pas de cueillir leurs pelletées de terre noire, ni de les verser obliquement de côté, ni de parler non plus. Ils parlent, mais il font ce qu'ils ont à faire : ils font un trou, un trou oblong; ensuite, ils le combleront.

— Il ne manquera pas de place, — dit l'un.

— Et cependant, — dit l'autre, — je ne le croyais pas si gros.

— Il dormira sur ses deux oreilles, — dit le troisième.

Dans l'herbe, auprès d'eux, un corps est couché, recouvert d'une toile jaune : un cadavre. Le ventre proéminent soulève le linceul. Deux lourdes mains dépassent, livides et cependant expressives encore. On devine qu'elles furent habiles et fortes, ces mains, qu'elles surent modeler la terre ductile, cueillir une fleur, caresser. Mais le buste trapu dessine une masse contrefaite qui étonne.

— Te rappelles-tu, — dit l'un des fossoyeurs, — les belles histoires qu'il racontait?

— Ah! oui! lorsqu'il riait, on riait aussi, — dit l'autre — jusqu'à pleurer!

— Et, — dit le troisième, — comme on oubliait vite sa vilaine trogne, quand il parlait.

— Sa trogne n'était pas vilaine! Un arbre que les génies et les tempêtes ont noué n'est pas vilain; un cep tordu n'est pas vilain, ni le tronc d'un saule.

— Frère, tu dis vrai... et comme il était bon!

— Très bon... et comme ses yeux étaient beaux!

— Oui, en regardant ses yeux, j'apprenais toujours de belles choses, comme si j'avais su lire.

Alors seulement, se voyant surveillés, ils se turent. La fosse creusée, ils soulevèrent le gros corps. Comme ils le descendaient, la jeune femme parla :

— Découvrez-le, découvrez son visage.

Ils obéirent avec des gestes retenus, décents, et l'on vit le masque épais du mort, couleur de cire, son nez difforme, ses bajoues. Un instant, elle le contempla, puis :

— Achevez votre tâche, — dit-elle.

Bientôt, à cet endroit de la prairie, seule de l'herbe arrachée

marquait avec un peu de terre fraîche la place inférieure du mort.

— Partez! — dit encore la jeune femme d'une voix étouffée; — ne revenez plus.

Enfin elle pouvait pleurer davantage, sans réserve, de tout son cœur, et ce faisant, accroupie à terre, pressant le sol noir de ses paumes ouvertes, elle murmurait des paroles véhémentes.

— Comme une charogne!... On t'a jeté là, dans un coin du parc, sans honneurs, sans respect, comme on jette une charogne; seuls ces trois hommes semblaient se souvenir de toi : des esclaves; les autres t'avaient oublié. De ceux que tu fis tant rire, pas un ne m'accompagne ici, et déjà l'on s'ingénie à te remplacer! Sont-ils méchants? sont-ils fous! T'avoir connu et chercher un bouffon de ta trempe!... Toi, tu savais être gai : ton rire gras retentissait au loin et frappait le cœur d'une joie soudaine; tu prenais alentour le sujet le plus humble; tout de suite on en devinait le trait ridicule, et l'on riait. Tu te promenais dans les jardins, tu montrais le plaisir que toutes les choses prennent à vivre et, possédé de ce même plaisir, on riait encore. Tu retenais les paroles, les gestes, les actes des hommes; sous la floraison de ta plantureuse plaisanterie, tu cachais le piquant d'une épine, et l'on riait d'un rire plus grave, cette fois, en écoutant ta leçon. — Te remplacer? par qui? Tout le palais est triste depuis hier.

» En contant des récits de voyage, tu saisissais l'esprit chagrin et casanier, tu l'entraînais dehors. Avec toi, l'on goûtait vraiment le vent de la montagne, le vent du désert, le vent du large. Le froid, le chaud touchaient nos lèvres et le sel s'y posait. Point n'était besoin d'aspects surprenants, de paysages contournés, d'épouvantes ou de raretés : une fleur suffisait, par toi cueillie, un caillou veiné de bleu, une coquille sur le sable... L'enchantement naissait aussitôt. Tu vivais dans ton évocation et toute tristesse cédait à ta contrainte, toute humeur dolente pliait devant ta fantaisie. Voyages merveilleux! voyages ravissants! tu parlais du ciel où l'on dévide les nuées, du pays hanté par les ombres des morts, du bocage où elles errent, de la source glaciale où elles vont boire pour se désaltérer de souvenirs... et l'on te suivait

jusque-là. — Vu par toi, l'arbre vivait soudain, le cœur battant sous son écorce, ses doigts frémissants de feuilles et cherchant de ses racines l'eau nourricière dans la nuit. Cet arbre nouveau, comment ne l'eût-on pas aimé? — Oui, tu étais le grand voyageur qui nous livrait le vaste monde en un don généreux, comme tu nous offrais la fleur même de la joie par ton rire de nombreuse plaisance... Qui saura t'égaler?

» Et ta musique!... Ah! l'on fermait les yeux, on s'étendait en rêve, on se balançait dans un hamac tendu très haut entre deux palmiers vibrants sous la brise, on mangeait des fruits fondants et frais, on retrouvait la saveur du miel, on s'enivrait à la coupe d'une corolle et, cependant, tu ne faisais que jouer modestement sur une simple flûte de roseau et je voyais parfois les cordes de ton gros cou battre fort et tes yeux incertains se mouiller sous l'injonction de la mélodie. — Rien qu'une chanson... mais c'était toute la voix d'un jour d'été : ramages à l'aurore, danses des rayons, jubilation du matin, lourde splendeur de midi, nuances des ombres moins bleues, crépuscule dont on ne sait que dire, et la voix de la lune aux ras de l'herbe, et la grande voix, tendre, sourde, secrète ou retentissante de l'amour.

» Musicien non pareil! existe-t-il un homme, un enfant, un oiseau, même rossignol ou phénix, à ta mesure?

» Certains tenteront la fortune, quelque petit bossu, fier de sa bosse et mauvais plaisant, quelque narrateur d'ennuyeux voyages, quelque joueur de notes grêles. Quand notre bon seigneur les entendra, il saura vite la différence en étouffant un bâillement, et moi... ah! par mes ordres les esclaves leur donneront le fouet, les chasseront; alors le bouffon sans vertu pourra rire à son aise en plein air, le plat compilateur conter ses histoires aux pierres du chemin et le fallacieux flûteur flûter librement faux, tandis que je pleurerai encore toutes mes larmes, car je n'aimais que toi, mon bouffon, mon grand bouffon inspiré!

Et toujours, elle pressait de ses paumes le sol noir, caressait de ses doigts la terre fraîche, puis la griffait comme une chair vivante trop aimée.

Tout à coup, transie de peur, elle se redressa.

— Pourquoi pleures-tu? — disait une voix rapprochée.

Le roi Gaspard se tenait derrière elle.

— Vous, Seigneur!

Très doucement, le roi reprit :

— Que fais-tu là et pourquoi pleures-tu?

La tête envahie par un tourbillon, toute sa pensée suivait ce vertige; elle ne trouvait plus une parole à dire.

— Quelle douleur rend ma reine muette et si pâle? quelle terreur la fait trembler?

— Seigneur...

— Et, surtout, pourquoi pleures-tu?

— Seigneur... votre bouffon est mort.

— Je le sais; cela m'attriste beaucoup.

— Les esclaves viennent de l'enterrer ici.

— Mais...

— Il me manquera comme à vous, Seigneur.

— Tant de larmes pour un bouffon?

— Oui, car c'était un grand bouffon.

— Nous en chercherons un autre, jusqu'au bout du monde s'il le faut.

— Celui-là ne reviendra pas qui seul était un poète.

— L'autre rira d'un rire nouveau.

— Et je pleure en attendant.

— Je saurai tarir tes larmes : une perle, que pour toi j'ai choisie, te fera sourire.

— Ah! Seigneur, les bijoux perdent leur éclat sur une poitrine douloureuse et mes robes ne m'amusent plus.

— Des fêtes t'amuseront que je commanderai demain; ce jardin que tu aimes t'enchantera.

— C'est notre bouffon, Seigneur, qui me le fit aimer : c'est par lui que je connais le parfum de ses fleurs, la caresse de ses brises, la froide saveur de ses fontaines et la danse vibrante de son air bleu, aux jours d'été.

— Je t'emmènerai donc plus loin, devant des paysages qui te raviront d'étonnement.

— Celui qu'il inventait, chaque matin, pour me distraire, avait plus de charme que ceux que l'on peut voir.

— Il l'inventait chaque matin?

— Et parfois un autre, le soir, pour agrandir le rêve de ma nuit.

— Il est des magiciens d'une égale vertu, ma reine.

— Lui, Seigneur, n'usait point de magie : un rire brusque ou longuement filé, une histoire contée à petit bruit, une chanson brève... il m'offrait ainsi la joie, l'oubli, la sereine songerie, comme seul un homme peut faire, sans sortilèges, sans philtres, sans amulettes, par persuasion.

— Il était horrible à voir...

— Détrompez-vous, Seigneur! Laid, contrefait, crochu, de bouche torte et de nez camard, n'avait-il pas des yeux bleus aux profondeurs vraiment marines et des mains toutes puissantes pour l'évocation, autant que sa chère voix que vous connaissiez?

— Sa chère voix!...

— Seigneur, votre regard s'assombrit, votre bouche se serre, et cependant l'écho de sa voix me paraît toujours aussi tendre : j'entends encore l'écho de sa chère voix.

— Tu parles d'un bouffon difforme!

— De quelles paroles me servirais-je? Il m'apprit à ne point mentir et c'est pour cela, Seigneur, que vous m'aviez élue entre tant d'autres... pourrais-je, maintenant, mentir à son propos? Rejetez-moi parmi vos esclaves, mais ne m'obligez pas à cela!

— Quel rapport entre cet homme et mon amour pour toi?

— Ah! Seigneur! le même qui relie le grand poète au beau poème, car c'est encore ce grand poète qui façonna de ses mains magnifiques notre bel amour.

— Tais-toi!... Non! parle, si tu veux, en dépit de ma colère.

— Sans lui, Seigneur, je n'aurais été que votre servante; il me fallait apprendre à vous aimer; il le fit : il sut, comme un habile jardinier, nouer l'humble glycine au tronc majestueux afin qu'elle pût croître, non plus au ras de l'herbe mais parmi les hautes branches qu'elle enlace, qu'elle décore, qu'elle embaume, qu'elle réjouit de son épanouissement et du constant murmure des abeilles que ses parfums appellent. Vous-même, Seigneur, n'avez-vous pas appris à m'aimer? L'arbre altier devait ouvrir ses bras pour que la fleur odorante y fût bien accueillie, bien protégée, heureuse... Seigneur, mon très noble Seigneur, votre bouffon nous enseigna l'un et l'autre.

— La glycine... oui, tu m'enlaces comme fait la glycine, d'une étreinte insidieuse et sûre. Tu m'embaumes, mais tu m'abuses : tu l'aimais!

— Certes, je l'aimais, Seigneur, de tout mon cœur reconnaissant!

— Ah!... tu l'avoues!

— Et ma douleur est grande à le savoir parti.

— Ma reine aussi est partie : je trouve une esclave insolente.

— Mais où m'appuierai-je, maintenant, pour chercher le repos? C'est en vous que je pensais pleurer, c'est à vous que je pensais parler, c'est vous qui deviez me consoler...

— Tu pleureras dans les cuisines, tu parleras aux gardiens de l'ergastule, tu te consoleras en des travaux serviles...

— Son souvenir m'aidera, Seigneur.

— Et puis, un jour, je te ferai jeter aux orties!

— Avec moins d'honneur que lui, je vous en conjure, qui fut enseveli de façon indigne!

— Mais moi... moi, je resterai seul, et c'est un mal que je ne saurais plus souffrir. Avant de t'avoir vue, j'étais seul au milieu d'une foule prosternée, seul debout... Un soir, tu vins t'appuyer à moi, te reposer sur moi, te lier à moi, et je sentais ma force augmenter ta force et ta sève se mêler à ma sève, et tes bras m'enchaîner... Mon bonheur naissait, le bonheur de l'esclave, peut-être... eh! qu'importe : j'étais heureux! Vivre seul, de nouveau, sans ma souple liane, non, je ne pourrais!

Il s'était accroupi près d'elle. Il se tenait tout auprès d'elle, tandis qu'elle, assise à terre, immobile, pressait le sol de ses mains, la face levée, les yeux au loin.

Un homme qui n'ose, un homme tendre, un homme qui voudrait se révolter et qui ne peut...

Une femme qui attend...

Le soir tombait, équivoque et doux, tiède, un peu mauve; de tout le parc montaient des vapeurs odorantes; la terre et les fleurs exhalaient leurs baumes, quelques oiseaux regagnèrent le bois de cèdres; des rossignols se comptèrent en divers lieux par de petits préludes, tandis que, sur les terrasses, un cœur de voix tristes se répandait comme une brume, les voix des

esclaves revenant de la cueillette des fruits, chargés de paniers lourds, plainte harmonieuse et désespérée qui se perdait dans l'ombre naissante. Soudain, une troupe de zèbres traversa la prairie en un galop désordonné, avec des reniflements, des pétarades, des écarts, et Gaspard, surpris, tourna la tête, les regarda s'éloigner... Hier encore, ce spectacle l'eût ravi.

— Non! je ne pourrai pas... Je sais qu'elle ne parlera plus, qu'elle n'a rien à dire, ayant tout dit. Et cependant, chaque jour, entre elle et moi, cette image reviendra, gâtant la joie du matin et la paix nocturne, faisant du plaisir d'hier un tourment et le promettant pire pour demain; mais souffrir près d'elle, c'est encore la voir un peu. Si le mal devient trop cuisant, si je crie, elle m'entendra crier, je surprendrai peut-être sur sa bouche quelque pitié passagère, au lieu que loin d'elle ce cri se perdrait comme, dans le silence du désert, celui du voyageur qui veut boire.

» Qui donc viendra me secourir? Si je la supplie, aussitôt le bouffon paraîtra, je verrai sa bosse ridicule, sa face tordue et ses yeux dont elle vante la profondeur marine. Vivant, j'ignorais ma haine; j'avais besoin de lui, je croyais l'aimer comme les autres bêtes de mes jardins; mort, il me harcèle, il m'offre son aide à tout venant, il me montre ce qu'il fit pour moi, il gâte même mes souvenirs. Ah! qu'une peste me ronge, me jette à terre, me détruise, mais que je puisse dormir en paix, sans que la voix du méchant fantôme vienne murmurer à mon oreille : « J'ai fait ceci, j'ai fait cela; tu croyais vivre, je vivais à ta place! »

» Je suis un puissant monarque, le plus grand de la terre, au dire de chacun, et je ne sais pas comprendre le regard d'une femme que j'aime, et je n'ose la tuer!... Ah! le très puissant monarque! ah! le grand roi!... Où trouver un enfant plus faible? — L'enfant sourit parfois et l'on ne résiste pas à ce sourire; si je souris à celle que j'aime, un autre sourire s'interpose, plus beau que le mien, puisqu'au mien nulle réponse n'est donnée, puisqu'elle ne voit que l'autre. — Et si l'enfant fait un geste tremblant, à peine indiqué, l'homme victorieux cède aussitôt, le bras du guerrier plie sous la petite main; moi, je puis imposer toute ma force : pour qu'elle défaille, il suffit d'un regard.

» Un roi... un grand roi... où trouverai-je ce grand roi, puissant comme un enfant nouveau-né? Celui-là, peut-être, m'aiderait... Mais il est donc, par le monde, un monarque dont la goire me dépasse, devant qui je m'inclinerais?... Où le chercher, d'abord? en quel palais le découvrir? quelles offrandes poser à ses pieds? Déjà je me sacrifie à lui et je sens toute l'amertume de ce présent. J'offre à ce roi redoutable mon orgueil blessé, ma grandeur brisée, mon amour à la torture, ma honte tout entière et ma lâcheté... mais ce don, va-t-il l'accueillir?

Le crépuscule se changeait en nuit; l'herbe devenait obscure; plein de sourdes rumeurs, l'arbre rappelait ses oiseaux; une légère teinte grise couvrait tous les jardins et, sur ce gris, quelques chants singuliers semblaient se dessiner en clair. — Gaspard ne disait plus mot : la paix d'alentour ne le touchait pas; de cette unanime embellie, son cœur était forclos. Sa compagne, immobile, n'entendait rien, ne voyait rien, souffrait toujours en silence. — Quelques moments passèrent que le chant des rossignols rendit plus beaux.

Et, tout à coup, le roi Gaspard leva ses mains dans l'ombre avec ce même geste par lequel l'empereur et le mendiant supplient, geste pathétique et passionné, très humble en sa haute éloquence.

Le grand roi Gaspard leva ses mains dans l'ombre et s'écria :

— O roi! monarque dont je ne sais ni la demeure, ni la race, ni l'apparence, daigne m'écouter, cependant!

» Accepte le sacrifice de ma vengeance et l'oubli volontaire d'une douleur imméritée!

» Laisse-moi m'approcher de toi, m'incliner devant toi, et daigne agréer mon hommage!

» Je te salue, Seigneur inconnu, roi que je n'ai jamais vu, plus puissant que moi-même!

» Enseigne-moi le chemin qui mènerait vers toi... je veux le suivre!

Seuls, trois rossignols chantaient... de quelle voix!

Gaspard quêtait l'ombre, les yeux clos. Il les entr'ouvrit, sentant sa main légèrement touchée et vit la lumière d'un rayon se poser en sa paume.

Il se leva, il regarda le ciel et, dans le ciel, il aperçut une étoile, une étoile nouvelle, et cette étoile lui paraissait mouvante, et cette étoile se déplaçait, lui semblait-il, suivant une route sûre, par décision réfléchie...

Alors, sans qu'il sût pourquoi, le roi Gaspard se mit à chanter. Rien, à cet instant précis, n'aurait pu l'empêcher de chanter; il lui fallait chanter; il chantait donc.

Et le roi Gaspard s'en fut, marchant vers l'étoile brillante, chantant toujours.

Et la femme qu'il aimait le suivait d'un très doux regard étonné.

VI

DOULEUR DE MELCHIOR

Elle respirait mal, avec effort, l'air lui déchirait la poitrine et, chaque fois, noyant les yeux, empourprant soudain les joues blêmies, déformant la bouche avide de son souffle, une angoisse si torturante se lisait sur sa jeune face que le vieillard penché sur elle ne se dominait plus, perdait courage, étouffé lui-même par cette petite toux sèche et répétée qui, lentement, lui ravissait sa fille.

L'enfant souffrait, l'enfant gémissait souvent. Il l'écoutait gémir. La mémoire lui revenait d'un rire insouciant, de courses libres dans les prés, au printemps, de ce regard bleu qui l'étonnait par son assurance tranquille : un regard confiant qui se donnait au monde lumineux, où se reflétaient les plus belles apparences et qui savait rendre, par de délicats présents de bonté, de douceur et de joie, l'ivresse qu'elle recevait des fleurs, du chant des sources, de la voix des oiseaux. — Alors l'idée lui revenait que ce regard, bientôt, pourrait s'éteindre.

Elle était l'enfant de sa vieillesse : la mère, morte en couches, lui avait laissé ce portrait d'elle-même. L'épouse chérie, l'épouse vénérée avait un peu revécu, dès les premiers mois de son absence, dans le dessin délicat des traits, dans le sourire des prunelles embuées, point encore habituées à la lumière, dans la grâce naïve de quelques gestes ébauchés. La détresse du roi se distrayait à ce spectacle que lui offrait, chaque matin,

l'enfant balbutiante et rieuse, extase continuelle, chargée d'attente inquiète et d'incertitude, mais qui lui comblait le cœur de l'espoir d'un bonheur nouveau. Il revivait ainsi, il sortait de l'ombre sous l'injonction puérile de ces yeux offrant leur azur.

L'enfant avait grandi; elle s'était révélée bonne, intelligente et belle, douce envers les malheureux et les malades, compatissante aux affligés et, surtout, éblouie de vivre. Elle se livrait tout entière aux délices quotidiennes, surgies de toutes parts; elle en goûtait la saveur, elle en retenait l'accent; elle les accueillait, bras tendus et mains ouvertes, remerciant chaque chose d'être si merveilleuse, la plus fugitive image de tant l'émouvoir. La vieillesse du roi Melchior trouvait en elle son parfum, son harmonie et son enchantement. Il la serrait sur son cœur comme un trésor vivant, chaque jour plus précieux.

En cette demeure haute et nue, accrochée au versant de la montagne, elle se plaisait bien : elle aimait parcourir les vastes salles austères dont quelques peaux de bêtes, quelques armes pendues étaient tout l'ornement; elle contemplait, du faîte des murs, le royaume paternel pour en connaître les diverses splendeurs, pour mieux en mesurer l'étendue, depuis la frontière interdite des neiges et des glaciers jusqu'à celle, indistincte et lointaine, de la mer. Alentour, il y avait la forêt, peuplée parfois de cris farouches et que le vent faisait hurler des nuits entières. De telles clameurs, et si effrayantes, ne la troublaient pas, ne lui causaient aucune peur : c'était le cri de ses chères bêtes, de ses chers arbres; elle leur répondait secrètement et quand un cèdre craquait sous la tourmente de façon trop lugubre, elle se pressait le cœur des deux mains pour aider son ami à supporter l'assaut.

De grands oiseaux survolaient l'abrupt domaine : ils tournoyaient avec lenteur dans l'air froid; elle les suivait du regard, elle les enviait de voguer ainsi, librement, au-dessus des bois, au-dessus des cimes blanches, tout baignés dans le plein jour. De la lumière elle recevait ses plus belles joies. Elle observait les premiers rayons du soleil perçant un ciel brumeux, teignant de rose les neiges, débordant leur crête pour caresser la chevelure des forêts, plongeant au fond d'une vallée

obscure et se répandant sur la plaine, réchauffée aussitôt jusqu'à son bord marin qui brasillait ou montrait de l'écume.

Chacun l'aimait. Dans le village groupé au pied même du palais, sur le flanc touffu de la montagne, pas un berger, pas une fermière, pas un vieux bûcheron qui n'interrompît son travail pour sourire à la jeune fille familière, passant, les bras chargés de fleurs cueillies par elle dans la vallée. Ils la saluaient respectueusement, par des paroles joyeuses; elle répondait de façon si courtoise, s'enquerrant de tout avec tant de bonne grâce et d'un regard si lumineux, que ceux-là qui la voyaient passer, de grand matin, en gardaient jusqu'au soir du plaisir. Les serviteurs du palais, vêtus de bure sombre, la rencontraient souvent dans les hautes salles rougies par le soleil couchant, et comme elle les connaissait tous, toujours elle trouvait à leur dire quelques mots justes et doux, de ces mots qui aident à vivre.

Mais plus encore, plus passionnément, les enfants l'adoraient. La princesse était leur compagne chérie. La fille du forgeron, toute ronde, toute replète, le fils du jardinier, un grand gars pataud dont on se moquait, les quatre filles de la meunière, très délurées, les fils jumeaux du corroyeur, si ressemblants qu'on les distinguait mal, le fils rouquin de la brodeuse, quelques autres, avaient été ses premiers amis. On les entendait rire et chanter ensemble, ils dansaient dans les clairières, ou bien ils parcouraient de conserve la forêt d'alentour, visitant le vivier, les ruches, buvant aux vasques vertes où le torrent versait sa cascade, grimpant aux arbres et fouillant les terriers.

Jamais ils ne s'éloignaient beaucoup, par crainte des bêtes méchantes : l'enfant royale étant confiée à son escorte, celle-ci faisait bonne garde. Tous rentraient vers le crépuscule, hélés du haut du palais par le beuglement d'une conque tordue, rapportant l'odeur des mousses, des résines, des fruits mûrs, brisés de fatigue heureuse et les yeux ravis.

Certes, le roi Melchior avait placé auprès de sa fille des maîtres illustres qui lui enseignaient le mystère des choses, les influences des constellations, la merveilleuse nomenclature des bêtes et des plantes, celle plus secrète des métaux qui semblent dormir au sein de la terre et pèsent néanmoins

sur la destinée de l'homme, celle enfin des habitants du céleste domaine, au sujet desquels tant de savants esprits disputèrent en de longues controverses; mais si passionnantes et profondes que fussent ces leçons dont elle sentait le prix, la jeune princesse préférait l'étude quotidienne que lui permettaient ses libres promenades. — Suivre le vol brisé d'une chauve-souris lui plaisait plus que de l'entendre décrire, surveiller les abeilles d'une ruche la renseignait mieux qu'un discours à leur sujet, et rien n'approchait de l'extase où l'incitait la contemplation des astres durant une nuit tiède et claire. A voir son enfant se créer ainsi une sagesse, Melchior goûtait la plus ineffable joie, et quand elle partait à l'aventure avec ses petits compagnons, toujours il descendait jusqu'au seuil du palais afin de lui donner un baiser d'adieu, et parfois il disait : « Je te souhaite que le monde soit encore plus beau qu'il n'était hier ».

Mais il advint un jour funeste où le cœur du roi fut déchiré où l'ombre alourdit son âme.

La princesse était sortie de grand matin. Melchior la regardait s'éloigner au milieu de sa troupe fidèle. Il les vit s'engager dans la forêt, disparaître en chantant. — Rien ne lui signala par avance la détresse prochaine; nul souffle surgi de l'air, nulle voix chuchotant au fond du sommeil, nul pressentiment secret ne l'avertit. Cet aurore d'été ressemblait à telle autre aurore d'été. Pourtant, vers l'heure de midi, d'insignes nuées chevauchèrent l'horizon... Le vent les pousserait-il au large? Elles paraissaient très noires, vaguement éclairées par de fulgurantes lueurs. Puis une tempête s'éleva, qui, bientôt, gagna le rivage, projetant sur les flots des reflets violets, qui balaya les côtes de son haleine humide, prit la mesure de son aire et se mit à hurler. — Le sonneur de trompe lançait en vain ses appels sur les bois : le tumulte orageux dominait un si petit bruit. Il ne pleuvait pas encore, mais l'atmosphère s'obscurcissait étrangement; c'était la nuit en plein jour, une nuit bourdonnante emplie par le grondement long d'un tonnerre dispersé. Les cris, les éclats du vent, la plainte des arbres à la torture, se mêlaient au sifflement d'un tourbillon d'air, colonne vivante qui se déplaçait avec lenteur

contre le flanc de la montagne ravagée dont les échos se rejetaient de roche en roche ces voix élémentaires.

Puis les nuées se réunirent dans le haut du ciel où se forma un grand bouclier obscur, lourd de désastres. Brusquement, la foudre qu'il portait en lui le fit craquer de bout en bout; ce fut, une seconde à peine, un éblouissement bleu d'acier. Le paysage se représenta soudain par des profils cernés et durs; la moindre chose revécut : le dessin d'un rameau de cèdre, la forme d'un caillou, le miroir d'une flaque parmi les mousses. — Tout s'éteignit aussitôt et, noyant le sol de cataractes, le ciel saturé se déversa. Une trombe le crevait d'un vaste trou; la terre s'ouvrait à ce déluge, elle s'en abreuvait et, ne pouvant boire davantage, rejetait le surplus. Les torrents gonflés débordèrent et les clameurs de l'air furent étouffées par les clameurs de l'eau. Elle bondissait le long des pentes, effondrant les murs, déracinant les arbres, se creusant de nouveaux lits. — Un puissant désordre régna quelque temps; enfin, dans la voûte vidée, se découvrit furtivement un peu d'azur.

Quand la princesse fut ramenée au palais, ruisselante, elle tremblait de fièvre, elle claquait des dents. Son regard perdu ne reconnaissait personne. — Elle ne s'était plus relevée et, dès le tout premier instant, la douleur avait saisi le cœur de Melchior.

Voir sa fille souffrir était pour lui un supplice sans égal; il en sentait la ténébreuse horreur; il eût voulu la fuir et cependant il n'osait quitter le chevet de ce lit. — Quand, recru de fatigue et de désespoir, il se décidait à sommeiller un peu, c'était là, par terre, sur une couverture jetée, et d'un somme bien court.

Le délire avait cessé avec la nuit; les yeux avaient retrouvé leur intelligence des choses, mais l'angoisse ne diminuait guère : un pauvre corps brisé, un visage pâle, empourpré soudain, une bouche flétrie où le père croyait parfois deviner l'approche de quelque parole...

— Non, — disait-il, — ne parle pas! repose, mon enfant, j'ai compris.

Alors elle tâchait de sourire, ah! de quel pauvre sourire! des pleurs eussent été moins cruels. Les gestes de ses faibles

mains faisaient peine : gestes couchés, retrait affreux, quand venaient les quintes, des doigts maladroits contre le lit.

Melchior n'a pu s'empêcher de gémir : voici qu'un peu de mousse rouge paraît au bord des lèvres. Doucement, il l'essuie.

La nuit se traîne, l'aube se lève enfin, un nouveau jour commence, s'illumine, s'obscurcit, sombre dans une nouvelle nuit, et les jours succèdent aux jours, tous faits d'heures égales, et les nuits succèdent aux nuits, variées par les seuls cauchemars. L'enfant souffre toujours autant, Melchior la veille, se désespère sans pleurer, attentif à la plainte, au soupir, à l'expression fugitive, à la faible requête balbutiée, au bruit harcelant de la petite toux plus fréquente.

Des médecins sont venus, hommes très illustres, guérisseurs de haut renom. Ils apportaient leur contingent de phrases savantes, glorieuses à dire et superflues. Telle herbe fut cueillie à la limite des neiges : infusée, elle devait soulager la malade; tel queue de lézard, séchée au soleil, fut pilée en un mortier pour calmer le cœur affolé; tel champignon peu commun, découvert au fond des bois, apaiserait la fièvre; tel joyau brillant, de vertu certaine, placé sur la poitrine nue, attirerait le mal au dehors. — Le remède essayé, poudre, subtile influence ou tisane, toussait-elle moins? montait-il moins de sang à ses lèvres, moins de pourpre à ses joues?... Non : davantage.

Puisque toute tentative reste vaine, puisque l'instant qui vient est plus suppliant encore que l'instant échu, qu'on laisse en repos le roi Melchior. Il n'est qu'un père surveillant l'agonie de sa fille. Il ne se connaît pas d'autres devoirs.

Ah! que semble-t-elle dire? qu'a-t-il lu sur sa bouche?... Par la baie ouverte, l'aurore jette dans la chambre des rayons d'une fraîcheur neuve. La princesse sourit à la lumière survenue; elle murmure en accents à peine sensibles :

— Des fleurs... Père, je voudrais des fleurs.

Rapidement, il s'éloigne de quelques pas; il donne un ordre bref par la lourde porte entrebâillée, mais des voix s'insinuent aussitôt, pressantes, confuses...

On ne lui permettra pas de n'être qu'un père! Il est un roi, d'abord, un prêtre, un juge aussi. Ces voix le lui rappellent; il s'en souvient lui-même avec effroi. Durant des années, d'un

cœur aimant et généreux, il a gouverné son peuple, il a enseigné Dieu à ses sujets et, suivant sa conscience, leur a rendu la justice. Maintenant, on le réclame pour résoudre un conflit où fut lésée certaine famille de pauvres gens. Ils n'ont foi qu'en lui seul, ils attendent sa sentence; mais aujourd'hui, lui feront-ils abandonner sa fille?

La douleur de Melchior s'envenime d'un trouble insupportable. Comment remplir son office de roi loin de celle qui par sa présence l'inclinait à plus de douceur, toujours, qui retenait parfois les gestes souverains et le faisait aimer de son peuple? Comment va-t-il montrer à ce peuple la route qui mène vers Dieu quand lui-même ne la retrouve pas? Depuis que la princesse souffre, le roi prie. La nuit, le jour, il présente à Dieu son oraison, mais Dieu ne répond pas. Ses longues prières, nourries de ferveur et dont la peine lui dicte les mots, il lui semble qu'elles retombent au lieu de s'échapper, car le ciel les refuse. Et surtout, comment jugera-t-il autrui suivant une claire équité quand lui-même ne se reconnaît plus? Comment son âme porterait-elle la lumière en d'autres âmes, étant obscure, la certitude, étant incertaine? Comment pèserait-il justement d'une balance faussée?

Son désir ne faiblit ni ne varie : être seul auprès d'elle, pouvoir pleurer enfin, car il n'a pas pleuré encore, se vouer tout entier à cette veille au chevet de l'enfant qui meurt.

Mais, s'imaginant l'étonnement des chers yeux limpides, s'il agissait ainsi et qu'elle s'en rendît compte, il hésite... Elle ne l'approuverait pas, celle qui, toujours, entre ses belles mains, tenait une balance juste.

Soudain, il se décide et fait appeler la nourrice de sa fille. L'effort est rude, moins rude pourtant qu'il ne pensait. Le roi confie la malade à cette servante dévouée, puis il descend dans la grande salle où l'attend une assemblée inquiète d'hommes et de femmes, jeunes et vieux.

— Seigneur! l'impôt est lourd à nos épaules...

— Seigneur! mon père m'oblige à travailler pour lui et ne me donne aucun salaire...

— Il nous a volé notre bien, Seigneur! il refuse de le rendre, et nous sommes de pauvres gens...

— Seigneur! j'ai soif de sagesse, mais je ne sais en découvrir la source; cette source, montrez-la moi...

— Seigneur, le percepteur de l'impôt ne se montre pas équitable...

— La chair de porc est-elle impure, Seigneur, comme le disent certains, ou ne l'est-elle pas?...

— Ma fille a quitté la maison paternelle avec un étranger; comment punir son séducteur?...

— J'aspire à la vertu, mais chaque jour, je pèche plus grièvement; enseignez-moi, Seigneur, une façon de me contraindre...

— Mes bestiaux ont été frappés d'un mal étrange...

— Les olives de mon champ...

— Seigneur! je veux répudier ma femme...

— Seigneur! le vin de ma vigne...

Il lui fallut bien entendre, donner un conseil, proposer une médiation, rendre une sentence. Des serviteurs venaient parfois murmurer quelques mots à son oreille : la princesse respirait mieux; la princesse avait moins toussé. Il écoutait le cœur battant. Il reprenait ensuite sa tâche.

Melchior a vaincu la tentation qui, d'abord, lui paraissait irrésistible, de remettre au lendemain l'obsédant devoir, de s'en décharger sur un autre. Il eût voulu se désintéresser de ces choses... mais le souvenir des yeux clairs... Lorsque l'on prétend être un juge, se refuse-t-on à juger?

Autant qu'il le pouvait, il a donc fait ce qu'il devait faire, mais pourquoi n'en ressent-il aucun bénéfice, pas le moindre allégement? C'est d'un esprit un peu distrait qu'il écoute ces gens lui présenter leurs hommages, le louer de sa haute vertu, célébrer son équité... à vrai dire, il ne les écoute plus : il s'écoute méditer. S'il a eu tant de peine à rendre la justice, son angoisse de père est-elle seule en cause? Il lui semble avoir jugé sans liberté, à la suite d'une réflexion asservie où sa conscience ne participait pas. Ses raisons de se décider, de conclure, il les prenait dans un fonds très ancien de décisions traditionnelles, de conclusions analogues. Il a donc jugé par tradition, par analogie, et non d'après un ordre de lui-même... Que vaut cette méthode? n'est-elle point celle de l'esclave enchaîné? Sa sentence devrait jaillir du débat obscur

à l'instant où lui, le juge, y porte la lumière; or elle s'en est déduite péniblement, sans que la flamme évidente, convaincante, eût paru.

Scrupule étrange!... rien de pareil, jamais, ne l'a troublé. Ce que disaient jadis son père et ses aïeux demeurait bien dit. Il le croyait hier, en est-il certain, aujourd'hui? La peine des hommes lui semble plus diverse et réclamer un arrêt neuf, chaque fois, brillant d'un éclat neuf qui rassure le cœur contrit et l'âme inquiète, de même que le soleil, à chaque aurore, est un soleil nouveau, donnant une nouvelle allégresse.

Respectueusement, l'assemblée se retirait à petit bruit. Le roi Melchior, caressant sa barbe grise, regardait partir ceux qu'il venait de juger, mais dès qu'il se trouva seul, son angoisse de père le reprit. Enfin, la tâche faite, il pouvait mieux goûter sa douleur, il pleurerait peut-être... Il se leva, il s'en fut d'un pas rapide auprès de celle qui l'attendait en souffrant.

Et durant ce temps, libérés de souci, ses sujets reconnaissants descendaient la pente rocheuse qui les menait à leurs maisons. Ils s'étonnèrent d'abord de les voir si désertes : point de rires fous, point de jeux... les enfants, qu'étaient-ils devenus? Ils ne tardèrent pas à l'apprendre. Un vieux serviteur du palais avait décidé leur départ en communiquant une nouvelle : la princesse voulait des fleurs. Aussitôt, le fils du jardiner s'empressa, il courut chercher la fille du forgeron, le fils de la brodeuse. Ils conférèrent. Leurs compagnes, leurs compagnons, mandés au plus vite se réunirent devant l'auberge.

— La princesse veut des fleurs.

— Nous lui cueillerons les plus belles.

— Non! pas celles des jardins : les fleurs de la forêt lui plaisent mieux.

— Au pied de la falaise, j'ai vu des fleurs mauves.

— Une grappe bleue retombe du vieux chêne, à la croisée des chemins.

— De grandes fleurs jaunes sont écloses dans un fourré que je connais.

— Elle aime ces fleurs d'un bleu sombre qui tremblent sur leurs tiges.

— A quelques pas de la cascade, on voit comme des étoiles blanches sur un buisson.

— Allons les cueillir toutes pour elles...

Ils se partagèrent la besogne et se dispersèrent le long des pentes. Ce coin de forêt humide fut bientôt peuplé de leurs courses, de leurs appels, de leur industrieuse quête, de leur jubilation pour une trouvaille imprévue, et quand ils se rejoignirent chargés de bouquets et de gerbes, ils surent que ce lourd butin qui leur faisait honneur, serait digne de la princesse aimée.

Dans la chambre où repose sa fille, le roi veille auprès de la couche, le roi souffre en silence, priant parfois, toujours en vain : l'enfant n'a pas dormi, n'a cessé de gémir, et la fièvre empourpre ses joues.

Voici que l'on gratte à la porte... Des voix murmurent au dehors. Le gardien entr'ouvre et Melchior aperçoit la jeune troupe sous le faix de ses fardeaux embaumés. Tout doucement, les enfants avancent, muets, retenant leur souffle, se gardant de faire le moindre bruit, et déposent leur belle cueillette. Mais en voyant le visage de leur amie et ses pauvres bras maigres et son regard absent et surtout ce long frisson qui la parcourt à tout moment, ils pleurent... Seul le roi ne pleure pas et, quand les enfants ont disparu, c'est lui qui frissonne...

La chambre est pleine de fleurs, de branches fleuries... Melchior a vu des tombes ornées de même. Certains de ses sujets se plaisent à fleurir les lieux où leurs morts sont couchés. Des fleurs bientôt fanées, pour rappeler, sans doute, que la vie est précaire... Quoi! sa fille va donc mourir? sa fille va se raidir dans la mort, se dépouiller, se détruire et n'être plus qu'un peu de cendre inerte sous le poids de la terre?

Dès lors, il n'osa plus la regarder, il détourna les yeux vers la baie ouverte dont on venait de soulever le lourd rideau. La princesse respirait mieux sous l'air du soir... Un ciel pourpre, déjà foncé... Ce jour finissant serait-il son dernier jour? Melchior étouffait d'angoisse, debout au milieu de la jonchée qui l'encensait de parfums.

De nouveau, quelqu'un gratte à la porte, quelqu'un entre :

un tout petit homme, robuste, mais vraiment bien petit, d'apparence assez surprenante. Des bras noueux, des jambes tortes, un plaisant visage encadré de boucles blondes à reflets de cuivre. Un bonnet vert foncé le coiffe, que dépassent les oreilles pointues. Aucun poil, aucun duvet, n'ombre sa face couperosée, toute rubiconde. Le regard veille comme une eau tranquille sous le sourcil broussailleux. Il est vêtu de verdure moussue, du même vert que son bonnet, et chaussé de feuilles sèches. Il tient un bouquet à la main.

Un intrus! le roi s'étonne... Mais le petit homme s'approche du roi; il parle bas, et Melchior l'écoute avec stupeur, car ce n'est pas une voix humaine... Ah! il la reconnaît soudain! c'est la voix de la brise dans la forêt, la voix que sa fille aima tant.

— Seigneur, — dit le petit homme, — ne vous troublez pas! Je suis le génie des bois, je distribue dans les brises les parfums de la résine et je fournis les rayons jaunes des soleils couchants. Bien des fois la princesse s'est promenée en mon domaine, bien des fois, je l'accompagnai le long des sentes. Pour elle, j'écartais les rameaux du fourré, vers ses doigts j'inclinais une tige et j'avertissais les abeilles de sa venue quand elle visitait les ruches. La princesse a demandé qu'on lui portât des fleurs : il en est de plus rares que celles-ci et qu'elle avait découvertes par mes soins... Car je connais la fleur que le poète préfère, et celle, amie de la lune, qui, suivant la lune, s'accroît et diminue, la fleur que les chauve-souris enchantent de leurs brusques danses, la fleur qui ne fleurit qu'un jour et celle aussi qui n'est qu'une coupe claire tendue à la rosée. — Agréez, Seigneur, le modeste hommage de ces quelques fleurs choisies pour la princesse, votre fille.

Melchior, se penchant sur le petit homme, posa la main sur son épaule et murmura tendrement :

— Ces fleurs, offre-les lui toi-même, génie des bois.

Tous deux s'approchèrent alors du lit et là le petit homme, debout, très grave, un peu solennel, présenta, l'une après l'autre, les cinq merveilleuses fleurs de son bouquet. Il les posait sur le lit près du visage de l'enfant malade et, chaque fois, prononçait quelques paroles...

— Une pour les belles pensées qui s'éployaient en votre esprit...

» Celle-ci comme un souvenir de l'astre blanc que vous aimiez...

» Celle-ci pour la fantaisie des rêves qui vous ravissaient...

» Celle-ci pour que vous sentiez que la douleur est éphémère...

» Et cette coupe d'onde claire pour les pleurs qu'elle fait verser.

Il se retira lentement, avec force saluts et déférantes courbettes, mais le roi ne le vit pas sortir. Melchior regardait le visage de sa fille : calme, ce visage, sans nulle angoisse, reposé, heureux, semblait-il, et dans les yeux d'azur, grands ouverts, qui contemplaient l'air obscurci du soir, deux larmes se formaient qui roulèrent le long des joues maintenant pâlies.

Ce fut alors que le roi put pleurer.

Il pleurait à sanglots pressés. Sa douleur n'était plus inquiète ni troublée, elle se lavait dans les pleurs. Libre, enfin, Melchior se donnait à sa peine comme l'on s'abandonne à la joie. Un double ruisseau noyait sa vieille face et des deux mains il tenait sa barbe grise, la tête penchée sur l'enfant mourante dont les yeux ne se fermaient pas. Il priait en pleurant, ses larmes baignaient son oraison et la prière fraîche éclose montait comme un encens.

... Est-ce donc que son regard le trompe?.... Quoi? que signifie l'extase sereine qui, maintenant, transfigure sa fille, cette expression de bonheur surhumain, de radieuse délivrance? Les lèvres balbutient, dirait-on. Le roi se penche plus encore, il écoute de plus près encore... Les lèvres de l'enfant vont-elles ébaucher une requête, lui révéler un secret?

Quelque temps, il écoute en vain, puis il croit deviner...

— Plus haut, Père! lève les yeux plus haut!

A-t-il bien entendu?...

Le faible corps dévoue ses forces dernières à lui faire partager une pensée obscure :

— Lève les yeux plus haut!

Elle a dit cela.

Melchior se redresse : il regarde alentour, au hasard, les murs de la chambre vide et, par la baie ouverte, un carré de ciel noir...

Il comprendra bientôt; peut-être a-t-il compris déjà.

Quelle est cette étoile étrangère, cette étoile nouvelle qui, lentement, se meut dans la nuit?

Oh! la face de l'enfant devient toute pâle, sa bouche se décolore... Va-t-elle souffrir de nouveau? Non, l'enfant meurt, l'enfant meurt de joie!

Une étoile mobile, un astre nouveau... Le roi l'admire...

La poitrine de l'enfant se soulève une dernière fois, un dernier souffle s'en échappe. La princesse est morte... Voyez ses yeux ravis, sa bouche souriante... En vérité, la princesse est morte de joie.

Et, dressé tout droit à son chevet, les bras tendus vers l'ombre, Melchior chante, soudain. Il pleure, mais il chante, et ce chant est une prière aussi. Devant sa fille morte, le roi Melchior chante de sa vieille voix grave et passionnée. Le roi Melchior chante un chant mouillé de pleurs et que ses prières emportent; il chante pour une étoile neuve qui se déplace dans la nuit.

VII

BALTHASAR ET L'OISEAU ROUGE

Le ciel est bleu, tout bleu, durement bleu, du zénith où flambe un soleil aveuglant jusqu'au lointain horizon où nulle vapeur ne traîne; il est bleu de ce bleu sans nuances, de ce bleu dur qui blesse le regard, de ce bleu parfait où l'œil se perd; il est impeccablement bleu de ce bleu qui brûle et dont l'oiseau même s'épouvante. — L'un, cependant, a pu s'aventurer dans ce désert de feu et s'y maintient à petits coups d'ailes pressés; il marque d'un point infime le centre de toute cette ardeur, bête active, bête minuscule, perdue au sein de la chaleur transparente et torride, mais qui sait bien ce qu'elle fait là. — Dans cet univers bleu, volant très haut, voyez ce léger oiseau rouge.

Au centre de la plaine ardente, un palais de terre battue s'étend, bas et lourd, écrasé par la chaleur. Il ne brille pas, il ne scintille pas; il absorbe le jour, il se brûle à boire ses rayons. Il n'élève aucune flèche hardie, aucune tour; il ne

se couronne de nul minaret peint, de nul mince clocheton. Ce palais plat est comme une bête morte, à peau grenue de couleur terne, une large bête ocreuse, crevée en plein air, et qui, sous le ciel qui l'opprime, sèche sans fin.

Voyez encore : l'oiseau rouge se plaît à dessiner des danses; il brise son vol par un écart soudain, des chutes, des reprises; il le varie par mille fantaisies. Il chante aussi, mais son essor est à lui seul un chant, déjà, un chant très fol, très libre, très nombreux, imprévu en ses arabesques. L'oiseau rouge domine de sa haute danse versatile l'humble palais du roi Balthasar.

Pendant ce temps, le roi Balthasar s'étire et bâille. Cela fait un prodigieux spectacle qui étonne, qui saisit, et l'on ne sait si l'effroi s'impose d'abord, ou le respect, ou même le dégoût, devant ce géant à peau noire, à face stupide, couché nu sur une grossière natte de paille qu'il pénètre de sueur. Il ouvre ses fortes mains moites, il les referme, étend ses bras dont les muscles jouent, bâille encore d'un vaste bâillement où les dents brillent dans la sombre bouche, se soulève un peu et retombe, inerte, les yeux clignotants, puis tâche de dormir, mais, pour dormir, vraiment il fait trop chaud. La salle basse n'ouvre que par deux portes sur la fournaise du dehors, c'en est assez pour accabler le roi Balthasar, pour assommer le roi Balthasar, grand nègre étendu au centre du palais qui marque le centre de son royaume et, par conséquent, celui de l'univers.

Ce monarque est, en effet, le plus puissant qui soit : nul n'en doute, ni lui, ni personne autour de lui. D'ailleurs, il vient encore de le prouver et d'affirmer son omnipotence en vainquant son voisin, le roi Nobal, qu'il a mis en fuite, poursuivi, depisté, rejoint et tué, devant son peuple, d'un coup de lance en plein cœur. On ne saurait faire mieux, plus grand; l'exploit est sublime, sa mémoire doit se perpétuer éternellement.

Cela se passait hier; il se repose, aujourd'hui, de l'honorable aventure, il en rappelle le souvenir, il réentend les cris des femmes prisonnières, le râle des blessés; il revoit, sur le sable aveuglant, la tache des longs cadavres; il hume encore la chère odeur, la bonne odeur du sang, mais il ne

s'ennuie pas moins, il n'arrive pas à dormir, il bâille inutilement sur la frontière du sommeil.

Une troupe de femmes silencieuses, princesses et servantes, l'environne; l'une d'elles a tenté d'essuyer le corps suant, une autre de démêler et d'huiler la chevelure crêpue, une autre offrait à boire, une autre glissait entre les lourdes lèvres la tranche fraîche d'un fruit. Il les écarte du geste. Sauf, à son chevet, cette enfant maigre qui lui évente le front avec un bouquet de plumes, toutes sont maintenant accroupies autour de la salle, immobiles, muettes, attentives à surprendre un désir, tandis que, sur ses nattes trempées, le roi Balthasar s'ennuie comme seul un roi peut faire, sue à toute peau, magnifiquement, et bâille à toute gueule comme un fauve repu.

Il ne veut rien, ni manger, ni boire, ni se plaire à la mélodie d'une flûte, ni goûter à l'amour, rien, sinon dormir. Lourdement il se demande, par un effort confus de sa pensée, comment le démon qui verse le sommeil a tant d'audace qu'il refuse la pitance d'une sieste au roi victorieux. Et, tout à coup, durant que cette nouvelle idée s'installe en lui avec lenteur, il se sent parcouru d'un frisson brusque et bref. Un instant, un très court instant, le roi qui suait d'ennui sous la chaleur a frémi de la tête aux pieds, et toutes les femmes aussitôt, ont frémi de même, par nécessité, par prudence et peur, plus attentives encore à guetter ce que le frisson du roi signifie. — Qu'est-il donc arrivé? une mouche a-t-elle piqué l'inégalable jambe, le torse sans rival? Non, la raison est autre : Balthasar ne fait aucun geste de défense, mais on dirait que, se tournant un peu sur sa couche, il prête l'oreille. Chacun écoute. On écoute avec lui, passionnément. Eh quoi! serait-ce... ne serait-ce que cela?

Un chant, rien qu'un chant tout mince, tout menu, gracieux et clair. Sur le pas de l'une des portes, un petit oiseau rouge s'est posé qui chante ainsi. Or le roi vient d'être surpris par ce chant et le roi s'en trouve offensé. Il l'a perçu tout de suite; son épaisse cervelle discerne l'insolence de ce chant gratuit, non demandé, que la bestiole lui impose. Ce chant ne ressemble à aucun autre chant ; il est sec, il est pointu

comme une épine, il est ironique et, surtout, il le vise. Peut-être Balthasar serait-il peu sensible à l'ironie, mais l'insulte le touche, trop évidente. Il refuse d'être insulté par un oiseau.

L'oiseau s'est moqué du roi, ouvertement, de façon limpide, au moment où le roi s'indignait de ne pas dormir, et le roi s'en rendit compte, au point d'avoir frémi de tout son grand corps. Goutte à goutte, la chanson s'égoutte, injurieuse, et le blesse à chaque fois; goutte à goutte, la chanson s'exprime, insupportable, par de petites notes dures et rondes, par de petits grelons; goutte à goutte, la chanson le harcèle, et quand elle se réunit comme ferait une eau qui file, le filet de musique offense plus encore, son irrespect s'augmente. Balthasar va se fâcher pour tout de bon... Et pourquoi l'enfant qui l'éventait cesse-t-elle de balancer son bouquet de plumes pour sourire à l'oiseau?

— Cet oiseau rouge, chassez-le!

Toutes les femmes se précipitent en murmurant, elles se bousculent, elles s'effondrent sur le seuil, mais l'oiseau passe par-dessus le tas d'esclaves, par-dessus le grand roi suant, et s'élève dans la salle. Voici qu'il se pose sur une des lampes de cuivre pendues au faîte. Il se rengorge un peu, puis il chante de nouveau.

« Balthasar est-il un grand roi?
On voudrait bien le croire,
Mais il ne peut dormir!
Tuer Nobal d'un coup de lance
Est un exploit plus difficile!
Que n'a-t-il asservi le démon du sommeil?
D'où vient qu'il ne dort pas? »

Oui, c'est cela que l'oiseau chante et qui est insupportable à Balthasar. Un ordre rauque... la lampe tombe sous le coup de matraque, fort habile, certes, mais pas assez pour toucher l'oiseau qui perche, maintenant, sur la lampe voisine. Toutes les femmes s'agitent, lèvent les bras et piaillent : gestes trop courts et clameurs vaines; l'oiseau reste hors d'atteinte, les cris ne l'émeuvent point.

« Le buffle dort sur sa litière, entouré de fades relents,
Le flamant dort sur une patte, la tête sous son aile,
Le chameau dort dans l'ombre incertaine des palmes,

Le sanglier dans sa bauge puante,
L'aigle dans l'air...
Mais le roi Balthasar ne dort pas! »

Furieux, il saute de sa couche; il se dresse, et l'oiseau, pour paraître plus petit, sans doute, se pose à ses pieds, tout près, et lève le bec, et hoche la queue, et se moque sans pitié, infime touffe de duvet rouge devant le si grand roi, le si grand nègre nu qui sue de chaude colère et ne dit rien. Il avancerait si peu que ce fût, qu'il écraserait sans peine ces quelques plumes ébouriffées autour d'un cœur battant; assurément; on dirait même que l'oiseau l'y invite... Or le roi ne bouge pas.

Cela est absurde! Plutôt devrait-on penser que la seule paresse entrave Balthasar, ou la très ferme volonté de rester immobile, et cependant...

Le grand roi a l'air instable sur ses jambes, instable aussi dans son esprit. Il balbutie, il penche plus encore la tête vers l'oiseau. Il vacille; tout entier, il hésite... Pourquoi? Tâcherait-il de réfléchir? Tombant de si haut, le regard de ses gros yeux naïfs est très ridicule, ce regard offensé dont il veut châtier l'oiseau.

Celui-ci a cessé de chanter; il se demande quand le roi Balthasar aura fini sa méditation : il est accoutumé de méditer plus vite; il s'étonne, il s'impatiente et, pour se distraire, aiguise prestement son bec sur le cuivre de la lampe abattue, ce qui fait un petit bruit râpeux très agaçant.

Les femmes le surveillent, inquiètes, l'haleine courte, ne devinant pas si l'aventure est terminée ou va reprendre dans le tumulte, les cris mêlés et, comme à l'ordinaire, dans le sang répandu.

Mais l'oiseau n'a pas de temps à perdre : il vole soudain vers la porte, en franchit le seuil, se pose de nouveau, se retourne et, sur un ton très différent, salue le roi par trois notes de flûte, cordiales, familières, mais, cette fois, très douces. Il le regarde avec malice, la tête oblique... Balthasar a-t-il compris?

Le roi veut mettre son manteau noir. Aussitôt les femmes s'empressent et le lui posent sur les épaules; elles roulent

un turban noir à son front, elles le chaussent de sandales noires, elles l'arment de sa hache, et quand, enfin, sans savoir pourquoi, Balthasar s'ébranle et sort à grands pas, l'oiseau se perche sur sa tête, petit plumet précieux qui semble compléter son costume et coiffe, frémissant, fragile et rouge, le solide géant noir.

Non! un geste arrête net ceux qui pensaient l'accompagner : le roi sortira sans nulle escorte; nulle ombrelle qui le protégerait, nulle trompette déchirante pour annoncer de loin sa venue. Il entre seul dans la fournaise... presque seul.

L'air y palpite toujours, irrespirable; c'est un grand incendie sans flammes qui brûle sous la coupole bleue. A gauche, la ville brûle de même, dans un silence poignant, toute plate; en face, la plaine s'étend, brillante de sel et de mica, monotone jusqu'à l'horizon, déserte, sauf cette ligne indécise d'une caravane de passage; mais à droite, le regard se repose sur la bordure sombre de grands bois.

« L'air est moins chaud sous la voûte des branches;
On y trouve parfois un peu de brise errante,
Les eaux sylvestres gardent leur fraîcheur... »

L'oiseau rouge propose et, comme s'il obéissait à l'oiseau, c'est vers le bois que Balthasar dirige ses pas.

La sable fait, à cette heure, une piste suppliciante : il agrippe le pied du passant pour mieux le blesser, ou bien il se dérobe, et l'on trébuche tout à coup. Balthasar avance avec peine, égaré dans la lumière qui l'aveugle, éperdu de chaleur, pâmé. Il marche, il s'obstine à marcher; un roi ne s'arrête pas en route... Eh! que ne restait-il sur sa couche, parmi des femmes habiles à l'éventer?

L'air ardent s'épaissit devant lui; le pénétrer demande un effort qu'il faut à chaque instant reprendre. Quand le laboureur écorche en plein soleil un sol dur, il travaille ainsi, mais un roi ne peut-il se distraire d'autre façon?

Le roi Balthasar marche encore sous le soleil qui l'accable; il marche vraiment sans aucune dignité; cela ne convient guère à son rang sublime. Il n'a plus l'imposante prestance dont le peuple s'épouvantait; on dirait d'un pauvre homme

pliant sous le faix; le ciel de feu pèse sur ses épaules, il pèse lourd.

Balthasar ne sait plus marcher : un faux pas le jette à gauche, puis il glisse à droite, puis il se heurte à cette barrière épaisse de chaleur qui, parfois, le fait trépigner sur place. Il marche encore, comme il peut : un esclave pris de boisson ne marcherait pas autrement.

Le roi souffre de sa déchéance, il en ressent une douleur extrême, mêlée de honte et de colère. Or cette colère, il ne peut la diriger sur personne; à quoi servirait-elle? et cette honte insidieuse l'affaiblit. La douleur seule, toute simple, pourtant si vive, ne le brise pas; il semble qu'elle le soutienne un peu, mais comme il souffre!

Alors, très bas, sans ironie, l'oiseau se reprend à chanter, gazouillis rafraîchissant, notes brouillées qui se confondent et que traverse un courant d'eau claire. Il s'en dégage un sens évident. L'oiseau rouge parle d'un ciel supérieur où le vent passe, d'une cascade lointaine dont se disperse la fumée, d'un sous-bois plein de murmures où l'on peut dormir dans l'ombre tiède, d'un lac froid, pur et bleu, où l'on peut se baigner, d'une nuit aérée que des fleurs embaument. Ces images chantées, Balthasar les voit. Il marche et les emporte avec lui; l'oiseau les répète; elles se dessinent mieux, se complètent. Brûlé par les feux du jour, Balthasar avance péniblement, les bras tendus, comme quelqu'un qui implore. Il souffre en sa chair, en son esprit, mais il marche vers la brise, la cascade, l'ombre, le lac froid et la corolle odorante.

Le roi marche toujours. Voici que l'oiseau s'est tu. Le roi vient d'atteindre l'orée verte du bois. C'est une belle oasis touffue, aux arbres variés, et que parsèment quelques puits. Un long chemin la traverse que le roi suivit, récemment encore, de bout en bout, quand il revint de la guerre, chargé de gloire. Les mêmes rameaux, un peu jaunis, ombragent le sol, filtrant des taches de lumière. Ce chemin tout droit, ce chemin triomphal qui le vit passer en tête de ses guerriers sanglants et d'un troupeau courbé de femmes gémissantes, Balthasar le retrouve avec étonnement, car lui-même a beaucoup changé.

Il n'est plus un roi vainqueur, satisfait de la tâche accomplie;

il est un roi inquiet d'une autre tâche, mal définie, d'un devoir obscur qui se dissimule, d'un désir qu'il ne conçoit pas. Que fait-il au juste, en ce lieu? Il ne sait pas. Se battre à coups de lance, ravager une ville, tuer, réduire à merci, ce sont là des actions aisées, bien que sublimes, dont il se charge volontiers, qu'il accomplit en un élan joyeux, mais cette action confuse qu'il entreprend aujourd'hui, où le mènera-t-elle? Peu importe!... Le roi Balthasar, dont le turban porte en cimier un vivant oiseau rouge, entre, drapé de noir, dans le bois de ses ancêtres, de ses dieux.

Nul n'ignore que la race de Balthasar remonte à la limite même du souvenir; qu'elle est, proprement, une race divine. L'enfant-roi qui, jadis, en des temps très reculés, la fonda, descendit du ciel sombre, on ne sait comment, et fut découvert dès les premiers rayons du jour, sur un tertre de l'oasis, par les femmes et les esclaves qui allaient puiser de l'eau. Assis dans l'herbe chaude, il tenait entre ses petits doigts, avec beaucoup de dignité, une longue plume d'autruche. C'était un enfant de leur race, de peau très noire. Comme rien n'expliquait sa venue, il fut reconnu pour être un fils de la nuit et, subsidiairement, le monarque de la vaste terre.

De son règne, on ne sait, à vrai dire, que peu de chose : il accrut ses domaines, en repoussa les frontières vers l'horizon, assura pour l'avenir son trône et répandit beaucoup de sang. Sage autant qu'il était fort, il édicta des lois excellentes. L'une d'elles ordonnait à tous ses descendants d'ériger leur image sculptée sur le chemin qui traversait les bois. Chacune représentait par avance la haute vertu du règne en cours et devait la perpétuer. Quand le roi vivant laissait au peuple sa dépouille mortelle pour remonter au palais de la nuit supérieure, l'image se divinisait de ce fait même, aussi le chemin de l'oasis était-il bordé d'une haie redoutable de dieux.

Balthasar regarde la dernière statue de bois, celle qu'il fit sculpter à la ressemblance de son corps, avant de partir pour la guerre. Un large sourire se répand sur son visage : il est satisfait de l'œuvre, il se reconnaît en elle. Un progrès

notable s'y manifeste, l'artiste ayant su diviser les doigts de la main, détacher du corps le bras puissant, fouiller la musculature du torse. Les jambes engainées, plantées dans le sol, rappellent par leur vigoureuse minceur le fort jaillissement d'un tronc d'arbre.

A l'heure lointaine où Balthasar tombera de son haut dans la poussière et ne sera plus que de la chair morte, livrée au sable, c'est là qu'il revivra en sa gloire, c'est dans cette figure de bois qu'il se reposera, sous cet aspect qu'il deviendra pareil aux dieux, ses ancêtres d'aujourd'hui, demain, ses pairs.

Murmure, léger murmure familier, frémissement furtif de la petite gorge musicienne... L'oiseau va-t-il chanter encore?

Cette statue est bien faite à l'image de Balthasar. Il eut raison d'en livrer aux bêtes l'habile artisan, afin que jamais rien d'autre ne fût sculpté par de si expertes mains. Ce que le roi veut être, et qu'il aspire à devenir dans la mémoire de son peuple, la fibreuse statue l'explique sans mystère. Quelle inquiétude le harcelait, quand il résolut de traverser la fournaise? Ne se trouve-t-il pas assez grand? La statue confirme cependant sa puissance de façon indubitable. Il fut, il est encore, il sera toujours le roi terrible. Ce front têtu le prouve, têtu mais noble, et la bouche féroce aux dents découvertes sous les lourdes lèvres, et les yeux ronds, et l'encolure de taureau, comme aussi les majestueuses épaules. Terrible! cela représente assurément un roi terrible, dont le seul aspect fait trembler chacun, dont la colère s'apparente à celle de la foudre. Si terrible, on devrait le nommer le roi de la colère : par la colère il a vaincu, il a doublé ses États, illustré sa race. Balthasar sera le roi de l'Impérieuse Colère.

Fine, très fine, insistante et matoise, la chanson renaît, mais ce qu'elle semble dire est en désaccord avec les pensées de Gaspard. D'abord la voix frêle s'étonne : le roi n'a-t-il pas vu d'autre colère que la sienne? Celle de l'orage est cependant plus tonitruante, ses éclats sont plus émouvants; celle du vent est pire, aux mauvais jours d'été, quand il soulève le sable en tourbillonnantes nuées ou quand, la nuit, il gronde, hurle, siffle et, soudain, transperce l'ombre chaude d'un cri. Se peut-il que le roi veuille rivaliser?

D'un coup de tête impatient, Balthasar se débarrasse de l'oiseau qui se perche aussitôt sur l'autre tête, sur le front de l'image de bois, et qui se remet à chanter. On chante mieux ainsi : face à face, l'on s'exprime de manière plus précise... Oh! la petite voix a décidément perdu toute nuance de respect. Écoutez ce qu'elle sous-entend...

« Un homme, fût-il tout noir et de haute taille, qui beugle, fait des gestes égarés, bat une servante oublieuse, et frappe l'esclave paresseux, cela n'est pas très redoutable. Un homme, fût-il couronné, qui s'exaspère parce que le soleil cuit sa royale peau, rayonne trop à son avis et la met en moiteur, risque-t-il pas le ridicule? Il s'essoufflera vite, il finira par se taire... Assurément, le vent du ciel se ménage mieux! »

Balthasar va parler, va répliquer; non pas à l'oiseau, (que dirait-il au faible oiseau?) mais à l'image de bois. C'est à lui-même, en somme, qu'il s'adresse. Il parle bas, en accents confus et difficiles; il se sent aussi troublé qu'à son départ du palais; néanmoins, il faut qu'il parle et se délivre de son inquiétude.

— Je te somme de répondre! Toi qui devras me représenter dans ma colère, devant ceux qui me suivront, et qui dois être ce que je serai toujours, réponds-moi! Je me sens moins grand, moins fort, moins sûr de ma colère et de ses effets. On dirait qu'une mouche méchante tourne autour de moi, et nul ne peut écarter la mouche. J'ai reçu comme une cruelle piqûre qui ne me laisse aucun repos. Je voudrais tuer quelqu'un, fracasser quelque chose, mais je me demande à quoi cela servirait! Jusqu'à ce jour, je ne pensais pas ainsi; cela me fait mal de penser autrement. Viens à mon aide! Jamais je n'ai imploré personne, mais à toi je puis parler, car tu es pareil à moi, car tu le seras plus encore. Que l'ennemi m'écoute et surprenne mon discours, je m'en soucie peu, étant toujours le plus puissant; je hausse magnifiquement les épaules; mais toi, je t'appelle à mon aide, toi seul! Non sans respect, puisque je m'adresse à ma propre personne, je t'enjoins de répondre... Que se passe-t-il en moi?

Depuis des années, Balthasar n'avait tant parlé de suite; jamais, en tout cas, il ne s'était imposé pareil effort de l'esprit. Il en éprouvait une certaine fatigue et, maintenant, il atten-

dait, le regard posé droit devant lui, que l'image parle à son tour.

Or les yeux de bois restèrent immobiles, comme s'ils ne voyaient rien, et la bouche ne desserra pas ses grosses lèvres, et nul geste ne se manifesta qui parût signifier quelque chose. Même il semblait que la sublime colère de la statue fût moins intense, moins évidente. Balthasar l'admirait moins.

Mais, si la statue restait muette, l'oiseau rouge, après quelques sautillements, ébouriffements et piaulements de prélude, dit, d'un petit air très dégagé, très insolent, ce qu'il avait encore à dire.

« Sans doute, Balthasar est-il lassé par ses devoirs royaux, ou par la grande chaleur, ou par son extrême ennui...

« En vérité, je m'ébahis à l'entendre!
Il parle à un morceau de bois!
Cela est-il possible, raisonnable?
Parler à du bois mort!
Parle-t-on à un mur?

Rien d'autre... L'oiseau se tait.

Et, cependant, Balthasar se demande avec inquiétude si l'oiseau n'a pas raison. Cette image n'est point divinisée; l'esprit ne l'anime pas encore. Du bois... du bois qui sera dieu, demain, mais... mais, aujourd'hui?... Ah! qu'il est difficile de réfléchir! Dure épreuve, lorsqu'on se sait maître de la terre, lorsqu'on y tient tant de place par son omnipotence, par son seul corps, et qu'un petit oiseau rouge vous importune, et qu'il faut prendre un parti!

Lentement, une idée rampe dans l'esprit de Balthazar; elle en fait le tour, ce qui prend un certain temps; elle s'y installe enfin; il la conçoit; bientôt, il l'adopte. — Le roi de l'Impérieuse colère se décide : il ira plus loin, devant la statue sculptée à la ressemblance de son père; il suivra le chemin sacré jusqu'au roi de l'Incommensurable Paresse... Hélas! le méchant oiseau l'accompagne. Sur la tête de la seconde statue, Balthasar retrouve l'oiseau.

Le père de Balthasar fut paresseux; il s'illustra par une paresse quotidienne, persévérante et majestueuse, qui pro-

voqua l'admiration au cours d'un très long règne monotone. Elle était bien digne d'un roi. Elle possède encore cette statue, moins savamment sculptée que celle de Balthasar mais pleine d'éloquence, qui bâille, qui se détend, les bras ballants, qui s'abandonne pour toujours. Celle-là, on se sent pris de torpeur rien qu'à la regarder! — Balthasar la contemple avec une filiale vénération : elle dira peut-être quelque chose...

« Eh! non, elle ne dira rien! »

C'est l'oiseau qui chante, sans qu'on l'en prie.

« Que veut-on qu'elle dise?
Elle sommeille dans son bois! »

Le roi voudrait ne pas entendre, mais il entend néanmoins, il entend trop : il ne peut s'empêcher d'écouter et pendant que sa cervelle obtuse filtre la blessante épigramme, il se rend compte avec un peu d'effarement que le souvenir des lentes heures où il tâchait d'imiter la vertu de son père et se livrait, suivant le glorieux exemple, au bienfait de la paresse, ne lui donne plus aucune joie. Il s'ennuyait, sans contredit, et d'un irrespectueux ennui, d'un ennui presque sacrilège. N'est-ce pas une lourde faute que de juger son père? N'est-ce pas déchoir que de ne l'égaler point? — Il chasse l'obsédante pensée...

Plus avant! Balthasar ira plus avant, plus haut dans sa race, le long du chemin de la palmeraie, vers la statue de son grand-père, le roi glouton, le roi de la Prodigieuse Gourmandise.

Aussitôt, l'oiseau murmure, sur un ton léger :

« Comme le roi voudra... »

Et s'envole.

Une bouche, ou, pour la dépeindre mieux, une gueule grande ouverte, armée de redoutables dents blanches, brillant sur un fond très sombre... on ne voit d'abord que cette gueule et deux oreilles en éventail. Les yeux, plissés par l'ouverture extrême de la gueule affamée, disparaissent, pour ainsi dire, le menton se perd dans un cou puissant et, tout de suite au-dessous, c'est un ventre énorme, tendu, ballonnant, marqué au centre d'un nombril compliqué, peint en rouge. — Un ventre noir, un nombril rouge, une gueule caverneuse à den-

ture d'ivoire, cela représente la personne entière du roi, la vertu particulière du dieu qu'il devint, son histoire, enfin, très simple : il monta sur le trône, il mangea, il mourut, la gueule pleine... ce fut tout.

Or ce puissant monarque, tant vanté par ceux qui le virent se repaître de nourritures, les déchirer, les mordre, les mâcher et les engloutir, ce dévorateur déjà légendaire de tant de belles viandes, Balthasar, son petit-fils, ne l'admire plus. — Lui aussi mangea beaucoup et s'en fit gloire, comme il sied, mais par une faiblesse singulière, se rappeler les fameux festins, les beuveries sans fond où il se complaisait, hier encore, le soulève, à cette heure, lui donne des douleurs d'entrailles, étrangle sa gorge d'un hoquet.

L'oiseau ne chante ni ne persifle : laissant Balthasar à ses réflexions, il achève tranquillement un léger repas de graines tombées du feuillage d'alentour sur le front fuyant et plat du roi glouton. Il becquète, il picore, voici qu'il a fini.

Plus loin! plus haut!... Le roi Balthasar marche à grands pas sous le dais bruissant du feuillage; il remonte la lignée de ses ancêtres, de ses dieux.

Celui-ci cherchait son contentement et sa renommée en amassant des richesses qu'il allait querir jusqu'au bout du monde et déposait dans le palais bien clos dont il était le rusé gardien. Du roi de l'Insondable Avarice, les mains seules sont sculptées, le reste est informe, mais ces vastes mains prenantes se serrent sur un trésor. Balthasar possède tous les objets de prix, les métaux rares, les pierres brillantes et chatoyantes que recueillit son bisaïeul; cependant il ouvre rarement les coffres à triple serrure qui les enferment et, même alors, se lasse vite de les contempler. — Certains de ces beaux cailloux translucides retiennent dans leur masse une petite nuée, d'autres, une étoile, d'autres, un coin du ciel bleu ou le semblant d'un regard. Des vases, modelés par un artiste inconnu, sont tout encerclés de plaisantes histoires peintes, et il y a un sceptre dont la splendeur éclairerait la nuit, et des cymbales d'or dont le froissement doux surprend, et des flûtes d'ivoire enchanteresses...

« Enchanteresses? dit l'oiseau perché;

Moins que mon chant, pourtant;
Moins que la flûte libre de mon chant! »

Plus loin! le roi Balthasar va plus loin.

Celui-là... non, il ne s'arrêtera pas devant celui-là, le roi de l'Irrépressible Envie, qui sut rendre ses États plus vastes sans coup férir. Jamais Balthasar ne l'estima très haut. Il convoitait en son cœur le bien de ses voisins; toute suprématie à côté de la sienne lui paraissait odieuse, mais il ne fit aucun usage des armes. L'envie ne grandissait pas son ardeur combative, d'autres moyens lui plaisaient mieux : plutôt aimait-il discuter, tromper par de longues palabres, trahir au besoin.

Non, Balthasar ira plus avant, et l'oiseau ne le retient pas, il l'encourage même par trois notes joyeuses,

Et celui-là, l'un des plus célèbres, qui fut le roi de l'Infatigable luxure... Ah! que de récits brûlants viennent hanter la mémoire de Balthasar, qui font revivre d'anciennes orgies, et ces nuits noires où passaient des flambeaux, et ces nuits sourdes où le roi se trouvait seul avec la femme choisie, bientôt rejetée! Égarements auxquels l'ennui vient se mêler avant peu, et toujours un regret... Balthasar les conçoit clairement pour la première fois, cet ennui morne de son aïeul, ce regret, tantôt hargneux, tantôt presque désespéré, de n'avoir pas aimé! Balthasar a vu des bergers s'aimer avec tendresse, et même des esclaves, tout entiers voués l'un à l'autre, qui préféraient mourir plutôt que de vivre désunis, mais lui, le roi, n'aimait pas et ne pouvait se faire aimer.

A quoi bon implorer celui-là? Le roi passe.

L'ancêtre! voici le grand ancêtre! le roi, le dieu du Primitif Orgueil! l'Enfant-roi qui descendit du ciel noir pour instaurer sur terre son royaume et créer une race prodigieuse!

Un tronc d'arbre écorcé... l'image de l'Enfant-roi n'est rien de plus qu'un tronc d'arbre écorcé, fiché dans le sol comme un pieu et surmonté d'une grosse boule, sa tête : une noix sombre, cueillie naguère à un cocotier. Les rares filaments qui la couronnent représentent sans doute des

cheveux, mais Balthasar éprouve quelque peine à revoir la sommaire figure de son premier ancêtre et, bien que les savants assurent que l'œuf était, pour ce crâne, la seule apparence honorable, puisque l'Enfant-roi fut l'œuf même de sa race, cela ne le convainc qu'à demi.

Le chemin montant butte devant cette statue; au delà, l'oasis est plus clairsemée; bientôt, elle se perdra dans la sable. De ce haut lieu, on découvre un peu d'horizon, un peu d'azur. La quête de Balthasar s'est prolongée de dieu en dieu, de roi en roi, depuis l'heure de midi jusqu'à celle-ci, déjà plus douce, en attendant le crépuscule qui s'approche.

Balthasar tient ses yeux fixés sur l'Enfant-roi. Il ressentait pour lui une vénération profonde; au retour de la guerre, c'est à lui qu'il fit l'offrande pieuse de sa hache maculée de sang, de sa lance meurtrière. Elles sont encore là, toutes deux, accotées à la statue, mais le sang, le luxueux sang pourpre a séché, laissant une tache vilaine...

Balthasar contemple l'Enfant-roi; ses yeux clignent maintenant; il cherche à s'exprimer dans la forme suppliante à laquelle un dieu ne résiste pas. — Quelle émotion trouble à ce point le roi Balthasar? Que va-t-il dire, que va-t-il faire? quel est, au juste, son désir?

Pour incertain qu'il soit, meurtri et révolté, Balthasar espère encore : son orgueil le soutient un peu et aussi le Primitif Orgueil de l'Enfant-roi dont il descendit. Ce grand ancêtre ne saurait l'abandonner; il attend avec un reste de confiance l'intervention du fils de la nuit. Mais... Ah! qu'il voudrait voir une autre figure à ce tronc d'arbre mort! Il écoute cependant, avec quelle passion têtue! quelle éperdue volonté! — Et son attente sera bientôt récompensée.

Là-bas, le soleil couchant lance de longs rayons sous bois; tout l'occident se dore. — Balthasar admire... Cette fête d'une belle fin de jour lui clarifie l'âme, mais il souffre encore d'un cruel tourment : son dieu l'a trahi. — Il passait devant les autres; celui-là seul l'arrête, sombre et muet, quand il voudrait aller plus loin.

Soudain, une petite voix se dégage de la feuillée. — Sans l'avoir vu, Balthasar reconnaît l'oiseau.

« Marche vers le pays que je chante!
En ce pays les palmes jasent,
Les flots de la mer savent rire
Et les lacs sont bleus. »

Ce pays, Balthasar l'imagine aussitôt. Est-il donc si beau? Il voudrait le connaître...

La nuit se fonce; on aperçoit quelques étoiles, déjà. — Dans l'ombre, la statue de l'Enfant-roi a presque disparu.

« Le soir les grands jardins embaument
Et sur les pelouses plus sombres
La lune verse de l'argent. »

Il partira! — Balthasar fait un pas en avant et, brusquement, brutalement, se heurte au bloc de bois dur. — Une furieuse colère l'agite incontinent : la brute se retrouve. A tâtons, il cherche sa hache glorieuse, il en saisit le manche de ses puissantes mains, il la brandit et voici que d'un geste où il met tout son vouloir, toute sa colère, tout son obscur désir de délivrance, il l'abat d'un seul coup sur le chef de l'Enfant-roi. — La tête éclate, le bois se fend, le bois s'ouvre et l'Enfant-roi se déchire en deux.

Humble, plus humble encore, Balthasar, debout devant la statue divisée et détruite, se sent très peu vainqueur et très humble... Il a laissé tomber sa hache, puis il lève les yeux vers le ciel, d'un air stupide.

Maintenant, son regard s'éclaire. Il voudrait... Que voudrait-il, au juste? Peut-être découvrir plus humble que lui et l'élever au-dessus de lui, s'incliner devant un si prodigieux exemple d'humilité, afin de lui vouer ses forces. — Quelle absurde rêverie!

Mais cette étoile?...

Au fond du ciel noir, Balthasar voit une étoile étrangère. Souvent il a regardé l'ombre des nuits, or il ne connaît pas cette très lumineuse étoile. Que signifie cette étoile nouvelle?

Et, parce qu'il ne peut faire autrement, et tandis qu'une joie timide encore, impatiente déjà, le parcourt comme un lent frisson, Balthasar, sans savoir pourquoi, se met à chanter.

— La grosse voix fruste s'exhale à grand bruit; la forte voix rustique s'exprime en un cantique maladroit; Balthasar chante.

Vraiment différente des autres, cette étoile!... L'étoile bouge!

Balthasar chante. Il franchit le dieu mort, il s'avance, il marche vers l'étoile; il chante en marchant.

Alors l'oiseau, qui n'était pas intervenu, s'occupa d'autre chose. Sa tâche accomplie, dans l'obscur bosquet où il s'envola, il se mit à gazouiller doucement. Bientôt, de très loin, une autre chanson lui répondit, plus douce encore, où il reconnut la chanson de bienvenue et d'amour d'une compagne. — Il voyait dans l'ombre; il perçut un duvet mince qui passait et le happa du bec. Sans doute songeait-il à la construction prochaine d'un nid où ce brin de duvet serait très à sa place.

Et, durant ce temps, le grand nègre drapé de noir marchait droit devant lui, chantant à pleine voix, de tout son souffle, de toute sa ferveur, et l'étoile glissait sur les bords du ciel nocturne, et le grand nègre vociférant suivait cette étoile mobile.

GILBERT DE VOISINS

(*A suivre.*)

LA BATAILLE DE LORRAINE

PRÉMISSE DE LA VICTOIRE DE LA MARNE[1]

(AOÛT 1914)

VI

LA VIe ARMÉE SUSPEND SON REPLI (17 AOUT)

Le 16 août, les renseignements reçus à l'état-major de la VIe armée indiquent que l'armée française continue son mouvement, mais toujours avec méthode et prudence. Devant l'aile droite de la VIe armée, sur la Seille inférieure, aucun mouvement n'est signalé; au centre, l'ennemi a atteint les abords de Dieuze, mais sans entrer dans la ville; ce n'est que devant l'aile gauche qu'il a progressé plus sérieusement : là, il a atteint le canal de la Marne au Rhin avec ses gros.

Ces renseignements confirment à l'état-major de la VIe armée l'impression qu'il avait déjà depuis deux jours : l'armée française est moins importante que ne le croit le G. Q. G.; elle comprend au maximum huit corps d'armée et trois divisions de cavalerie : un corps est sur le Couronné de Nancy; cinq corps environ et trois D. C. sont entre cette région et les Vosges : un ou deux corps suivent en seconde ligne. Son gros est concentré à son aile droite en direction de Sarrebourg; son aile gauche est refusée. — Pourquoi avance-t-elle si lentement?

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 septembre et la carte jointe audit numéro.

Probablement à cause des échecs qu'elle a subis à La Garde et dans la région de Blamont-Badonviller et qui la rendent méfiante.

Bref, on a l'impression à l'état-major du kronprinz de Bavière que cette avance de l'armée française n'est pas ce qu'on est convenu d'appeler en Allemagne une offensive décisive et que l'on se trouve plutôt en face d'une forte démonstration. Alors pourquoi continuer à reculer devant un ennemi qui ne semble pas supérieur en nombre et se montre aussi peu mordant? Les troupes ne comprennent pas pourquoi elles se replient devant un semblable adversaire; nombreux sont les chefs qui en rendent compte.

Le général Kraft von Delmensingen, chef d'état-major de la VIe armée, traduit ces impressions dans une lettre qu'il adresse, au nom du kronprinz de Bavière, au général Stein, et dans laquelle il répond aux arguments que ce dernier a exposés dans sa lettre de la veille : la situation de l'ennemi, dit-il, n'est pas précise : on ne pourra connaître sa force qu'en l'attaquant; en tout cas, il ne semble pas tellement puissant qu'on soit obligé de se replier jusqu'à la Sarre. En conséquence, le commandant de la VIe armée *a l'intention d'attaquer*, mais il ne le fera que le 18 août au plus tôt, car avant cette date le rameutement de la VIIe armée ne serait pas terminé [1].

Conformément à ces intentions, le kronprinz de Bavière fait arrêter le repli des éléments d'étapes qui a déjà été commencé et prescrit à ses corps de demeurer, le 17, sur les positions qu'ils ont atteintes, à savoir : Sanry-Han-sur-Nied (IIIe C. B.); Chenois-Baronville-Morhange (IIe C. B.); Benestroff, Loudrefing (XXIe C.); Zollange-Fenestrange (Ire D. B. R.) : Romeling-Rieding Ier C. B.). La 5e D. R. B. est en réserve d'armée à Drullingen, derrière l'aile gauche [2]. La VIe armée tient en somme la première ligne de résistance prévue dans l'ordre du 14 pour les arrière-gardes.

La VIIe armée continue à se concentrer entre Phalsbourg et la région sud-ouest de Strasbourg : le 16 au soir, une grosse partie des éléments du XIVe corps a déjà été débarquée à

1. Von Ruith, *loc. cit.*, p. 270.

2. Indications fournies par les historiques des unités et les carnets de prisonniers.

Phalsbourg et Saverne et est venue s'établir, au sud-est du Ier C. B. entre Rieding et Saint-Louis : toutefois, une de ses brigades renforcées a été débarquée à Molsheim et poussée sur Dabo pour assurer le débouché ultérieur du XVe corps. Celui-ci est encore dans la région de Strasbourg, tandis que le XIVe C. R. vient d'atteindre la région de Barr-Molsheim [1].

Dès l'aube du 17, les corps de la VIe armée et les têtes de colonnes de la VIIe armée commencent à travailler fiévreusement à leurs positions, pendant que devant leur front les trois divisions de cavalerie gardent un contact étroit avec les têtes de colonnes françaises, surveillant minutieusement tous leurs mouvements [2]. La journée s'écoule sans apporter de changement important à la situation : devant l'aile droite de la VIe armée l'ennemi n'a toujours pas bougé ; au centre, ses avant-gardes ont franchi la Seille dans la région de Chambrey-Vic et atteint Oriocourt-Gerbécourt-Dieuze. — Devant l'aile gauche, l'ennemi est presque au contact sur le front Zommange-Bisping-Langatte-Nitting.

Le 17, au soir, l'impression est toujours la même à l'état-major de la VIe armée : l'ennemi n'est pas en forces supérieures, on peut le battre, il faut donc l'attaquer.

C'est alors que le kronprinz de Bavière reçoit du G. Q. G. l'ordre suivant :

> L'offensive des armées I à V commencera le 18 août conformément à la directive de concentration. La mission de couvrir le flanc gauche de l'armée allemande appartiendra aux VIe et VIIe armées et au IIIe C. C [3].

De Moltke renonce donc à livrer une bataille décisive en Lorraine et revient prudemment à la solution simple de son plan d'opérations : la manœuvre débordante par la Belgique.

Nous n'examinerons pas ici, faute de place, les raisons qui ont amené de Moltke à prendre cette décision : nous nous contenterons de signaler que, dans son ordre laconique du 17 août, il laissait toute liberté d'action au kronprinz de

1. Indications fournies par les historiques des unités et les carnets de prisonniers.
2. Radios transmis par les D. C. à la VIe armée.
3. Von Ruith, *loc. cit.*, p. 271.

Bavière et qu'il ne rappelait pas à son aile droite les six divisions d'Ersatz qu'il avait envoyées, le 16 août, en Lorraine, pour le *cas d'une bataille décisive*. Or c'étaient là deux faits qui ne pouvaient qu'inciter le commandant de la VIe armée à prendre *immédiatement* l'offensive.

VII

LE KRONPRINZ DE BAVIÈRE PREND L'OFFENSIVE LA BATAILLE DE LORRAINE (19-21 AOUT)

Journée du 18 août. — Il est juste de dire cependant que si l'ordre du G. Q. G. du 17 août au soir avait laissé toute liberté d'action au kronprinz de Bavière, un représentant de Moltke, le lieutenant-colonel Dommes, de la section des opérations du G. Q. G., était venu dans la même soirée préciser à l'état-major de la VIe armée les désirs du chef d'état-major général, — désirs que ce dernier, par faiblesse vis-à-vis du kronprinz, n'avait pas osé exprimer sous forme d'un ordre formel. Dommes avait déclaré que les « VIe et VIIe armées ne devaient pas se laisser entraîner dans une aventure et ne devaient aller qu'à coup sûr », mais il avait ajouté immédiatement que « l'offensive principale des forces françaises n'avait pas lieu en Lorraine[1] ».

Étant donné l'esprit dont nous avons vu le kronprinz Rupprecht animé depuis six jours, la nouvelle que le gros des forces françaises ne se trouvait pas en Lorraine ne pouvait avoir sur lui d'autre effet que de le confirmer dans son idée qu'il était désormais inutile de continuer à battre en retraite, et la liberté d'action qui lui était laissée par le G. Q. Q. ne pouvait se traduire que par une offensive immédiate.

Dès le 17 au soir en effet, il décide de passer à l'attaque; mais à cette date, les forces dont il dispose sont encore trop faibles; la VIIe armée est encore en voie de rassemblement au nord de Strasbourg, les six divisions d'Ersatz ne sont pas encore entièrement débarquées. Force lui est donc de modérer son impatience; cependant si, dans son ordre d'opérations pour la

1 Von Ruith, *loc. cit.*, p. 297.

journée du 18, il prescrit à la VIe armée de continuer à ménager ses positions, il ordonne à la VIIe armée de commencer son mouvement vers l'ouest et de passer sur le revers occidental des Vosges en vue d'amorcer la manœuvre d'enveloppement de l'aile droite ennemie. Il lui affecte également le Ier corps bavarois qui tient la Sarre entre Fenestrange et Sarrebourg.

Le général von Heeringen ordonne en conséquence : au XIVe corps de continuer à tenir la position Rieding-Saint-Louis; au XVe corps, qui est très fatigué, de demeurer au repos jusqu'au lendemain, mais de relever avec son avant-garde, au débouché de Dabo, le détachement du XIVe corps; au XIVe C. R., renforcé de la *19e* D. E. et de la D. E. B., de se porter de la région de Molsheim-Barr vers le Donon et de là vers le nord-ouest.

Le 18 août, dans la matinée, les renseignements du IIIe C. C. et de l'aviation annoncent au kronprinz de Bavière que, bien que l'ennemi ait occupé Château-Salins, il ne semble toujours pas vouloir progresser rapidement dans cette région, mais que, par contre, des forces importantes s'accumulent à l'ouest et au sud-ouest de Sarrebourg et qu'en particulier des colonnes nombreuses sont en marche sur Loudrefing-Mittersheim, dans la trouée qui sépare le XXIe corps du Ier C. B. R. Le kronprinz ordonne alors à la *7e* D. C., qui se trouve à Lixheim (est de Sarrebourg), de se porter en toute hâte sur Loudrefing pour couvrir l'aile gauche du XXIe corps, en attendant que le Ier C. B. R. puisse prendre cette mission à son compte. Dans l'après-midi, la *42e* D. I., la *7e* D. C. et un détachement du Ier C. B. R.[1], accouru de Fenestrange, réussissent à rejeter de Loudrefing l'avant-garde française qui a débouché des bois.

Ce combat, comme d'ailleurs l'occupation de Sarrebourg, confirme le kronprinz Rupprecht dans l'impression que l'effort principal français a lieu en direction de Sarrebourg-Sarre Union.

A la VIIe armée la journée s'écoule sans grand événement : seul le XIVe C. R. prend contact avec l'ennemi dans la région de Schirmeck, et engage ses deux divisions sans gagner cepen-

1. Détachement du général von Kneussl, de la 1re D. R. B.

dant autant de terrain que l'exigeraient les intentions du Haut Commandement.

A l'arrière du front les divisions d'Ersatz achèvent leur débarquement et se trouvent réparties comme suit :

A la VIe armée : *10e* D. E., autour de Sarrelouis; *4e* D. E., autour de Faulquemont; *8e* D. E., entre Sarrebruck et Forbach.

A la VIIe armée : D. E. G., autour de Saverne; *19e* D. E., à Entzheim (ouest de Strasbourg); D. E. B., à Benfeld (sud de Strasbourg).

Journée du 19 août. — Le 18 au soir, n'ayant pas encore toutes ses forces en main, le kronprinz de Bavière se contente d'ordonner de porter la Ire D. R. B. de la région de Sarre-Union vers celle de Mittersheim, dans le vide existant entre le XXIe corps et le Ier C. B. et de rapprocher les divisions d'Ersatz du champ de bataille futur :

A la VIe armée : la *10e* D. E. se portera sur Boulay, derrière la droite du IIIe C. B.; la *4e* D. E. continuera à se rassembler autour de Faulquemont, derrière le IIe C. B.; la *8e* D. E. se portera sur Lixing, derrière l'intervalle existant entre le IIe C. B. et le XXIe C., intervalle tenu par la D. C. B.

A la VIIe armée : la D. E. G. est poussée sur Lutzelbourg derrière l'aile gauche du XIVe corps; la *19e* D. E. sur Barr, à l'aile sud du XIVe C. R.; la D. E. B. sur Sélestat en soutien de la *30e* D. R.

La journée du 19 s'écoule, elle aussi, dans un calme presque complet; la VIe armée continue à organiser ses positions; à la VIIe armée, le XIVe corps a rapproché du champ de bataille ses derniers éléments; le XVe corps a atteint, avec les premiers éléments de sa division de tête, la ligne Hommert-Harberg, mais il est encore loin d'être sorti des montagnes; le XIVe C. R. est arrivé au pied du Donon (*28e* D. R.) et à Rothau (*26e* D. R.); ses divisions d'Ersatz ont atteint le front Steige-Liepvre-Ribeauvillé.

Les renseignements qui ont été reçus, au cours de la journée, à l'état-major de la VIe armée ont montré que l'ennemi avait continué à progresser méthodiquement sur tout son front. Devant l'aile gauche de la VIe armée et l'aile droite de la VIIe, il a poursuivi sa concentration, et son artillerie a com-

mencé à bombarder les positions du Ier C. B. et du XIVe corps; ses forces sont évaluées à deux corps d'armée et demi dans la zone Walscheid-Sarrebourg-Loudrefing-Gondrexange. — Devant le centre de la VIe armée, une division est signalée à Dieuze-Vergaville, une autre autour de Rorbach, une troisième vers Desselfing, une quatrième enfin entre Azoudange et Rodt. — L'ennemi a également progressé devant l'aile droite du XXIe corps, au nord du front Château-Salins-Dieuze; des colonnes plus ou moins importantes ont été vues en marche de Château-Salins sur Vazy; d'Hampont sur Haboudange, de Wuisse sur Rodalbe; leur artillerie s'est fortement engagée avec celle du XXIe corps et du IIe C. B. Toutefois aucune colonne ennemie importante n'a été signalée à l'ouest de la route de Château-Salins à Morhange; quelques éléments ont été vus vers Oron et Brehain. La région de Delme-Nomény est libre; plus en arrière des rassemblements ont été aperçus vers Manhoué et sur la partie nord du Grand Couronné de Nancy.

En somme, sur tout le front, sauf devant l'aile droite du IIe C. B. et devant le IIIe C. B., l'ennemi est pour ainsi dire au contact de la position défensive des VIe et VIIe armées. La bataille générale est imminente; tout semble indiquer que les Français veulent percer vers la Sarre moyenne, en direction de Sarrebourg-Sarreguemines, en se couvrant d'une part face à Metz et d'autre part face à Strasbourg.

La question se pose alors pour le kronprinz de Bavière de savoir quelle attitude il doit définitivement adopter.

Or, tous les chefs de corps signalent que les troupes sont impatientes de marcher à l'ennemi; qu'elles ont déjà admis difficilement le mouvement de repli exécuté du 14 au 16; enfin qu'une nouvelle retraite ou simplement une bataille défensive aurait sur elles une influence des plus démoralisantes, attendu qu'on leur a enseigné en temps de paix que la meilleure façon de vaincre l'ennemi était de l'attaquer.

Déjà partisan de par son tempérament de l'offensive à tout prix, le kronprinz Rupprecht se laisse entraîner par ces raisons et maintient sa décision antérieure de prendre l'offensive. Mais, chose plus grave, il décide, le 19 au soir, d'attaquer *dès le lendemain*, bien que la VIIe armée n'ait pas encore débouché

des Vosges et que les trois divisions d'Ersatz de la VIe armée, fatiguées, ne soient pas encore sur le champ de bataille. Toutefois, avant de donner ses ordres, il demande l'approbation de Moltke, en faisant valoir avant tout les considérations d'ordre moral, qui militent en faveur d'une offensive. De Moltke cède au désir de Son Altesse royale.

Le 19 au soir, le kronprinz donne ses ordres d'attaque. La VIe armée attaquera l'ennemi de front, la VIIe armée dans son flanc droit et sur ses derrières, pour lui couper la retraite. Les deux armées seront séparées par la ligne Langatte Dianne-Capelle-Rixing (voir croquis, *Revue* du 15 septembre).

La VIe armée débouchera, à 5 heures du matin, de ses positions défensives, après avoir exécuté une violente préparation d'artillerie.

A son aile droite, le IIIe C. B. se portera par une marche de nuit dans la région de Merville et fera face au sud de façon à pouvoir attaquer à l'aube l'aile gauche ennemie signalée vers Oron [1]. Il sera couvert sur son flanc droit par la *8e* D. C. et ultérieurement par la D. C. B., quand celle-ci aura été relevée dans la région de Rodalbe par la *8e* D. E. Enfin, le gouverneur de Metz ayant été autorisé à faire participer ses troupes à la bataille, la réserve générale de la place (33e D. R.) et la *53e* brigade de Landwehr du deuxième groupement de Landwehr se porteront sur Nomény.

Au centre de la VIe armée, le IIe C. B. attaquera sur Hampont-Wuisse, le XXIe corps sur Dieuze-Rohrbach.

A l'aile gauche le Ier C. B. R. couvrira dans la région de Mittersheim le flanc gauche de l'armée, au cas où l'ennemi réussirait à percer au nord de Sarrebourg.

La *4e* D. E. au nord de Morhange, la *10e* D. E. qui se portera par une marche de nuit de Boulay sur Remilly, enfin la *7e* D. C. à Munster, seront en réserve d'armée.

A la VIIe armée le général von Heeringen, tenant compte du fait que le XVe corps éprouve des difficultés à déboucher des montagnes, prescrit de ne déclancher l'attaque générale qu'à 11 heures du matin. — Le Ier C. B. marchera sur Langatte-Heming, le XIVe corps sur Lorquin, le XVe sur Saint-Quirin. Plus au sud le XIVe C. R. s'emparera du Donon, de façon à

1. *Historique du 6e R. I. B. (6e D. B.).*

pouvoir se porter ultérieurement soit sur Saint-Quirin, soit sur Cirey-Badonviller, soit enfin sur Raon-l'Étape, dans le flanc droit de la 1re armée française. Il sera appuyé au sud par la *19e* D. E. et la D. E. B., qui marcheront sur Saint-Blaise et le col de Hans, ainsi que par le corps Eberhardt (éléments de la garnison de Strasbourg, dont la *30e* D. R.), qui se portera de Villé sur Saales. — La D. E. G. est en réserve d'armée dans la région de Lutzelbourg.

Le front allemand forme ainsi un vaste demi-fer à cheval, dont la grande branche s'étend de Metz à Fenestrange et la courbure de Fenestrange au Donon.

Vingt-quatre divisions et une brigade allemandes [1] vont lutter contre vingt divisions françaises [2].

Dans la manœuvre décidée le 19 au soir par le kronprinz de Bavière, deux faits, d'ailleurs en partie solidaires l'un de l'autre, sont particulièrement frappants : la direction d'attaque décisive choisie et la date de cette contre-offensive.

Étant donné le dispositif en demi-fer à cheval des VIe et VIIe armées allemandes, il était évident que la bataille qu'elles allaient livrer serait d'autant plus fructueuse et décisive que la poussée exercée aux extrémités de ce demi-fer à cheval, c'est-à-dire dans la région du Donon d'une part, dans celle de Delme-Château-Salins d'autre part, serait plus puissante. Le kronprinz décida, le 19 au soir, de ne faire pression que sur une de ces extrémités, celle du Donon et de ne demander la décision qu'à la VIIe armée. Cette solution était la solution naturelle, étant donné le dispositif de concentration initial des VIe et VIIe armées allemandes. Mais, pour être efficace, la pression exercée sur le flanc ennemi demandait à être rapide et puissante. Or le terrain montagneux et boisé des Vosges s'opposait au déploiement et à l'action brutale de masses

1. A savoir : VIe armée : XXIe C., Ier C. B., IIe C. B., IIIe C. B., Ier C. B. R., *4e* D. E. *8e* D. E., *10e* D. E.

VIIe armée, XIVe corps, XVe corps, XIVe C. R., *19e* D. E., D. E. G , E. B., *30e* D. R. : 10 divisions. — Metz : *33e* D. R. et *53e* brigade de Landwehr : 1 division et 1 brigade. Total : 24 divisions et une brigade.

2. A savoir : 1re armée : 8e C. A., 13e C. A., 14e C. A., 21e C. A., *71e* D. R., 1 brigade coloniale : 9 divisions et 1 brigade. —2e armée : 20e C. A., 15e C. A., 16e C. A., la moitié du 9e C. A., *59e* D. R. *68e* D. R. *70e* D. R., 1 brigade coloniale : 10 divisions et 1 brigade. Total : 20 divisions.

importantes ainsi qu'à la coopération des armes. A l'aile droite de la VIe armée au contraire, les larges ondulations du plateau lorrain constituaient un champ de bataille merveilleux : de plus la place de Metz et la position de la Nied, en dissimulant la concentration d'une masse contre-offensive, permettaient de faire jaillir la manœuvre « comme l'éclair du nuage ».

On objectera à cela que, dans la région de Château-Salins, la manœuvre contre le flanc ennemi était impossible attendu que ce flanc n'existait pas, tandis que, dans la région Sarrebourg-Donon, la 1re armée française présentait largement son flanc droit. Nous répondrons qu'il était facile d'obliger la 2e armée française à présenter son flanc gauche : il suffisait pour cela de faire replier l'aile droite de la VIe armée vers la Sarre.

En second lieu, le 19 août au soir, la manœuvre de la VIIe armée était loin d'être prête; en effet, pour que cette manœuvre pût atteindre son plein développement, il fallait que la VIIe armée fût tout entière sur le revers occidental des Vosges; or, à cette date, des trois corps qui avaient combattu en Alsace, seul le XIVe corps, à l'ouest de Saverne, était sorti des montagnes; le XVe corps, lui, était encore échelonné en une seule colonne en pleines Vosges, entre Hommert et Obersteigen; donc, en admettant même que le débouché ouest des montagnes fût entièrement libre, ses derniers éléments ne pouvaient intervenir dans la bataille que le 20 au soir, au plus tôt. Quant au XIVe C. R., déjà engagé depuis deux jours, il n'avait même pas atteint la ligne de crête principale formée par le Donon et les Hautes-Chaumes; au delà, il lui restait encore 15 à 20 kilomètres à faire pour déboucher sur le champ de bataille, sur la ligne Abreschwiller, Saint-Quirin, Cirey.

Il était donc prématuré d'attaquer le 20 août. Pour permettre à la VIIe armée d'être prête, il fallait gagner au moins vingt-quatre heures. Pour cela deux solutions étaient possibles: 1° ordonner à la VIe armée d'accepter, pendant la journée du 20 août, la bataille sur ses positions et de ne passer à la contre-offensive que le 21; 2° replier le centre et l'aile droite de la VIe armée vers la Sarre.

Mais le kronprinz, dans sa hâte de prendre l'offensive, rejeta

ces deux solutions : son manque de sang-froid l'empêcha de réaliser, comme disent les critiques d'outre-Rhin, une victoire « d'anéantissement », peut-être même une victoire de « Cannes ».

Il aurait été possible en effet, à notre avis, de mener à bien, avec les seules VIe et VIIe armées, la manœuvre à double enveloppement que de Moltke avait songé à exécuter, avant le 16 août, avec le concours de la Ve armée.

Pour cela, il aurait fallu constituer une masse de manœuvre à chacune des ailes des VIe et VIIe armées, c'est-à-dire au sud de Sarrebourg et à l'est de Metz. La masse d'aile gauche aurait été constituée naturellement par la VIIe armée; quant à celle d'aile droite, le kronprinz aurait pu la former avec la réserve générale de Metz et la majorité des divisions d'Ersatz débarquées en Alsace et Lorraine les 17 et 18 août, au lieu de les éparpiller, comme il l'a fait, derrière tout le front des VIe et VIIe armées pour boucher les intervalles de ce front.

En repliant l'aile droite et le centre de la VIe armée vers le nord-est, par exemple sur le front Boulay-Saint-Avold-Sarralbe, de façon à gagner vingt-quatre à quarante-huit heures pour permettre à la VIIe armée de déboucher des Vosges — ce qui aurait en outre obligé l'ennemi à offrir profondément son flanc gauche, — le kronprinz Rupprecht aurait pu concentrer, le 20 août, entre Metz et Boulay, la *33e* D. R., le deuxième groupement de Landwehr de la Nied ainsi que les *4e*, *8e*, *10e* divisions d'Ersatz qui, le 18, se trouvaient respectivement à Faulquemont, Sarrebrück, Sarrelouis. Il aurait pu également rameuter sur Metz par voie ferrée la D. E. G., qui était inutile à Saverne, étant donné l'abondance de forces qui se trouvait dans cette région. Le kronprinz aurait pu faire appuyer, le 21, cette masse de cinq à sept divisions, sinon par sa propre artillerie lourde d'armée (deux régiments), qui se trouvait vers Sarrebourg, du moins par la réserve générale d'artillerie de Metz (six bataillons au moins), qui n'ayant pas à s'éloigner considérablement de la place aurait pu aisément prendre part à la bataille. Notre vaillant 20e corps, qui eut tant à souffrir le 20 août de l'artillerie lourde des IIe et IIIe C. B.[1], n'aurait-il pas été broyé par cette masse d'artillerie?

1. Nous rappelons que chaque corps d'armée actif allemand possédait en 1914 un bataillon d'obusiers lourds de 15 centimètres (4 batteries de 4 pièces).

Aurait-il pu résister à l'attaque de front des IIe et IIIe C. B. et à l'attaque de flanc du corps d'Ersatz renforcé?

Quelle aurait été alors la situation du centre français dans la région Saint-Avold-Sarralbe, alors que l'aile droite de l'armée allemande aurait poussé en direction de Remilly-Château-Salins et son aile gauche en direction de Lorquin-Avricourt?

Mais cette double manœuvre d'enveloppement aurait été plus fructueuse encore si la VIIe armée avait eu plus de place pour se déployer. Il aurait suffi pour cela de reporter vers l'est le centre des VIe et VIIe armées (Ier C. B. R., Ier C. B., XIVe C.), par exemple sur la ligne Sarre-Union-Phalsbourg, de façon à permettre au XVe corps de se former en deux colonnes, marchant l'une par Dabo, l'autre par Lutzelbourg. Cette mesure aurait d'ailleurs permis au Ier C. B., qui était le plus fortement pressé, de gagner vingt-quatre heures.

Quoi qu'il en soit, la bataille conçue par le kronprinz de Bavière et par son chef d'état-major nous apparaît comme une bataille hâtive [1] et insuffisamment préparée : à l'état-major de la VIe armée le tempérament des chefs l'emporta sur la froide raison. La crainte de l'attaque centrale française et l'impatience de répondre à l'offensive par l'offensive amenèrent le kronprinz Rupprecht à aller au plus court : il bourra droit devant lui au lieu de retarder quelque peu l'heure de la décision pour mieux utiliser ses moyens.

***

Il était à prévoir, dans ces conditions, que le kronprinz de Bavière ne pourrait remporter qu'une « victoire tactique ordinaire ». La bataille de Lorraine, si douloureuse qu'elle ait été pour nous, ne fut en effet qu'un succès tactique pour les armées allemandes, car sur les deux points où leur avance aurait pu donner à ce succès un caractère stratégique, leurs attaques furent bloquées.

1. La *10e* D. E. fit 80 kilomètres en trente-six heures les 19 et 20 août. Le sous-officier Bruns du *26e* Brigade-Ersatz-bataillon (25e brigade d'Ersatz) accuse sur son carnet 30 traînards à sa compagnie le 19 et 100 le 20. — On peut s'imaginer dans quelles conditions la *10e* D. E. dut arriver sur le champ de bataille au nord de Delme, le 20 vers midi.

Au sud, le centre de la VIIe armée, étranglé entre Sarrebourg et Walscheid et d'ailleurs devancé dans ses attaques par la VIe armée, n'avait pu mettre en œuvre tous ses moyens : il avait été contenu sur tout son front et même repoussé sur certains points. Plus au sud, le XIVe C. R. s'était emparé du Donon, mais l'avait évacué au début de la nuit[1].

A l'ouest, entre Nomény et Oron, l'aile droite de la VIe armée (IIIe C. B.) n'avait pu dépasser le front Tincry-Faxe[2] et le IIIe C. C. (*8e* D. C. et D. C. B.) n'avait osé s'engager à fond pour s'emparer de Delme[3].

Seuls les corps du centre (IIe C. B. et XXIe corps) avaient remporté un succès marqué, mais l'exploitation de ce succès avait été gênée considérablement par le fait que dans la région de Mittersheim le Ier C. B. R. avait dû marquer le pas pour attendre la VIIe armée et avait même été menacé d'être débordé.

Victoire tactique ordinaire, la victoire du kronprinz de Bavière avait été en outre chèrement payée. Tous les corps des VIe et VIIe armées avaient subi en effet de lourdes pertes : leur infanterie surtout avait eu beaucoup à souffrir et avait perdu un nombre considérable d'officiers. C'est ainsi qu'entre Bensdorf et Vergaville le 174e (*31e* D.-XXIe C.) avait perdu la moitié de ses hommes et les trois quarts de ses officiers[4], si bien que le lendemain la *32e* brigade à laquelle il appartenait fut obligée de demander cinq commandants de compagnies à sa brigade sœur, moins éprouvée, la *62e*[5]. Le *6e* R. I. B. (IIIe C. B.) entré en campagne avec 1 officier pour 35 hommes eut, le 20 août, 1 officier pour 6 hommes tués[6]. Le Haut-Commandement n'ayant pas prévu qu'il serait obligé d'envoyer des renforts aux armées dès le lendemain de la première bataille, l'infanterie allemande ne put se remettre de ses lourdes pertes : privée désormais d'une bonne partie de ses chefs expérimentés,

1. *Historique du* 180e R. I.
2. *Historiques des 6e et 11e* R. I. B.
3. Radio de la *8e* D. C. à la VIe armée, 20 août, 12 h. 30 : « Impossible de marcher sur Delme, car plusieurs bataillons avec artillerie sont annoncés venant de Tallancourt. »
4. *Unser XXI A. K. im Weltkrieg.*
5. Ordre de la *31e* D. I. de 21 août.
6. *Historique du 6e R. I. B.*

elle perdit peu à peu, jusqu'à l'heure décisive, toute sa force offensive. Tout comme la nôtre, elle avait été trop mordante en Lorraine et sa liaision avec l'artillerie avait été insuffisante. Bien que le règlement allemand eût insisté sur la nécessité d'obtenir la supériorité du feu sur l'ennemi avant de l'aborder, bien que l'infanterie allemande eût eu tout le loisir d'attendre dans ses positions les effets de la préparation d'artillerie ordonnée par le kronprinz de Bavière, cette infanterie s'était laissée entraîner par son ardeur. Après avoir bousculé nos éléments avancés, écrasés par les obus, elle s'était lancée en bien des points à l'attaque du gros de nos unités, sans avoir attendu un nouvel appui de son artillerie. Parfois même elle était tombée sous le feu de ses propres pièces [1]. « *Kinder! Ihr seid zu schneidig gewesen!* » « Enfants! Vous avez été trop mordants! » aurait dit le général commandant le Ier corps bavarois à son Leibregiment.

***

Quoi qu'il en soit, dès le 20 après-midi, les corps du centre allemand (XXIe C.-IIe C. B.) entament la poursuite et atteignent en fin de journée le front approximatif Gerbécourt-Château-Voué-Dieuze-Fribourg, pendant que l'aile droite demeure sur le front Nomény-Moncheux-Delme-Fonteny, et l'aile gauche sur le front Sarrebourg-Hochswald-Walscheid, derrière la Sarre d'où elle n'a pu déboucher.

L'enthousiasme est à son comble à l'état-major du kronprinz de Bavière : la décision a été obtenue en moins d'une journée. Mais la manœuvre de la VIIe armée n'a pas encore réussi et l'ennemi résiste encore sur ses deux ailes, surtout à son aile droite dans la région de Sarrebourg. Aussi le kronprinz estime-t-il que l'armée française acceptera à nouveau la bataille et que, dans ce but, elle s'arrêtera avec son centre au plus tard sur la Seille et sur les positions que sa couverture a construite le long de la frontière. Il ordonne en conséquence de poursuivre les attaques le lendemain [2]; mais *une idée de manœuvre*

1. *Historique du 6e R. I. B.*

2. Radio à la VIIe armée, 20 août, 21 h. 20 : « La VIe armée continuera demain de bonne heure ses attaques à l'ouest de la ligne de séparation indiquée hier. »

nouvelle apparaît déjà; la VIIe armée ne pouvant déboucher des Vosges, ce ne sera plus elle qui sera chargée de produire l'événement en enveloppant l'ennemi, mais bien l'aile droite de la VIe armée.

Le 21 août dans la matinée, les corps de la VIe armée annoncent que l'ennemi est en pleine retraite devant leur front : ce sont tout d'abord les corps d'aile gauche (Ier C. B. R. et XXIe C.) qui s'en aperçoivent; ils poussent franchement vers le sud et la *7e* D. C., qui est demeurée la veille inactive dans son bivouac de Munster, au lieu de suivre pas à pas les progrès de son infanterie, s'efforce de dépasser les têtes de colonnes bavaroises; elle y parvient au début de l'après-midi entre Azoudange et Maizières, mais dès qu'elle débouche des bois de Maizières sur Moussey, elle est surprise par un violent tir d'artillerie qui la rejette en grand désordre sur Bourdonnaye et la met hors de cause pour le restant de la journée [1].

A l'ouest, le mouvement est moins rapide : la *8e* D. C. annonce que la Seille moyenne étant encore tenue dans la région de Lanfroicourt, elle ne peut descendre vers le sud et qu'elle cantonne autour de Delme. Les IIe et IIIe C. B. ne dépassent la Seille qu'avec leurs avant-gardes.

A la VIIe armée, seule l'aile droite du Ier C. B., qui a suivi le mouvement de l'aile gauche de la VIe armée, progresse sérieusement. Son centre (*1re* D. B. et XIVe C.) ne gagne du terrain que vers le milieu de l'après-midi [2], quand la 1re armée française s'est mise volontairement en retraite. Plus au sud, le XVe corps ne peut toujours pas déboucher des Vosges et le XIVe C. R. emploie toute la journée à reprendre le Donon et à dégager les abords sud de Schirmeck [3].

En fin de journée, le front atteint par l'aile gauche allemande est sensiblement jalonné par la Seille, à l'ouest, et la frontière, à l'est [4].

1. *Historiques des 25e et 36e Dragons wurtembergeois* (*7e* D. B.).

2. *Carnet du lieutenant Mebert* (*20e* bavarois, Ier C. B.). Le *20e* Bavarois ne reçut l'ordre de poursuivre qu'à 15 h. 10.

3. *Historique du* 180e *R. I.*

4. Détail des fronts atteints : Côte de Delme (*10e* D. E), Manhoué, Chambrey (IIIe C. B.), Xanray-Bezange (IIe C. B.); Moncourt-Lagarde (XXIe C.), Moussey-Rechicourt (Ier C. B. R.); Saint-Georges (Ier C. B.), la Sarre Rouge (XVe C.), le Donon (*28e* D. R.), Rothau (*26e* D. R.), Steige (*19e* D. E.), Liepvre (D. E. B.).

VIII

LA POURSUITE (22-24 AOUT).

Devant les progrès réalisés par son centre, le kronprinz de Bavière donne le 21 au soir l'ordre de poursuivre l'ennemi. *La nouvelle idée de manœuvre apparaît alors nettement : rejeter la* 1re *armée française sur les Vosges centrales, en la débordant par l'ouest et en lui coupant si possible la retraite.*

En conséquence, tandis que le IIIe C. B. assurera, avec l'aide de la *10e* D. E. et de la D. C. B., la couverture du flanc droit face à Nancy, le IIe C. B. et le XXIe corps, précédés par la *8e* D. C., chercheront à devancer l'ennemi sur la Meurthe dans la région de Lunéville pour refouler le gros de la 2e armée française, vers l'est; le Ier C. B. R., rompant aussitôt que possible de la région d'Avricourt, se portera avec la *7e* D. C., sur Baccarat, pour attaquer dans leur flanc nord et sur leurs derrières les fractions de la 1re armée française que les XIVe et XVe corps accrocheront de front. Le XIVe C. R. et ses divisions d'Ersatz obliqueront vers le sud-ouest pour atteindre la Meurthe dans la région de Raon-l'Étape-Saint-Dié.

Mais dès les premières heures du 22 août, la poursuite se révèle moins ardente et moins fructueuse que ne l'espérait le Haut Commandement. Tandis que le IIIe C. B. et la *10e* D. E. demeurent dans la région de Château-Salins-Delme, face à la Seille moyenne, dont les passages sont toujours signalés occupés, la *8e* D. C. glisse vers le sud, dans la région de Sorneville, mais ses chevaux étant épuisés, elle renonce à poursuivre et se contente de boucher l'intervalle existant entre les IIIe et IIe C. B. Ce dernier corps marche en direction de Blainville et se heurte dans la région de Flainval à une arrière-garde dont il ne peut vaincre la résistance. A sa gauche, le XXIe corps, qui se porte sur Lunéville, ne reprend le contact des forces françaises que sur les hauteurs situées immédiatement au nord de cette ville. Il engage alors un violent combat où il doit mettre en jeu peu à peu tous ses moyens : sa division de droite (*31e* D.) qui attaque de front les hauteurs de Bonviller-Frescati est mise, à un moment donné, dans une situation critique, si bien que la *8e* D. E. qui la suit doit lui envoyer

en toute hâte son artillerie, ses mitrailleuses et une brigade d'infanterie [1]; la *31e* D. I. n'est sauvée que grâce à l'intervention de la *42e* D. I., qui réussit à déborder la résistance française par l'est, entre la ligne Sionviller-Jolivet et la forêt de Parroy. Ce n'est qu'en pleine nuit que quelques faibles éléments du XXIe corps entrent dans Lunéville [2].

A l'est, la *7e* D. C., qui à la suite de son échec de la veille a perdu tout son mordant, demeure prudemment sur le flanc est du Ier C. B. R.; celui-ci se heurte au sud d'Avricourt à une forte résistance et, en cherchant à la déborder par l'ouest, est arrêté par le feu du fort de Manonviller. Sur le revers occidental des Vosges, le Ier C. B., les XIVe et XVe corps atteignent la Vezouse supérieure et prennent contact avec des arrière-gardes françaises au sud de cette rivière. Dans les Vosges, le XIVe C. R. progresse avec peine: la *28e* D. R. ne peut dépasser Raon-sur-Plaine, la *26e* D. R., qui remonte la vallée de la Bruche, est bloquée devant Rothau [3], la *19e* D. E. atteint le Champ de feu. La manœuvre initiale de la VIIe armée contre l'aile droite de la 1re armée française est donc de plus en plus compromise : le XIVe C. R. ne peut plus songer à atteindre le flanc et les derrières de cette armée que dans la région de Badonviller-Raon-l'Étape.

Le 22 août au soir, devant la résistance rencontrée par ses deux armées, le kronprinz de Bavière se contente d'ordonner pour le lendemain un regroupement de ses unités.

A l'aile droite, le IIIe corps bavarois, ayant sous ses ordres les *4e*, *8e* et *10e* D. E. constituées en un « corps d'Ersatz » et la D. C. B., couvrira le flanc droit face à Nancy sur la ligne générale Manhoué-Maixe [4]. Au centre, les XXIe corps et IIe C. B. serreront sur la Meurthe de part et d'autre de Lunéville; le Ier C. R. B. sera disloqué : la *5e* D. B. R. restera en

1. *Carnet du Vizefeldwebel Hartramph* : *32e* brigade, Ersatz-Bataillon, *29e* brigade d'Ersatz, *8e* D. E. — *Historique du 258e d'artillerie de campagne* (en 1914, groupes d'Ersatz des *29e* et *65e* régiments d'artillerie, affectés à la *8e* D. E.), p. 3.

2. *Unser XXIe A. K. im Weltkrieg.*

3. *Historique du* 180e *R. I.* (26e D. R.). Ce régiment a engagé à Tothau 7 compagnies et a perdu 10 officiers tués (dont 1 chef de bataillon et 3 commandants de compagnie), 3 officiers blessés (dont 1 chef de bataillon), 84 hommes tués, 178 hommes blessés, 17 disparus.

4. Von Ruith, *loc. cit.*, p. 308.

réserve d'armée dans la région d'Avricourt; la 1re D. B. R., cédant une brigade au général von Brug chargé de l'attaque du fort de Manonviller, sera affectée au Ier C. B. A l'est, la VIIe armée s'efforcera également d'atteindre la Meurthe entre Baccarat et Raon-l'Étape.

Aussi la journée du 23 août n'est-elle marquée que par des événements peu importants : à l'aile gauche le commandant du XXIe corps fait son entrée solennelle à Lunéville [1]. Entre Vezouse et Meurthe, les Ier C. B., XIVe et XVe corps, progressent lentement : le commandement a l'impression que dans cette région les forces françaises se sont installées derrière la Blette, dans leurs anciennes positions de couverture et qu'elles veulent y résister sérieusement [2]. Tandis que les XIVe et XVe corps attaquent de front entre Saint-Pole et Badonviller, le Ier C. B. amorce un mouvement tournant pour déborder par l'ouest la résistance ennemie en direction de Brouville. Mais ce mouvement n'atteint pas son plein développement. Le gros de ce corps d'armée ne peut franchir la Blette.

Dans les Vosges, le XIVe C. R. descend la vallée de la Plaine jusqu'à Allarmont avec sa *28e* D. R. et remonte la vallée de la Bruche jusqu'à Saint-Blaise, avec sa *26e* D. R. Plus au sud, la *19e* D. E. a traversé le Champ de feu et est arrivée dans la région de Bellefosse.

En somme, le 23 au soir, le front des VIe et VIIe armées est sensiblement rectiligne et la poursuite allemande est devenue purement frontale. La résistance française s'est accentuée particulièrement au voisinage des Vosges. Ni l'aile droite, ni l'aile gauche française n'ont pu être enveloppées.

IX

LA DÉCISION DE MOLTKE DU 23 AOUT

Pendant que les VIe et VIIe armées allemandes poursuivaient les armées françaises de Lorraine, de Moltke avait été amené, au G. Q. G. de Coblence, à examiner, le 23 août, la situation nouvelle créée par la victoire rapide de son

1. *Unser XXI A. K. im Weltkrieg.*
2. *Carnet du lieutenant Mebert du 20e R. I. bavarois* (Ire C. B.).

aile gauche et les directives qu'il convenait de donner au kronprinz de Bavière en fonction de cette situation particulière comme de la situation générale.

Nous avons vu que, d'après le plan initial, le groupement des VIe et VIIe armées avait pour mission :

1° d'assurer la couverture du flanc gauche de la masse principale des armées allemandes — en particulier en accrochant les forces ennemies de Lorraine pour empêcher qu'elles ne fussent enlevées par voies ferrées vers l'aile gauche française;

2° d'intervenir éventuellement, par Metz et la région au sud, dans les combats qui se livreraient sur la rive gauche de la Moselle (Ve armée — kronprinz impérial);

mais que, d'autre part, de Moltke avait également songé à prélever sur ces armées, une fois la bataille initiale livrée en Lorraine, un certain nombre d'unités pour renforcer, comme le désirait Schlieffen, son aile droite en Belgique et dans le nord de la France.

Le kronprinz impérial ayant annoncé, le 21 août, qu'il avait remporté une grande victoire en Woëvre, il ne pouvait être question de faire intervenir la VIe armée sur la rive gauche de la Moselle, la Ve armée paraissant se tirer d'affaire avec ses seules forces.

Tout le problème consistait donc pour de Moltke à savoir s'il devait laisser le kronprinz de Bavière continuer son offensive, avec toutes ses forces, ou bien s'il était préférable, pour renforcer l'aile droite en Belgique, de prélever sur lui quelques corps d'armée, donc de diminuer sa puissance offensive.

Le 23 dans la journée, de Moltke se prononce pour la première de ces deux solutions et ordonne au kronprinz de Bavière de « *continuer son offensive en direction du sud, pour refouler les Français vers le sud-est, et, en particulier, couper les forces importantes qui se trouvaient encore dans les Vosges* [1] ». Il confirme donc la manœuvre amorcée la veille par le kronprinz de Bavière.

Quelles sont les raisons qui ont pu déterminer de Moltke à renoncer encore une fois à renforcer son aile droite, donc à ne pas tenir compte de l'avertissement cent fois répété par

1. Von Ruith, *loc. cit.*, p. 308.

Schlieffen : « Ayez une aile droite très forte, toujours plus forte? »

Les raisons invoquées par les partisans de Moltke sont d'ordre matériel et technique.

La plus importante d'entre elles aurait été la situation du réseau ferré belge. Ce réseau, en grande partie détruit, n'aurait pas permis, paraît-il, de transporter des corps de Lorraine vers l'aile droite; une seule ligne, la ligne Aix-la-Chapelle-Liége-Bruxelles était réparée et disponible, et jusqu'à Louvain seulement; or elle était employée, le 23 août, au transport du IXe C. R. rameuté des côtes du Schleswig vers la Belgique. Les corps de Lorraine, envoyés en renfort dans le nord, auraient donc rejoint l'aile droite beaucoup trop tard, vu que cette aile était déjà engagée sur la Sambre dans une bataille dont on attendait une décision favorable d'un moment à l'autre.

La seconde raison invoquée est l'impossibilité où l'on se serait trouvé de ravitailler une nouvelle masse de troupes derrière les armées de von Kluck et von Bülow.

Nous ne démontrerons pas ici, faute de place, le peu de fondement de cette argumentation, cela nous entraînerait trop loin. Pour nous, les raisons matérielles et techniques invoquées par les partisans de Moltke n'ont aucune valeur; elles en ont d'autant moins qu'elles émanent en particulier du colonel von Tappen, chef de la section des opérations du G. Q. G. allemand en août 1914 [1].

A notre avis ce sont uniquement des considérations d'ordre moral qui ont amené de Moltke à prendre sa décision du 23 août.

A cette date le plus grand optimisme régnait au G. Q. G. : la veille au soir, le kronprinz impérial avait annoncé qu'il avait remporté une grande victoire en Woëvre; dans la journée, le duc de Wurtemberg avait fait savoir à son tour que son armée était également victorieuse; plus au nord, von Bülow avait passé la Sambre croyant n'avoir en face de lui que « trois divisions de cavalerie soutenues par quelque infanterie ». Victoire en Lorraine, en Woëvre et dans les Ardennes! Et, sur la Meuse et la Sambre, la proportion des forces pré-

1. Von Tappen, *Bis zur Marne*.

sumées en présence est tellement à l'avantage des armées allemandes (quinze corps allemands contre huit à neuf corps français et anglais) que l'issue de la bataille ne peut paraître douteuse. Or, la masse principale de l'armée allemande étant victorieuse de Thionville à Mons, qui pourrait désormais l'arrêter? Pour y parvenir il faudrait que le généralissime français trouvât de nouvelles forces; où les prendrait-il? A l'intérieur, sur les Alpes, en Algérie? Bien faibles seraient ces renforts. Sur son aile droite?

Là est la seule chance de salut de l'armée française : il faut arracher cette chance au Haut Commandement ennemi en l'empêchant de prélever des forces sur le gros de son ancienne masse offensive de Lorraine et pour cela il n'y a qu'un moyen : laisser aller les VIe et VIIe armées déjà lancées à la poursuite des armées françaises.

Et au G. Q. G., en cette journée du 23 août, les imaginations travaillent fiévreusement : on ne juge plus les événements objectivement; on considère l'écrasement de l'aile gauche franco-anglaise comme acquis; on ne se dit pas que la décision sur ce point peut être incomplète, que l'ennemi peut échapper, qu'une nouvelle rencontre sera peut-être nécessaire, et contre des armées renforcées cette fois. Non, on voit déjà l'aile droite française rejetée sur les Vosges, son centre et son aile gauche battus et refluant au loin, en désordre, et le « mur d'airain » de l'armée allemande s'avançant à leur suite au cœur de la France. On sous-estime le soldat français, on sous-estime le commandement français. Et comment pourrait-il en être autrement, psychologiquement, quand on vit dans une atmosphère de victoire et qu'on a écrit deux ans plus tôt :

> Le Haut Commandement français, ainsi qu'on l'avoue d'ailleurs en France, est insuffisamment instruit pour la grande guerre [1]!

Il y a bien un point noir à l'horizon de la frontière orientale : la VIIIe armée allemande (Prittwitz von Gaffron) est en retraite vers la Vistule... la Prusse est envahie... Il faudra bientôt envoyer des renforts dans l'est; or, il n'y en a plus à l'intérieur... Raison de plus alors pour précipiter la décision sur le

1. Instruction de Moltke, n° 15108 /II du 12 octobre 1912.

front occidental! La continuation de l'offensive du kronprinz de Bavière ne pourra que hâter la débâcle française!...

Et de Moltke, entraîné par le tempérament offensif du kronprinz de Bavière, emporté par le courant d'optimisme de ces conseillers immédiats, approuvé sans doute par son souverain, lâche la bride à ses VIe et VIIe armées, et abandonne de plus en plus le plan de Schlieffen, « l'idée simple qui logiquement poursuivie était la meilleure garantie du succès [1] ».

L'aile gauche allemande se ruera vers la Haute-Moselle!... L'aile droite ne sera pas renforcée!...

X

LA CONTINUATION DE LA POURSUITE ALLEMANDE ET LA CONTRE-OFFENSIVE FRANÇAISE (24-26 AOUT)

Ainsi donc, le 23 août dans la journée, le kronprinz de Bavière reçoit l'ordre de continuer à poursuivre les 1re et 2e armées françaises en direction du sud en faisant effort avec son aile droite et en se couvrant face à Nancy [2], afin de les rejeter vers le sud-est et de couper la retraite aux forces qui se sont attardées dans les Vosges.

Le kronprinz Rupprecht prescrit en conséquence, le 23 au soir :

1° *A la VIIe armée* de prendre pour objectif la Meurthe supérieure de Saint-Dié à Baccarat, avec mission d'accrocher l'aile droite française;

2° *Au XXIe corps* de marcher sur Rambervillers par les deux rives de la Mortagne [3]; au *IIe C. B.* de franchir la Meurthe entre Blainville et Lunéville et de marcher sur Loromontzey et Essey-la-Côte, en s'échelonnant en arrière et à droite pour se couvrir face à Crèvechamps, Bayon et Charmes [4].

3° *Au IIIe C. C.* de réunir dans la région de Flin ses 7e et 8e D. C., qui se trouvent respectivement autour d'Avricourt et

1. *Principes du Haut Commandement.* Instructions secrètes, Berlin, 1911.
2. Von Kuhl, *Der Marne Feldzug*, p. 257. — Von Ruith, *loc. cit.*, p. 308.
3. *Unser XXI. Armée Korps im Weltkrieg*, p. 46.
4. Von Ruith, *loc. cit.*, p. 309

de Moncel pour pousser ultérieurement en direction de Rambervillers-Brouvelieures[1];

4° Au commandant du *III*e *C. B.* de continuer à assurer la couverture du flanc droit face à Nancy avec le groupement de forces dont il dispose (D. C. B., IIIe C. B., corps d'Ersatz), en suivant par échelons les progrès du IIe C. B.;

5° Au *I*er *C. B. R.* de passer une brigade de la 1re D. B. R. au Ier C. B. et l'autre brigade de cette division au détachement von Brug chargé de l'attaque du fort de Manonvillers ; enfin de laisser la 5e D. R. B. en réserve d'armée, dans la région d'Avricourt.

***

Terminer la bataille de Lorraine en rejetant l'aile droite française sur les Vosges et sur le Rhin était évidemment une solution élégante et séduisante [2], mais c'était aussi une manœuvre audacieuse, dont la réalisation impliquait une condition préalable : il fallait que le flanc droit de la masse d'attaque fût à l'abri de toute contre-offensive débouchant du front Nancy-Épinal ou plutôt du front Pont-à-Mousson-Épinal.

Le kronprinz avait chargé de cette couverture cinq divisions d'infanterie et une division de cavalerie, soit sensiblement le cinquième de ses forces. A première vue ces effectifs paraissent suffisants; mais quand on songe que le front Frouard-Épinal atteint 70 kilomètres, on est obligé de se dire que cette couverture était plutôt faible.

Certes le kronprinz avait des raisons très sérieuses de se montrer optimiste, mais la logique et la prudence exigeaient cependant que l'on renforçât l'aile droite de la VIe armée,

1. *Historique du 25e dragons* (7e D. C.), p. 35.

2. Qu'il nous soit permis de signaler ici la grave erreur commise par de nombreux historiens français : selon eux la VIe armée allemande se serait lancée vers la trouée de Charmes pour réaliser le double encerclement de l'armée française. Or, le 24 août, la VIe armée allemande attaquait en direction de Rambervillers, c'est-à-dire du sud et même du sud-est. Elle n'a attaqué, en direction de l'ouest, c'est-à-dire de Charmes, qu'à partir du 27 août, sous la contrainte des événements et en vertu d'une directive de Moltke de cette même date.

donc qu'on ne laissât dans la région de Badonviller, c'est-à-dire au pivot de la conversion, que les forces strictement nécessaires pour accrocher l'aile droite de l'armée française. Ce regroupement de forces était d'autant plus indiqué que, pour exécuter la manœuvre enveloppante prescrite par de Moltke, il fallait exercer dans la région de Lunéville une pression plus forte que sur le front de la 7e armée. Il était d'ailleurs facile au kronprinz Rupprecht de prélever, le 23 au soir, des forces sur son aile gauche pour renforcer son aile droite, car certaines unités (D. E. G., Ier C. B. R.) étaient en seconde ligne. Or, dans le dispositif du kronprinz la pression exercée au pivot était supérieure à celle exercée à l'aile marchante (douze divisions et demie entre Blamont et Provenchères, contre cinq entre Blamont et Blainville, cinq en couverture du flanc droit, une demie devant le fort de Manonviller) (voir croquis *Revue* du 15 septembre).

Quoi qu'il en soit, l'ordre du kronprinz du 23 au soir aboutit, le 14 au matin, à un « lâchez tout » pur et simple et brutal des VIe et VIIe armées, dans le dispositif où elles se trouvaient la veille au soir.

***

La journée du 24 août. — Le 24 au matin, la marche en avant des armées du kronprinz de Bavière reprend sur tout le front compris entre la Bruche et la Seille. La 1re armée française s'étant accrochée au nord de la Meurthe supérieure, tandis que la 2e armée s'est repliée vers l'ouest derrière la Meurthe inférieure et la Mortagne, l'avance des armées allemandes est beaucoup plus accentuée dans la région de Lunéville qu'au voisinage des Vosges.

La VIIe armée est obligée de combattre sur tout son front : son aile gauche ne peut dépasser la ligne Saales-Celles (XIVe C. R.), Pierre Percée-Neuf Maisons (XVe C.). Plus à l'ouest la progression est un peu plus marquée : le XIVe corps entre à Baccarat, le Ier C B. passe la Meurthe entre Baccarat et Flin et pousse ses avant-gardes sur Fontenoy-la-Joute (2e D. B.) et Badménil (Ire D. B.). Quant au XXIe corps, il a perdu le contact de l'ennemi et sa cavalerie ne le reprend qu'au cours

de l'après-midi, à 25 kilomètres de Lunéville, à Xaffévillers [1] : aussi effectue-t-il une simple marche militaire, à la fin de laquelle sa *31*e division atteint Gerbéviller et Vallois par Xermaménil, sa *42*e division Saint-Pierremont par Moyen. De son côté, le IIe C. B. pousse sa division de gauche (*3*e D. B.) sur Venezey par Mont-sur-Meurthe et Franconville, pendant que son autre division commence à franchir la Meurthe à Damelevières et Blainville.

Conformément aux ordres donnés, les deux divisions du IIIe C. C. (*7*e et *8*e D. C.) se sont réunies dans la région sud de Flin.

Quant au groupement de flanc-garde, il a glissé légèrement vers le sud : D. C. B. de Donjeux sur Hénaménil; IIIe C. B. de Delme sur Château-Salins; 10e D. E. de Monjeux sur Delme et Manhoué.

Tout semble donc, le 24 vers midi, marcher à souhait : la conversion des VIe et VIIe armées est admirablement commencée; que le XXIe corps effectue encore une étape semblable à celle qu'il a faite dans la journée et le gros de la 1re armée française sera coupé d'Épinal, acculé aux Vosges moyennes et obligé de combattre face au nord-ouest, donc avec un front renversé.

Mais, dans l'après-midi, quelques renseignements envoyés par le corps d'aile droite viennent troubler un instant ces belles espérances : le IIe C. B. a débouché avec peine au sud de la Meurthe; sa division de gauche (*3*e D. B.) a été obligée de s'engager au sud de Lamath; sa division de droite (*4*e D. B.) a eu beaucoup à souffrir de l'artillerie française en franchissant la Meurthe et n'a pas pu passer entièrement sur la rive sud [2]; de plus, elle a signalé l'approche de colonnes ennemies venant de Rosières ainsi que la présence de forces importantes retranchées autour de Bayon[3]. Plus au nord, la *4*e D. E., qui s'était établie face à l'ouest, a été attaquée dans la région de Drouville [4] et la *8*e D. E., déjà parvenue sur le Sanon, est remontée vers Serres pour la soutenir.

1. *Unser XXI. Armeekorps im Weltkriege*, p. 46.
2. *Bayerische Pionniere im Weltkriege*, p. 14
3. Von Ruith, *loc. cit.*, p. 310,
4. Von Gottberg, *Als Adjutant durch Frankreich und Belgien*

Mais, malgré les avertissements du commandement du IIe C. B., le kronprinz de Bavière, entraîné à nouveau par son tempérament, décide, le 24 au soir, de continuer à poursuivre sans répit. Les renseignements de la journée n'ont-ils pas annoncé que, devant le XXIe corps, l'ennemi continuait à se replier vers le sud[1], ce qui favorisait la manœuvre allemande et que des masses ennemies se trouvaient encore à l'est de Rambervillers? Le kronprinz ordonne donc au XXIe corps de pousser dès l'aube sur Grandvillers (ouest de Brouvelieures), au IIe C. B. de porter sa colonne de gauche (*3e* D. B.) sur Padoux et de couvrir le flanc droit avec sa colonne de droite (*4e* D. B.) face à Bayon[2].

Le kronprinz de Bavière est même si confiant qu'il consent à dégarnir son aile droite pour répondre à une demande de secours du kronprinz impérial (Ve armée), dont l'aile sud est menacée d'être enveloppée entre Conflans et Étain : il lui donne la *10e* D. E.[3].

Cependant, pour parer à toute éventualité, il pousse la D. C. B. sur Lunéville, la 5e D. R. B. sur Einville, en soutien du IIe C. B., et prescrit au IIIe C. B. de gagner au cours de la nuit même la région nord de Lunéville[4].

***

Journée du 25 *août.* — Mais le 25 au matin, la situation s'aggrave brusquement; le kronprinz apprend que non seulement l'ennemi a repris son attaque de la veille au nord-ouest de Lunéville, mais qu'il est passé à l'offensive sur tout son front, de la Seille aux Vosges.

A la VIIe armée, le XVe corps, attaqué au nord de Raon-l'Étape, demande aux XIVe corps et XIVe C. R. de pousser vigoureusement sur Saint-Dié pour le dégager[5]; plus à

1. Radio de la *8e* D. C. à la VIe armée, 24 août, 22 h. 30: « Division à Domptail; ennemi à Bazien, Menil, semble se replier vers le sud. »

2. Von Ruith, *loc. cit.*, p. 310.

3. Radios et carnets de prisonniers.

4. *Historique du 6e R. I. B.* (*6e* D. B.), p. 28. — *Historique du 11e* R. I. B. (*6e* D. B.), p. 15.

5. Radio de la VIIe armée à Gouverneur de Strasbourg, 25 août, 9 h.50 : « Transmettre le plus rapidement possible à XIVe C. R. à Saales, XVe corps attaqué à Raon-l'Étape. Nécessaire que XIVe C. R. marche sur Saint-Dié. »

l'ouest, le IIIe C. C. et le Ier C. B. ne peuvent déboucher des bois de Fontenoy; au XXIe corps, la *42e* division, surprise en partie dans ses cantonnements par nos feux d'artillerie, cherche en vain à progresser dans la région de Xaffevillers [1], pendant qu'entre Vallois et Remenoville, la *31e* division est obligée de faire face à la fois au sud et à l'ouest pour répondre aux attaques qui débouchent de Bayon et d'Essey-la-Côte [2].

Mais c'est surtout dans la région de Lunéville que la situation devient critique : au nord-ouest de Gerbéviller la *3e* D. B. et les éléments de la *4e* D. B., qui ont passé la Meurthe à Blainville, sont contre-attaqués de trois côtés à la fois et refoulés derrière la Mortagne. Au nord de la Meurthe, la *5e* D. R. B., qui a été intercalée dans le front, est tellement pressée et subit de telles pertes dans la forêt de Vitrimont que la D. C. B. est obligée d'engager tous ses éléments de feux pour la soutenir [3]; la *4e* D. E., déjà fortement éprouvée la veille, est sérieusement menacée dans la région de Serres, ainsi d'ailleurs que la *8e* D. E. à sa droite; le IIIe C. B., qui a marché toute la nuit et qui n'est arrivé qu'à l'aube à Maixe et Einville avec des troupes épuisées, est obligé, lui aussi, de faire face à l'ouest et de s'engager à fond en direction de Crévic (*6e* D. B.) [4] et de Courbesseaux (*5e* D. B.) pour dégager le corps d'Ersatz. En fin de journée, il sera contraint de se replier partiellement après avoir subi de lourdes pertes [5].

C'en est fini de la poursuite joyeuse et de l'enveloppement de la 1re armée française : la VIe armée allemande, menacée elle-même d'être enveloppée, est obligée de passer à la parade

1. *Unser XXI, Armeekorps im Weltkriege.*

2. Von Ruith, *loc. cit.*, p. 311.

3. Radio de la D. C. B. à la VIe armée, 25 août, 13 heures : « D. C. B. a engagé ses éléments de feux dans le combat de la 5e D. R. B. Se porte avec le reste sur Rehainviller.

4. Radio de la D. C. B. à la 6e armée, 25 août, 12 h. 45 : « La *6e* D. B. se porte par Maixe sur le bois de Crevic ».

5. *Historique du 6e R. I. B.* p. 31 « Toujours de nouveaux bataillons sont jetés dans la bataille. Notre *6e* régiment avance, lui aussi. Nous pénétrons dans les bois de Crévic, mais au prix de quelles pertes! Il est impossible de continuer à progresser dans un tel enfer d'artillerie... le soir vient lentement, le régiment est ramené en arrière... les compagnies sont réduites en pièces, une grande partie des chefs sont tués et blessés....

Historique du 2e R. I. B., p. 16. « A 8 heures du soir la division se replie par ordre supérieur sur Einville-la-Rochelle. »

sur tout son front. Le kronprinz de Bavière rappelle en toute hâte la *10e* D. E. qui est déjà en route pour Metz et la dirige à marches forcées sur Moncel pour parer au débordement de son aile droite[1]. Il prescrit à la VIIe armée de renvoyer immédiatement vers le Ier C. R. B., c'est-à-dire au nord-ouest de Lunéville, la *1re* brigade de réserve bavaroise qui a été donnée deux jours auparavant au Ier C. B. [2]; il lui ordonne même d'envoyer dans cette région toutes les disponibilités du Ier C. B. [3]. Enfin il va jusqu'à dégarnir, tant la situation est critique, le détachement de siège du fort de Manonviller et lui enlève quatre bataillons d'infanterie sur six, deux bataillons d'artillerie lourde sur cinq, pour secourir le Ier C. B. R. [4].

Journée du 26 *août.* — Le 26 août la situation de l'aile droite ne s'améliore pas : le Ier C. B. R., entre Sanon et Meurthe, et le IIe C. B., le long de la Mortagne, subissent de lourdes pertes et sont menacés à tout moment d'être enfoncés; le IIe C. B. est refoulé jusqu'aux abords de la Meurthe et même dans la zone d'action du fort de Manonviller [5]; il perd à Blainville son équipage de ponts et n'a plus aucune liaison avec ses parcs et convois; de plus, son repli fait perdre au XXIe corps sa ligne de communication par l'ouest du fort de Manonviller. Plus au nord, dans la région de Serres, le IIIe C. B. et les divisions d'Ersatz s'accrochent péniblement au terrain et se retranchent fiévreusement; les troupes sont épuisées, les bruits

1. *Carnet du lieutenant Strumpen* (*40e* Brigade-Ersatz-Bataillon). 25 août « A 2 heures ordre d'aller à Delme pour être transporté à Ars par voie ferrée; puis contre-ordre sur Chambrey. »

Carnet du sous-officier Bruns (*26e* Brigade-Ersatz-Bataillon). « 25 août : Ordre d'aller à marche forcée soutenir les Bavarois. »

Carnet du sous-officier Willmer (*40e* Brigade-Ersatz-Bataillon). « 25 août : Ordre d'aller à Metz, contre-ordre ensuite. Les Français menacent l'artillerie bavaroise. »

2. Radio de la VIe armée à VIIe armée, 25 août, 12 h. 10.

3. Radio de la VIe armée, 25 août, 16 h. 15 « Mettre en marche immédiatement par Saint-Clément tous les éléments du Ier C. B. disponibles dans la région de Baccarat; devront être arrivés demain de bonne heure sur le champ de bataille au nord de Lunéville. »

4. *Artilleristische Monatshefte*, mai-juin 1921.

5. *Carnet du sous-officier Lotter* (*5e* R. I. R. bavarois, *4e* D. B.). « 26 août : Cela va bien tout d'abord, mais peu après la brigade s'enfuit en désordre. »

les plus étranges circulent dans leurs rangs : la cavalerie ennemie a percé et se trouve déjà sur les derrières de la VIe armée [1]; on aurait même envoyé en toute hâte une compagnie d'infanterie pour faire sauter le pont sur la Loutre Noire [2].

Alors c'est le rameutement anxieux de toutes les forces possibles vers l'aile droite : les *7e* et *8e* D. C. reçoivent l'ordre de se trouver le soir même dans la région nord de Lunéville où elles se mettront à la disposition du IIIe C. B. [3]; les éléments non engagés de la D. C. B. sont rameutés sur Château-Salins et Delme; la division d'Ersatz de la Garde est appelée de Badonviller et poussée d'abord sur Ley, puis sur Château-Salins [4]; la *55e* brigade d'Ersatz est embarquée à Mullheim dans le duché de Bade et débarquée également à Château-Salins [5]; la *60e* brigade de réserve est prélevée dans les Vosges sur la *30e* D. R., embarquée à Schirmeck et envoyée sur la Seille aux côtés de la D. E. G. [6]. La Landwehr elle-même est mise en ligne; avec les unités qui formaient la garnison de Germersheim et qui ont été envoyées le 19 dans la zone des étapes on constitue une division provisoire qui prend le nom de *1re* division de Landwehr bavaroise (Ie D. L. B.) et que l'on envoie au nord de Lunéville [7]. A la place de Strasbourg on enlève la *60e* brigade de Landwehr que l'on dirige sur Cirey derrière la VIIe armée [8].

Bien grave dut être en cette soirée du 26 août la situation de l'aile droite allemande, car de l'aveu même des écrivains allemands toutes les routes de la région comprise entre Gerbéviller et Château-Salins étaient encombrées de colonnes de troupes et de convois, qui, les unes remontaient vers le nord, les autres refluaient vers l'est. Dans la nuit du 27,

1. Von Gottherg, *loc. cit.*, p. 40. « A Chambrey! Mais vous ne pouvez plus y aller! Une division de cavalerie française a percé. »

2. *Carnet du sous-officier Bruns* (*26e* B. E. B.).

3. *Historiques des 25e et 26e dragons.* — Radio de la VIe armée à IIIe C. C., 26 août, 11 h. 10 : « Rassembler d'ici ce soir 7e et 8e D. C. au nord de Lunéville. »

4. *Document et carnet du lieutenant Immanuel* du 5e bataillon d'Ersatz de la Garde.

5. *Carnets Gräb* (*56e D. E. B.*) *et Wahrer* (*58e V. B. B.*).

6. *Historique du 60e réserve et du 82e Landwehr* qui formèrent une brigade provisoire.

7. *Carnets de prisonniers.*

8. *Carnets de prisonniers.*

il n'y avait plus, à un moment donné, pour couvrir Lunéville qu'une seule compagnie, qui tenait le faubourg ouest de la ville [1].

XI

LA DÉCISION DE MOLTKE DU 25 AOUT

Ainsi donc en vingt-quatre heures les rôles avaient été complètement renversés en Lorraine; lancées à la poursuite des armées françaises pour les accrocher et leur porter le coup de grâce, les VIe et VIIe armées allemandes avaient tant et si bien fait qu'elles avaient été accrochées elles-mêmes sur tout leur front et qu'elles étaient tombées dans une situation critique. L'initiative des opérations était, dans cette région, repassée brusquement aux mains du Haut Commandement français et celui-ci, profitant du désarroi de son adversaire contraint à la parade, avait désormais toute liberté d'action pour manœuvrer comme il l'entendait : il pouvait, avant que cet adversaire se fût ressaisi et se fût rendu compte du danger qu'il courait, retirer des forces de son front et les porter à son aile gauche, manœuvre que de Moltke avait voulu éviter coûte que coûte. C'était là une lourde menace pour l'avenir!

Mais l'accrochage général de l'aile gauche allemande avait eu aussi une conséquence immédiate et des plus graves.

Le 25 août au soir, de Moltke avait estimé qu'il était grand temps de porter secours à la VIIIe armée en Prusse orientale, et avait décidé que six corps d'armée seraient prélevés dans ce but sur l'armée allemande de l'ouest : deux sur son aile droite, deux sur son centre, deux sur son aile gauche.

Or le centre, menacé sur son flanc sud, en Woëvre, n'avait pu céder qu'un seul corps, le Ve; l'aile gauche, en pleine crise, n'avait rien pu fournir. Force avait donc été à de Moltke de prendre tout d'abord les deux corps de l'aile droite (XIe corps et corps de réserve de la Garde).

1. La 7e D. C. marcha pendant toute la soirée du 26 et pendant toute la nuit du 26 au 27. Elle fit 75 kilomètres en vingt-six heures. Elle fut embouteillée à plusieurs reprises entre Gerbéviller et Lunéville et dans cette dernière ville. Les historiques des 25e et 26e dragons signalent que, par moments, trois ou quatre colonnes marchaient parallèlement sur la même route.

Quatre jours après (30 août), de Moltke, à la nouvelle de la victoire de Tannenberg, estimera que les renforts envoyés à la VIIIe armée sont suffisants et maintiendra sur le front occidental les quatre autres corps primitivement désignés.

Or, il n'est pas douteux que si la contre-offensive française du 25 août n'avait pas été déclanchée, de Moltke aurait fait embarquer en premier lieu les corps d'armée du kronprinz de Bavière, attendu que celui-ci n'avait qu'une mission secondaire et que ses corps pouvaient être enlevés dès le 27, tandis que ceux de l'aile droite, obligés de regagner par étapes la région Aix-la-Chapelle-Saint-Vith, ne pouvaient être embarqués qu'à partir du 30 août.

L'aile droite allemande aurait donc, selon toute vraisemblance, conservé deux corps de plus, corps que nous aurions retrouvés sur la Marne et à la IIe armée, celle qui donna le signal de la retraite.

XI

CONCLUSION

En résumé, nous pouvons tirer deux grands enseignements des opérations de Lorraine du mois d'août 1914.

Du côté allemand, le kronprinz Rupprecht de Bavière et ses conseillers ont entraîné le faible de Moltke, déjà trop enclin à leur être agréable, à prendre des décision contraires à l'intérêt général et ont laissé échapper — par excès d'esprit offensif, par manque de sang-froid et de réflexion — l'occasion de nous infliger une défaite écrasante : ils portent ainsi une lourde part de responsabilité dans la défaite allemande de la Marne.

Du côté français, notre offensive de Lorraine a exercé la plus grande influence sur les décisions de Moltke. Elle l'a amené : 1° le 16 août, à renforcer son aile gauche de six divisions, qui auraient pû être portées derrière son aile droite et apparaître ultérieurement dans la région de Paris ; 2° le 18 août, à autoriser le kronprinz de Bavière à prendre l'offensive, en grande partie parce qu'il avait été renforcé par ces six divisions ; 3° le 23 août, à renoncer une seconde fois à constituer un

échelon de deuxième ligne derrière son aile droite, afin de permettre au kronprinz de continuer sa poursuite en direction du sud — ce qui donna au général de Castelnau l'occasion de le contre-attaquer dans son flanc droit et d'immobiliser, de concert avec le général Dubail, les forces des VIe et VIIe armées jusqu'au 5 septembre, les empêchant ainsi d'être transportées en temps voulu vers Paris; 4° enfin, le 26 août, à prélever deux corps d'armée sur son aile droite chargée de la décision et non sur son aile gauche, chargée d'une mission secondaire et trop forte pour cette mission, et cela parce que cette aile gauche, attaquée sur tout son front, était incapable de lui donner un bataillon. Or, ces deux corps manquèrent à von Bülow le 9 septembre au sud de la Marne.

Notre offensive de Lorraine a donc eu des résultats positifs : de conséquence en conséquence, elle a contribué à disloquer le plan allemand, et, de ce fait, elle a été une des prémisses heureuses de la victoire de la Marne.

— COMMANDANT KOELTZ

MARIE KALERGIS-MOUKHANOW

NÉE NESSELRODE[1]

(1822-1874)

« Applique ton esprit, en cheminant, à faire, le soir, des visages d'hommes et de femmes, lorsque le temps est mauvais... Que de grâce et de douceur se voit dans les visages!... »

LÉONARD DE VINCI

I

LA FAMILLE

Quoiqu'ils aient inscrit leur nom avec honneur dans les annales de la Russie, les Nesselrode sont d'origine allemande. Leur manoir héréditaire dressait ses vieilles tours féodales en pays rhénan, proche Solingen-sur-la-Wupper. Vers le milieu du XVIIIe siècle, des cadets de cette maison les Nesselrode-Ereshoven, parcoururent les contrées voisines de l'Allemagne, cherchant fortune. Les Moscovites les accueillirent à merveille. Un sourire de la grande Catherine, une signature au bas d'un ukase, et le comte Guillaume Nesselrode [2], envoyé extraordinaire et ministre pléni-

1. Dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er août 1910, sous le titre *L'Inspiratrice de la Symphonie en blanc majeur*, M. Ernest Seillière a analysé avec exactitude et finesse le recueil de madame La Mara, *Marie von Moukhanof-Kalergis in Briefen an ihre Tochter*, Leipzig, Breitkopf et Hærtel, 1907 (2e édit., 1911).

2. Le comte Guillaume Nesselrode (1728-1810), était d'abord venu en France, sous Louis XV. Nommé colonel agrégé au Royal-Allemand, grâce au patronage de M. de Choiseul, il perdit cette place, à la chute de son protecteur.

potentiaire, s'en allait représenter le gouvernement russe à Lisbonne, puis à Berlin.

Plus brillante encore fut la carrière de son fils Charles [1]. Grâce à la protection et à la constante faveur des tzars Alexandre Ier, Nicolas Ier et Alexandre II, il sut rester ministre des Affaires étrangères et chancelier de l'Empire russe pendant quarante années consécutives, malgré les révolutions, les guerres et les changements de règne.

Comme beaucoup de gentilshommes au service du tzar, sincèrement Russes de cœur, mais Allemands de naissance, le comte Charles Nesselrode conservait en sa nouvelle patrie les habitudes simples et patriarcales de ses ancêtres [2]. Et l'aristocratie de Saint-Pétersbourg voyait avec étonnement ce très haut et très puissant dignitaire, ce diplomate redouté des Cabinets de l'Europe, se confiner de parti pris dans ses affections de famille et l'amitié la plus intime. Les soirs où les devoirs de sa charge ne le retenaient pas impérieusement auprès des souverains ou des ambassadeurs, les soirs où il était vraiment son maître, avec quelles délices ne revenait-il pas se recueillir en son hôtel, vis-à-vis du palais d'Hiver, parmi ses proches! A l'en croire, c'est là seulement qu'il oubliait les soucis de la politique et, entre toutes les splendeurs de Pétersbourg, son asile de prédilection, son paradis, c'était le petit salon particulier de la comtesse Charles Nesselrode.

Les époux s'accordaient comme deux jeunes mariés. Chaque jour, le chancelier se remémorait avec plaisir l'après-midi de janvier 1812 où, se jetant aux pieds [3] de la petite comtesse Gouriew, fille du ministre des finances et des apanages, il l'avait suppliée de bien vouloir devenir sa femme. Le premier, il avait su discerner les solides qualités de sa fiancée, alors que ses beaux-parents les soupçonnaient à peine. Ces mérites lui semblaient donc attester sans cesse

1. Ukase de l'impératrice Catherine II au collège des Affaires étrangères, daté de Pétersbourg 13/25 septembre 1778. Cf. *Lettres et papiers du Chancelier Comte de Nesselrode*, publiés par le comte A. de Nesselrode, Paris, Lahure, t. I, p. 57.

2. Né à Lisbonne en 1780, mort à Pétersbourg en 1862.

3. Madame Kalergis affirmait quelquefois en riant : « Les déclarations à genoux sont les seules bonnes et valables ». (Cf. Sir Horace Rumbold, *Recollections of a Diplomatist*, London, Edward Arnold, 1902, vol. I, p. 257.)

la sûreté de son coup d'œil et la rectitude de son jugement. Quel homme d'État se lasserait d'une satisfaction aussi douce?... Lorsqu'il perdit sa compagne, le 18 août 1849, le chancelier put affirmer, sans craindre de provoquer des sourires, qu'il lui devait trente-sept années de bonheur [1]. Nulle déception ne l'ayant attristé au cours de cette longue période de vie commune, il n'avait pas été contraint de retoucher d'une main sévère le portrait flatteur qu'il s'en était tracé jadis, une fois pour toutes.

Cependant, ses contemporains étaient moins enthousiastes de la comtesse. Ils en parlaient brièvement, comme d'une femme parfaite. La société de Pétersbourg maugréait contre ses façons trop solennelles. Sans doute, madame Swetchine, qui lui devait beaucoup, célébrait ses vertus avec une gratitude passionnée, et M. de Falloux s'en faisait volontiers l'écho retentissant [2]. Il n'en reste pas moins que la comtesse Charles était peu divertissante. Une Française plutôt impartiale qui l'avait connue en 1835 à Bade, la baronne de Montet, n'hésitait pas à la proclamer « la personne du monde la plus raide et la plus sérieuse [3] ».

Cette grande dame un peu guindée, gardienne vigilante des traditions de sa caste, incapable de commettre une faute de goût, apparaissait comme une éducatrice incomparable. Outre son fils Dmitri, futur conseiller d'État et grand maître de la cour, elle élevait on ne peut mieux ses deux filles : Hélène, plus tard comtesse Michel Chreptowitch, et Mary, qui épousa en 1839 un diplomate saxon, le baron Seebach. Aussi le cousin du chancelier, le lieutenant-général comte Frédéric Nesselrode, commandant la gendarmerie de Varsovie, se confondit-il en remerciements, lorsque la comtesse Charles lui offrit de recueillir chez elle sa fille unique, la petite Marie.

1. *Lettres et Papiers du Chancelier Comte de Nesselrode*, vol. II, p. 75.

2. « ... la comtesse de Nesselrode, dont le visage et la taille étaient aussi nobles qu'imposants. Les gens qui ne la voyaient qu'officiellement ou rapidement lui avaient fait une réputation de raideur et de sévérité. C'était une erreur et une injustice. » Comte de Falloux, *Mémoires d'un Royaliste*, Paris, Perrin et Cie, 1888, t. I, p. 127.

3. *Souvenirs de la baronne de Montet*, Paris, Plon, 1914, p 249.

***

D'où vient que la femme du chancelier ne balançait pas à se charger d'un quatrième enfant, malgré ses lourdes responsabilités de famille et tant d'obligations officielles? Elle avait pitié de sa nièce. Peu d'orphelins excitent plus de compassion que ceux dont les parents se sont dit un adieu éternel, après d'affreux déchirements. Or, depuis quelques mois, Frédéric Nesselrode se plaignait amèrement de son ménage. Ses cousins ne connaissaient pas au juste ses griefs, car ils ne le voyaient que de loin en loin. A cette époque, le voyage de Varsovie à Pétersbourg durait plusieurs jours, coûtait fort cher, et Frédéric, très économe de son naturel, craignait extrêmement la dépense. Toutefois, le chancelier, qui n'avait jamais applaudi au mariage de son cousin avec mademoiselle Thecla Gorska, éprouvait à l'égard de celle-ci une défiance instinctive. Non qu'elle ne fût vertueuse, aimable, séduisante, douée d'une de ces physionomies angéliques où la douceur s'allie à la beauté, comme la poésie, quelquefois, vient s'ajouter à l'éloquence; mais le chancelier estimait que ses qualités mêmes l'éloignaient de son mari. Et il ne se trompait guère.

Catholique jusqu'aux moelles, cette jeune Polonaise ressentait un malaise de jour en jour plus douloureux auprès de ce gentilhomme allemand, trop voltairien pour mériter le beau nom de catholique, et l'un des oppresseurs directs de la Pologne, puisqu'il commandait en personne la gendarmerie russe. En son exaltation religieuse et nationale, la pauvre Thecla Nesselrode se reprochait durement son mariage. N'avait-elle pas, double trahison, abandonné sa foi et sa patrie? Les idées les plus sombres tourmentaient son cerveau. Elle prenait la vie en exécration, finissant par se dire qu'elle n'était plus capable de rendre heureux son mari, encore moins d'élever convenablement sa fille.

Quoiqu'ils ne pussent soupçonner la gravité de cette crise, le chancelier et sa femme n'en vivaient pas moins dans l'inquiétude. La comtesse Charles, surtout, se promettait d'éclaircir ce mystère, dès la première occasion. Quand elle traversa Varsovie en 1828, le cousin Frédéric était juste-

ment en tournée d'inspection; mais comme elle tenait à se renseigner sur place, elle invita la cousine Thecla à venir la voir. Celle-ci s'empressa de répondre à son appel, accompagnée d'une servante qui donnait la main à une enfant adorablement blanche, blonde et rose, la petite Marie Nesselrode.

A peine fut-elle entrée que les contractions de sa physionomie, ses yeux égarés, la détresse de ses attitudes alarmèrent la comtesse Charles : la cousine Thecla semblait demi-folle. Cette impression pénible s'accrut, lorsque, sans aucun préambule, la visiteuse se mit à lui décrire ses angoisses de tous les instants. Elle se sentait tellement détachée de la terre que la petite Marie elle-même, jusque-là son unique consolation, l'ennuyait ou l'exaspérait. Se jetant aux pieds de la comtesse, elle la supplia d'emmener l'enfant à Pétersbourg, afin de la mettre à l'abri... Les mots se pressaient sur ses lèvres avec tant de volubilité qu'il devenait difficile de les suivre. On démêlait, à travers ce flux de paroles, que l'enfant était délaissée et qu'il fallait, dans son intérêt même, l'éloigner sans retard de Varsovie. Sur ce point, cette mère insensée développait ses idées avec une parfaite lucidité.

La comtesse Charles, tout en se déclarant prête à lui rendre service, commença par exiger l'assentiment du père. Clause d'autant plus nécessaire que la cousine se trouverait absolument isolée par le départ de sa fille. Au lendemain d'une décision aussi cruelle, quels regrets pour une mère! Enfin, à la distance où elle serait de sa fille, elle ne pourrait guère songer à la revoir.

Mais Thecla n'en persistait pas moins dans son projet. Avec une inconscience extraordinaire, elle déclarait que le départ de sa fille la rendrait bien plus maîtresse de son sort. Au demeurant, aucune considération ne l'empêcherait d'attenter à ses jours.

Dans ces conditions, la comtesse Charles refusa formellement de s'engager à quoi que ce fût, avant d'avoir reçu des instructions de Frédéric. Mais elle ne put contenir ses larmes en disant adieu à cette jolie petite Marie dont l'avenir restait en suspens.

Une fois rentrée à Pétersbourg, la comtesse Charles écrivit

à Frédéric Nesselrode la conversation qu'elle avait eue à Varsovie avec sa femme. En même temps, elle lui annonçait de la manière la plus positive que le chancelier et elle-même seraient heureux de se charger de Marie [1].

Le comte Frédéric accepta, nous le savons, avec reconnaissance, l'offre si généreuse de ses cousins, et la petite Marie fut confiée à la comtesse Charles avant la fin de 1828. Pouvait-il en être autrement? Frédéric Nesselrode n'avait plus de foyer. Entre sa femme et lui, la séparation s'imposait d'autant plus que personne ne les aidait à renouer le fil qui s'était rompu. Cependant, à peine éloignée de son mari, Thécla renonça au suicide. Elle vécut. Elle regretta de s'être dessaisie volontairement de sa fille. Et même, contre toute attente, elle dut essayer de se rapprocher de Frédéric, car le chancelier, passant par Varsovie moins d'un an après l'installation de la petite Marie à Pétersbourg, mandait à sa femme : « J'ai appris indirectement qu'elle (Thecla) voudrait m'engager à la raccommoder avec son mari, ce que je ne saurais recommander à celui-ci [2]. »

De temps à autre, malgré l'insuffisance de ses ressources, la comtesse Thecla Nesselrode se transportait à Pétersbourg, au grand ennui du chancelier et de sa femme. On accusait alors cette Polonaise extravagante d'exercer sur sa fille une influence déplorable. Et comme ses visites se prolongeaient pendant des mois, elle passait pour indiscrète. Quel repos, lorsqu'elle voyageait en Suisse ou en Allemagne! Et quelle terreur, dès qu'elle recueillait quelque héritage! On tremblait alors de la voir débarquer à Pétersbourg. De Varsovie, le comte Frédéric donnait l'alarme :

Ma femme est toujours à Berlin. Puslowski vient de lui envoyer 22 000 roubles qui lui revenaient de cet héritage de l'oncle... Ayant appris cela, le danger d'une invasion à Pétersbourg de sa part me paraissant plus imminent que jamais, je me suis adressé à son frère... Il m'a dit qu'il comprenait parfaitement l'inconvenance de la chose, qu'il lui avait écrit là-dessus sans détours et qu'elle paraissait avoir renoncé à ce projet. Mais moi, en revanche, je n'en serai pas

1. Le brouillon de cette lettre figure parmi les très intéressants papiers de famille que le comte de Nesselrode, petit-fils du chancelier, vient de déposer aux archives du ministère des Affaires étrangères français.

2. *Ibid.*, lettre inédite du 9 mai 1829.

quitte, car elle viendra probalement établir de nouveau son domicile à Varsovie [1].

Voyant que personne ne voulait d'elle en Pologne ni en Russie, la comtesse Frédéric Nesselrode résolut de s'expatrier. Elle s'en alla mener à Paris une vie obscure et solitaire qui ne prit fin qu'avec sa mort, laquelle survint en 1848, des suites d'un cancer de l'estomac.

Elle laissait à sa fille le souvenir d'une figure énigmatique, mais gracieuse, vaguement entrevue dans sa première enfance. Née le 7 août 1822 à Varsovie [2], Marie Nesselrode avait six ans lorsqu'elle en fut séparée. Précoce de cœur autant que d'esprit, elle ne comprenait que trop ce qu'elle perdait en quittant cette mère au charmant visage, toujours attristé par une mélancolie mystérieuse. A travers toute sa vie, Marie professa un culte romanesque pour la mémoire de l'exilée. Devenue grand'mère, elle tint à ce que l'aînée de ses petites-filles portât ce nom de Thecla qui lui rappelait un être passionnément chéri. Le 4 juin 1865, elle écrivait à son gendre : « Il me semble que, de tous vos enfants que j'*adore*, la petite Marie-Thecla sera la plus adorée. Car vous lui avez donné, n'est-ce pas? le nom de ma mère, ainsi que je l'avais demandé à Marie. Je voudrais qu'elle eût sa beauté, sa piété et son adorable bonté... [3] »

II

L'ÉDUCATION

A ne considérer que les dehors, la femme du chancelier de Russie méritait pleinement sa réputation d'éducatrice. La jeune Marie Nesselrode, pendant les dix années qu'elle passa au ministère des Affaires étrangères, acquit du brillant et de

1. *Ibid.*, lette inédite du comte Frédéric Nesselrode à la comtesse Charles Nesselrode du 26 mai 1832.

2. Et non en 1823, comme l'affirme à tort madame La Mara. Le 7 août 1835, la comtesse Charles écrivait à son fils Dmitri : « Notre grande perche Marie Polka a treize ans aujourd'hui. J'ai peine à me figurer qu'elle n'a que cet âge : elle est plus grande que moi. » Si Marie Nesselrode était née en 1823, elle n'aurait eu que quinze ans et demi en janvier 1839, lors de son mariage.

3. *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, La Mara, Briefwechsel, 2e édit., p. 164.

la politesse. Les meilleurs pianistes de Pétersbourg lui donnèrent des leçons : ils façonnaient avec amour ce magnifique talent de virtuose qui devait faire plus tard l'étonnement de l'Europe et ses délices. Son oncle, le chancelier, formulait dès cette époque des pronostics encourageants. Marie avait onze ans, lorsqu'il écrivait à son cousin Frédéric : « Je vous envoie ci-joint une lettre de Marie. Vous en serez content, je l'espère. Elle continue à faire des progrès et à gagner sous tous les rapports. La musique surtout va à merveille, et, si elle continue, je vous promets qu'elle deviendra une véritable virtuose [1]. »

C'est entre 1828 et 1838 que Marie se perfectionna dans la pratique des langues qu'on lui avait déjà enseignées. En français, en allemand, en anglais, en italien et en russe, elle s'exprimait avec la facilité habituelle des Slaves; bien mieux, avec une élégance et un tour original qui n'étaient qu'à elle. Mais la seule langue qu'elle négligea, très involontairement, fut celle qu'elle avait balbutiée avant toutes les autres, sa langue maternelle. Faute de s'y être appliquée à l'âge où les habitudes se fixent, Marie ne parla jamais le polonais qu'avec un embarras dont elle s'accusait souvent vis-à-vis de ses proches : « L'obligation de parler le polonais me gêne un peu, car je ne suis pas forte dans ma langue natale [2]. »

En quelle langue le chancelier écrivait-il à sa famille? Toujours en français. Dans leur chambre d'études de Pétersbourg, c'est en français que Marie bavardait avec ses cousines. En été, à la campagne, les grandes personnes qui causaient autour d'elles ne s'exprimaient qu'en français. Les Nesselrode passaient d'ordinaire la belle saison à quelques verstes de Pétersbourg, dans ces îles de la Néva, où plusieurs de leurs amis habitaient des villas charmantes. Tandis que le chancelier cultivait ses dahlias, sa femme recevait leurs voisins, le prince de Butera, ministre de Naples, et le comte de Ficquelmont, ambassadeur d'Autriche. Ces deux diplomates avaient épousé des Russes, et la beauté de la comtesse de Ficquelmont excitait une telle admiration que les jeunes attachés mur-

1. Papiers Nesselrode, archives des Affaires étrangères, lettre inédite du 13 avril 1833.

2. La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, p. 44,

muraient sur le ton le plus sentimental, pendant son ambassade de Naples : « Voir Naples, la Ficquelmont, et puis mourir! [1] » La comtesse Sophie Bobrinsky ne fréquentait pas moins familièrement chez les Nesselrode. Quand cette personne fort considérée et comptée dans la société élégante de Pétersbourg arrivait chez eux, on commençait par éloigner les enfants, car elle racontait en français des historiettes d'un intérêt palpitant pour le chancelier et sa femme, mais un peu lestes. Ces étrangers eussent trouvé saugrenu de parler une autre langue que le français. « Il y a dans la langue française — affirme très justement Joseph de Maistre, — une force prosélytique qui passe l'imagination. »

De temps à autre, les médecins envoyaient la comtesse Charles aux eaux de Bade. Et c'est encore le français que Marie entendait parler en Allemagne.

Le séjour qu'elle y fit en 1835 lui laissa un souvenir enchanteur. Jamais été plus agréable que celui de sa treizième année. Marie jouissait à Bade d'une compagnie fort gaie, car la comtesse Charles, haïssant la solitude, emmenait dans sa berline tout un pensionnat de demoiselles. En l'absence de sa fille aînée Hélène, déjà mariée au comte Michel Chreptowitch, elle voiturait à travers la Russie, la Pologne, l'Allemagne et la Suisse, sa fille cadette Mary, sa nièce Marie Nesselrode et encore Pauline Swetchine et Marie Swertchkow, deux autres nièces qui montaient en graine et qu'elle désirait marier.

L'automne venu, il fallut essayer d'une cure de repos à Clarens. La jeunesse s'y amusa bien moins. En écrivant au chancelier, son « cher et bien bon petit oncle », Marie Nesselrode, — que sa tante appelait « Marie la Polonaise » ou « Marie la Grande », à cause de sa taille, pour la distinguer des autres Maries [2], s'en plaignait discrètement : « Le séjour de Clarens a été bien triste en comparaison de celui de Baden, qui s'écoula d'une manière si délicieuse, et la comparaison ajoutait encore à tous les ennuis [3]... Au reste, Marie Nesselrode

1. Comte de Falloux, *Mémoires d'un Royaliste*, Paris, Perrin et Cie, 1888, I, p. 131.

2. Sa fille cadette Mary (la future baronne Seebach) et sa nièce Marie Swertchkow.

3. Papiers Nesselrode, archives des Affaires étrangères, lettre inédite du 1er novembre 1835.

se dédommageait de cette fin de saison plutôt sévère en jouant du piano. Non sans orgueil, elle annonçait à son oncle : « J'ai composé une nouvelle mazourka, et je joue quasi couramment le grand concert de Kalkbrenner[1]. »

Ce fut pendant ce voyage que Marie entra en contact avec les deux grandes puissances qui allaient bientôt gouverner sa vie : la société cosmopolite de Bade et le monde des artistes. En juillet 1835, elle entendit jouer Kalkbrenner et prit quelques leçons avec lui. Les jongleries du rusé pianiste plongeaient alors le public dans une véritable stupeur. Chopin, lui-même, arrivant à Paris en pleine possession de son génie, se demandait modestement s'il ne devait pas se mettre à l'école d'un aussi grand maître. Quelques semaines plus tard, nouvelle aubaine : Liszt en personne donnait un concert. La fille cadette de la comtesse, la future baronne Mary Seebach, se dépêchait d'en informer son frère Dmitri : « Je suis tout heureuse, parce que j'ai entendu jouer Liszt »[2]. Et ces demoiselles découvraient presque en même temps que la danse pouvait être, non seulement le plus enivrant des plaisirs, mais un art aussi fier, aussi mystérieux, aussi sacré que la musique...

En effet, à partir de 1835, le nom de madame Taglioni revient sans cesse dans la correspondance de la famille Nesselrode. Grands et petits raffolaient d'elle. La comtesse Charles, d'habitude si mesurée, si circonspecte, poussait l'enthousiasme jusqu'au fanatisme. Et Marie faisait chorus avec sa tante, puisque, en manifestant une admiration de bon goût, elle était sûre de lui plaire et d'être menée au théâtre. En 1837, elle écrivait à son cousin Dmitri, alors en tournée au Caucase :

Je voudrais aller dans le monde, afin de vous rendre mes épîtres plus divertissantes en les remplissant d'anecdotes sur ce grand tourbillon de misère et d'ivresse dont je suis encore éloignée pour deux ans. Mais, hélas ! je ne puis vous parler que de la Taglioni et de l'opéra allemand, seuls plaisirs qui nous soient permis. Nous l'avons admirée successivement dans la *Sylphide*, *la Bayadère*, *la Révolte* et *Robert le Diable*, et, chaque fois, elle m'a paru plus divinement gracieuse. Vous savez sans doute l'enthousiasme que ma tante a pour elle et que tout le public partage[3].

1. Papiers Nesselrode, archives des Affaires étrangères, lettre inédite du 1er octobre 1835.

2. *Ibid.*, lettre inédite du 4 octobre 1835.

3. *Ibid.*, lettre inédite, non datée, probablement de mars 1838.

Tel était l'émerveillement de la comtesse Charles en présence de madame Taglioni, qu'elle en oubliait un principe fondamental de son système : d'après elle, les femmes d'un certain rang devaient éviter le commerce des artistes, ou, du moins, ne s'y exposer qu'avec prudence. Mais s'agissait-il de madame Taglioni, elle abrogeait cet ukase. Non contente de rabrouer vertement quiconque osait comparer sa favorite aux autres étoiles de la danse, elle désirait l'attirer chez elle. En février 1838, madame Taglioni, informée de ses dispositions bienveillantes, lui faisait demander des lettres d'introduction pour Varsovie. Et l'épouse du chancelier de répondre que madame Taglioni en aurait certainement, à condition de venir les chercher elle-même. Mais les libellules sont méfiantes. Devinant un piège, madame Taglioni refusait de se présenter au ministère, si la comtesse n'était pas seule. Il fallut négocier. Après une semaine de pourparlers, la visite eut lieu le 11 février 1838. La comtesse jubilait : « Avant-hier, j'ai eu chez moi madame Taglioni, — écrivait-elle à son fils Dmitri. — Elle est arrivée après huit heures. J'avais une réunion de quelques personnes, admirateurs et admiratrices, qui l'ont trouvée agréable, naturelle, répondant avec finesse, tout à fait bien. Sa tournure est si simple que l'on ne peut croire qu'elle développe tant de grâces [1]. »

Depuis cette réception, les amis de la comtesse la plaisantaient en lui disant que les danseuses la regardaient comme leur patronne. Elle en riait aux larmes. Son fils Dmitri, passant à Berlin, deux ans plus tard, reprenait cet innocent badinage : « La protection que tu as accordée à Taglioni t'a donné une réputation colossale parmi toutes les danseuses. Elle viennent ici s'adresser à moi pour tâcher d'obtenir par ton intermédiaire un engagement au théâtre, à Pétersbourg. » Et il ajoutait, avec force sous-entendus galants et facétieux : « Je passe assez bien mon temps!... [2]. »

Si la jeune Marie, apercevant madame Taglioni au ministère des Affaires étrangères, pouvait faire mille réflexions sur cette royauté des artistes, devant laquelle les orgueils les plus farouches, apprivoisés par l'admiration, viennent s'in-

1. Papiers Nesselrode, lettre inédite du 13 février 1838.
2. *Ibid.*, lettre inédite du 16 /28 janvier 1840.

cliner en souriant, qu'était-ce donc lorsque la famille impériale, elle-même, prodiguait à cette charmeresse ses attentions et ses faveurs? Le 13 février 1838, à la veille de quitter Pétersbourg, madame Taglioni avait dansé la *cachucha* au Palais Anitchkof.

Comme c'était sur le parquet, elle a glissé une fois à effrayer les spectateurs. Cependant, elle s'est remise. L'empereur est allé voir si elle pouvait recommencer, ce qu'elle a fait. Elle a encore un peu glissé; les applaudissements et les bravos ne lui ont pas manqué. Avant qu'elle recommence à danser, l'Impératrice lui a donné un beau bracelet en turquoises et diamants de plus de six mille roubles Après la danse, elle a encore causé avec elle. Après qu'elle s'était retirée, l'Empereur, le grand-duc Michel ont été lui dire adieu, et beaucoup de nous autres [1].

Ces récits faisaient rêver la jeune fille. L'Empereur, l'Imratrice, les grands-ducs, les grandes-duchesses, ces dieux et ces demi-dieux menaient une vie surnaturelle en ce Palais d'hiver qui lui apparaissait, chaque jour, comme un Olympe éclatant de majesté et de beauté. Et cependant, — ô toute-puissance de l'art! — ces êtres célestes daignaient descendre de leurs cimes pour rendre hommage à une simple ballerine!...

En une circonstance mémorable, ces divinités radieuses avaient dû se réfugier au ministère des Affaires étrangères. Le 9 décembre 1837, par une nuit de grand froid et de bise, les souverains venaient de se rendre au théâtre, précisément pour applaudir madame Taglioni. Vers dix heures, l'aide-de-camp de service entra dans la loge impériale. Il annonçait, pâle d'émotion, que le feu avait éclaté au Palais d'hiver.

Nicolas Ier se leva, déclarant avec calme, qu'il s'en allait prendre la direction des mesures d'ordre et de sauvetage. La place d'un chef n'est-elle pas au danger? Quant à l'Impératrice, il l'engageait à ne point quitter le spectacle. Elle lui obéit. Puis, le rideau baissé sur les derniers murmures de l'orchestre, elle se fit conduire au château. Mais l'incendie s'étendait rapidement, et l'Empereur, alarmé, la pressa de se retirer. Comme elle remontait en voiture, l'idée lui vint de s'arrêter au ministère des Affaires étrangères, chez les Nesselrode, d'où l'on pouvait tout voir. C'est ainsi que le chancelier

1. Lettre inédite du 14 février 1838.

eut l'honneur d'héberger, pendant une partie de la nuit, l'Impératrice et l'aînée de ses filles, la grande-duchesse Marie [1].

On ne parla que de la catastrophe, le lendemain et les jours suivants, autour de Marie Nesselrode. Un tel désastre occupait tous les esprits. Sa tante ne tarissait pas d'éloges sur le sang-froid et la grandeur d'âme des souverains. L'Impératrice et la grande-duchesse Marie, assises près d'une fenêtre, avaient suivi avec douleur, mais aussi avec fermeté, les progrès de la destruction. On admirait la noble attitude de la grande-duchesse, l'élévation de son langage. On se répétait ses propos. Elle aimait mieux, disait-elle, voir brûler un palais que la chaumière d'un paysan. De temps à autre, le grand-duc héritier, le futur Alexandre II, venait donner des nouvelles du Tzar à son auguste mère. Sa voix se perdait dans le fracas des plafonds qui s'effondraient. Un peuple immense, à genoux sur la place, gémissait et priait avec une dévotion exaltée. Et plusieurs crurent entendre vibrer la grosse horloge du Palais. Soudain, après les douze coups de minuit, cette masse énorme de métal s'écroula dans le brasier avec un vacarme épouvantable. Presque aussitôt les flammes escaladèrent le fronton de la façade, léchant la couronne impériale. On vit alors la physionomie de l'Impératrice blêmir, se contracter, puis se recueillir en une résignation surnaturelle [2].

Certes, pendant cette nuit terrible, Marie n'eût pas demandé mieux que de veiller avec sa tante auprès de l'Impératrice et de la grande-duchesse. Mais l'étiquette de la cour prescrit à tout sujet russe se trouvant dans un salon particulier de se retirer sur-le-champ, au moment de l'entrée d'un membre de la famille impériale. Quel regret pour Marie! Il lui semblait qu'elle aurait pu, aussi bien que sa tante, entourer de soins et d'empressements les illustres visiteuses. A vrai dire, elle

1. Papiers Nesselrode, lettre inédite de la comtesse Charles Nesselrode au comte Dmitri Nesselrode, 10 décembre 1837.

2. Quelques erreurs se sont glissées dans le récit, d'ailleurs remarquable, que M. de Falloux a fait jadis de cet incendie (cf. *Lettres de Madame Swetchine*, Paris, Didier et Cie, I, p. 545). C'est ainsi qu'il a confondu la grande-duchesse Marie avec sa cadette, la grande-duchesse Olga, future reine de Wurtemberg, et supposé que Nicolas Ier avait suivi l'incendie des fenêtres du Palais d'Hiver. L'Impératrice n'est point nommée dans son récit.

avait tout juste quinze ans et demi. N'importe! Marie ne se sentait nullement embarrassée de sa personne, et l'éclat des grandeurs humaines la séduisait, sans l'étonner.

Cette absence de timidité lui conférait un avantage immédiat sur ses cousines. A une soirée musicale donnée par la comtesse Nesselrode, quelques jours avant l'incendie du Palais d'hiver, Mary, sa fille cadette, perdit courage en s'asseyant au piano; ses doigts la trahirent, et quand les auditeurs prétendirent la féliciter, elle éclata en sanglots. Au lieu d'une agréable soirée, les maîtres de maison furent régalés d'une crise de nerfs. Quant à leur nièce, « Marie la Polonaise », tranquille comme dans l'intimité, elle exécuta un morceau de Thalberg, surchargé d'arabesques, avec tant de maîtrise et de crânerie qu'elle remporta un triomphe. « La grande (Marie) s'est surpassée dans ce caprice de Thalberg que Mayer a joué l'année passée. » Et la comtesse ajoutait, non sans amertume : « Elle n'a pas peur!... [1] »

Ce succès enhardit la jeune fille. Justement, les virtuoses foisonnaient à Pétersbourg : violonistes fameux, comme Charles de Bériot, Ole Bull et Vieuxtemps; pianistes en vogue, comme Charles Mayer et Adolphe Henselt. Parmi les amateurs de marque, on citait la comtesse Delphine Potocka, l'amie d'Eugène Delacroix et de Chopin, cantatrice à la voix captivante. Toutes ces merveilles de l'école romantique brillaient tout à tour, et parfois simultanément, dans le salon de la comtesse Nesselrode. « Nous avons eu hier, — écrivait-elle à son fils le 19 mars 1838, — une jolie soirée musicale, pas nombreuse, mais de vrais amateurs. C'est le fameux claveciniste Henselt et Vieuxtemps qui se sont fait entendre. Le premier est plus boutonné (*sic*), mais le second, qui n'a que dix-huit ans, est étonnant par la pureté de son jeu, il est extrêmement agréable... Madame Delphine Potocka a chanté avec méthode et agréablement; elle n'est plus belle, mais je comprends qu'elle inspire un sentiment, parce qu'elle a beaucoup d'attrait... [2] » Et Marie, emportée par son ambition dans l'orbite de ces artistes, rêvait de devenir leur émule.

1. Papiers Nesselrode, archives des Affaires étrangères, lettre inédite de la comtesse Charles Nesselrode au comte Dmitri Nesselrode, 5 décembre 1837.
2. *Ibid.*, lettre inédite.

Six heures par jour, elle s'astreignait au régime du guide-mains préconisé par Kalkbrenner. Sa tante lui ayant permis de se produire en public, Marie, ivre d'orgueil, en avisait son cousin Dmitri : « Cette année-ci, je me lance, et ma tante m'a permis de me faire entendre au concert patriotique. Jugez comme cela aiguillonne mon zèle [1] ! ».

***

Si les avantages que Marie retirait de son éducation russe s'imposaient par leur éclat, ils n'en demeuraient pas moins étrangers au caractère propre de la jeune fille, à ses atavismes, aux influences éparses autour de son berceau. On eût dit que l'esquisse d'une belle symphonie tombait aux mains d'un artiste incapable de pénétrer la pensée de son prédécesseur. Marie respirait à Pétersbourg une tout autre atmosphère qu'à Varsovie. Et comme elle avait changé trop brusquement de climat spirituel, sa vie se trouvait coupée en deux, au moment même où son esprit avait le plus besoin de liaison et de continuité.

Ces dédoublements n'altèrent pas nécessairement les âmes, passé un certain âge, quand la volonté a déjà sa vigueur. Mais la petite Marie aurait eu le cœur déchiré par sa double ascendance allemande et polonaise, même si elle fût restée chez ses parents, à Varsovie. Elle en souffrit bien davantage à Pétersbourg où elle arrivait dans un monde entièrement nouveau pour elle, parmi des élégances et des somptuosités auxquelles un être jeune reste rarement insensible. Il est vrai que le sang maternel finit par l'emporter sur les influences contraires, puisque ses actes et ses paroles portent incontestablement l'empreinte de la Pologne. Mais combien précaire fut toujours cette victoire! Dans le tréfonds de sa conscience, la Polonaise lutta péniblement, jusqu'à son dernier souffle, contre les retours offensifs de la Russe et de l'Allemande.

Ce conflit intérieur la tourmentait nuit et jour. Plus encore que l'instruction, — et celle qu'on lui accorda se limitait aux arts d'agrément et à quelques notions bien rudimentaires d'histoire et de géographie, — il aurait fallu

1. Papiers Nesselrode, lettre inédite, déjà citée, sans date (probablement de mars 1838).

à Marie Nesselrode une direction énergique, perspicace et chaleureuse. Mais nul ne s'en avisa, et l'on voit par ses lettres à sa fille combien elle le regrettait. « J'ai été mal élevée, je vous l'ai dit cent fois... mon affreuse éducation... une éducation détestable... l'abandon dans lequel on m'a laissée dès le début de ma vie... » Ces plaintes retentissent d'un bout à l'autre de sa correspondance [1].

Son oncle aurait pu lui être d'un secours inappréciable, s'il avait eu plus de loisirs. « Vous savez, — écrivait-elle plus tard, — que mon oncle a pris soin de mon enfance avec une sollicitude paternelle? [2] » Le chancelier s'était bien vite attaché à la petite nièce qui grandissait sous ses yeux. Comme un lys, elle croissait dans ses jardins, et son vieux cœur en était rafraîchi. Non seulement il ne faisait aucune différence entre elle et ses enfants, mais encore ceux-ci le soupçonnaient de leur préférer cette jeune cousine... Marie le charmait par sa pénétration, sa sagacité, la finesse de son esprit, l'imprévu de ses ripostes, le magnétisme inexprimable qui émanait de sa personne... Et puis, Marie était si belle!...

A Varsovie, dès son enfance, les promeneurs s'arrêtaient sur son passage, s'informaient de son nom, interrogeaient sa bonne, l'accablaient de compliments. Et la fierté qu'ils éprouvaient, de ces hommages ingénus, l'un et l'autre, forma longtemps, entre son père et sa mère, un lien d'une douceur extrême qui fut le dernier à se rompre. Mais quelle révélation pour ses amis et ses proches, lorsque, après les métamorphoses de l'âge ingrat, on vit éclore et s'épanouir la jeune fille! Le chancelier ne l'appela plus que « la sirène », la « fée blanche » [3]. Son cousin par alliance, le comte Michel Chreptowitch, écrivait à Dmitri Nesselrode : « La Polonaise est devenue belle, spirituelle et ragoûtante au possible... » [4]. A seize ans, sans le savoir, Marie était célèbre. Elle n'allait pas encore au bal qu'on s'extasiait déjà sur une beauté dont les jeunes hommes se signalaient entre eux les moindres

1. *Correspondance avec la Comtesse Coudenhove*, p. 26, 102, 114.
2. *Ibid.*, p. 1.
3. *Souvenirs et papiers du comte Charles de Nesselrode*, X, p. 206, 274, 309 et XI, pp. 71, 73, 251.
4. Papiers Nesselrode, archives des Affaires étrangères, lettre inédite du 11 novembre 1837.

perfections, ainsi que des astronomes, pleins d'allégresse, s'annoncent les uns aux autres les particularités d'une planète nouvelle.

Marie Nesselrode incarnait mieux que n'importe quel chef-d'œuvre romantique le type de la vierge septentrionale. Avec ses tresses d'or fin, naturellement ondées et lustrées, dont la gloire couronnait un visage à l'ovale délicat, avec sa taille élancée et son teint d'une blancheur éclatante, on l'eût prise pour une de ces figures rayonnantes que les habitants des contrées boréales aiment à évoquer dans leurs songes, parce qu'elles sont la seule clarté de leurs longues nuits d'hiver. « C'était une Polonaise, grande, à tournure élégante, à la peau plus blanche que le lait, et dont l'éclat était accru par une chevelure roux doré très extraordinaire [1]. » Une aussi lumineuse créature éclipsait sans effort les timides fantômes des légendes slaves ou scandinaves. On oubliait volontiers auprès d'elle cette reine des cygnes qui habite, au bord d'un lac gelé, sous le vent des banquises, un pavillon de glace transparente que le soleil des solitudes polaires fait resplendir comme un diamant. Devant ce corps sans défaut, modelé dans une neige sans tache, un souffle lyrique exaltait subitement les hommes les moins rêveurs. Un Anglais, secrétaire d'ambassade, balbutiait en son honneur les vieilles ballades de ses ancêtres [2]. Quelques strophes de Tennyson se réveillaient dans sa mémoire. Ému d'on ne sait quelle langueur, il croyait revoir Édith-au-col-de-cygne et les dames illustres que la fleur des paladins servait jadis dans les châteaux du roi Artus. Mais devant cette femme si singulière, les plus nobles images se décoloraient tour à tour. Cherchait-on à surprendre le secret de ses enchantements dans ses yeux vastes et profonds, yeux admirables, « ni bleus, ni noirs, ni verts, ni gris [3], » qui, sous l'arc presque trop pâle des sourcils, rappelaient exactement la nuance des violettes de Parme [4], leurs prunelles défendaient jalousement leur énigme. Tout au plus, si l'on péchait par trop d'insistance,

1. Germain Bapst, *le maréchal Canrobert*, Paris, Plon, 1898, I, p. 503. A noter que le maréchal Canrobert ne fut présenté à madame Kalergis qu'en mars 1851.
2. Cf. Sir Horace Rumbold, mémoires déjà citées, t. I, p. 221, 222.
3. Madame Jaubert, *Souvenirs*, Paris, Hetzel, p. 80, 81.
4. *Ibid.*

punissaient-elles l'indiscret par un regard de myope, distant, dédaigneux et parfois un peu dur [1].

Comme la comtesse Charles la surveillait de près, les soupirants n'osaient lui offrir leurs hommages que sous le couvert d'une haute littérature. Un bel officier, amateur de romans poétiques, la compara une fois en rougissant à Cymodocée. Sans s'expliquer pourquoi, elle éprouva un frémissement délicieux. Ensuite, elle voulut examiner avec soin cette héroïne qu'on lui présentait comme son portrait. Elle supplia son oncle de lui prêter les *Martyrs*. Et Marie, ayant lu cette épopée romantique, conçut pour le vicomte de Chateaubriand un de ces enthousiasmes exaltés dont le privilège appartient aux jeunes filles. Aussi le chancelier prenait-il plaisir à la plaisanter sur cette passion véhémente.

III

LE MARIAGE

Belle, musicienne et d'esprit alerte, comment Marie Nesselrode n'eût-elle pas porté ombrage à ses cousines? Ces demoiselles, à l'exemple de leurs parents, lui témoignaient une amitié sincère; mais ce sentiment n'excluait certes pas les menues picoteries de chaque jour. Des tragi-comédies fort animées se déroulaient dans la salle d'études où les trois Maries, — Mary Nesselrode, Marie Swertchkow et Marie « la Polonaise » — travaillaient de concert, à la mode allemande. Après les escarmouches préliminaires et les scènes de reproches, on voyait jaillir des torrents de larmes. Soudain, les rivales s'embrassaient avec ardeur, jurant de tout oublier, apaisées comme par miracle. Et cette alliance éternelle durait au moins quelques heures.

1. Le prince Constantin Gortchakow, fils du chancelier, nous dit l'avoir connue à Bade, entre 1851 et 1853. La couleur des sourcils, et surtout des cils, était si pâle, qu'elle paraissait ne pas en avoir. Même impression chez le maréchal Canrobert : « Elle n'avait pas de cils, ce qui donnait à sa physionomie un caractère assez particulier. » Sir Frederick St-John (*Reminiscences of a retired diplomat*, London, Chapman et Hall, p. 40.1905) assure que son regard devenait particulièrement pénétrant, lorsqu'elle contractait les paupières, et que cela l'intimidait beaucoup.

Les deux cousines adoraient Marie « la Polonaise ». Mais hélas! puisque leur sœur adoptive n'avait point de dot, elles lui recommandaient, uniquement dans son intérêt personnel, d'accepter au plus tôt un parti avantageux... Ou bien, d'une voix suave, elles la félicitaient de jouer du piano tellement mieux qu'elles-mêmes, car enfin, grâce à ce talent digne de Sainte-Cécile, leur chère Marie serait toujours en mesure de pourvoir à sa subsistance. Excellents conseils, dont Marie Nesselrode ne manquait pas de faire son profit. Mais tout en goûtant la douceur des attachements de famille, les seuls vraiment solides, elle observait combien il est difficile à une femme de s'accorder avec ses compagnes, lorsqu'elle a le malheur de plaire aux hommes. En somme, vers sa seizième année, Marie eût accueilli d'un cœur léger n'importe quelle catastrophe, pourvu que celle-ci apportât un changement à la routine de la veille. Elle suivait son idée fixe : ne plus être à la charge de sa famille.

Or, une après-midi de l'automne 1838, alors qu'elles babillaient comme de coutume dans leur vieille salle d'études, un domestique vint annoncer la visite du chancelier. Au bout d'un moment, le comte Nesselrode introduisit un personnage courtaud, de physionomie ingrate, paraissant âgé d'environ vingt-cinq ans. Il se nommait Jean Kalergis. A peine leur fut-il présenté, que l'inconnu s'écria brusquement :

— C'est la grande blonde qui me plaît le mieux!... C'est elle que je désire épouser.

Marie « la Polonaise » essaya de faire bonne contenance. Néanmoins, cet hommage la bouleversait par son accent impétueux...

Le soir, au dîner de famille, on ne parla d'abord que de questions indifférentes. Ensuite, à l'heure où ces demoiselles se retiraient d'habitude dans leurs appartements, la comtesse Nesselrode, avec un sérieux glacial, rappela sa nièce :

— Marie, restez! j'ai à vous parler.

La jeune fille demeura seule en face de sa tante et du chancelier.

— Ma nièce, — reprit solennellement la comtesse Nesselrode, — je dois vous annoncer que monsieur Kalergis a demandé votre main... Que vous en dirai-je?... C'est un brave homme,

il a une belle fortune, et je crois que vous serez heureuse...

Ce discours indiquait nettement à Marie que son mariage était décidé dans l'esprit du chancelier et de la comtesse Nesselrode. Pas un instant, Marie ne s'avisa qu'elle restait libre. Elle aurait pu refuser M. Kalergis; mais il lui tardait bien trop de s'affranchir d'une hospitalité qui l'humiliait comme une aumône. Et puis, à seize ans, lorsque Cymodocée meurt d'ennui au fond d'une salle d'études, elle ne résiste pas à la tentation de se laisser transformer, du jour au lendemain, en une dame riche, élégante, environnée d'hommages, et de porter enfin les plumes, diamants et cachemires, privilège des femmes mariées.

Elle réfléchissait confusément à ces choses, tandis que là-haut, dans leurs chambrettes, ses cousines trépignaient d'impatience en épiant son retour. Lasses d'attendre, elles avaient fini par se coucher, mais sans pouvoir dormir.

— Figurez-vous que je suis fiancée! — leur déclara tout d'un coup Marie, faisant irruption chez elles.

— Mon Dieu, que c'est amusant! — s'écrièrent-elles d'une seule voix. — Oh! vite, racontez-nous cela...

Elles semblaient passionnément intéressées. Et des éclats de rire inextinguibles les secouaient de la tête aux pieds, au fond de leurs lits blancs à rideaux de mousseline [1].

***

Le 3/15 janvier 1839, après de courtes fiançailles, Jean Kalergis et Marie Nesselrode reçurent la bénédiction nuptiale en la chapelle du ministère des Affaires étangères, à Saint-Pétersbourg.

Ils partirent presque immédiatement pour Londres.

Par malheur, les pronostics de la comtesse Charles ne devaient point se vérifier. Brave homme et possesseur d'une belle fortune, Jean Kalergis ne fit point le bonheur de sa femme.

Avant leur mariage, les jeunes époux n'avaient échangé

1. Voir la préface biographique que madame La Mara a mise en tête de la *Correspondance* de madame Kalergis avec la comtesse Coudenhove, p. XII, XIII, XIV. Madame La Mara tenait ces détails des petits-enfants de madame Kalergis.

qu'un coup d'œil rapide, sans bien se voir. Quand ils s'aperçurent enfin au naturel, sous la lumière crue du tête-à-tête conjugal, ils s'étonnèrent prodigieusement d'être mari et femme.

Au physique, la taille exiguë de Jean Kalergis contrastait ridiculement avec la stature imposante de sa femme, haute d'environ six pieds [1]. Au moral, l'opposition éclatait avec encore plus de force. Elle, vive, expansive, la converversation pleine d'enjouement et de verve, fantasque, mais bien moins portée à la mélancolie qu'à la gaîté, éprise du monde, où jamais elle ne manquait de briller et de plaire. Jean Kalergis, plus jaune qu'un citron, avare de mots comme un Espagnol, enclin à la sauvagerie et même à une défiance qui devait le conduire graduellement jusqu'à l'hypocondrie, haïssait les assemblées nombreuses où sa modestie, jointe à sa timidité, le rejetait dans un effacement fort pénible.

Il se montrait d'autant plus chatouilleux sur ce chapitre qu'une partie de la société russe critiquait son alliance avec une Nesselrode. En vain, le comte Frédéric, son beau-père, et le chancelier, son oncle, prenaient-ils la peine de vanter les origines illustres de leur gendre et neveu [2]. On se bornait à les écouter poliment.

Au XVIe siècle, disaient-ils, pendant la bataille de Lépante, un Kalergis accourut au secours de Venise. Il fit si bien avec une frégate équipée à ses frais, que le doge Vendramin, voulant le récompenser, lui donna sa fille en mariage. Ce héros d'une naumachie mémorable possédait à Venise le magnifique palais Vendramin-Kalergis, que la duchesse de Berry choisit pour sa résidence au XIXe siècle. Richard Wagner y passa après elle, et y rendit le dernier soupir. Certains généalogistes prétendent même que la touchante figure de Desdémone fut inspirée par une dame de cette famille. Dans la suite, les Kalergis allèrent s'établir en Crète; ils y firent souche. Puis, comme tant d'autres sujets de la Sérénissime République, de plus en plus hellénisés à chaque géné-

1. Cf. Sir Frederick St-John, *Reminiscences of a retired diplomat*, p. 40.

2. Voir à ce sujet, dans La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, p. 174, la lettre si curieuse que le comte Frédéric Nesselrode adressa le 8 mars 1866 à sa petite-fille.

ration nouvelle, ils perdirent jusqu'au souvenir de leur extraction italienne. Quand les persécutions et les massacres ensanglantèrent les îles grecques, au début du XIXe siècle, les Kalergis se réfugièrent en Russie.

Cette monarchie semi-asiatique offrait alors un asile immense à tous les exilés. Les victimes des convulsions politiques les plus diverses y confondaient leurs douleurs. Les Capo d'Istria, les Ypsilanti, les hospodars proscrits de Valachie ou de Moldavie se demandaient s'ils étaient plus malheureux que les Richelieu, les Saint-Priest, les Damas, les Langeron, les Modène, émigrés depuis la révolution française. Et les ministres du Tzar, tout en s'apitoyant sur tant de revers, exploitaient habilement les capacités des uns et des autres au profit de l'Empire russe. Une large place était faite à ces colons involontaires dans l'armée, la marine et la diplomatie moscovites. Jean Kalergis, entre autres, recommandé par le comte Capo d'Istria, commença par être secrétaire d'ambassade.

Mais la société russe se moquait bien du mouchoir de Desdémone. Insensible au charme de cette filiation romanesque elle ne considérait que la réalité immédiate. Qu'était-ce donc, à ses yeux, que M. Jean Kalergis? Un homme riche, propriétaire d'un hôtel fort bien situé sur la perspective Newsky. Rien de plus. Et la seule ressemblance qu'on lui reconnût avec les Nesselrode, c'était son origine étrangère. Ses parents arrivaient de Grèce, comme les autres d'Allemagne. Si la belle Marie Nesselrode, fille d'un seigneur des provinces rhénanes, naturalisé Russe, avait pour mère une Polonaise, M. Kalergis, lui, était né d'un Grec transplanté en Russie et d'une Suédoise, mademoiselle Jurgensen. Évidemment, de part et d'autre, on se trouvait en présence de croisements fort compliqués, qui mettaient en jeu l'Allemagne, la Russie, la Pologne, la Grèce et même la Suède. Le ménage Nesselrode-Kalergis représentait une expérience ethnographique d'un intérêt exceptionnel. Mais ce n'était pas une raison suffisante pour que M. Kalergis se crût autorisé à traiter de pair à compagnon avec les plus grands seigneurs russes.

Le pauvre homme n'en demandait pas tant. Il haïssait, au contraire, les raouts et les bals, où il se morfondait parmi

de hauts fonctionnaires chamarrés de grands cordons. Sa chimère était de vivre tranquille auprès de sa jeune femme, qu'il aimait à la folie, quoiqu'il fût incapable de la comprendre.

Pour comble de disgrâce, Jean Kalergis, voyant que Marie se plaisait en tous lieux, sauf en sa compagnie, et qu'elle appréciait tous les hommages, hors les siens, ne tarda pas à en devenir farouchement jaloux. Comme il souffrait le martyre, le malheureux accumula toutes les sottises qui pouvaient le rendre odieux à sa compagne.

Mais la foudre ne devait vraiment s'abattre sur ce couple infortuné que six mois plus tard.

Depuis le début de la belle saison, la comtesse Charles attendait impatiemment les Kalergis à Bade.

Or, dès leur arrivée, le 1er août 1839, elle prophétisa une catastrophe. Jean Kalergis se mourait de jalousie.

L'arrière-petit-neveu de Desdémone étalait en public les emportements et les fureurs d'Othello. Rien ne pouvait le calmer, ni les agréments de Bade, ni la douceur du ciel, ni l'influence d'un air sylvestre où les robustes émanations des sapins se mêlent aux parfums sucrés des acacias et des tilleuls. Les moindres incidents excitaient ses soupçons. Un mendiant s'approchait-il de Marie, c'était, à coup sûr, un valet déguisé, cherchant à lui glisser quelque missive. La comtesse Pozzo di Borgo les priait-elle de l'accompagner chez une amie, Jean Kalergis s'imaginait que sa femme méditait d'y rejoindre un galant. Et malheur à Marie, si elle applaudissait trop chaleureusement Thalberg, le beau pianiste qui donnait des concerts à Bade avec Charles de Bériot! Son mari pâlissait et écumait de rage, dardant sur elle des regards de basilic. Il découvrait ainsi, à tout instant, des complots dirigés contre son bonheur, des stratagèmes nouveaux, inopinés, bizarres, extraordinaires, qu'il ourdissait lui-même, comme pour se torturer à plaisir. Hélas! il n'était pas seul à en souffrir. Sa jeune femme, au cinquième mois d'une grossesse assez pénible, se révoltait contre cette tyrannie déshonorante. Les craintes de la comtesse Nesselrode n'étaient donc que trop justifiées.

La crise, brutale en sa soudaineté, se produisit le 4 août,

devant l'élite de la société de Bade. Et voici comment la comtesse Nesselrode en rendait compte au chancelier :

La pauvre Marie était si heureuse de nous avoir retrouvées! Elle était dans la plénitude de son bonheur, charmante, prête à être douce avec son Othello.

Il y a trois jours, nous revenions d'une promenade. Marie me dit : « Puis-je, ma tante, aller manger une glace? » Je ne trouve rien de plus naturel, et j'engage mademoiselle Tamy à l'accompagner. On tarde à leur apporter des glaces. Dans ce moment, Thalberg passe. Mademoiselle Tamy le prie d'aller en chercher. Marie n'a pas eu le temps d'achever la sienne qu'elle voit son mari s'avancer comme un spectre vers Thalberg, lui mettre le poing sous le nez et lui dire : « Nous nous reverrons! »... Mademoiselle Tamy, indignée, met le holà avec énergie et ramène cette innocente victime chez elle, toute tremblante, et empêche Kalergis d'entrer chez sa femme. Alors, il vient chez moi, blême, transpirant, tremblant, me fait part de ce qu'il a surpris, me tient les propos d'un fou [1]...

Comme il était hors de lui, la comtesse lui conseilla de rentrer chez lui, puisqu'il ne parvenait pas à se maîtriser. Fort heureusement, il l'en crut et ne retourna chez elle que le lendemain.

Ce jour-là, il lui tint un long discours pour lui annoncer qu'il songeait à partir. Peut-être n'était-ce qu'une vaine menace. Mais la comtesse ne l'entendait pas ainsi. Résolue à lui dire son fait, elle lui mit sous les yeux un tableau très noir de ses torts, insistant sur l'indécence de sa conduite de la veille et ne lui cachant pas qu'il exposait sa femme aux risques d'un accident. Et puisque M. Kalergis se portait à tout propos, sans aucun motif valable, aux extrémités les plus odieuses, elle ne commettrait certes pas l'imprudence d'engager sa nièce à le revoir et à lui pardonner. Donc, M. Kalergis avait cent fois raison de vouloir s'absenter.

On finit par décider que M. Kalergis partirait au plus tôt pour un voyage expiatoire, tandis que Marie s'acheminerait à petites journées jusqu'à Pétersbourg, où elle ferait ses couches. Seulement, plutôt que de la laisser retourner dans la maison Kalergis de la Perspective Newsky, où elle eût été trop solitaire et d'ailleurs exposée à recevoir subitement la visite de son époux, la comtesse Charles l'invita très affectueusement à s'établir au ministère des Affaires étrangères.

1. Papiers Nesselrode, lettre inédite, Bade, 7 août 1839.

Ainsi, dans la première quinzaine de novembre 1839, Marie arrivait à Pétersbourg en compagnie de sa tante et reprenait à l'hôtel des Affaires étrangères la place qu'elle avait quittée, dix mois auparavant, avec tant d'allégresse. C'est là qu'elle mit au monde, le 5/17 janvier 1840, une fille qui reçut le nom de Marie [1].

***

Depuis le mois d'août 1839, M. Kalergis supportait impatiemment son exil. Chaque fois qu'il proposait de se rendre à Pétersbourg, le chancelier ripostait par une prolongation de congé. Tout en rongeant son frein, M. Kalergis écrivait à sa femme avec douceur; mais on apprenait ensuite qu'il faisait des scènes atroces à son entourage.

Vers le début de janvier 1840, il se mit en route pour Pétersbourg. Ce fut à Berlin qu'il apprit par le comte Dmitri Nesselrode la naissance de sa fille. Le pauvre homme fondit en larmes. Ensuite, comme son interlocuteur le conjurait de retarder son arrivée à Pétersbourg, par ménagement pour la jeune mère, il promit d'être plein d'égards, pourvu que sa femme, de son côté, consentît à lui témoigner moins de dédain.

Malgré ses excellentes intentions, la vie que Jean Kalergis imposa à sa femme entre février et juin 1840, pendant leur suprême essai de cohabitation, ne fut qu'une captivité humiliante. En vain, depuis son retour au foyer conjugal, Marie s'ingéniait à lui plaire en toutes choses, afin d'éviter un éclat et de sauvegarder l'avenir de leur fille. Jean Kalergis semblait voué au démon de la jalousie. Non content d'avoir organisé une police secrète dans sa maison de la Perspective Newsky, il l'étendait maintenant jusqu'au ministère des Affaires étrangères. Il sommait ses domestiques de lui rendre compte des personnes qui s'étaient trouvées chez le chancelier en même temps que leur maîtresse. Il prétendait choisir

1. « Je suis encore toute fatiguée de la nuit d'avant-hier que j'ai passée près de Marie, qui est accouchée le plus heureusement du monde le 5, à dix heures et demie du matin... » *Ibid.*, lettre inédite de la comtesse Charles Nesselrode au comte Dmitri Nesselrode, Pétersbourg, 6 janvier 1840.

lui-même la femme de chambre de son épouse. En présence de ces folies, on s'explique le mot de la comtesse Nesselrode : « Si une telle conduite était décrite dans un roman, cela serait traité d'invention [1]. »

Mais un jour de printemps, M. Kalergis se fit horreur à lui-même. Dépouillé de son extravagance et de sa cruauté, il songea que, par sa très grande faute, Marie souffrait le martyre. Tout en larmes, il courut chez le prince Grégoire Wolkonsky et lui confia qu'il se sentait fort misérable, mais que sa pauvre jeune femme méritait encore plus de compassion. Plutôt que de prolonger inutilement leur supplice, il irait se fixer en Angleterre, tout seul. En outre, comme il avait porté un préjudice grave à madame Kalergis, il désirait l'en dédommager par les plus larges compensations matérielles.

Et M. Kalergis tint parole. Dès leurs fiançailles, il avait placé 600 000 roubles sur la tête de sa femme. Avec une libéralité vraiment digne du Kalergis de Lépante, il voulut encore lui attribuer les intérêts de 400 000 roubles, ce qui assurait à Marie un revenu personnel de 40 000 roubles par an. Puis, au lieu de chicaner sur la garde de leur fille, il lui alloua 24 000 roubles pour tous frais d'entretien. Par surcroît, ce jaloux magnanime fit inscrire au nom de Marie sa belle maison de la Perspective Newsky. Madame Kalergis se trouva ainsi posséder environ 250 000 francs de rente. Il n'en fallait pas tant alors à une jeune femme, mère d'un enfant en bas âge, pour goûter sans inquiétude aux plus coûteuses tentations du luxe. « Au moins, il lui assure un beau sort », concluait philosophiquement la comtesse Nesselrode. « Mais à dix-sept ans, cela ne suffit pas... [2] »

Inconsolable d'avoir rempli le Nord du bruit de ses excentricités, Jean Kalergis, promenait ses chagrins à travers l'Europe. Le service diplomatique l'ennuyait. Il avait pris la Russie en aversion. Fuyant le pays de ses illusions perdues, il s'établit avec sa mère à Londres, Montagu Square, et n'en bougea plus jusqu'à sa mort.

1. Papiers Nesselrode, lettres inédites au comte Dmitri Nesselrode, Pétersbourg, 8 mars et 17 avril 1840.

2. *Ibid.*, lettre inédite au comte Dmitri Nesselrode, Pétersbourg, 17 avril 1840.

Six ans après leur séparation, ses regrets s'étaient assoupis. Quelle ne fut donc pas sa stupeur, un matin de juin 1846, lorsque sa femme, arrivée à Londres, lui offrit de revenir au foyer conjugal!... M. Kalergis, perplexe, demanda qu'on lui laissât le temps de refléchir. Ensuite, au bout de quatre jours, il déclina cette proposition avec autant de prudence que de civilité. Bien lui en prit. Seules, des circonstances impérieuses avaient pu déterminer Marie à une démarche aussi extraordinaire. Le cœur n'y était pour rien. Quelques semaines plus tard, Marie avouait à sa cousine Hélène Chreptowitch que, pendant ces quatre jours d'attente, elle avait tremblé et sangloté d'angoisse, dans la crainte que son mari n'acceptât [1]...

Les époux avaient commis une méprise trop complète pour qu'un rapprochement fût possible. Méprise tellement réciproque qu'aucun d'eux n'en gardait rancune à son triste partenaire.

Marie, en particulier, ne manquait jamais une occasion de rendre justice à Jean Kalergis. Il lui plaisait de se montrer équitable à son égard. Voici, entre autres exemples, comment elle en parlait à sa fille :

Vous connaissez les sentiments qui m'animent envers votre père : ceux d'une profonde estime et du plus affectueux intérêt... Mon caractère, qui s'est formé plus tard, et auquel je dois les amis et la considération dont je suis entourée, n'était pas développé à l'époque de mon mariage. Quelques années plus tard, j'aurais pu le rendre heureux; une de mes plus profondes douleurs est celle-là. Nous sommes tous les deux gens de bien, et nous n'avons pas pu vivre ensemble! C'est parce que j'étais une enfant mal élevée et ignorante de la vie telle qu'elle est, telle qu'elle doit être [2]...

Enfin, à la mort de Jean Kalergis, elle improvisait cette brève oraison funèbre :

Il était très charitable et n'a jamais fait sciemment de mal à qui que ce soit. Ses goûts étaient innocents, ses convictions absurdes, mais toujours généreuses, et, quoiqu'il ait souffert par sa défiance des hommes, il aimait l'humanité et compatissait à la souffrance d'autrui. Je regrette d'avoir été un embarras dans sa vie, — plût

1. Papiers Nesselrode, lettre inédite de la comtesse Charles Nesselrode au chancelier, Bade, 2 juillet 1846.

2. *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, p. 26.

au Ciel qu'il eût eu confiance en moi, quand, à diverses reprises, je lui ai proposé notre réunion, comme un moyen de réparer les maux causés par l'imprévoyance de ceux qui nous avaient mariés [1]!...

IV

L'ISOLEMENT

A dix-sept ans, avec la figure d'une divinité victorieuse, traînant les cœurs après soi, n'être qu'une jeune femme abandonnée, qui s'incline en pleurant sur le berceau où sommeille une faible petite fille, — voilà donc ce que la comtesse Nesselrode, en sa sagesse mondaine, appelait « un beau sort »!...

Tout en reconnaissant que les biens matériels ne pouvaient suffire à une enfant de dix-sept ans, ardente et ingénue, la femme du chancelier endoctrinait sa nièce de son mieux, l'exhortant à ne rien convoiter au delà de ces avantages, mais à s'y « accrocher [2] » de toutes ses forces. Elle la retenait à Pétersbourg, où ses proches la surveillaient discrètement. Et d'ailleurs, en quel autre lieu Marie aurait-elle pu se réfugier?

A Varsovie? Mais son père ne tenait nullement à l'y recevoir. La joyeuse existence d'épicurien célibataire que Frédéric Nesselrode avait fini par s'organiser en cette ville, ne se conciliait pas avec la gravité d'un père de famille. Et puis, à la suite de Marie Kalergis, ne verrait-on pas reparaître à Varsovie, la comtesse Frédéric, drapée en ses voiles de crêpe, lugubre et larmoyante en ses attitudes de victime [2]?...

A l'étranger? Mais on savait bien que Marie, la frontière passée, s'en irait rejoindre sa mère à Paris. Et la comtesse Charles se sentait frémir à cette idée. Outre que Nicolas Ier considérait d'un mauvais œil ceux de ses sujets qui s'aventuraient dans la capitale de Louis-Philippe, foyer pernicieux de miasmes révolutionnaires, la comtesse redoutait extrêmement pour sa nièce l'influence des artistes, toujours prépon-

1. *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, p. 113.

2. Papiers Nesselrode, archives des Affaires étrangères, lettre inédite de la comtesse Charles Nesselrode au comte Dmitri, Pétersbourg 16 janvier 1840 : « On doit toujour se guider, d'après sa position, partir de là pour s'en créer une, tâcher de s'accrocher aux avantages que l'on a. »

dérante à Paris. Elle s'en ouvrait quelquefois à son fils : « A toi seul, je dirai que je crains le séjour de Paris, où ta cousine sera divinisée, et les artistes, pour lesquels elle a trop d'entraînement... Gare, si jamais ses passions se réveillent [1]!... »

En réalité, quel que fût leur ascendant moral sur Marie Kalergis, ni le comte Frédéric ni la comtesse Charles ne pouvaient la cloîtrer indéfiniment à Pétersbourg. Isolée dans sa vaste maison de la Perspective Newsky, soumise à la tutelle des Nesselrode, Marie n'y jouissait même pas des illusions de l'indépendance. Elle voulut profiter de la première absence de sa tante pour s'accorder, à défaut d'un long voyage en Allemagne ou en France, une excursion à Varsovie. Mais la comtesse Charles, avertie par ses agents, jeta feu et flammes. De Bade, où elle achevait sa cure, elle pressa le chancelier d'interdire cette équipée.

Il faut que je te dise mon opinion sur un projet qu'elle a d'aller rejoindre son père à Varsovie. Outre que cela sera parfaitement désagréable à l'auteur de ses jours, ce qu'il lui a déjà exprimé une fois en termes très clairs, elle y sera plus isolée et en butte à tous les commérages. Après, elle expose un enfant à voyager pendant la dentition : un être qui est tout son avenir, je dirai même son appui, dans le monde!... Engage-la donc à rester tranquille, du moins jusqu'au printemps (1841) [2]...

En invoquant la santé de l'enfant, le comte Charles Nesselrode réussit à retarder le départ jusqu'en automne. Novembre étant venu, le chancelier dut écrire assez piteusement à son fils : « Marie Kalergis est allée voir son père à Varsovie [3]. »

A cette époque, le chancelier et sa femme commençaient à comprendre qu'il ne suffisait pas de garder leur nièce à Pétersbourg pour la garantir des dangers qui menacent en tous pays les jeunes femmes solitaires. Éternelle déconvenue de ceux qui prétendent se faire les geôliers de la beauté et du désir! Pouvaient-ils éloigner de Marie tous les élégants cavaliers de Pétersbourg? Voici que l'un de ses plus anciens soupirants, un des hommes les plus brillants et les plus riches de l'Empire russe, un des « lions » de Pétersbourg, M. Demidow,

1. Papiers Nesselrode, lettre inédite, Pétersbourg, 18 janvier 1840.
2. *Ibid.*, lettre inédite, Bade, 21 août 1840.
3. *Ibid.*, lettre inédite, Pétersbourg, 19 novembre 1840.

s'éprenait d'elle éperdument et se mettait en tête de la faire divorcer pour l'épouser. Marie, de son côté, après n'avoir été d'abord que flattée de ces brûlants hommages et les avoir peut-être encouragés par sa coquetterie, finissait par succomber à la contagion. Son cœur parlait pour la première fois. Elle en écoutait avec ivresse le délicieux langage. Cédant aux instances forcenées de son adorateur, elle lui jurait de remuer ciel et terre pour recouvrer sa liberté. Donc, si elle persistait à se rendre à Varsovie, ce n'était point caprice, humeur vagabonde, simple envie de changer d'air, mais dessein bien arrêté de gagner son père à sa cause et de l'amener à consentir promptement au divorce.

***

Ce roman ne tarda pas à s'ébruiter, et le chancelier en fut le premier avisé. Mais plutôt que d'en informer sa femme, qui venait de se transporter de Bade à Paris, il se tint coi et n'en souffla mot. D'un caractère conciliant, d'une inépuisable indulgence, un peu nonchalant et fataliste, le chancelier exécrait les scènes de famille. Aussi ne fut-ce point par lui, mais par une lettre de son amie Sophie Bobrinsky que la comtesse eut vent de l'intrigue. Grande fut sa colère, car elle n'augurait rien de bon de cette inclination naissante. Malgré de belles qualités, M. Demidow ne lui inspirait aucune confiance. Elle le tenait pour un homme plein de frénésie et de tempêtes, incapable de faire le bonheur de sa nièce. Aussi ne se lassait-elle pas de déplorer l'imprévoyance de Marie Kalergis.

Son tort est de tomber sur des gens passionnés. Je suis persuadée qu'il serait jaloux, violent. Chez elle, c'est une exaltation de tête; ainsi c'est moins à craindre. Mais elle ne doit pas être traitable dans cette circonstance : je plains le père de tout mon cœur... [1]

A plusieurs reprises, dans ses lettres écrites de Paris entre novembre 1840 et février 1841, la comtesse Charles réprouve l'obstination avec laquelle Marie Kalergis réclame le divorce. Quel aveuglement! Sa nièce ne sait-elle pas qu'on n'accorde jamais le divorce, chez les Russes, pour incompatibilité d'hu-

1. Papiers Nesselrode, lettre inédite, Paris, 18 novembre 1840.

meur? Du reste, Marie s'expose à perdre sa fille, que M. Kalergis sera parfaitement en droit de reprendre, si la rumeur de ces vaines démarches se répand jusqu'à Londres. Et la comtesse, en un pêle-mêle bizarre, entrelarde ses lamentations de maximes morales et d'analyses psychologiques :

Le sentiment y est; il faut la plaindre. Mais comment s'est-elle laissée aller si vite à cette fougue? Comment est-ce que le sentiment de mère n'a pas combattu celui qu'elle a accepté si facilement? La femme a tant de fibres en elle qui doivent lutter, que je m'étonne toujours que l'on s'avoue à soi-même cette faiblesse : c'est ce combat qui en arrête les progrès. Je ne puis me faire à ces cœurs qui sont comme une poudrière que la moindre étincelle allume. Le pauvre cousin m'a écrit une grande lettre qui dépeint ses souffrances en voyant sa fille. Si elle était protestante, je crois que le divorce eût été plus facile. Mais elle catholique, lui grec, est-ce possible, lorsque pour tout grief, il n'y a qu'une incompatibilité de caractère? [1]

Tandis qu'à Varsovie, madame Kalergis s'évertuait à vaincre les objections du comte Frédéric contre le divorce, M. Demidow, resté seul à Pétersbourg, souffrait mort et passion. Se croyant déjà oublié de celle qu'il considérait comme sa fiancée, il poussait des rugissements byroniens et se précipitait, comme un fou, chez la comtesse Sophie Bobrinsky, où sa douleur se manifestait de façon très pathétique, mais un peu compromettante. Et la comtesse Nesselrode, ennemie du romantisme, condamnait sévèrement ces démonstrations intempestives :

Il est ce que je dis : despote en amour, jaloux, violent. J'en vois la preuve en ce qu'il se fâche de son séjour prolongé à Varsovie. De quel droit? pourrait-on lui répondre. N'est-ce pas nous qui devons veiller à ce que ce Roméo soit le moins compromettant? Et s'il doute de ses sentiments, lorsque c'est encore palpitant, qu'est-ce que ce sera plus tard?... Il ne m'est pas du tout sympathique, ce monsieur, quoi que l'on en dise. Lorsqu'il est contrarié dans ses sentiments, il se roule par terre de crampes d'estomac; il est égaré. Voilà de quoi cette pauvre femme sera témoin. Après ce qu'elle a souffert, il me semble qu'elle aurait dû s'effrayer de s'engager et bien connaître le caractère, avant de se livrer à ce sentiment que je regarde comme un volcan qui s'éteindra... [2].

1. Papiers Nesselrode, lettre inédite au chancelier, Paris, 10 décembre 1840.
2. *Ibid.*, lettre inédite au chancelier, Paris, 14 janvier 1841.

***

La comtesse Charles avait parfaitement raison. Le volcan s'éteignit de lui-même, moins d'un an et demi après ce tumultueux paroxysme. En août 1842, les Nesselrode s'annonçaient les uns aux autres, avec une vive satisfaction, la rupture survenue entre Marie et M. Demidow. Celui-ci s'enfuyait à Munich, alors que Marie faisait venir ses malles à Varsovie, comme pour s'y fixer définitivement. Que s'était-il donc passé entre eux? Tout d'abord, ils désespéraient d'obtenir le divorce. Jean Kalergis ne s'y opposait point en théorie, mais exigeait d'en sortir avec honneur et de pouvoir se remarier.

D'autre part, madame Kalergis et M. Demidow s'apercevaient graduellement qu'ils étaient fort loin de posséder les multiples perfections dont leur imagination les avait ornés. Quand ils furent suffisamment désabusés, ils comprirent qu'ils n'auraient point de peine à se passer l'un de l'autre.

Enfin, madame Kalergis, fort attachée aux principes de la religion catholique, répugnait sourdement à l'idée du divorce. Et la crainte de nuire par une décision imprudente à l'avenir de son enfant aggravait encore ses scrupules. Puisqu'il fallait choisir entre M. Demidow et la petite Marie, elle refusait de renoncer à ses devoirs de mère. Vingt ans plus tard, ayant réussi à faire le bonheur de cette fille adorée, elle lui parlait très franchement de cette crise :

> Sans vous, j'aurais suivi les conseils détestables de ceux qui m'entouraient : de divorcer et de réparer les rigueurs du sort. Sans vous, j'aurais fait bien des folies, auxquelles me poussaient l'imagination, le désespoir, et — pourquoi ne le dirais-je point? — un cœur avide d'affection et de sympathie[1]?

CONSTANTIN PHOTIADÈS

(*A suivre.*)

1. La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, p. 114.

UN AMBASSADEUR DE FRANCE

A LA COUR DE SARDAIGNE

LE MARQUIS DE RUMIGNY (1836)

I

La Cour de Sardaigne avait mis un certain temps avant de se décider, ou plutôt de se résigner, à accepter le successeur que le cabinet des Tuileries désirait donner au baron de Barante. Si l'on se plaisait à reconnaître, à Turin, les talents et l'habileté de Rumigny, on n'était pas cependant, peut-être non sans quelque semblant de raison, sans redouter son caractère. Le choix fait par Louis-Philippe pouvait, à la rigueur, justifier, au moins jusqu'à un certain point, les appréhensions qu'il inspirait à Charles-Albert. Le Roi et ses conseillers, plus encore que lui, n'avaient pas encore passé l'éponge sur l'attitude tenue par Rumigny au cours des explications assez vives que la Sardaigne avait échangées avec les Suisses au sujet des mouvements révolutionnaires que les réfugiés italiens avaient tenté de provoquer en Savoie. Le marquis de Brignole, ambassadeur de Sardaigne à Paris avait reçu de son souverain l'ordre d'en faire la remarque à Louis-Philippe, qui lui répondit : « Vous pouvez être certain que Rumigny sera à Turin un tout autre homme qu'en Suisse et qu'il n'y donnera aucun sujet d'inquiétude ; c'est un très brave homme plein de bon sens. Au reste, je ne le perdrai pas de vue et, si je vois qu'il a besoin de quelque rappel à l'ordre, je ne manquerai pas de le lui envoyer. En Suisse, il vous a causé de l'humeur parce que, à ce moment, la guerre semblait inévitable. De toute façon, si Rumigny

venait à se rendre en quoi que ce soit désagréable à votre Roi, faites-le moi savoir et j'y mettrai bon ordre sur l'heure même [1]. »

C'était là, il faut bien le reconnaître, une entrée en matière qui, malgré l'agrément donné en fin de compte à la nomination de Rumigny, n'était guère de nature à lui faciliter l'existence dans un poste qui, sans être de tout premier ordre, était, surtout à ce moment, bien loin d'être dénué d'importance.

La tâche de Rumigny eût été de toute façon des plus délicates et des plus ardues. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir les *Instructions*, que le duc de Broglie rédigea à son intention le 2 novembre 1835.

Il y appelait son attention sur « les fortes préventions qui, sous des dehors satisfaisants, existent encore contre la nature et les principes de nos institutions, sur l'état d'esprit du Roi, son caractère indécis et sans volonté, dominé par les influences de congrégation et d'aristocratie qui l'enchaîneront, sans doute encore longtemps, à un système de politique et de gouvernement par lequel la Sardaigne se rapproche naturellement de l'Autriche. »

En terminant, il lui recommandait « d'observer une attitude de bienveillance, sans empressement trop marqué, conciliante et facile en tout ce qui pourrait ajouter à la bonne intelligence des rapports entre les deux gouvernements ».

La position du Corps Diplomatique accrédité auprès de la Cour de Turin, et plus particulièrement à de certains moments celle du représentant de la France, était d'autant plus difficile que Charles-Albert ne se laissait voir que fort rarement, ne communiquait guère qu'avec ses ministres et évitait en outre la plupart du temps, au cours des rares audiences qu'il ne pouvait se dispenser d'accorder, de parler d'affaires et de politique. Comme l'a si justement relevé le baron A. Manno, « personne ne détient la clef du cœur et des pensées intimes du Roi. La conduite des affaires était laissée à des personnages qui, tous foncièrement dévoués à leur souverain et aimant ardemment leur pays, n'en suivaient pas moins des voies diamétralement opposées. »

Enfin, ce qui était loin de simplifier et de faciliter l'action d'un diplomate, au moment où Rumigny prit possession de son poste, comme du reste pendant toute la durée de sa mission, les vues personnelles et les intentions de Charles-Albert se trouvèrent, à maintes reprises, dans la plupart des cas même, en opposition avec la ligne politique suivie par le comte Solaro della Margherita, qui n'en réussit

1. Cf. N. Bianchi. « *Storia documentata della Diplomazia Europea in Italia dall'anno* 1814 *all'anno* 1861. » Tome IV. 177, 178. Dépêche du marquis de Brignole au comte Solaro della Margherita, Paris, 6 octobre 1835.

On ne put jamais se décider, non seulement dans l'entourage du comte Solaro della Margherita mais encore parmi les diplomates plus ou moins inféodés à ses idées et à ses vues, à oublier les griefs qu'on avait eus contre Rumigny. Rien ne le prouve mieux que les quelques phrases que je trouve dans une dépêche que le comte de Pollon adressait à ce même Solaro, de Londres,

pas moins à conserver pendant treize ans le portefeuille des Affaires étrangères. « M. de la Marguerite, écrira Rumigny au comte Molé le 5 juillet 1837 [1], par conséquent à une époque où il avait eu l'occasion de le bien étudier et de le mieux connaître, est un homme léger, imprudent, dont les volontés sont liées par des engagements, qui flatte les préventions, la faiblesse et la vanité de son maître, qui le pousse à des erreurs de calcul qui pourront lui coûter cher. C'est un homme contre lequel il n'y a pas moyen de lutter, car il a pris un tel empire sur son esprit que lui seul lui parle d'affaires politiques et lui plaît. »

Malgré toutes ces difficultés, Rumigny, il n'est que juste de le reconnaître, avait pu, en se conformant aux sages instructions du duc de Broglie, remplir à la satisfaction de son gouvernement le programme qu'on lui avait tracé. Il avait habilement mené sa barque, évité les nombreux écueils parsemés sur sa route. Et en effet, moins de six mois après son arrivée à Turin, il avait réussi à dissiper complètement les préventions que Charles-Albert avait eues contre lui. Non seulement il avait fini par se faire accepter par le Roi, mais il avait même si bien manœuvré qu'il était devenu presque *Persona grata* auprès de lui et qu'il ne craignait pas de dire à M. Thiers dans sa dépêche du 14 mai 1836 : « Le Roi est mille fois plus confiant que tous ses ministres ensemble ne le sont à mon égard. »

C'est grâce à ces moments de confiance, à ces velléités d'expansion que Rumigny a pu, dans la première des deux dépêches qu'on va lire, consigner le curieux et intéressant jugement que Charles-Albert porta au cours d'une audience sur la conduite du duc de Modène, sur les visées ambitieuses, les ridicules et grotesques armements de ce sinistre tyranneau, et enfin sur le singulier procédé qu'il avait imaginé afin de se procurer de l'argent grâce à l'établissement, à son profit personnel, d'un monopole, auquel aucun autre prince n'avait songé avant lui.

Mais Charles-Albert ne s'en était pas tenu là. Il avait à ce moment, si complètement oublié ses anciens griefs contre le représentant de Louis-Philippe, qu'il n'hésita pas à s'exprimer catégoriquement, sans réticence, sans la moindre réserve, sur le compte de Marie-Louise et de Bombelles comme sur l'état du Duché de Parme. S'il eût eu encore quelque doute sur le caractère de Rumigny, il se serait assurément gardé de critiquer aussi vertement les excentricités, les folles dépenses. les velléités d'indépendance italienne et les avatars religieux du duc de Lucques. Il n'aurait surtout pas jugé à propos de terminer cet entretien en lui faisant part des intrigues que Lebzeltern menait à

le 20 mars 1839 : « Le marquis de Rumigny est une vraie calamité pour tous les pays où il est envoyé. » C'est une opinion à laquelle le général Sébastiani a souscrit sans la moindre difficulté dans les termes suivants : « Placez le marquis de Rumigny seul au sommet du Mont-Blanc, il trouvera le moyen de vous écrire une dépêche tous les jours. C'est un brave homme, mais un faiseur inquiet qui cherche les affaires et qui doit devenir nécessairement incommode et dangereux. » (Cf. BIANCHI. *Ibidem.* IV, 370).

1. Turin, Vol. 309, folio 133. Direction Politique, n° 59. Dépêche chiffrée.

Naples pour le compte de l'Autriche, intrigues qui entamées presque dès le lendemain de la mort de la reine Christine, devaient être couronnées de succès et faire de l'une des filles de l'archiduc Charles la deuxième et malheureuse femme de Ferdinand II, le *Re Bomba*.

Rumigny a Thiers

Turin, 14 *mai* 1836 [1].

« Le roi de Sardaigne, dans l'audience qu'il a bien voulu m'accorder, a été particulièremnt affable et causant. Après m'avoir témoigné toute la satisfaction qu'il éprouvait de la visite de nos Princes [2], passant au voyage qu'il venait de faire dans une contrée qu'il ne connaissait pas, il se félicita de l'accueil qu'il avait reçu de la population [3]. Un mot, qui échappa au Roi sur l'impossibilité où il se voit de contenter tout le monde, m'autorisa à lui demander s'il n'avait rien appris qui pût lui faire supposer qu'il y avait encore des mécontents. Je tenais à éclaircir une insinuation que m'avait faite le ministre de l'Intérieur en me disant que les révolutionnaires se remuaient de nouveau, qu'ils rassemblaient des armes sur les frontières tant de l'Allemagne que de l'Italie et qu'il était encore question de quelque intrigue qui n'était pas suffisamment connue pour qu'on pût encore en parler sans danger.

Connaissant les habitudes mystérieuses du pays, je voulais mettre le Roi sur la voie de me dire ce qu'il avait appris, car lui est mille fois plus confiant que tous ses ministres ensemble ne le sont à mon égard. Le Roi m'apprit en effet que les rapports faisaient mention de mouvements parmi les révolutionnaires, mais qu'il n'y voyait pas encore clair, qu'il avait au surplus donné l'ordre qu'on eût l'œil ouvert sur toutes ces intrigues et qu'on m'informât minutieusement de tout ce que l'on parviendrait à découvrir. « Nous avons un intérêt commun en cela, m'a-t-il dit ; le danger qui l'année dernière a

1. Archives des Affaires étrangères. Turin, volume 308, direction politique n° 67 (chiffrée) folio 25-32.

2. Les ducs d'Orléans et de Nemours qui, à leur retour d'Allemagne et d'Autriche, devaient rendre visite à Charles-Albert, et qu'on attendait à Turin vers la fin de juin, ne s'y arrêtèrent que peu d'heures à la nouvelle de l'attentat, auquel Louis-Philippe venait d'échapper (Attentat d'Alibaud).

3. Il s'agit là d'une tournée que Charles-Albert avait faite le mois précédent. Passant par Mondovi, Savone, Oneglia et Vintimille, il avait poussé jusqu'à Nice et était revenu à Turin par le col de Tende et Coni.

menacé la vie du roi des Français[1], menaçait également l'existence de chacun des autres souverains... »

Ceci me conduisit à témoigner mes regrets de la conduite du duc de Modène[2] qui seul, pour ainsi dire, au monde persiste à soutenir ostensiblement les ennemis de la France et enhardit par sa protection les agents de don Miguel et de don Carlos qui cherchent à parcourir impunément l'Italie et la France pour enrôler des partisans pour cette cause dont lui seul, et peut-être le cardinal Lambruschini[3], avec plus de réserve, osent se déclarer les appuis et les instruments.

Le Roi s'égaya beaucoup de la politique de ce Prince, ainsi que je vais le dire plus bas, et sur-le-champ il me répéta ce qu'il m'avait si souvent assuré : « Qu'il espérait que j'étais bien convaincu qu'il n'avait rien fait qui pût contraster avec la politique qu'il m'avait expliquée à cet égard, relativement aux armements, aux enrôlements et aux envois d'argent pour don Carlos. »

Il parut même éprouver des regrets de ce que certains journaux continuaient à lui refuser la justice de dire qu'il ne se mêlait pas de cette querelle, qu'il n'hésite pas à déplorer. Et il ajouta : « Que nous lui avions rendu un grand service en faisant savoir que nous interdirions absolument l'entrée du Royaume à tous les partisans de don Carlos et de don Miguel, parce que cela lui donnait un moyen tout simple de déclarer de son côté qu'il n'en voulait plus chez lui. Il devait les repousser dès qu'ils se présenteraient à la frontière, sous peine pour lui de les nourrir et de devoir finir par les expulser plus tard ».

Parlant du duc de Modène et de l'Italie en général, le Roi me raconta plusieurs faits qui sont assez curieux pour trouver place ici.

1. L'attentat de Fieschi.
2. François IV.
3. Lambruschini (Louis, cardinal) (1767-1854). Entré dans l'ordre des Barnabites, devenu évêque de Sabine, puis archevêque de Gênes avant d'être envoyé en France comme nonce sous le règne de Charles X, cardinal en septembre 1831, puis, en 1835, choisi par Grégoire XVI, pour remplacer le cardinal Bernetti au secrétariat d'État. Adversaire déclaré de tout progrès, il prit une part active aux persécutions politiques et aux procès religieux qui caractérisent le pontificat de Grégoire XVI. Lors du conclave qui se réunit à la mort de ce Pape, il obtint au premier tour de scrutin le plus grand nombre de voix, mais qui ne suffirent pas pour enlever son élection. Membre de la Consulte d'État en 1847, il accompagna en 1849 Pie IX à Gaëte.

Le duc de Modène, non content de protéger les Carlistes et les Miguélistes, attire à sa Cour tous ceux qui sont capables de porter un uniforme. Il admet les titres et les décorations qu'ils se sont donnés, et, entouré de tout ce monde, il jouit de voir sa Cour grossie de ces ridicules personnages qui lui persuadent qu'il est appelé à de grandes destinées. On parle à Modène presque sérieusement de régénérer l'Italie et le duc de Modène n'est pas éloigné de revenir à d'anciennes illusions que ce rôle lui sera dévolu [1].

En attendant, comme s'il avait des attaques à repousser, il construit dans son État des tours, d'après le système de l'archiduc Maximilien d'Este [2]. On en élève sur plusieurs points sans qu'on puisse en deviner le but. Pour couvrir ces dépenses, fort inutiles à la population, le duc de Modène la pressure outre mesure, non seulement par ses ordonnances, par l'exaction, mais en devenant lui-même le rival des marchands de son pays. Un grand nombre de boutiques lui appartiennent. Il ne se contente pas de les louer, ce qui serait très simple ; mais les marchands qui vendent sont ses commis, agissant pour son compte et ayant des privilèges interdits aux autres. Aussi, on se plaint excessivement dans ce petit pays. Il n'en est pas de plus malheureux en Italie, quoique ceux de Parme et de Lucques ne soient pas dans un état plus prospère.

Le roi de Sardaigne ignore s'il est vrai, comme le bruit en courait naguère encore, que l'archiduchesse Marie-Louise songeait à échanger ses possessions contre une somme d'argent. Personne ne pourrait lui en offrir que le duc de Lucques, à qui ce Duché revient. Or, il n'en a pas. Ce que l'on sait d'une manière indubitable, c'est qu'on ne voit plus de moyen de faire

1. Allusion aux intrigues qui avaient tendu à exclure du trône de Sardaigne la branche de Savoie-Carignan.

2. Maximilien (archiduc d'Autriche-Este) (1782-1863), le plus jeune des fils de l'archiduc Ferdinand, gouverrneur de la Lombardie, et de l'archiduchesse Marie-Béatrix, frère du duc de Modène François IV, grand-oncle de l'empereur Ferdinand Ier et de l'archiduchesse Béatrice d'Este, duchesse de Massa et Carrara. Après avoir fait les campagnes de 1809 et de 1814, il s'occupa surtout des questions de fortification, imagina le système défensif du cours du Danube et fit construire, à cet effet, des tours auxquelles on donna son nom et dont on pouvait, il y a quelque temps encore, voir un ou deux spécimens aux portes mêmes de Linz. Feld-Maréchal autrichien, il fut en outre grand maître, pour l'Autriche, de l'ordre teutonique.

face aux dépenses. Le département des Finances est à bout. Marie-Louise fait argent de tout, et M. de Bombelles la seconde. Il lui en faut pour l'établissement de ses enfants et, comme elle en a beaucoup, il lui en faut beaucoup, beaucoup plus que le pays ne peut en donner.

Le roi de Sardaigne ne met pas son mariage avec M. de Bombelles en doute [1]. On ne croit pas au surplus que la Cour de Vienne permette à cette princesse d'abdiquer. Quelque faible que soit l'intérêt qu'elle inspire à Vienne, on compte plus sur elle qu'on ne le pourrait faire sur le duc de Lucques qui, lui aussi, a des velléités d'indépendance italienne et qui serait peut-être moins disposé à faire garder le pays par des soldats autrichiens.

Ce prince n'est pas plus fait pour rendre son duché heureux. Il a recours à tous les moyens pour subvenir à ses folles dépenses. Il cherche à emprunter, reçoit des refus et ne se rebute pas. Son entourage est détestable. Ses sujets se moquent du soin qu'il prend de marier ses favoris à des bâtardes d'autrui qu'il s'engage à doter. On n'a, ni dans le pays, ni au dehors, aucune considération personnelle pour un prince qui se dit catholique à Vienne et qui se proclame protestant à Berlin (ce qu'il est en effet) et dans l'espérance de se créer un appui d'avenir parmi les libéraux de l'Italie dans le cas où lui aussi pourrait se faire reconnaître *Régénérateur de la nation italienne.*

Ces deux pays sont donc malheureux parce qu'ils sont gouvernés aujourd'hui par des princes qui s'occupent peu du bien-être présent parce que l'avenir est sans intérêt pour eux.

Vous voyez par ces détails, Monsieur, le ton de confiance que le roi de Sardaigne avait donné à cet entretien. Il a ajouté quelques faits sur Naples que je dois ne pas laisser ignorer. D'après les notions qui lui sont parvenues, M. de Lebzeltern [2]

1. Bombelles (Charles, René, comte de) (1785-1856), d'abord chambellan de l'empereur d'Autriche, puis conseiller privé et grand maître de la cour de Marie Louise qui, après la mort de Neipperg, l'épousa morganatiquement vers 1830

2. Lebzeltern (Louis, comte de), né en 1774 à Lisbonne où son père représentait l'Autriche et où il avait épousé Isabelle d'Arnaud-Courville, dont la famille avait émigré en Espagne. A dix-sept ans, en 1791, Lebzeltern, attaché à la légation de Lisbonne, débuta dans la carrière sous les ordres de son père et passa de là à Madrid où il exerça les mêmes fonctions de 1798 à 1801. On le trouve ensuite, jusqu'en 1806, à Rome où lors des absences de l'ambassadeur il remplit à plesieurs reprises les fonctions de chargé d'affaires et se fit ainsi

est en grand et perpétuel mouvement pour faire contracter au Roi un nouveau lien avec une princesse d'Autriche. Quinze jours après la mort de la Reine, il avait reçu et montré au Roi le portrait de la fille de l'archiduc Charles [1] et, en

remarquer par Metternich qui le récompensa en le nommant en 1807 conseiller de légation sur place. A l'automne de 1810 ses capacités lui valurent le poste de conseiller d'ambassade à Saint-Pétersbourg où il arriva en février 1811 chargé d'une commission spéciale qui l'appelait à traiter directement avec Alexandre Ier, à l'insu de son chef, le comte de Saint-Julien. En 1813, on lui confie la délicate mission de venir séjourner quelque temps à Kalisch auprès du Tzar. Au mois de novembre de cette même année, on l'envoie en Suisse qu'il quitte en 1814 pour conduire Pie VII de Savone à Rome où il représenta l'Autriche jusqu'au 31 mars 1816. Sur les instances particulières d'Alexandre Ier, il est alors nommé ambassadeur en Russie où il reste dix ans. Pendant ce temps, il épousa en 1823 la comtesse Zénaïde de Laval (morte à Paris en 1873), dont la sœur était mariée avec le prince Serge Troubetzkoï. A l'occasion de son mariage, Lebzeltern fut fait comte sur la demande personnelle de Metternich. Mais son beau-frère s'étant gravement compromis dans la conspiration ourdie lors de l'avènement de Nicolas Ier, il demanda à quitter Pétersbourg. Metternich songea alors à l'envoyer à Rome ; mais, des raisons personnelles ayant fait obstacle à l'agrément de Léon XII, on le nomma à Naples, poste plutôt honorifique où il passa les dernières années de sa carrière et où il ne tarda pas à prendre une telle influence sur le prince de Cassaro que ce ministre ne fut plus qu'un instrument docile de la politique du cabinet de Vienne. Lorsqu'il prit sa retraite en 1844, il continua à résider à Naples où il mourut en 1854. Fait intéressant à noter, toute la correspondance de Lebzeltern est en français, car ce diplomate autrichien n'écrivait pas l'allemand, langue dans laquelle il avait même quelque peine à s'exprimer (Cf. GRAND-DUC NICOLAS MIKHAILOVITCH. « *Les relations de Lebzeltern, Ministre d'Autriche à la Cour de Russie.* » (1816-1826). p. X-XV et XXXII-LXIV).

1. Ferdinand des Deux-Siciles épousa en effet le 9 janvier 1837, Marie-Thérèse-Isabelle, archiduchesse d'Autriche (1816-1867) fille de l'archiduc Charles.

La première femme de Ferdinand II, la reine Christine, fille de Victor-Emmanuel Ier, roi de Sardaigne, née en 1812, venait de mourir le 31 janvier 1836, quinze jours après la naissance de celui qui fut le roi François II, le dernier roi des Deux-Siciles.

Voici en quels termes Lebzeltern s'exprime à propos de ce second mariage, à la page XLIX de son *Autobiographie* que le Grand-Duc Nicolas Mikhaïlowitch a placée en tête des *Relations* de Lebzeltern.

« J'arrivai à Naples en 1830... J'y trouvai des tendances alarmantes près du gouvernement même, dont les actes ainsi que les paroles me remplissaient d'inquiétudes, les sentiments de la société très défavorables à l'Autriche, les sympathies de la généralité pour le trône de Juillet. Peu de temps après je vis le roi, Ferdinand II, au moment de s'allier à la Maison d'Orléans. Toutefois et par gradations, des années plus sereines et plus rassurantes succédèrent aux premières. J'éprouvai la satisfaction de voir le gouvernement se placer sur une ligne de salut, revenir à des principes dont l'oubli avait manqué de lui devenir funeste et éviter tous les pièges que lui tendait le cabinet français.

quelque sorte, la lui avait fait proposer. Cet empressement, hors de propos et sans convenance, a généralement déplu.

Maintenant, c'est le duc de Modène qui propose sa fille [1]. Mais, à Vienne, on contrarie ses démarches parce que l'on convoite la dot de cette princesse pour un archiduc d'Autriche. Le Roi de Sardaigne ne croit pas au bruit que font courir les Carlistes d'une proposition de mariage entre le roi de Naples et la fille du duc de Berry [2].

Je n'ajouterai pas les détails dans lesquels le Roi est entré sur son désir de voir s'étendre et s'améliorer les bons rapports qui existent entre son gouvernement et le nôtre par le soin qu'il prend pour rendre l'industrie et le commerce plus actifs. Ce serait répéter ce que j'ai déjà rapporté ; mais je ne dois pas taire que tout, dans son ton, dans les épanchements de sa confiance, était de nature à prouver qu'il veut persévérer dans une voie que le gouvernement du Roi a déjà approuvée et appréciée. »

II

Sauf quelques légers nuages rapidement dissipés, rien n'était venu, pendant l'été et l'automne de 1836, porter atteinte à la position que Rumigny avait réussi à se faire à Turin. Son activité ne s'était pas ralentie et lorsque, comme tous nos représentants à l'Étranger, il lui

J'eus enfin le plaisir de voir les opinions d'une grande majorité se calmer sur bien des choses et d'anciennes préventions se modifier remarquablement ou bien s'effacer entièrement à notre égard, de voir, enfin, une archiduchesse d'Autriche sur le trône des Deux-Siciles. Ce furent autant d'améliorations auxquelles je ne saurais me regarder comme étant resté étranger... »

1. Marie-Thérèse-Béatrice-Gaëtane, archiduchesse d'Autriche-Este (1817-1884), fille aînée de François IV, duc de Modène, épousa, en novembre 1846, le comte de Chambord.

2. Louise-Marie-Thérèse de Bourbon (1819-1864), épousa en 1845 celui qui allait devenir peu après le duc Charles III de Parme et qui n'était alors que le prince héréditaire de Lucques (1823-1854). Elle exerça la régence au nom de son fils, le duc Robert, de mars 1854 jusqu'au moment où la famille ducale quitta Parme au commencement du mois de juin 1859.

N'est-il pas curieux de relever à ce propos que la mère et la fille devinrent veuves de la même façon. Le duc de Berry tomba sous le couteau de Louvel et le duc Charles III fut poignardé en plein jour dans les rues de Parme au moment où il rentrait de sa promenade. Plus heureux que Louvel, son assassin, Antonio Carra, un palefrenier de ses écuries auquel le duc avait fait donner la bastonnade après lui avoir cinglé la figure d'un coup de cravache, réussit à s'échapper et à se réfugier à New-York.

fallut rendre compte de l'effet produit par la mort de Charles X sur les deux Cours auprès desquelles il était accrédité, il eut la bonne fortune de pouvoir adresser des renseignements du plus haut intérêt au comte Molé qui, entre temps, avait remplacé M. Thiers aux Affaires étrangères. La version qu'il enregistre et qu'il tient d'un témoin oculaire, le comte Coronini, propriétaire du Grafenberg où le vieux roi vient de finir ses jours, mérite d'autant plus de fixer l'attention qu'elle diffère radicalement de tout ce que nous apprennent à ce propos les *Mémoires inédits du marquis de Villeneuve*, le livre de M. de MONTBEL *Dernière époque de la vie de Charles X* et enfin, CAMILLE ROUSSET, *Un ministre de la Restauration. Le marquis de Clermont-Tonnerre*. Enfin, c'est au lendemain d'une des apparitions que les devoirs de sa charge l'obligent de faire à Parme, que Rumigny termine sa dépêche. Il a pu, une fois de plus, constater l'état de moins en moins satisfaisant de ce petit État, l'impopularité, imméritée à son avis, mais cependant croissante de Marie-Louise, impopularité due en partie aux mesures d'une brutalité révoltante prises par les autorités au cours de l'épidémie cholérique qui venait de ravager le Duché, mais surtout à l'omnipotence de Bombelles et à l'affreuse misère des populations.

RUMIGNY AU COMTE MOLÉ,

Turin, 10 *décembre* 1836 [1].

Monsieur le comte,

« J'ai recueilli sur les derniers moments du roi Charles X des renseignements que Votre Excellence me pardonnera de lui transmettre. Ils ne sont pas indignes de son intérêt, surtout si on a égard à la source de laquelle je les ai reçus. Ils m'ont été donnés par le propriétaire de l'hôtel [2], dans lequel cet événement s'est passé. Ainsi, il en a été pour ainsi dire le témoin oculaire. J'y joins les autres renseignements que j'ai recueillis d'autre part et dont la source est non moins digne de foi.

Lorsque Charles X est arrivé à Goritz, il était encore en parfaite santé. Son indisposition a été précédée par un très violent accès de mécontentement et d'humeur qu'il a exprimé après la venue du marquis de Clermont-Tonnerre, ancien ministre de la Guerre. Jusque-là il était gai et avait tous les signes de la santé.

1. Archives des Affaires étrangères. Turin, volume 308, folio 308-313. Direction politique, n° 136.

2. Charles X et le duc de Bordeaux demeuraient au Grafenberg qui appartenait au comte Coronini; le duc et la duchesse d'Angoulême avec Mademoiselle habitaient à l'extrémité opposée de la ville, au Strasoldo, d'où ils venaient tous les jours déjeuner et dîner avec le vieux roi.

Il a commencé par être impatienté d'apprendre l'arrivée de ce voyageur et, après l'audience qu'il lui a accordée, il était tout différent de ce qu'il avait été auparavant.[1] J'ai appris

1. Cf. au sujet de la venue du marquis de Clermont-Tonnerre à Goritz, de ses entretiens avec Charles X, de la maladie et de la mort du roi : CAMILLE ROUSSET, « *Un Ministre de la Restauration. Le marquis de Clermont-Tonnerre* », pages 413-417. La version que donne de ces journées, l'ancien ministre diffère radicalement du récit que Rumigny transmet au comte Molé.

Voici, d'autre part, la contribution qu'apportent à cet événement et à la présence du marquis de Clermont-Tonnerre à Goritz les *Mémoires inédits du marquis de Villeneuve. Charles X et Louis XIX en exil.* page 149 :

« Lorsque Charles X se décida à quitter le Hradschin, je ne sais par quelle fatalité son regard s'arrêta sur la petite et triste ville de Goritz. »

« Le roi, lit-on un peu plus loin (page 151) descend dans un hôtel situé à une extrémité de la ville et sa famille dans un autre hôtel, à l'extrémité opposée (l'hôtel Strasoldo (page 234) Charles X était encore robuste, ses organes sains et de nombreuses années lui semblaient promises. Mais, quelques jours après son arrivée, le choléra d'Asie se transporte inopinément à Goritz, n'y saisit qu'une victime et cette victime est le roi. Charles X est frappé le jour même de sa fête et expire le surlendemain.

« Le marquis de Clermont-Tonnerre (note de la page 174 des *Mémoires inédits du marquis de Villeneuve*), ancien ministre de la Guerre, s'était trouvé à Goritz à la mort de Charles X. Il avait, le premier, connu la résistance du Dauphin à accepter la couronne et il en avait apporté à Paris une relation exacte selon lui, inexacte suivant le prince. « Je suis très mécontent de lui, me dit-il. Il a défiguré mes intentions et les a dénaturées. Si jamais je le revois, le lui apprendrai à saisir et à rendre fidèlement mes paroles. »

« A mon retour, j'avertis M. de Clermont-Tonnerre des plaintes dont il était l'objet. Je vis que son tort avait été de se permettre, ainsi que tout le royalisme français, une réflexion hors de la ligne politique adoptée par le Dauphin et un essai malheureux qui, s'il eût réussi, obligeait Louis XIX à adopter les charges de la royauté. »

D'après ce que Villeneuve enregistre quelques pages plus loin, le duc d'Angoulême lui remit la copie d'une lettre adressée par lui au chancelier M. Pastoret, lorsque après la mort de son père il adopta (c'est à cette phrase que se rapporte la note ci-dessus) *la résolution bâtarde d'être et de ne pas être roi.*

Afin de faire passer sous les yeux des lecteurs tous les renseignements relatifs à la maladie et à la mort du roi Charles X il m'a paru utile d'emprunter les passages suivants à l'ouvrage de M. DE MONTBEL : (page 39-45).

« Ce jour-là même, le 3 novembre, veille de la fête du roi l'arrivée du marquis de Clermont-Tonnerre, son ancien ministre, lui causa une véritable stupéfaction. Dès qu'il en fut instruit, il se hâta de le faire appeler pour la soirée. Il l'accueillit avec une extrême bienveillance. Lui et M. le Dauphin lui demandèrent des nouvelles d'un grand nombre d'officiers... L'entretien se continua longtemps sur les souvenirs et les intérêts de notre pays...

« Le 4, jour de la Saint-Charles, le roi éprouva un saisissement de froid pendant la messe de 9 heures et demie. Il convint alors que, depuis trois jours, il ressentait une incommodité fatigante. Il n'eut pas la force d'assister au déjeuner ; mais, à 11 heures, il reçut l'hommage de tous les Français... Il donna

que ce dernier était allé pour lui demander de permettre que le duc de Bordeaux lui fût confié et qu'il pût le faire voyager. J'ignore s'il avait une autre mission, mais de celle-là j'en suis assuré.

De ce moment Charles X, s'est montré sensiblement affecté : il a gardé le silence, s'est plaint de souffrir, a refusé de prendre part au dîner de la Saint-Charles et, depuis, il a gardé le lit. C'est alors que les symptômes morbides se sont déclarés. Il est mort dans un état d'assoupissement complet. Il a reçu les derniers sacrements presque sans connaissance de ce qu'il faisait et pour ainsi dire machinalement. Ils lui ont été administrés par Monseigneur l'Évêque d'Hermopolis [1], qui était lui-même fort souffrant.

Il n'y a pas la moindre vérité dans les discours qu'on a mis dans sa bouche. Dès qu'il est tombé dans l'assoupissement, il a gardé le silence et n'a dit aucune parole qui ait pu être distinctement comprise.

Il est vrai que, dès le premier moment, M. le duc d'Angoulême a pris le titre de roi. Il l'a, sinon pris, du moins accepté de ses entours et depuis il n'en porte pas d'autre. Les Carlistes répandus en Italie assurent qu'il avait d'abord pris le nom de comte de Marnes, mais qu'il a ensuite cru devoir déployer le titre de roi pour imposer silence aux prétentions de

aussi une audience d'une heure et demie au marquis de Clermont-Tonnerre, qui fut frappé de l'activité de ses questions... et qui s'étonna avec moi que, pendant près de six années d'exil, le roi n'eût pas vieilli d'un seul jour. Après les audiences, Charles X commença à éprouver des douleurs et des malaises qui ne donnèrent pas encore d'inquiétudes. Il ne parut pas au dîner. Immédiatement après, il se rendit au salon où nous nous trouvions et nous fûmes frappés et profondément affligés du changement subit qui s'est opéré en lui... Il se retira bientôt... Dans la nuit, son état s'aggrava... Charles X mourut le 6, à une heure un quart du matin. »

1. Monseigneur Frayssinous (1765-1841), de l'Académie française où il succéda à l'abbé Sicard, protégé par Louis XVIII après l'avoir d'abord été, sous l'Empire, par Fontanes, devint presque coup sur coup évêque d'Hermopolis, grand maître de l'Université, premier aumônier du roi, comte, pair de France, ministre des Affaires ecclésiastiques et de l'Instruction publique. Il se retira à Rome après les journées de juillet 1830 et venait à peine de rentrer en France en 1832, lorsque Charles X l'appela auprès de lui à Prague et lui confia, en octobre 1833, la direction de l'éducation du duc de Bordeaux. Monseigneur Frayssinous revenu en France vers la fin de 1838, ne tarda pas à quitter Paris et à se retirer dans son pays natal, le Rouergue, où il passa les deux dernières années de sa vie.

madame la duchesse de Berry, qui voulait que son fils se fît reconnaître Roi. Madame la Dauphine a déclaré qu'elle serait le chef de famille et qu'elle garderait le prince et la princesse.

A la chapelle, le siège du duc d'Angoulême a été mis à la place de celui du Roi, son père, et les hommages dus à la royauté sont exigés et rendus à l'intérieur de son habitation. Dehors il ne les reçoit pas et a même refusé la garde d'honneur qu'on avait eu ordre de placer auprès de sa résidence.

Le duc d'Angoulême est fort affaibli. Sa santé ne paraît pas bonne. Malgré cela, il continue à vivre dans un état d'activité, d'agitation et de frétillement continuels. Il est toujours en courses. Madame la Dauphine ne le quitte pas. La santé de cette princesse est plus robuste. Elle a pris beaucoup d'embonpoint.

Elle a paru désirer tenir la population à l'écart et ne pas permettre qu'on l'approchât facilement. Cette mesure a un peu chagriné les familles nobles qui espéraient siéger à la Cour et faire valoir des prétentions qui sont rarement mises en évidence à Goritz. De là est résulté une sorte d'éloignement réciproque qui se comprend parfaitement.

Monsieur le duc de Bordeaux est fort chétif : sa taille est petite et courte, son teint sans couleur, son corps sans vigueur. Sa poitrine paraît très faible. Il a craché le sang trois fois depuis son arrivée à Goritz. A le voir, on ne peut lui présager une santé robuste dans l'avenir. Comme M. le Dauphin, il trépigne toujours et semble atteint d'une agitation nerveuse qui doit le fatiguer. Pendant un office religieux, avant la mort du Roi, il s'est évanoui dans la chapelle. Il paraissait ne pas pouvoir rester debout ; aussi le fait-on asseoir le plus qu'on peut.

Mademoiselle est mieux, mais peu jolie et peu forte. Son extérieur rappelle celui de madame la duchesse de Berry.

Lors de mon voyage à Parme, la Cour avait pris le deuil. Madame l'archiduchesse m'a parlé dans les termes les plus convenables de la mort de Charles X, des malheurs de la famille, de l'intérêt que doit inspirer madame la Dauphine. Mieux que toute autre, elle peut apprécier l'immensité d'un chute aussi prodigieuse ; mais elle en parle sans affectation et comme si elle y était indifférente.

Elle s'est expliquée avec non moins de convenance sur l'énormité de la faute du prince Louis Bonaparte [1] et sur l'extrême indulgence du Roi. J'ai compris par ses discours qu'elle n'avait plus de communications, ni de correspondance avec cette famille. Elle m'a dit plusieurs fois qu'elle ne voulait plus en avoir avec aucune des personnes qui se prêtaient à des idées d'opposition contre le gouvernement de Sa Majesté.

Madame l'archiduchesse a exprimé plusieurs fois avec le plus grand intérêt la satisfaction qu'elle avait éprouvée en voyant Messeigneurs les ducs d'Orléans et de Nemours. Elle a été enchantée de leurs manières, de leur esprit, de tout ce qu'elle a entendu dire à Vienne. Plusieurs fois elle a dit : « La Reine est une heureuse mère. Elle le mérite bien ! » Sa Majesté a paru très occupée de savoir Monseigneur le duc de Nemours en Afrique.

L'état de son duché m'a paru fort peu satisfaisant. La misère y est extrême. Sans commerce en tout temps, il est plus accablé en ce moment par la rigueur inouïe avec laquelle le duc de Modène a intercepté toutes les communications. Aucun voyageur ne s'y présente parce que c'est un terme au delà duquel on ne peut parvenir. Le choléra y a exercé des ravages assez forts par la faute des autorités et des médecins [2], qui se sont fort mal conduits, au dire de l'archiduchesse, qui le leur reproche sans pitié. Le clergé n'a pas été insensible à la terreur générale, mais il a fait meilleure contenance. L'archiduchesse a dû retourner à Parme pour rétablir l'ordre et rendre un peu de confiance aux habitants.

1. L'affaire de Strasbourg.

2. A en juger par ce qui se passa un an plus tard en Piémont, lors de l'épidémie de grippe qui y fit de si grands ravages, les Parmesans n'auraient d'ailleurs guère eu à se féliciter des soins que leurs médecins leur auraient donnés, s'ils n'avaient été paralysés par la peur et par le désir de se mettre le plus possible à l'abri de la contagion. Il est plus que probable que ces disciples d'Esculape auraient été tentés d'essayer sur les cholériques le traitement qui coûta la vie à tant de Piémontais atteints de la grippe. « Le roi, rapporte Rumigny (dépêche au comte Molé, de Turin, le 12 avril 1837) m'a raconté que, pendant sa visite, un malade l'a prié de s'approcher de son lit et, qu'en le voyant, il lui a dit : « Sire, je demande justice ! » — « Et de quoi? » — De ce qu'on a osé me saigner 28 fois ! » — Et Rumigny ajoute : « Le roi l'a consolé en lui démontrant que c'était pour son bien, mais il n'y avait pas moyen de ne pas être surpris de cet abus d'un remède qui a fait tant de victimes dans cette dernière épidémie. »

Votre Excellence comprendra mieux jusqu'à quel point on avait poussé la sottise des mesures, lorsqu'Elle saura qu'on a vu une mère se précipiter par la fenêtre avec un de ses enfants. On avait voulu la condamner à mourir sans possibilité de recevoir des secours, parce qu'on avait résolu de séparer par la violence les personnes qui avaient été en communication avec les cholériques. Elle a préféré une mort prompte à une mort lente et immanquable. Une autre femme a été conduite au lazaret comme cholérique. Elle était atteinte des douleurs de l'enfantement et, deux heures après, elle est accouchée.

Madame l'archiduchesse travaille de tous ses moyens pour réparer ces maux. Elle y consacre tous ses soins, toute sa charité et beaucoup d'argent. Elle n'en est pas récompensée, car il est évident qu'elle n'est pas aimée. A peine lui rend-on les plus simples hommages. J'ai assisté au *Te Deum* chanté dans le Dôme pour la cessation du choléra. Elle s'y est rendue en pompe. Pas une voix ne s'est élevée ; à peine a-t-on ôté quelques chapeaux sur son passage.

La Cour est réglée par les soins du comte de Bombelles. On n'en parle guère hors des murs du palais, où il règne en maître et par des règlements vétilleux qui prouvent la portée de son esprit. Il ne contribue pas à faire aimer l'archiduchesse. Peut-être n'est-on pas juste à son égard, car il n'est ni malveillant, ni brouillon par caractère, ce qui est assez remarquable pour un membre de cette famille.

Les forces militaires qui gardent le pays sont toutes autrichiennes. Il y a, à Plaisance, un bataillon d'infanterie d'environ 1 000 hommes commandé par un général et une même force à Parme. Il ne reste que quelques compagnies d'invalides, de carabiniers ou gendarmes et une petite compagnie de soldats de distinction qui appartiennent au pays.

La tranquillité y est parfaite. On ne s'y occupe en aucune façon de ce qui se passe au dehors. Un peu plus de commerce et d'industrie allégerait la misère. Cette année, elle sera affreuse. Le blé est à cinq francs la mesure, ce qui est un prix excessif, car le prix ordinaire est de 2 fr. 50. Le maïs a totalement manqué. On ne prévoit pas comment on atteindra la récolte prochaine ».

COMMANDANT WEIL

TABLEAUX DE LA MER

Dimanche 9 septembre. — A la Pointe du Raz, le Pardon de N.-D. des Naufragés. Le jour qu'on dirait le plus limpide de l'année. Tout ce cataclysme de rochers dressés au devant des tempêtes, s'enfonce aujourd'hui dans une mer paisible, sans une ride, pareille à un satin glacé, voilé à l'horizon d'une brume impalpable, légère... L'air est bleu, doux et tiède. Devant la statue de la Vierge, qui ouvre les bras pour recevoir l'enfant que lui tend un homme épuisé, émergeant des vagues, de grands cercles de femmes vêtues de noir, portant leurs plus jolies coiffes, leurs tabliers de soie les plus clairs, les plus chatoyants, les plus brodés. Nous serions tentés bien souvent d'accuser les peintres du Salon, les émules de M. Dagnan-Bouveret ou de M. Henry Royer, d'aller prendre leurs modèles ailleurs que dans le pays dont ils portent le costume. Ici, est-ce la rudesse de la vie, l'habitude de craindre, la terre qui ne rend guère et n'exige point de labeur prolongé, les nuits environnées d'absence, l'ouïe inquiète toujours : les yeux reflètent la mer, le nez est mince, le front évoque la résignation, la pureté. Je vois sur les talus, des groupes attendant l'heure de la procession. L'en-cas de soie ouvert derrière la tête, ces Bretonnes ont l'air d'avoir été groupées par Winterhalter devant une impératrice. Memling même n'aurait pu mieux choisir pour faire cercle autour de la Vierge. Tous ces visages, en effet, il nous semble les tenir du pinceau d'un primitif. Et il leur faut bien des grâces et de l'élégance pour qu'on s'y attache dans ce décor trop vaste et se prenne à ces regards si lointains, à ces

cols élancés, ces mains, ces bras qui jaillissent d'une manche large où tremblent les perles dorées d'une frange. Ce qui préoccupe un peu, c'est de voir ces visages de retable et d'enluminure, si coquettement apprêtés, ces corps vêtus à l'ancienne mode, avec les larges velours noirs, les jupes de faille si élégamment ornées, portant de petits tabliers de soie si délicieusement roses, lilas, azurés, brodés de fleurs au naturel ou bien de grappes d'argent et d'or, comme des ornements d'église... Pas un grain de poussière, pas une tache, ni même une reprise à l'étoffe... Tant de pimpant m'inquiète, je me demande si ces mains que le labeur n'a rougies, ni déformées, sont aussi laborieuses que l'on pourrait souhaiter... Cependant, ces femmes ne commèrent point entre elles. Rassemblées à cinq ou six, elles se taisent. L'habitude d'être séparées des hommes. Un garçon de vingt ans passe, il sourit, à l'écart, aimablement, mais sans insister... Puis-je croire que tant de retenue dissimule des mœurs dissolues... ?

Un petit autel a été préparé dans une sorte de large guérite en planches, tendue d'andrinople à l'intérieur. Dentelles, flambeaux, enfants de chœur dont la robe rouge se détache sur le vermillon de la tenture assez finement pour un œil de peintre. Des drapeaux, des branches de pins. Devant le sémaphore, les pavillons flottants des jours de fête, avec leurs dispositions particulières de biais, leurs triples quadrilatères... Le délicieux Eugène Boudin, l'un des peintres de marines les plus familiarisés avec la mer et qui notait à la manière de Guardi, — un Guardi normand, qui a pour Grand-Canal l'embouchure de la Touque et pour Palestrina, Honfleur — Boudin a peint ainsi des voiliers parés de leurs pavillons multicolores... Quelques très rares barques au loin... Un navire qui vient de Saint-Nazaire et gagne Brest ou Southampton, glisse sur l'eau lisse et, là-bas, au ras du flot, pareille à des radeaux de bois que l'écume recouvre, l'île de Sein environnée de récifs et que surmonte la blanche colonne du phare. Une poignée d'individus y vivent, à l'avant du vieux monde, roulés sous la bourrasque, toute leur vie pareille à celle des naufragés qui attendraient le secours des hommes.

Ave Maris Stella... Ave Maris Stella... Pendant que nous regardions l'horizon et le grand décor des rochers précipités

vers la mer, la procession s'est formée, nous la voyons qui s'éloigne vers le sémaphore, suivie de la queue noire que forment les vieilles et hérissée de bannières de velours grenat et bleu de roi brodé d'or. Je cours, je veux saisir, au tournant opposé du pilier massif, le cortège dont l'air emporte les chants et dont je vais voir les visages éclairés par le soleil qui commence à descendre vers l'Ouest.

C'est en effet, tout à coup, comme une grande poussée de robes noires et blanches, de marins vêtus de blanc et tout un ébouriffement de petits étendards de mousseline, de tarlatane aux couleurs du pape et de la Vierge. Le jaune et le blanc, le blanc et le bleu... D'abord, la grande croix d'argent, portée par un homme qui tend le bras et gonfle le cou; puis, des navires splendidement gréés portés par des mousses; des statues soutenues par des demoiselles, dont le costume, le voile de guipure brodée, la blancheur totale, ample, liliale, tient le milieu entre la première communiante et la mariée. L'air marin, léger, de cette journée de juillet transportée au seuil de l'automne, l'immensité du ciel, qui donne à toutes choses une transparence inouïe, des airs d'aquarelle sur nacre, l'air marin soulève le cortège, les voiles, les robes, les bannières, les étendards que le soleil fait luire, briller, pique de scintillements, de légères coruscations adoucies par l'éther qui nous baigne.

Pas une fausse note, pas un touriste, pas un chapeau de la rue de la Paix. L'infini vient mourir aux reflets de ces tabliers de soie tourterelle et fleur de pêche, sur ce sol rasé par les vents, où l'herbe est brouie par le soleil et les embruns.

Puis viennent les vieilles... Je vois des yeux qui ne paraissent avoir regardé jamais une pièce de monnaie. Des yeux pour les calvaires, des mains pour offrir le pain ou ensevelir... Des vieilles en veilleuses, avec des profils qui surgissent du fond des âges... *Ave Maris Stella*! En ont-elles chanté des cantiques d'actions de grâces, en ont-elles pleuré aussi des fils, des époux, des frères, des petits naufragés qu'elles avaient vu naître autour d'elles... Aujourd'hui, la grande ennemie languissante leur sourit... Qu'elle est bleue, suave, douce aux regards, sans une ride, au fond de la Baie des Trépassés! En baissant les yeux, j'aperçois dans un remous, au pied des rochers hérissés, un

sillon d'écume, une vague qui ronge et qui mousse, tenace, secrète, invisible, perfide, ignorée..., tandis que le prêtre lève l'ostensoir d'or sur la foule agenouillée et que les marchandes de pommes et de craquelins qui attendent derrière leur panier, baissent à leur tour le front et joignent les deux mains, en entendant de loin tinter la clochette des prosternations...

***

PENMARCH. — Le matin, à marée basse. Des hommes et des femmes à la file s'en vont ramasser du varech, comme le mineur descend extraire la houille du sol... Devant les hectares de rochers qui s'étendent à perte de vue, couverts de leur sombre récolte, une impression de travailleurs condamnés à un labeur sans lumière. L'horizon de cette matinée par ailleurs si pur, semble s'ardoiser, s'abaisser, peser sur cette Beauce de granit, couverte de goémon... De vieux chevaux traînent d'infâmes charrettes à travers les blocs accumulés sous leurs grasses chevelures iodées; des filles portant des brancards à deux mains s'acheminent vers le flot, pour aller prendre les tas de lianes marines préparés par des corvéieurs, qui, de terre, paraissent lilliputiens. Sur le dernier promontoire que les eaux furieuses de l'Océan ne rendent point complètement inhabitable aux hommes, ceux-ci ont accumulé pour veiller sur la mer, dont la courbe de chaque lame dissimule une crête de rocher, des édifices qui témoignent du changement de leurs mœurs et des progrès de leur science. Les plus anciens y avaient établi un sanctuaire. Enfoncée dans le rocher, la nef est à demi souterraine; une tour qui sous la pression des vents ne put jamais devenir flèche, ni clocher, demeure tronquée, affublée d'une apparence de toit à jamais provisoire; avec le temps, son granit rongé par le lichen s'est assimilé au rocher, ses ornements de monstres gothiques tordus n'ont plus de saisissable qu'une vague silhouette... Puis un phare fut construit, contre le portail même de l'église, qu'il condamna, comme avec l'assurance de pouvoir supprimer par le secours de la lumière qu'il allait faire briller, l'angoisse et la prière des femmes affolées. Dans l'ombre de l'autel drapé de ténèbres, la flamme sommeillante d'une veilleuse, image de la fragilité des existences confiées à

la mer, était peut-être plus réconfortante que ces grandes rames de clarté qui balaient la nuit avec la régularité d'un mouvement d'horlogerie. Aujourd'hui, ce phare enduit de blanc sert de sémaphore. En arrière de l'église primitive, une nouvelle tour s'est élevée, colossale celle-là, le phare d'Eckmühl. Ce foyer-ci s'en va sans doute porter ses rayons au delà des limites que jadis la prière assignait au Tout-Puissant. Le phare a des angles aigus, un campanile vitré le surmonte, il semble défier les éléments que l'église même, dans son humilité, ne semblait vouloir affronter. L'autel est désert, le feu tremblant de la veilleuse est devenu l'aveuglant foyer du phare. Mais, quoi qu'entreprennent les hommes au seuil de ces régions tourmentées, incertaines, c'est toujours l'image d'un Dieu qui l'emporte et qui s'approprie sans vergogne le travail du pygmée anonyme et fourbu...

A droite, à gauche, derrière nous, pas une végétation, des masures qui tournent le dos au vent. Sur les rochers, du goémon frais; sur le sol brûlé, du goémon étalé qui sèche et qu'une femme remue à la fourche, comme du foin. Des récifs aux formes contournées, mais souples, que les vagues semblent avoir capricieusement pétries... Des enfants nous offrent pour un franc des chapelets de petits coquillages jaunes et des femmes, qui portent sur le sommet de la tête de petits bonnets allongés comme le bois tronqués d'une licorne, nous vendent des carrés de filet qu'elles créent sans répit à la pointe de leur crochet de fer... L'odeur du goémon frais se mêle aux émanations ferrugineuses et animales de celui ramassé les jours précédents; ainsi les feuilles d'arbres corrompent l'eau des bassins, ainsi les végétations de la mer enveniment bientôt l'air à l'entour. Pour maintenir entre eux l'immuable équilibre, les éléments doivent demeurer étrangers, implacablement ennemis, réfractaires à toute assimilation...

Au bord de la côte, une vieille chapelle flanquée d'un petit calvaire... Et puis, vers le récif de *La Torche*, des sables, des dunes basses sur lesquelles rien ne pousse, que le vent arpente sans presque de répit et où des hommes ne se sont maintenus qu'à force de ténacité et de privations. Ceux-ci ont échappé à la caresse latine; le Romain, qui montait toujours, les a laissés à sa gauche et n'est point venu jusqu'à eux. Leur

langage est rauque, il imite le claquement de l'eau qui emplit le creux d'une roche, *ach, glor, renn.* Un instant il me semble être au milieu de Lapons.

On voudrait tenter de vivre là, silencieux quelques jours, courbaturé de soleil, d'embruns, de vent... A l'horizon, point de villas... J'imagine que les trolées de visiteurs amenés l'après-midi de Quimper dans des cars, doivent repartir sans qu'on les en prie de ce seuil des enfers marins.

Au loin, vers Audierne, dans le croissant de la baie, mille voiliers font la ronde autour d'un banc de maquereaux ou de sardines, l'azur noie leurs voilures brunes... Qui penserait que le métier soit dur?...

Nous tournons une dernière fois la tête en partant et nous apercevons la face des maisons au ras du sol. On dirait que, pour nous suivre vers des terres moins inhumaines, dans le poudroiement du jour radieux, elles se soulèvent dans le soleil, comme une colonie de mouettes qui prend l'envolée...

***

Dinard. — Les gravures de mode, les illustrations de certains magazines sont un peu plus horripilantes l'été, parce que leur influence nous est plus accessible. On voit des jeunes femmes et des jeunes gens se conformer avec trop de complaisance aux innovations qu'elles préconisent, aux gentillesses qu'elles recommandent. Cette mièvrerie qu'elles entretiennent, ce faux chic, ce mauvais bon ton, cette élégance *up to date,* qui varie avec chaque automne et chaque feuille nouvelle, use le temps que la jeunesse pourrait employer mieux et donne aux uns des airs de mauvais aloi, aux autres un genre affecté déplorable.

C'est toute la plage, cette école du *Magazine,* qui fait rêver les demoiselles de Lons-le-Saulnier, aussi bien que celles de Quimper-Corentin.

Le Casino de Dinard... Autrefois, il était petit et inconfortable, mais on s'y trouvait entre gens qui pouvaient, à la rigueur, se croire à peu près tous du même cercle. Certains nouveaux venus imprudents n'y pouvaient tenir. Des jeunes filles, assez libres d'allure, y évoluaient à l'aise et la terrasse

y prenait certains soirs de valses un air particulier, non sans agrément. Mais j'y ai vu siffler outrageusement une dame qui avait imaginé de se baigner en maillot rouge, avec des bas et de longs gants!

Je sais bien, on ne sait que trop, qu'il n'est pas un endroit de France, ni d'Europe, ni même du Nouveau-Monde, qui ait gardé sa physionomie d'avant 1914. Il a suffi de quatre années de guerre, d'ailleurs interminables, pour bouleverser toutes les sociétés. Les nouveaux venus, qui n'ont pas perdu déjà une grande partie, sinon la totalité, de ce qu'ils avaient gagné, auront des fils déjà dégrossis et des petits enfants qui rougiront d'eux, ce qui sera peut-être la preuve que ceux-là commenceront à devenir des gens distingués.

Le thé. Danse. Où est le temps où il y avait bal les jeudis après-midi dans les casinos? Mais, après tout, qu'on y danse, danse, dès onze heures et demie du matin, jusqu'à une heure de l'après-midi et que *fox-trott* et *shimmy* recommencent au goûter, pour reprendre après dîner, c'est peut-être un besoin de la nature. On a beaucoup dansé après la Terreur et pendant les guerres de Napoléon... Ce qui est dommage, parmi tant d'individus mélangés dans une si grande promiscuité, tant d'abandon, de négligence, de laisser-aller, c'est de ne rencontrer que si rarement une jolie femme, ce qu'on appelait autrefois une jolie femme et qui est sans rapport avec celles que nous apercevons autour de nous.

Le goût qui préside aux toilettes de plage est étrange, il n'est jamais limité dans l'intensité des nuances et leurs rapprochements... Les parures s'en sont mêlées et jamais les femmes n'ont assorti avec tant de soin leurs boucles d'oreilles et leurs bracelets, leurs colliers et leurs pendeloques de pacotille, aux vestes du matin, aux robes de midi, du crépuscule et du soir. Et quand on pense que nous avons connu un temps où l'on aurait montré du doigt une femme parée de pendants d'oreilles!

Les Anglais de la bonne société ne voyagent sans doute plus, car on les cherche vainement dans le flot de leurs compatriotes qui a envahi cette saison les plages de Bretagne et de Normandie. Nous pouvons frémir d'horreur devant les Français en vacances : ils ne cèdent rien à nos voisins

de la Manche. Les hommes sont peut-être un peu mieux habillés, mais si peu...

Le Casino de Dinard est déjà devenu trop exigu, malgré toutes les transformations qu'on lui a fait subir. On joue à la boule, on joue au baccara, on joue toute la journée, pendant que des couples très laids dansent. Des autos, des files d'autos attendent à la porte; il en passe qui ne s'arrêtent pas, où se montrent des gens très communs...

A côté de moi, à la terrasse de la pâtisserie, deux dames anglaises, qui se fient à la vieille légende de l'ignorance des Français en langues étrangères, évaluent leur goûter à moins d'un *shilling*, avec une satisfaction d'apaches après un bon coup... Les boutiques ne sont que des bazars et nous échouons devant un coiffeur qui expose des postiches pour le prochain bal masqué... Le Roméo de velours rouge à perruque rousse, la gitane, la gommeuse. A pleurer de puérilité...

Je revois les plages d'Angleterre, en juillet dernier, où je n'apercevais que des Anglais, que des Anglais...

Le soir, nous traversons la baie pour gagner Saint-Malo, en voilier... La nuit est tiède, sans air... L'embarcation navigue, lentement, à la godille... Les lumières, celles des hôtels, plus intenses, celles des villas moins brutales, nuancées. Charmante magie des cités aperçues, le soir, de la mer, parure tremblante, derrière laquelle le regard imagine toujours des plaisirs nouveaux, des sensations inéprouvées : mirages, mirages... Le bateau glisse, une sorte de frôlement de soie accompagne sa course, tandis qu'enfin la voile ondule, frissonne, au-dessus de nos têtes, en trouvant le courant de la Rance qui va nous faire descendre jusqu'à Saint-Malo... Nous frôlons un grand yacht à vapeur, au pavillon anglais. Le pont illuminé est silencieux. J'aperçois, étendu, le cigare aux lèvres, solitaire, son propriétaire qui rêve en fumant. Laissons sur ses ancres ce fumeur assoupi, devant la mer nocturne et les constellations...

Bientôt, nous abordons à la cale, avec lenteur, au pied des vieux remparts déserts, dont les maisons aux toits élevés ont l'air d'abriter encore des familles de corsaires... Mais tout auprès, là aussi, brillent les feux d'un nouveau casino...

***

Oremus. — Un coin de bois de pins, à pic sur la mer; chaud après-midi ensoleillé. L'herbe d'une clairière verdoie. Une fin de repas s'y devine encore auprès de manteaux noirs pliés. Nous cessons de parler haut et de plaisanter en marchant à la file, le long du sentier qui surplombe le petit tapis vert, entre les arbres maritimes, grêles, tordus et frémissants. Vêtues de noir, debout parmi les fougères et les ajoncs qui les enfouissent à mi-corps, le visage baissé, trois femmes espacées lisent leurs prières devant la mer. Le silence dans ce coin de paysage, le silence est religieux; seul, le chant des oiseaux l'emplit. Dans la trouée des arbres dégingandés, la mer est étalée, sans écume... Les femmes prient; leurs chapeaux de la forme dite capote, emprisonnent les tempes; elles ne sont vêtues d'aucune mode. Elles n'ont pas d'âge, entre quarante et soixante. Elles prient devant l'eau infinie, environnées d'oiseaux qui ne semblent chanter que pour elles. Nous nous sommes arrêtés. Notre silence explique notre secret désir de pouvoir goûter à la sérénité que nous devinons dans ces âmes... Un peintre rendrait-il l'émotion que nous cause ce groupe dans la verdure et le soleil, avec cette ouverture sur l'azur de l'eau et ces dos de priantes, ces dos immobiles, ces nuques baissées, tant de silence et d'infini?

Sont-ce des religieuses ayant dû quitter l'habit ou bien des mères qui ont perdu des enfants et qui viennent prier sur cette tombe fuyante et universelle de l'eau, comme on a vu, comme on voit sans doute encore, certaines nuits, sous l'arc immense et glacé de l'Étoile, des femmes sans formes et affaissées, sangloter sur la dalle du Soldat Inconnu?...

Nous avons repris notre chemin sans mot dire et nous nous éloignons, sur la pointe des pieds...

***

Le Mont-Saint-Michel. — Dans les *Mémoires d'un Touriste*, Stendhal, qui se rend en diligence de Saint-Malo à Avranches, écrit :

La route serpente entre les collines. On voit de temps à autre la

mer et le Mont-Saint-Michel. Je ne connais rien de comparable en France. Aux yeux des personnes de quarante ans, fatiguées des émotions trop fortes, ce pays-ci doit être plus beau que l'Italie et que la Suisse. Ce sont les paysages de l'Albane comparés à ceux du Guaspre. Je ne connais de comparable que les collines des environs de Dezensano, sur la route de Brescia à Vérone. Elles ont plus de grandiose et sont moins *jolies*.

Toute cette Bretagne des bords de la Rance et de la baie du Mont-Saint-Michel est bien encore telle que la vit ce *touriste* de 1857. L'atmosphère n'en a point changé. Les alentours d'une ville comme Saint-Malo, que ses remparts ont heureusement protégés, se sont trouvés irrémédiablement gâtés par un genre de constructions inconnues à une époque où les bains de mer n'étaient pas inventés. Mais, dès que l'on quitte les abords immédiats de certaines plages, la nature retrouve aussitôt toute sa poésie, ses grâces et ses abandons.

C'est encore aujourd'hui par un chemin qui serpente au milieu d'une fraîche verdure, dans un pays discrètement accidenté, par une route peu fréquentée, que délaissent les autos-cars qui n'y peuvent circuler aussi librement que sur la route nationale, qu'on atteint le Mont-Saint-Michel. Les habitations de la vieille noblesse terrienne pullulent encore, parfois bien délabrées, devenues fermes... Des hobereaux, que n'ont point pénétrés les idées nouvelles, et qui rougiraient d'être industriels, préfèrent abattre et vendre une large et quadruple allée de beaux chênes... Mais la vie circulante, active, heureuse, se révèle partout. Les noms des villages et hameaux traversés avant Pontorson exhalent dans leurs consonnances la douceur du pays même : Saint-Georges-de-Grehaigne, Saint-Broladre. On aperçoit sur de petites hauteurs des façades blanches allongées, surmontées de campaniles où l'on distingue des cloches balancées. Cette région du marais de Dol est fertile, prolongée par des polders, ces immenses étendues de sables que la mer ne visite plus guère qu'aux grandes marées et qu'une végétation moitié marine, moitié terrestre, recouvre, où viennent paître les troupeaux de moutons.

Lorsque le Mont-Saint-Michel apparaît enfin, à trois kilomètres de la vue, entre les verdures de hauts peupliers, c'est bien une vision surprenante et des plus agréables qui soient.

Par la suite, l'arrivée perd beaucoup de sa noblesse et de sa sauvagerie. La digue, le train dont les rails courent jusqu'au rempart, l'absence de tout sentiment artistique, de toute préoccupation de préserver la rareté de ce lieu, enlèvent au touriste ce sentiment si délicieux à éprouver devant les vestiges du passé, que le progrès ni le temps ne leur ont rien fait perdre de leur aspect et de leurs beautés primitives.

Au Maroc, le Maréchal Lyautey n'a point permis que les constructions modernes vinssent défigurer les vieilles cités indigènes. Le nouveau Marrakech, le Fez contemporain s'édifient en dehors, à proximité de l'ancien, mais séparément, pour conserver leur aspect unique à ces ensembles si particuliers, leur grand caractère, susceptible de maintenir au pays sa physionomie, sa noblesse et de donner aux étrangers qui viendront le visiter une impression aussi peu que possible entachée de ce « progrès » nécessaire, inévitable, mais qui gâte tout.

Que le Maréchal n'a-t-il été devancé dans de si heureuses inspirations par les hommes chargés de défendre le Mont-Saint-Michel! Les architectes, eux, se sont honorablement tirés de la tâche considérable qui leur incombait. Peu de monuments d'une telle importance paraissent avoir retrouvé dans l'ensemble leur structure et le détail harmonieux des parties sculpturales, mais le bourg même est devenu quelque chose comme la Mecque des petits gens; on n'y trouve que souvenirs pour femmes de chambre, petites horreurs fabriquées sans doute au delà du Rhin, sans caractère, sans intérêt, ni grâce; une simple coquille nacrée vaudrait mieux. La rue entière, la rue unique n'est plus qu'un éventaire, une suite d'éventaires et d'hôtels, le long desquels on bâtit avec le ciment armé de hideuses terrasses. Que n'a-t-on créé une petite ville de restaurateurs et de marchands sur la terre ferme, de l'autre côté de la digue? Mais j'imagine que tous les restaurateurs ici doivent être conseillers municipaux!

Il faut pouvoir faire la visite du Mont, vers la fin de l'après-midi, quand les trombes de visiteurs se sont écoulées, que le train, que les autos monstrueuses les ont remmenés et que les remparts semblent à peu près déserts, enfin. Je connais un guide érudit; il se nomme Étienne, il emploie, je suppose,

les veillées d'hiver à lire des ouvrages relatifs à l'histoire. On se promène avec lui en parlant et la conversation empêche qu'on ne s'aperçoive trop de la longueur des escaliers.

Après avoir gravi bien des marches, je gagne d'abord tout droit la terrasse devant le portail. M. Étienne me suit. Mes amis et moi nous nous accoudons. Si c'est grande marée et que l'eau ne soit pas encore revenue, nous attendons. Le spectacle est, de toute manière, incomparable. Le sable n'est nulle part de cette couleur exquise, de ce kaki clair, argenté. On imagine se trouver au seuil du Sahara et recommencer un début de roman comme *l'Atlantide* ou bien une belle aventure comme celle de MM. Haardt et Dubreuil, sur les autos-chenilles... M. Étienne connaît des histoires d'enlisement, de jeunes Américains ou d'Anglais qui ont voulu gagner à pied la côte du Cotentin et qui sont demeurés prisonniers dans les sables mouvants, hurlant, appelant au secours, mettant deux heures à mourir et qu'on ne pouvait parvenir à sauver. Il nous montre le courant du Couesnon, qui sépare de la Bretagne la Normandie, détourné par la dernière tempête; il sait le nombre invraisemblable d'hectares d'eau déplacés par chaque marée...

Déjà, vers Cancale, le soleil s'apprête à retomber dans la mer. Les hirondelles, les mouettes tourbillonnent autour du clocher, qui est à cinquante-sept mètres du roc, lequel est à je ne sais plus combien de niveau de l'eau... Voici, pareille à une armée de cavales écumantes, la mer, qui surgit du vaporeux horizon où elle semblait s'être à jamais retirée... Les moirages du sable deviennent de grands fleuves sinueux qui devancent les forces massées à l'arrière. C'est bien un assaut... A présent, nous pouvons rentrer dans la nef romane qui semble construite par un élève des Maures de Cordoue; nous pouvons aller rêver dans le cloître aux doubles rangées de colonnettes, imaginer le jardin qui devait en former le centre, à cent vingt pieds au-dessus de la mer, ses rosiers, ses lys,... recomposer l'existence de ces vingt moines qui commandèrent à mille travailleurs et qui avaient cent hommes de garde... Treize fois la foudre détruisit le clocher, treize fois les Anglais vainement assiégèrent... Un certain Montgommery put entrer par ruse et trahison, mais ses hommes pris

au piège furent passés par les armes... Leurs squelettes ont été retrouvés...

Et nous voici au seuil de ce réfectoire, merveille de noblesse et de simplicité, à la porte duquel le regard, qui ne rencontre aucune fenêtre, trouve cependant la salle éclairée. Chaque haute ouverture séparée par des colonnettes est triangulaire et le visiteur n'aperçoit le ciel que lorsqu'il se trouve placé face à la colonnette. Les architectes connaissent sans doute fort bien cette disposition; mais il ne semble pas qu'elle ait été fréquemment employée.

La salle des Chevaliers n'est plus qu'un décor vide de son opéra. Nous voudrions, un instant, retrouver l'ameublement, les tapisseries, les étendards, et dans tout le brouhaha d'une pareille fête, l'entrée de Sa Majesté le Roi de France.

— On suppose, dit M. Étienne avec un sourire, qu'avant de partir pour la guerre, le roi venait confier aux moines certains trésors...

Les amis anglais qui m'accompagnent échangent un regard et puis nous éclatons de rire, en nous souvenant que les Anglais, treize fois... vainement...

Dehors, nous nous arrêtons à l'un de ces maudits établissements qui déshonorent le mont, avec leur terrasse, mais le café y est bon et nous y verserons du lait en regardant la mer calme... La mer dont la beauté, la poésie, bien oubliées après Homère, ne recommencèrent d'influencer les arts et la littérature qu'au début de XIXe siècle, — Claude Gelée demeure une exception, — la mer où naquirent les continents et qui les ensevelira.

ALBERT FLAMENT

LES TROIS FRISSONS DE LA TERRE

Avant-hier la Chine et le Chili, hier la Sicile, et le Japon aujourd'hui : on dirait que la Terre est lasse de porter les hommes, ou que la lutte qui a ravagé sa surface se continue au pays des morts. Ainsi, une lamentable actualité ramène notre pensée vers ces convulsions souterraines, sur lesquelles on sait tant de choses, et dont on ignore l'essentiel. C'est que notre science, construite à la mesure du laboratoire, est trop courte par rapport à la Nature et à la Vie. Pourtant, elle n'a pas ménagé ses efforts : 325 postes sismographiques, dispersés à la surface de notre planète, enregistrent sans arrêt tous les frémissements de la surface; tous les graphiques, tous les renseignements sont centralisés à Strasbourg et minutieusement étudiés. Ainsi, une science est liée, la *Sismologie*, qui doit beaucoup à la longue expérience acquise au Chili par notre regretté compatriote Montessus de Ballore; plus qu'aucun autre peuple, le Japon la tient à grand honneur, car, penché au bord de l'abîme du Pacifique, sur l'une des grandes charnières du monde, il a trop de raisons pour se méfier des dieux souterrains. Pourtant, au lendemain d'un cataclysme sans précédent, il ne proclame pas la faillite de cette science qui n'a pas pu le protéger; avec l'obstination qui fait sa force, il va sans doute redoubler d'efforts pour faire progresser l'étude des problèmes qui se posent avec une si angoissante urgence. La France est, par bonheur, moins directement intéressée à leur solution, encore que sa colonie d'Indo-Chine soit bien rapprochée de la redoutable charnière qui s'étend du Japon

aux îles de la Sonde : l'apparition et la disparition récentes d'un îlot au large de la Cochinchine se rattachent très probablement au grand mouvement de dislocation qui se poursuit actuellement sur toute la rive occidentale du Pacifique. Aussi faut-il souhaiter que notre pays prenne sa large part du travail scientifique, plus que jamais nécessaire; en tous cas les deux Instituts de Paris et de Strasbourg, consacrés spécialement à l'étude physique du globe, lui fournissent les moyens d'une honorable collaboration. Tout récemment, un livre très clair et accessible à tous les lecteurs[1] vient d'exposer l'état actuel de la science sismologique et les voies logiques de son développement; j'en profiterai pour donner à mon tour un court aperçu des méthodes et des directions générales de cette science.

***

Les mouvements brusques du sol peuvent procéder de causes très différentes : les uns, et ce sont en général les plus limités et les moins redoutables, proviennent de l'effondrement des cavités souterraines, creusées lentement par l'érosion des eaux intérieures; ce sont surtout les assises calcaires du globe qui sont sujettes à ces effondrements. D'autres tremblements de terre, d'intensité très variable, sont reliés directement aux manifestations de l'activité volcanique, et il semble bien que tel soit le cas pour le cataclysme qui vient de dévaster la partie la plus riche et la plus peuplée du Japon. Enfin, les plissements de l'écorce terrestre, qui s'effectuent par à-coups en s'accompagnant du glissement des couches géologiques juxtaposées, constituent la cause la plus générale, et peut-être la plus redoutable des séismes, surtout lorsqu'elle s'associe à la précédente. On sait en effet que la charpente superficielle du globe est formée de matériaux très dissemblables, mal assemblés et souvent disposés en porte à faux; cet ensemble joue au cours des évolutions séculaires, qui modifient peu à peu la face de la Terre, et le mouvement est plus brutal autour des « charnières du globe » qui constituent les parties les plus fra-

1. Ch. Maurain, *Physique du globe*. Collection Armand Colin, 1923.

giles de l'assemblage. Sur les deux rives de l'Océan Pacifique, la côte asiatique et la côte américaine forment les deux plus grandes de ces charnières et c'est ainsi que, de l'Alaska au Chili, du Japon aux îles de la Sonde, un danger terrible s'ajoute aux risques courants de la vie. Malgré cette diversité d'origine, tous les tremblements de terre se ressemblent en un point : *l'origine n'en est jamais très profonde*, et ne paraît pas dépasser une quarantaine de kilomètres; ce résultat est en accord avec la vieille hypothèse d'après laquelle notre globe est recouvert d'une mince écorce solide, sous laquelle sont d'autres matériaux dont la nature et l'état nous sont bien peu connus, mais qui sont peut-être des laves rigidifiées par une énorme pression. Le repérage du point origine des séismes a pu se faire par diverses méthodes qui, malgré leur médiocre exactitude, donnent dans l'ensemble des résultats concordants; sans les étudier à fond, on conçoit aisément le principe de l'une d'elles : un ébranlement qui partirait du centre même du globe se communiquerait en même temps à tous les points de la surface, tandis qu'un ébranlement superficiel se propagerait par ondes concentriques et d'un mouvement à peu près uniforme autour du centre originel; entre ces deux cas extrêmes, la loi de propagation dépend de la profondeur du point d'origine, et, par suite, permet de la déterminer. Ce mode opératoire a permis de constater que plusieurs séismes sont nés à quelques centaines de mètres seulement de la surface, mais que la grande majorité se forme à des profondeurs comprises entre 5 et 20 kilomètres. Or, qu'est-ce que 20 kilomètres, et même 30, par rapport aux 6 300 kilomètres qui mesurent le rayon terrestre? A peine ce qu'est la mince pellicule d'une pêche par rapport à l'ensemble du fruit; ainsi ces convulsions, si redoutables pour notre humanité microscopique, ne sont, ramenées à l'échelle terrestre, que de légères contractions limitées à la surface.

Puisque l'origine du séisme est toujours peu profonde, l'ébranlement qui en résulte se communique d'abord au point situé en regard sur la surface, et c'est le point qui, pour les observateurs superficiels, constitue le centre apparent de l'ébranlement; les géologues l'appellent *épicentre*; et c'est ainsi que les journaux nous ont appris que l'épi-

centre du séisme japonais se trouvait en plein Pacifique, au Sud-Est de Yokohama, dans le voisinage des îles Bonin dont on a annoncé la disparition totale.

Si, dans le voisinage de l'épicentre, l'ébranlement du sol se produit avec violence, sa puissance destructive s'atténue avec la distance et, à quelques milliers de kilomètres, elle ne se traduit plus que par une légère palpitation du sol, que nous ne sentirions même pas si la science n'avait aiguisé nos sens en nous dotant du *sismographe*. Réduit à son principe, cet instrument n'est qu'un lourd pendule (il en est qui pèsent plus de 1 000 kilogrammes) dont la masse pesante, immobilisée par son inertie, reste fixe pendant que le sol s'agite autour d'elle; et c'est le mouvement relatif de la Terre par rapport à la masse du pendule qu'on amplifie et qu'on inscrit sur le cylindre tournant des enregistreurs. On peut ainsi, en limitant les mouvements possibles du système, analyser séparément les déplacements verticaux et ceux qui se produisent dans le sens Nord-Sud, et dans le sens Est-Ouest du plan horizontal, ce qui permet de déterminer complètement la nature de l'onde sismique.

***

Ces études, condensées en d'innombrables diagrammes, nous ont appris que les tremblements de Terre affectaient en réalité toute la planète; on peut en recueillir les traces jusqu'aux antipodes de l'épicentre, et certains sont assez puissants pour faire plusieurs fois le tour de la Terre. Le récent séisme du Japon a marqué sa trace sur tous les sismographes du globe; à Paris, à l'observatoire du Parc Saint-Maur, c'est-à-dire à dix ou douze mille kilomètres du point origine, la secousse principale a soulevé le sol d'un millimètre environ, c'est-à-dire qu'elle aurait pu être sentie, directement et sans instruments amplificateurs, par un observateur attentif. Et pourtant, ce cataclysme n'est pas sans précédent : le centre de la Chine a été, en 1920, agité par des secousses encore plus violentes, puisque au sismographe du Parc Saint-Maur, la plume de l'enregistreur a été projetée hors du champ de l'instrument, ce qui correspond à des mouvements

dont l'amplitude dépasse deux millimètres. Mais le Chan-Si est loin du monde civilisé; nul télégraphe, nul reporter ne nous ont appris les effets du cataclysme, et les « vagues humanités » qui ont disparu dans ce drame lointain n'ont éveillé aucune sympathie dans le monde civilisé; si tous les sismographes du monde ne nous avaient indiqué le lieu et la puissance de cette secousse, nous ne soupçonnerions pas qu'une province a été dévastée!

Mais, pour précises qu'elles soient, les indications des sismographes sont écrites en langage secret; les oscillations du style tracent sur la feuille de nombreuses dentelures dont l'interprétation serait impossible, si la science n'avait préparé les voies en nous offrant la théorie de l'élasticité. Amplement contrôlée par les expériences de laboratoire, cette théorie nous enseigne qu'un ébranlement, né en un point d'un milieu élastique, s'y propage de deux manières différentes. Un premier frisson, comparable aux ondes sonores, est dû comme elles à des compressions et à des détentes successives qui s'effectuent dans le sens de leur propagation : ce sont les *vibrations longitudinales*. Mais il se propage aussi *des vibrations transversales*, comparables à celles de la lumière, ou à celles qu'on voit glisser le long d'une corde agitée par une extrémité; ces vibrations transversales sont donc perpendiculaires au sens de leur propagation. En établissant la loi de ces déplacements élastiques, la théorie nous permet de calculer la vitesse avec laquelle les ondes se transportent, d'après les propriétés du milieu qu'elles traversent. Mais on peut aussi, et cette méthode est encore plus sûre, mesurer cette vitesse, soit en profitant des ébranlements spontanés du sol, soit en les provoquant par la détonation d'une forte charge d'explosifs. Cette méthode des « tremblements de terre artificiels » est, à coup sûr, la plus scientifique et la plus précise parce que le phénomène, produit à l'heure voulue dans un terrain choisi, se prête beaucoup mieux à la mesure; elle a été pratiquée en France par MM. Fouqué et Michel Lévy, qui ont enregistré des vitesses de 3 000 mètres par seconde dans le granite, de 2 000 à 2 500 dans les grès houillers, de 600 dans le marbre; mais les expériences de cet ordre ont été surtout développées au Japon, et il faut attri-

buer aux savants d'Extrême-Orient, surtout à Nagaoka et à Kusakabe, les développements d'une science qui les intéresse à tant de titres.

En somme, la vitesse des ondes, longitudinales ou transversales, varie largement suivant les milieux qui forment l'écorce, et c'est pour cela qu'aucune loi simple ne peut être dégagée pour la propagation des séismes à faible distance; les diverses couches géologiques, parfois aussi la mer, interviennent dans cette propagation par leur disposition autant que par leur élasticité propre, si bien que le résultat est inextricable. Mais l'effet se simplifie et s'épure à grande distance parce que les ébranlements, se propageant à peu près en ligne droite, abandonnent la croûte superficielle pour traverser, à travers la masse centrale, des régions dont la structure est plus homogène et où, par suite, leur vitesse de propagation est mieux définie : ainsi la droite qui joint le Japon à la France s'enfonce à 1 800 kilomètres dans le centre du globe, et les 99 centièmes de son parcours s'effectuent dans cette région centrale qu'on se représentait jadis comme une boule liquide. Pour un semblable parcours, on peut alors définir et mesurer une vitesse de propagation, qui atteint 13 kilomètres par seconde pour les vibrations longitudinales, et 7 kilomètres pour les transversales.

Ce sont là deux frissons internes de notre globe; il en existe un troisième, qui ne se transmet que par la peau; ce sont les *ondes superficielles* dont Lord Rayleigh, le génial savant anglais, a expliqué la génération : lorsque l'ébranlement, issu du centre initial, a atteint la surface à l'épicentre, il s'y propage à la manière des vagues de la mer, c'est-à-dire que chacun des points atteints successivement par l'onde décrit une petite ellipse. L'onde superficielle, qui est souvent la plus intense des trois, est aussi la plus lente; sa vitesse dépend, assurément, de la nature du sol, mais on a pu mesurer sa valeur moyenne, à l'occasion des tremblements de terre de Messine en 1908 et des îles Samoa en 1917; les sismographes ont enregistré, en effet, après l'onde directe, parvenue par le plus court, celle qui avait pris le plus long chemin en contournant la Terre, et ces données suffisent pour calculer,

estimer que ce frisson superficiel met trois heures et quart pour faire le tour du globe; sa vitesse moyenne est donc de 3 400 mètres par seconde.

Nous en savons assez, maintenant, pour être en état de déchiffrer le tracé d'un sismographe qui, de Paris, par exemple, enregistre un ébranlement issu d'un point éloigné comme le Japon. Supposons, pour fixer les idées, que la distance du point d'observation au centre d'émission ou à l'épicentre (qu'on peut supposer confondus) soit de 10 000 kilomètres en ligne droite et 12 500 kilomètres en suivant la courbure de la Terre : 12 minutes et 49 secondes après le déclanchement du séisme, les ondes longitudinales, marchant en ligne droite et à grande vitesse, en auront transmis l'annonce au sismographe parisien; les ondes transversales, suivant plus lentement la même voie, viennent confirmer cette nouvelle au bout de 23 minutes 48 secondes; enfin une dernière vérification sera apportée, 1 heure 1 minute et 15 secondes après l'événement, par les ondulations superficielles. De là doivent résulter, *en théorie*, trois encoches sur le tracé du sismographe, et si le ruban sensible se déroule à vitesse connue, une simple mesure de longueur fera connaître les intervalles de temps qui correspondent à la propagation des trois ondes. De cette différence de temps, il est facile de déduire la distance de Paris au centre d'ébranlement, soit 10 000 kilomètres. Mais en même temps, d'autres sismographes, à San Francisco, à Melbourne, ont mesuré leur éloignement du même centre; du recoupement de ces diverses indications, transmises par le télégraphe, résultera sans peine une détermination du lieu d'origine, en supposant que les victimes de la catastrophe n'aient pas lancé leur appel dans le monde entier. Du reste, un seul poste sismographique suffit pour déterminer la direction d'origine de l'onde qui le frappe, puisqu'il peut mesurer les composantes de cette onde dans deux directions du plan horizontal : un ébranlement transmis à Paris dans la direction Est-Sud-Est d'une distance de 10 000 kilomètres a bien des chances de provenir du Japon.

En réalité, les choses sont infiniment plus compliquées, et ce que je viens de dire ne constitue qu'un schéma très som-

maire, qui a servi de guide à notre explication. En premier lieu, il est tout à fait exceptionnel que l'ébranlement soit unique et bien localisé : il se compose en réalité, d'une série d'effondrements, de glissements ou de poussées, qui affectent une aire plus ou moins étendue et qui se continuent, souvent plusieurs jours et parfois plusieurs mois : le dernier cataclysme du Japon a produit, les 1er et 2 septembre, 356 secousses, 289 le 3 septembre, 173 le 4, 148 le 5, 63 le 6 et 19 le 7 septembre; ainsi, le nombre des secousses est allé progressivement en diminuant, et cette constatation, qui est loin d'être exceptionnelle, nous fait apparaître pour la première fois l'utilité pratique de ces observations; en effet, la diminution progressive du nombre des secousses, et de leur intensité, constitue un signe d'apaisement et un symptôme rassurant. Ainsi, chacune de ces secousses doit se traduire par trois encoches sur le graphique de l'appareil enregistreur, et cela fait déjà une belle complication; mais la réalité est encore plus embrouillée parce que l'appareil enregistreur, ébranlé par une secousse sismique, oscille pour son propre compte et trace sur le papier enfumé une série d'oscillations amorties. Malgré tout, un œil exercé parvient assez aisément à démêler le point de départ des inscriptions correspondant aux trois trains d'ondes, et cette indication suffit pour effectuer les déterminations dont j'ai indiqué le principe.

Mais ce n'est pas tout, car la réalité est toujours un peu plus compliquée que nos explications : les ondes directes, longitudinales et transversales, chemineraient en ligne droite si elles traversaient un milieu homogène; mais cette homogénéité, absente de l'écorce, n'est réalisée que d'une façon approximative pour les régions intérieures; en réalité, l'expérience nous prouve que les propriétés se modifient peu à peu avec la profondeur, comme si l'intérieur du globe était constitué par une série de couches concentriques, superposées à la manière des tuniques d'un oignon; il en résulte que la trajectoire des ondes s'incurve comme celle d'un rayon lumineux qui traverse obliquement les couches, inégalement raréfiées, de notre atmosphère; de ce fait, le trajet s'allonge en même temps que la vitesse se modifie. Il arrive même, au dire de certains sismologues, que les lignes de propagation, emprisonnées à

l'intérieur de l'écorce comme un rayon de lumière dans une boule de cristal, y subissent des réflexions successives.

Enfin, ajoutez à tout ceci que les ondes sismiques, transmises à la surface, y sont modifiées par la configuration et la nature des couches géologiques traversées, que le sismographe peut superposer deux ébranlements provenant d'origines très éloignées et y ajouter tous les frémissements produits, dans son voisinage immédiat, par le frottement du vent contre le sol, la circulation des véhicules, les explosions des carrières; et vous pourrez prendre une idée des difficultés rencontrées dans le déchiffrement des hiéroglyphes sismiques.

***

Savoir pour comprendre est bien; mais savoir pour agir et pour prévoir est mieux. La science sismologique nous deviendrait plus précieuse si elle permettait à l'humanité de se défendre contre les cataclysmes qui la dévastent périodiquement; je voudrais montrer en terminant quels services elle a déjà rendus et ce qu'on peut raisonnablement en espérer.

Déjà, ce n'est pas une tâche inutile que d'avoir déterminé les zones dangereuses et l'allure générale des mouvements sismiques qui s'y produisent; les habitants de ces régions, maintenus sur le qui-vive par de fréquents avis, peuvent se prémunir dans une certaine mesure; mais la plus efficace de ces précautions consiste à créer une architecture appropriée à ces régions; l'expérience la plus rudimentaire recommande des constructions basses, légères, telles qu'une longue pratique les avait suggérées au peuple japonais, avant que la civilisation occidentale n'eût introduit chez lui les usines aux cheminées gigantesques, les gares monumentales et les gratte-ciel. Le Japon moderne se devait de concilier ces deux exigences presque contradictoires, et il s'y est employé de toutes ses forces; ses savants ont procédé à des recherches suivies pour étudier l'effet des ondes sismiques suivant la nature des terrains, la qualité des matériaux, la forme et l'orientation des édifices; il en est résulté, en premier lieu,

que l'effet destructif des secousses croissait, non avec l'amplitude des oscillations, mais avec leur accélération, c'est-à-dire avec l'accroissement de vitesse communiqué au sol et aux constructions; une secousse, petite mais brève, peut être plus dangereuse qu'un lent soulèvement du sol. Les études des savants japonais avaient encore mis en relief la résistance remarquable du béton armé, et l'intérêt qu'il y avait à l'utiliser pour les vastes et hautes constructions que réclame la vie moderne. Peut-on dire que tout cet effort scientifique et technique ait été jeté à bas par le dernier cataclysme? En donnant aux hommes cette terrible leçon, la terre leur a appris seulement que les précautions prises étaient inégales aux cataclysmes possibles; lorsque nous cherchons à nous protéger contre les inondations, contre la force du vent, contre les furies de la mer, nous sommes obligés de nous fixer un certain maximum, au-dessus duquel ces précautions deviennent illusoires ou même dangereuses; et nous n'avons pas le droit de crier à la faillite de la science lorsqu'un cataclysme imprévisible vient déjouer nos moyens de défense.

Mais on attend encore autre chose de la naissante sismologie; on voudrait qu'elle prédît à l'avance ces effondrements souterrains. La tâche est malaisée, peut-être surhumaine; notons cependant les tentatives faites pour la remplir. Un premier fait, sur lequel on peut s'appuyer pour prévoir raisonnablement l'avenir, consiste, comme je l'ai dit incidemment tout à l'heure, à suivre la variation progressive du nombre et de l'intensité des secousses. La nature, même dans les plus violents cataclysmes, procède avec une certaine régularité, et il est rare qu'un séisme qui s'atténue progressivement, reprenne brusquement *au même point*; mais il peut fort bien se répercuter dans une région voisine, et principalement le long des grandes lignes de fracture qui sont comme des fêlures de l'écorce; on a donné à ces répercussions le nom de *répliques*, et il ne serait pas étonnant que le séisme du Japon ne fût une réplique du mouvement sous-marin qui s'est traduit, au large de notre Cochinchine, par l'apparition d'un îlot volcanique. Dans cet immense accumulation de matériaux dissemblables qui est l'écorce terrestre, les assises s'étayent, tant bien que mal, les unes sur

les autres et il est naturel qu'un mouvement brusque détermine, dans les régions voisines, des tensions ou des compressions qui en détruisent le faux équilibre; prévoir ces répliques est donc un acte d'élémentaire prudence.

Tout ceci constitue de la prévision à très courte échéance. Un sismologue distingué, M. Von Khoveslighety, estime que l'état actuel de la science permet d'aller plus loin : pour lui, comme pour la plupart des géologues, le tremblement de terre n'est que l'aboutissement d'un état de contrainte; dans les zones normales de dislocation, il se produit, au cours des ans, des modifications lentes dont les effets s'accumulent jusqu'au jour où l'équilibre est rompu; le séisme qui se produit alors remet, provisoirement, les choses en état, et fait disparaître les tensions ou les compressions anormales, mais celles-ci recommencent à se produire et à s'accumuler jusqu'au prochain tremblement de terre; de telle sorte que, si on pouvait suivre la loi de variation de ces tensions internes, on les verrait croître progressivement jusqu'au jour du cataclysme, comme le médecin suit, jusqu'au terme fatal, la tension artérielle d'un malade. Or ces tensions sont mesurables : une formule, établie jadis par Newton, les relie à la vitesse de propagation des ondes longitudinales et transversales; si bien qu'il n'est pas impossible de les déterminer, et de suivre leurs variations, en mesurant la vitesse de propagation des ondes provoquées, par un tremblement de terre artificiel, dans la région intéressée. On peut donc espérer qu'un développement prochain de la sismologie aura pour but, et pour effet, la mesure régulière de ces tensions dans les régions peuplées où les séismes sont particulièrement à craindre.

On peut même se demander s'il n'est pas possible d'aller plus loin dans cette voie en faisant, non seulement de l'avertissement, mais de la prévention. Il n'est peut-être pas impossible de provoquer le déclanchement des séismes avant qu'ils n'aient atteint la période dangereuse. Une charge puissante d'explosifs, enterrée aux points sensibles, qui sont ceux où se juxtaposent des couches géologiques différentes, pourrait peut-être, par sa détonation, rompre le faux équilibre et ramener une détente des tensions; ainsi, un ébran-

lement dangereux pourrait être décomposé en quatre ou cinq trépidations inoffensives.

L'avenir nous apprendra si ces objectifs sont réalisables, et si les moyens dont nous disposons suffisent pour imprimer aux parties profondes de notre écorce des secousses suffisantes. Quand on pense aux dépenses formidables d'explosifs que les hommes ont faites, dans ces dernières années, pour s'entre-tuer, on peut croire qu'il serait sage de les utiliser pour protéger les régions les plus fertiles et les plus peuplées du globe. Telle devrait être, si les hommes étaient sages, la leçon du cataclysme qui a détruit Tokio et Yokohama.

L. HOULLEVIGUE

PARMI LES LIVRES

COMMENT CLASSER LES ROMANS?

II

Nous avons reconnu, dans un autre article, les variétés et les sous-espèces du roman d'aventures; et il nous a fallu avouer la pauvreté du roman de mœurs. Cependant ce même roman de mœurs s'est enrichi d'un livre. Un des écrivains notoires parmi les jeunes, M. Max Jacob, s'est fait le chroniqueur d'une petite ville, et cette chronique remplit les deux volumes du *Terrain Bouchaballe.*

On voit assez bien par cet exemple comment un poète, bercé par les chimères, devient un observateur. En 1921, M. Max Jacob publiait un volume de vers, le *Laboratoire central,* dont certaines pièces sont datées de 1903, c'est-à-dire du temps où il commençait d'écrire. On ne peut guère analyser un volume de vers qu'en essayant de définir l'esprit même de l'auteur. Le trait propre de celui-ci, c'est une instabilité de fleuve qui charrie. On reconnaît au passage toutes sortes de formes. Il y a de petites chansons dont la grâce est charmante :

> **Adieu l'étang et toutes mes colombes**
> **Dans leur tour et qui mirent gentiment**
> **Leur soyeux plumage au col blanc qui bombe,**
> **Adieu l'étang.**

Il y a des vers où la plénitude du son, son accord avec le sens et le dramatique de l'image font penser à Baudelaire :

> **Les regrets opulents du soleil qui recule**
> **Dorent le sable pâle où le flot vient mourir.**

Et ceci n'est-il pas du Rimbaud : *Verbe équipé d'émail noir sur de la céruse*, ou encore : *Palais en diamants de vertèbres lombaires*? On dirait que cet étrange, subtil et fluide poète est tenté de jouer sur toutes les lyres, sans en reconnaître aucune pour être vraiment la sienne. Et naturellement, à travers tous ces jeux, l'humour et la parodie viennent mettre une complication nouvelle :

> Hercule enfant trouva deux chemins à sa route,
> L'un conduisait au vice et l'autre à la vertu.
> S'il eût continué l'un, il eût trouvé sans doute
> Des bifurcations qui l'eussent confondu.

Et le poème s'achève par des vers purement mallarméens, dont l'un au moins magnifique. Même pour parler des choses qui lui tiennent au cœur, le poète n'a pas de style fixé et défini. Celui dont il use peut-être le plus volontiers, et qui lui est le plus propre, est un vers libre un peu lent, très souple, qui mue sous la lumière et s'étire avec la rêverie. Ce n'est que très rarement qu'apparaît une forme équilibrée, reposée, et qui est parfois très belle :

> Et toi, lecteur, pardonne-moi, triste apprenti,
> Si la musique et l'art par mes vers sont trahis.
> Poète de trente ans, le cygne de ma lyre
> M'ensemence de blanc sans que je sache écrire.

Il est sujet à ces actes de contrition, à ces inquiétudes. Il a décrit le désespoir de celui qui a trahi la poésie. Il a composé un petit poème de l'heure de sa mort :

> Quant à l'ange, il ne parle point,
> Bonnes intentions, mais faible et sot,
> Il se rendait au moindre assaut.
> Allons! toi qui t'écris ces lignes,
> Eh bien quoi? il n'est pas trop tard :
> Au lieu de vivre en lézard,
> Fuis les influences malignes,
> Coupe, tranche, épluche ton rôle,
> Demande à Dieu un coup d'épaule,
> Tu te reposeras sûrement
> La veille de ton enterrement.

Sans cesse reviennent ces aveux de faiblesse, ces regrets de l'innocence, ces soupirs, ces prières. Il n'y a rien de plus curieux que le poème qui commence ainsi : *La colline de l'occident est*

fraîche et pure... On le voit non pas se faire, mais se défaire sous nos yeux. Au milieu, le rythme se trouble, un vol d'idées mélancoliques et saugrenues passe en masquant la strophe. Quelquefois une plainte échappe au poète :

> C'est ainsi que, vêtu d'innocence et d'amour,
> J'avançais en tracant mon travail chaque jour,
> Priant Dieu et croyant à la beauté des choses,
> Mais le rire cruel, les soucis qu'on m'impose.
> L'argent et l'opinion, la bêtise d'autrui
> Ont fait de moi le dur bourgeois qui signe ici.

Son art lui ressemble et sa poésie est, comme lui-même, menée par tous les caprices des forces inconnues. Un jour ce sont des allitérations qui cornent à son oreille. Un autre jour il décrit avec le plus grand soin des masques fous. Quelquefois les images croissent et se déroulent comme dans un rêve; et parfois, c'est la pure confusion mentale. Tout cela tendre, triste, baigné et rafraîchi. Je ne connais presque rien de plus délicieux que le petit poème sur la rue Ravignan.

— Eh bien, dites-vous, — comment ce poète devient-il le peintre minutieux de la petite ville de Guichen?

Remarquez que cette poésie est toute passive. Ce sont toujours des images qui se reflètent, mais dans une âme houleuse qui en brise l'image. Regardez fuir, s'allonger, s'étirer un reflet sur une eau qui se ride. Des formes fourmillantes d'éclairs naissent et se multiplient. Mais, le calme revenu, cette image n'est plus que celle d'une maison, d'un bois, d'un visage. Ainsi l'art de M. Max Jacob, quand la poésie ne souffle pas, est un miroir qui rend avec une fidélité prodigieuse les humbles aspects de la vie.

Puis-je avouer que cette fidélité est quelquefois exaspérante? Dans *Filibuth ou la Montre en or*, il y a des discours de concierge notés comme par un gramophone. C'est à s'enfuir. Le *Terrain Bouchaballe* a pour sujet un legs fait à la ville de Guichen. Ce legs comprend un terrain et 180 000 francs. Qu'en fera-t-on? Le maire voudrait un théâtre; la noblesse et le clergé voudraient un asile pour les vieillards, qui n'en veulent pas; mais M. Simonnot a découvert dans ce terrain de la houille et voudrait l'exploiter. Tous les originaux d'une petite ville passent sous nos yeux, et, ce qui est horrible, nous les entendons parler.

Mais voici le plus singulier. Si nous nous tenons à ce réalisme qui nous frappe d'abord et qui même nous accable, nous n'aurons rien compris au dessein de l'auteur. Il est bien vrai qu'il a peint « comme on peint en Chine » des silhouettes précises. Mais l'esprit de son œuvre est pourtant celui d'un poème, le poème de toutes les chimères qui naissent dans l'esprit de ces petites gens, à qui le destin donne tout à coup un espace, de l'argent, et le droit d'élever sur cet espace, avec cet argent, l'édifice qui leur plaira. C'est la plus étrange tentation : raconter comment chacun fait un projet, l'accommode à ses intérêts, le mêle au songe antérieur, y déchiffre dans les nuées l'image de l'avenir, c'est vraiment écrire le poème des hommes. M. Max Jacob s'explique là-dessus en termes fort curieux :

Qui n'a pas sa chimère? O ma chimère, j'ai souffert par toi! chimère, je t'en veux! qui n'a pas sa chimère?... A quoi rêvent nos tours pointues dans les vallées du Jet et de la Tille? un orchestre et des avant-scènes! S'asseoir à deux, Manon, à ta petite table! Ah! s'endormir, Lakmé, sous ton doux regard voilé. Et la nuit, l'œil des fenêtres, qui lutte contre le clair de lune, poursuit encore la chimère. Certains Guichautois veulent un théâtre et n'ont même plus de café-concert! Quel beau sujet de poème! on y verrait un homme arracher au terrain Bouchaballe le secret de la houille et brandir, seul contre tous, un caillou déjà vainqueur, des vieillards refuser un asile que la noblesse et le clergé leur proposent, un ministre intervenir dans les destinées d'un maire. Quel beau poème, si M. Jules Romains m'eût autorisé à l'écrire; mais je ne suis, dit-il, qu'un chroniqueur. Apollon était médecin, Jules Romains m'a guéri de la poésie. *Dresser la chronique de Guichen pendant le siège de la chimère*, telle sera mon humble ambition. Libre à vous de donner le titre de roman à cet ouvrage.

Voilà exactement le passage du poème au roman. Il doit exister quelque principe analogue dans *Filibuth*. C'est l'histoire d'une montre en or, qu'une concierge tient de son mari, mais qui est revendiquée par les enfants, convoitée par les parents, volée, revendue, exportée, restituée. Entre toutes ces aventures, il y a sans doute un lien qui fait leur unité, et l'œuvre, vue sous cette unité, prend un sens nouveau. Mais j'avoue que je n'ai point pénétré ce mystère.

Il faut bien appeler ces ouvrages des romans de mœurs, puisqu'ils en ont l'aspect. Mais leur vie intérieure est tout

autre. Le roman de mœurs se contente du tableau qu'il contient. Ici l'auteur a cherché visiblement à pénétrer jusqu'au secret des consciences. Dans *Filibuth*, il a tracé un curieux parallèle entre un écrivain et sa concierge, et il a montré qu'ils étaient identiques l'un à l'autre. Dès qu'on pèse les valeurs morales, il faut s'attendre à ces jeux de la balance.

***

Ainsi le seul roman de mœurs que nous ayons rencontré n'en est pas un. D'autre part le roman de guerre, qui serait une variété naturelle du roman de mœurs, n'existe pour ainsi dire pas. Un seul livre lui appartient, le tragique *Derrière l'abattoir*, de M. Albert Jean. C'est une peinture, durement tracée, de l'agonie de ces déchets humains qu'on appelait les récupérés. L'indignation affermit la main, et ces tableaux sans traits inutiles, mais nets et affreux, sont d'un style excellent. La mort du cardiaque chez les filles est un morceau parfait.

Ce roman a en commun avec la plupart des ouvrages de ce temps la simplicité de la donnée. Ce n'est qu'un témoignage et qu'un procès-verbal. Les romans qui paraissent ont le même caractère. De toutes les qualités qu'ils mettent en œuvre, l'invention architecturale est celle dont les écrivains se soucient le moins; et quant à la recherche des matériaux, ils n'en ont aucun souci, et ils se fient à leur imagination, qui les fournit toujours suffisamment de torchis, de mauvais bois et de boue sèche. Imaginez les tourments de Flaubert et ses travaux, s'il avait dû écrire le *Lac Salé* ou l'*Atlantide*.

Le roman préparé, composé, travaillé, comme étaient ceux des grands écrivains naturalistes, d'un Zola ou d'un Huysmans, a tout à fait disparu. Un auteur nous raconte la petite fiction qu'il a imaginée et nous décrit le petit coin de terre qu'il a vu. Il a tout juste l'esprit d'un cinématographe. Il fait passer des images sur l'écran; il ne modèle plus, d'une forte main, des créatures vivantes. Et cette légèreté inconsistante condamne à périr toute cette littérature contemporaine, qui est agréable certes, mais qui est morte au moment même où elle naît.

On est surpris et déconcerté quand, dans un roman nouveau, on trouve de l'invention, de la pensée, des connaissances. Et

pour un peu on serait scandalisé. Ces romans étoffés font l'effet de ces robes d'autrefois où l'on ne ménageait pas le satin. Mais les romanciers du jour habillent leurs idées comme les couturiers habillent les femmes, d'un bout d'étoffe taillé en chemise et ouvert de côté.

Je songeais à ces signes du temps en lisant un conte où M. Pierre Mille a mis de l'érudition, la science de la vie, une sagesse ingénieuse, et l'art le plus plaisant. Il l'a appelé la *Détresse des Harpagons*. Le récit commence par un charmant tableau de la gentilhommière de M. d'Harpagon qui est un vieil enfant. Quant à madame d'Harpagon, comme on dit, elle tondrait sur un œuf. Cependant la fortune du ménage est fort dérangée. Tout doucement, un certain Lécuru rafle ses terres. Les Harpagon ont un fils, Cléante, qui est un dissipateur, et une fille, Élise, âpre, dure, économe comme sa mère, voluptueuse comme son père...

Vous avez reconnu les noms des personnages de Molière. M. Pierre Mille nous avertit que ces noms sont supposés et qu'il n'écrira point les véritables. S'il désigne ainsi ses personnages, c'est qu'ils descendent de l'homme que Molière a peint sous les traits de l'*Avare*. Ils sont réellement la survivance de la famille Harpagon. Cette famille, M. Pierre Mille nous en fait l'histoire depuis deux cent cinquante ans, et cette histoire est un tableau de toute la bourgeoisie française. On se rappelle que le premier Harpagon avait deux enfants, Cléante, qui, en vrai fils d'avare, fut un prodigue, et Élise, qui, une fois calmé le feu de la jeunesse, prit la ressemblance de son père.

> Il y a eu des alternances de prodigues et d'avares, d'avares et de prodigues. Et ce n'est pas seulement que les prodigues dilapidaient le bien de leurs ascendants avares! Ce qui s'est passé est plus compliqué! Nombre de fois, les avares de la famille, — ceux que nous appelons entre nous les Harpagons-Harpagons, — ont vu de leurs yeux, de leur vivant, s'évanouir la fortune qu'ils avaient accumulée, tandis que les Harpagons-Cléantes, les prodigues, ne se trouvaient pas, à la fin, dans une situation pire qu'au début de leurs folies.

L'idée que la famille a été ruinée par les avares est assez plaisante, et elle est vraie. Dans toute la France, les Harpagons-Harpagons n'ont pas cessé de placer leur argent, et de le perdre.

Ils l'ont perdu au début du XVIIIe siècle dans les spéculations sur le Mississipi. Ils l'ont perdu lors de la chute du Premier empire parce qu'ils n'ont pas prévu la fin du blocus continental, et qu'ils continuèrent de spéculer à la hausse sur les cotons et les sucres. Ils l'ont perdu sous Louis-Philippe en plaçant leur fortune dans les premières compagnies de chemin de fer et de charbonnages, dont la faillite fut désastreuse. Ils l'ont perdu vers 1880 dans l'Union générale.

Tandis que les Harpagons-Harpagons conservaient rarement jusqu'à leur mort le bien qu'ils avaient amassé, les Harpagons-Cléantes, les prodigues, restauraient la famille par les mariages et par les places. C'est ainsi que le premier Cléante, celui de Molière, après avoir dissipé tout son bien sauf une petite terre en Bourgogne, reçut du roi, qu'il avait bien servi aux armées, une charge financière auprès de l'intendant de la province. Percevant les impôts, il en garda quelque chose, et acheva de se rétablir par un mariage avantageux.

C'est M. d'Harpagon lui-même qui conte cette histoire de la bourgeoisie française à un jeune professeur juif, M. Joseph Meyer, qui a été attiré chez lui par l'espoir d'y retrouver le livre de raison du grand aïeul. Quel titre de thèse : *Le livre de raison d'Harpagon*! Nous savons d'autre part que les Harpagons sont dans une condition fort difficile. M. Joseph Meyer, dont le père est antiquaire, a l'idée de les secourir en achetant quelques belles pièces. Le voyage du père Meyer, l'expertise, les débats, sont encore des récits très savoureux. Soudain, en explorant un grenier poussiéreux et encombré qu'on appelle le carphanaüm, M. d'Harpagon trouve un lézard empaillé; Joseph Meyer tressaille, mesure l'animal et reconnaît avec joie qu'il est long de trois pieds et demi. Et voici maintenant un fourneau, une table en noyer, à rallonges. Joseph Meyer semble fou : Cherchez les six escabelles, crie-t-il, cherchez les trois mousquets! Il a mis la main sur ce lot d'objets que, dans l'*Avare*, Harpagon entend prêter à Cléante, en guise de trois mille livres. Or dans ce lot il y a une tapisserie des Amours de Gombaut et Macée, huit panneaux qui sont maintenant d'un prix inestimable. On les retrouve, et les Harpagons sont sauvés.

On est confondu de ce que ce petit roman suppose de con-

naissances, d'observation et d'esprit. Mais rien n'est plus contraire à l'usage de ce temps. Il y a à cela beaucoup de raisons. Au premier rang des romanciers, nous trouvons un groupe de jeunes écrivains, dont quelques-uns seraient fort empêchés d'écrire ainsi. Il y a trente ans, la mode était d'aimer la Beauté, d'avoir tout lu et d'être curieux de tous les arts. L'Enfant de volupté est graveur et poète, et il cite Gœthe et Shelley dans le texte. Il doit paraître un peu ridicule à nos jeunes auteurs, qui n'ont pas la cervelle encombrée et qui, pour remplir leurs romans, ont toujours la ressource de nous faire leurs confidences sentimentales.

***

Et voici que nous rencontrons enfin une espèce de roman aux variétés aussi nombreuses qu'elles étaient rares dans les autres espèces. Évidemment toute la puissance vitale du genre s'est portée sur ce rameau. Et l'on est d'abord surpris que ce groupe de romans vivants, gonflés, animés d'une jeunesse indéfinissable, que ces vrais livres d'aujourd'hui, soient ce qu'on appelait naguère des romans d'analyse.

On s'étonnera moins, si on songe que le phénomène littéraire ressemble au mouvement du pendule, et que ce qu'on appelle assez improprement évolution n'est qu'une oscillation. Or les romanciers de la génération précédente ont été des réalistes, ou des sociologues, ou des inventeurs de contes comme Henri de Régnier, parfois des philosophes, quelquefois des voyageurs, — mais rarement des hommes, tout simplement, dont le cœur s'épanchait. L'humanité reprend soudain le goût de ce lyrisme confidentiel, qu'elle n'a guère connu depuis le romantisme. Et les jeunes auteurs sont amenés à se raconter dans leurs romans. Ils le font d'autant plus volontiers qu'ils seraient assez en peine de raconter autre chose. — On arrive à la même conclusion par un autre chemin. Un des traits de la génération nouvelle, c'est le goût de la vie. La curiosité d'en connaître les formes singulières explique l'œuvre d'un Paul Morand. Mais celui-ci a parcouru le monde. A l'ordinaire un romancier, pour ses débuts, ne peut décrire que le coin de l'univers qu'il connaît, c'est-à-dire lui-même.

Et voici tout de suite un ouvrage qui a été, je crois, discuté, mais que je tiens à tort ou à raison pour un chef-d'œuvre, le *Grand Écart* de M. Jean Cocteau. Il y a dans le tour et dans l'image une netteté et une brièveté, où se reconnaît un excellent écrivain. Le style est nerveux, nombreux à l'oreille, fin au regard. Il n'y a pas d'épithètes qui rembourrent ces contours maigres et musclés; seul, l'accent est mis en place avec une telle sûreté, que tout le dessin s'anime. La phrase, taillée en maxime, rend sensible en trois mots ce qu'elle n'expliquerait pas en dix lignes. Les mots sont frappés à leur propre effigie, et ils présentent leur sens le plus ancien dans leur sens le plus neuf. Et la pensée vivante, pressée, ingénieuse, fait haleter la forme étroite qui l'enferme.

Je fais une différence infinie entre cette œuvre frémissante et tout ce que nous avons coutume de lire. Ceci est l'ouvrage d'un artiste, à la fois sensible et délié, qui raconte avec adresse une souffrance humaine. Le livre forme trois parties dont la première est le portrait de Jacques Forestier. Le tableau est saisissant : mais comment indiquerai-je à mon tour la figure de cet être instable, à qui la vérité même sert de masque? Il verse aisément des larmes légères et il s'en cache; il pleure quelquefois les larmes profondes qui semblent couler sans motif. Et il passe pour insensible. Son esprit rapide associant n'importe quoi avec n'importe quoi, et ces mariages paraissant éternels et préétablis, il est spirituel. Comme il arrache aux choses leur vérité profonde, on l'accuse de mentir. Il a horreur de ses défauts, et pour n'en être plus gêné, il les porte au premier plan, les grossit et s'en fait un déguisement. Mais tout armé qu'il est, un mot le démoralise. Il déteste l'esprit de sa classe, mais il le prend pour marquer son mépris de ceux qui le détestent comme lui; et il le prend si singulièrement que les siens ne le reconnaissent plus. Il a horreur de la droite et de la gauche; mais il est trop excessif pour se tenir au juste milieu. Il n'a sa place nulle part, ni aucune justification devant la société. Il n'a pas le goût d'arriver, et son désintéressement est une insulte à tous les hommes. Il ne fonde rien, sauf par jeu. Il convoite la beauté et il s'y blesse toujours. Il est instable et séparé des humains.

Tel est Jacques Forestier, mais quand? Il deviendra tel,

répond l'auteur, quand il lui sera arrivé ce que je vais raconter, de sorte que le portrait anticipe sur le récit. Mais pour qu'il lui arrivât ce qui va être raconté, il fallait qu'il fût déjà tel qu'il va devenir, et préadapté à lui-même.

Ce qui lui arrive est ce qui arrive communément aux hommes, je veux dire d'aimer. Mais les histoires d'amour sont les prétextes dont la nature se sert pour contraindre les hommes à se réaliser. Les belles filles aimées par les adolescents jouent le rôle du soleil et de la pluie, par qui les germes différents deviennent des plantes différentes. De sorte que le roman de M. Cocteau est établi sur deux plans : un plan extérieur, la suite des jours de soleil et de pluie, un plan profond, la germination et la croissance. Si l'on veut, en apparence, une aventure agréable, mais parmi les plus communes qui soient, entre un collégien et une demoiselle de moyenne vertu; et ceci fait un récit amusant par la vérité et le pittoresque; en réalité, la même aventure, mais telle qu'elle se passe dans la sensibilité de Jacques Forestier; — et cette fois voici que cette histoire si simple devient rare et tragique.

M. Cocteau fait comprendre l'aventure de Jacques par une jolie image. Il le représente pareil à Narcisse, au bord d'un fleuve. Seulement ce n'est pas de son image que ce nouveau Narcisse est amoureux. Il aime les eaux du fleuve. « Mais les fleuves coulent sans se soucier des baigneurs, des arbres qu'ils reflètent. Leur désir est la mer. Ils la baisent au terme d'un voyage perpétuel et s'y enfoncent voluptueusement. Jacques sentait toujours la beauté humaine avoir, comme les fleuves, un lit et un but. Elle passait, elle allait ailleurs. » — Cependant il rencontre Germaine, il lui plaît, et l'univers est changé. « Cette fois l'eau stoppe, lui renvoie passionnément son reflet. Il trompe la mer. Peut-être prend-il pour l'eau qui parle une voix d'ondine. Mais il n'analyse pas. Son cœur ne lui en laisse plus le loisir. »

Les voici amants. En apparence, il y a un adolescent, Jacques Forestier, qui trompe agréablement le boursier Osiris, conseiller financier de Germaine, tout en fumant ses cigares avec sérénité. En réalité, entre cette belle fille et ce garçon inquiet, se joue, sans qu'ils s'en doutent, la tragédie des malentendus.

Germaine distribuait vite ses caresses épanouies. C'était le luxe d'une gerbe de fleuriste. La gerbe fanée, on en achète une autre. Jacques, lui, prenait racine. Son amour anormal poussait normalement, lentement. Il s'aimait, il aimait des voyages, il aimait trop de choses sur sa maîtresse. Germaine n'aimait que son amoureux.

Que peut-il advenir, sinon que les réalités glissent en avant des apparences? C'est la troisième partie. Jacques, trahi, abandonné, ou plus exactement lâché, s'effondre et vient rouler au premier plan. Il a le sentiment que l'existence est faussée et hors de service, comme une roue de bicyclette qui se voile, et il en finit par une dose mortelle de cocaïne. Le récit de l'empoisonnement, qu'il soit exact ou imaginé, est une page admirable de ton. La cocaïne était mêlée, et Jacques revient à lui. Dans la dernière page, qui n'est pas la meilleure, l'auteur prodigue les conseils à ce ressuscité. Osiris l'instruit à supporter ce qu'on ne peut empêcher, et à faire sa vie en dépit des accidents. Un jeune employé de banque renvoyé lui donne une leçon d'insouciance en jouant aux barres avec les cyclistes de l'agence Havas. Son propre esprit, qui est prompt et fertile, suggère à Jacques une image agréable, qui résume sa vie à venir : celle d'un ange, qui, pour visiter la terre sans scandale, serait contraint de cacher ses ailes sous une blouse de vitrier. Ainsi tout conspire à l'avertir qu'il doit, s'il veut vivre, s'adapter à ce monde, où le cœur ne se porte plus.

***

Le roman de M. Paul Brach, *Gérard et son témoin*, est non seulement un livre écrit avec grâce, mais un document fort curieux. Le titre nous est expliqué par l'épigraphe : « O homme! tandis que tu te dis : Je suis seul avec moi-même, dans ton cœur réside sans cesse cet esprit suprême, observateur attentif et silencieux de tout le bien et de tout le mal. » Mais ce témoin, ou cette conscience, loin de l'aider à vivre, le paralyse. Il semble que nous retrouvions l'esprit de 1890, et de cette génération que l'analyse détournait de l'action. Ce retour de dilettantisme, après trente années, est assez surprenant. M. P. Brach nous avertit que la

maladie de son héros est commune aux jeunes hommes de son temps.

Pour Gérard, sa maladie n'était pas une exception. Il l'avait constatée à des degrés différents chez certains de ses amis. Il lui avait attribué des causes multiples, soutenant que la guerre avait habitué certains tempéraments à une hyperactivité qui, n'ayant plus d'emploi rationnel, déconcertait le système nerveux et obligeait le malade à quelques diversions... Il se résignait à un état qu'il appelait volontiers la maladie de son temps et, appuyant sur la littérature un jugement péremptoire, il lui découvrait des parentés ou des cousinages à travers les psychismes décrits dans la *Confession d'un Enfant du siècle* et dans le *Portrait de Dorian Grey*.

Cette maladie morale se reconnaît à deux signes, lesquels, par malheur, concordent assez mal. Gérard ne trouve la paix qu'après avoir tué en lui une force inemployée qui le tourmente. Cette énergie ennemie, qu'il faut user pour obtenir le silence intérieur, ressemble assez au mal romantique, tel qu'il est décrit par Musset. Le second signe est la critique de soi-même dont le terme est la paralysie. — Ces deux symptômes font ensemble un singulier personnage. Le malade souffre à la fois d'un excès et d'un manque d'énergie, d'un besoin et d'une incapacité d'agir. Après tout, est-ce si singulier? Ce supplice est commun dans le cauchemar, qui est l'image de la vie.

Voici donc Gérard engagé dans des aventures et aussitôt dégoûté; il souhaite on ne sait quoi qui le déçoit et il résume sa philosophie dans cette phrase d'album : « La vie, cette salle d'attente. » Il a d'ailleurs le malheur, tout en se morfondant dans cette salle d'attente, de manquer tous les trains.

Entre ces histoires interrompues, il est un amour plus subtil et plus douloureux qui est le cœur même du roman. C'est l'amour que Gérard ressent pour madame de Lessart. L'aventure est énigmatique, et n'en paraît que plus vraie. C'est d'ailleurs un des traits de ce livre que, s'il est un peu symétrique et systématique d'apparence, il est en réalité souple jusqu'à l'incertitude. Je n'en fais point reproche à l'auteur : des êtres vivants, dont les desseins seraient parfaitement clairs, cesseraient d'être vivants. Et cette Mary, ambiguë, glissante et froide, est d'autant plus ressemblante

qu'elle est plus secrète. Aimée par Gérard, elle lui donne un assentiment muet, qui nous reste assez mystérieux. Car au premier baiser, sans même avoir besoin de se défendre : « Pourquoi? » dit-elle. Ce mot glacé arrête Gérard. Quant à lui, nous démêlons mieux ce qu'il ressent. « Il goûtait avec une saveur patiente aux délices de sa passion nouvelle, il s'enivrait de lui-même et ce qui l'attachait le plus était peut-être cette sensation de « jamais éprouvé » qui se trouvait à la clé du moindre de ses mouvements. » On devine que cet amour enivré de lui-même décroîtra assez vite. Par une analyse adroite, M. Brach a montré comment il paraissait à la fois s'amoindrir et s'aiguiser. Un voyage sépare Gérard et Mary. Un retour les réunit. Le hasard d'un accident de voiture et d'une nuit d'auberge les rend amants. Et c'en est fait. Pour avoir été amants, ils cessent de l'être. Et leur union les sépare pour toujours.

HENRY BIDOU

LES

CONVERSATIONS FRANCO-ALLEMANDES

C'est un fait que la résistance allemande dans la Ruhr a faibli et que M. Stresemann, chancelier du Reich, se montre désireux d'entrer en conversation avec la France. Il serait exagéré de dire, au moment où ces lignes sont écrites, que les entretiens ont commencé. Nous n'en sommes qu'aux préliminaires, et comme tout est nouveau dans la diplomatie moderne, c'est au moyen de discours publics, prononcés tour à tour par les chefs de gouvernement, que le dialogue s'est engagé. Les pourparlers dureront-ils longtemps? L'affaire de la Ruhr est certes en état. Si l'on ne considérait que le dossier, les explications déjà fournies depuis plusieurs mois, les déclarations répétées des gouvernements, on pourrait imaginer que tout peut aller assez vite. Mais si l'on analyse les paroles les plus récemment échangées, et si l'on songe à la complexité du problème, on se persuade que tout ira lentement et que, réserve faite d'une de ces surprises que les méthodes allemandes rendent toujours possibles, les gouvernements se contenteront de franchir une étape.

On peut donc prévoir une période de plusieurs mois durant laquelle la question de la Ruhr et les questions qui sont liées, celle des rapports franco-britanniques, celle plus générale des réparations, reprendront la première place dans la politique internationale. L'attention de l'Europe a été sollicitée en ces dernières semaines par d'autres objets, l'affaire de Corfou, l'affaire de Fiume, le coup d'État espagnol. Ce sont là des incidents qui sont déjà réglés, ou qui le seront prochainement. La conférence des Ambassadeurs est arrivée

par une série d'heureuses interventions à résoudre ce conflit italo-grec qui laissait peser sur la paix de l'Europe de fâcheuses menaces. Le gouvernement italien, moyennant l'assurance qu'en cas de mauvaise volonté constatée la Grèce serait frappée d'une indemnité supplémentaire, a accepté la date du 27 septembre comme terme de l'occupation de Corfou. C'était là une affaire délicate [1] par les conséquences qu'elle laissait entrevoir. La solution qui a été adoptée fait bien augurer de l'esprit politique de M. Mussolini, qui s'est montré conciliant; elle répond aux désirs du gouvernement britannique; elle a sans nul doute été approuvée par la France, qui s'employait à sauvegarder la paix. La Conférence des Ambassadeurs a fait avec discrétion et rapidité un travail très utile.

On veut espérer que, dans l'affaire de Fiume, la diplomatie saura procéder prochainement à un règlement qui satisfasse les parties, et on constate déjà que l'enregistrement du traité de Rapallo par la Société des Nations, en faisant rentrer les pactes italo-yougo-slaves dans le cadre des garanties internationales a causé une impression favorable. Quant au coup d'état espagnol, il représente surtout un épisode de politique intérieure. Les différences sont grandes entre ce qui s'est passé à Madrid, et ce qui s'est accompli il y a quelque temps à Rome et dans Athènes. Les mouvements d'où sont sortis les gouvernements italiens et grecs ont cependant dû contribuer à réveiller le goût des pronunciamentos militaires en Espagne, dont l'histoire compte plus d'un événement de même nature. Au point de vue extérieur, on ne peut dire encore à quoi tend le programme de redressement national qui sera, selon la formule du jour, celui du nouveau gouvernement, et en particulier, pour le problème qui nous intéresse le plus, on ne sait quelles seront les tendances nouvelles à l'égard des questions marocaines. Aucune de ces affaires assurément ne laisse l'Europe indifférente : mais c'est cependant le conflit de la Ruhr et ses conséquences qui domine toujours la politique.

M. Stresemann a délibérément inauguré une politique nouvelle. Il parle comme si la résistance passive allait cesser

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 septembre.

et comme s'il allait négocier. Il fait même des propositions assez confuses dans certaines parties, inacceptables encore dans d'autres. Ainsi il a l'air de croire que des garanties générales et vagues sont suffisantes; il a l'air de croire qu'il peut poser des conditions; il a l'air de croire qu'un arrangement peut comporter l'évacuation rapide de la Ruhr et la modification du régime de la rive gauche du Rhin. M. Stresemann se fait-il des illusions et s'attarde-t-il encore à ces marchandages germaniques qui ne sont plus de saison dix ans presque après la guerre, cinq ans après l'armistice? Ou bien veut-il préparer les esprits en Allemagne et donner l'impression qu'il a tout tenté? On ne sait. Toujours est-il que M. Poincaré a jugé préférable de ne pas le laisser s'engager dans un mauvais chemin, et que par deux discours prononcés le 16 septembre, il a répondu par avance à une certain nombre de propositions singulières qui circulaient; ainsi il a coupé court à tout ce qui serait des conversations inutiles et mis les choses au point.

Il y a dans les discours de M. Poincaré une idée politique générale qui intéresse tout l'avenir. M. Stresemann parle de combinaisons diverses, qui trouvent un accueil indulgent dans certains groupements en Europe. M. Poincaré lui oppose le texte du traité de Versailles qui a fixé les grandes lignes de ce qui devait être fait. A quoi bon parler d'experts internationaux ou de société fidéi-commissaire? Le traité a institué la Commission des Réparations; il lui a donné les plus larges pouvoirs : c'est elle, c'est elle seule qui est compétente. A quoi bon parler de nouveaux pactes de garantie? Le traité nous a donné une sûreté positive, en décidant que nous occuperions pendant quinze années la rive gauche du Rhin, et l'Allemagne, n'ayant pas exécuté les clauses du traité, les délais d'occupation ne courent pas encore. Sur aucun de ces points, la France n'est disposée à céder : elle a acquis une trop douloureuse expérience pour se laisser duper. M. Poincaré a mis en lumière un fait important que nous avons déjà eu occasion de signaler ici même. Depuis le conflit de la Ruhr, l'Allemagne a complètement paralysé l'action de la commission interalliée de contrôle. Elle peut donc construire, contrairement au traité, contrairement à ses engagements, des canons, des munitions,

des avions, et si, d'autre part, par sa banqueroute frauduleuse, elle se dispense de payer ce qu'elle doit, elle peut avec ses devises étrangères, son outillage intact, et son armée reconstituée, redevenir dans quelques années, assez nombreuses sans doute, mais trop courtes pour la paix du monde, une puissance militaire de nouveau agressive et menaçante.

Le traité, peut-être l'oublie-t-on en Allemagne et même ailleurs, a voulu être, à la fois, une œuvre de justice et une sauvegarde pour l'avenir. En imposant à l'Allemagne le poids des réparations, l'obligation de se laisser contrôler, et l'occupation de la rive gauche du Rhin par les Alliés, le traité a prétendu contraindre l'Allemagne à réparer le mal qu'elle avait fait; il a tenté aussi de la mettre hors d'état de nuire, et de lui laisser le temps de se transformer moralement. On peut s'étonner que des vérités aussi évidentes, et dont la connaissance a été si chèrement acquise, soient négligées si peu d'années après la signature de la paix. L'Europe, mal à l'aise après la guerre et à cause de la guerre, a cédé à la nécessité d'avoir une mystique pour expliquer ses maux. Pendant longtemps M. Lloyd George lui avait donné, comme aliment à son imagination et à son espérance, l'idée que tout irait mieux le jour où la Russie serait reconstituée économiquement : c'était une longue et difficile entreprise qu'il offrait à son activité et à ses méditations. Lasse d'attendre, et quand il a été clair que la Russie ne se reconstituerait pas du jour au lendemain, l'Europe a changé de mystique et elle a cru, ou on lui a fait croire, que tous ses maux venaient de l'occupation de la Ruhr. Cette illusion commence à se dissiper et il nous faut en supporter avec calme et patience l'injustice. En rappelant sans cesse le droit inscrit dans le traité, M. Poincaré occupe une situation solide, et il est comme sur un roc, contre lequel peuvent battre les flots. Cette politique a un avantage : c'est qu'elle est en droit à l'abri de toute critique. Elle a un inconvénient : c'est qu'elle n'avance pas l'heure des solutions, aussi longtemps que l'Allemagne ne comprendra pas qu'il n'y a pas de solution autre que l'exécution du traité. Mais elle laisse au temps le soin de mûrir les questions, elle réserve l'avenir, et ce n'est pas nous que l'attente gêne le plus.

M. Stresemann sait tout cela. Il a suivi de près la politique

allemande depuis le traité de paix. Il s'est intéressé très activement à la question des réparations depuis deux ans. Comment imaginer qu'il se trompe complètement sur la nature du problème qu'il doit résoudre? L'erreur, l'erreur totale a été commise par le Cabinet Cuno, et elle est parmi les plus lourdes dont un gouvernement puisse se charger. Le Cabinet Cuno a cru deux choses : d'abord que la résistance passive nous lasserait et nous ferait évacuer la Ruhr; ensuite que l'Angleterre interviendrait et l'aiderait à se débarrasser de nous. Deux fautes de jugement complètes. La résistance passive a pu nous surprendre au premier moment; mais nous étions de force à tenir, et nous l'avons prouvé. Quant à l'Angleterre, du moment qu'elle assistait à notre démonstration, même sans s'y mêler, elle savait bien que nous étions résolus à la mener jusqu'au bout, et il n'est pas un Anglais qui au fond du cœur ne se soit dit qu'en pareilles circonstances il était impossible d'agir autrement. Pour gagner du temps, malgré tout, et pour attendre l'imprévu, l'Allemagne a soutenu à coup de billets la résistance passive; elle a précipité sa crise monétaire et financière; elle est à bout de souffle. Il faut liquider : mais ce n'est pas chose facile. Quand on se rappelle l'excitation nerveuse où l'a jetée le gouvernement Cuno, le nationalisme exaspéré qu'il a provoqué et entretenu, on s'explique que M. Stresemann soit un peu gêné! Un gouvernement très fort aurait seul le courage et la netteté d'ordonner et de prendre les initiatives : il ferait cesser la résistance passive, et il entrerait en conversation avec la France par la voie diplomatique. Mais M. Stresemann est-il ce gouvernement très fort?

Pour le moment, il se contente de tâter le terrain. Il évite de rien dire qui puisse rendre le règlement du problème plus difficile, et c'est certainement un langage nouveau chez le Chancelier. Mais tout en proclamant l'urgence d'un règlement, il ne propose rien de précis; il suggère même des combinaisons inutiles. Maintenant que M. Poincaré l'a publiquement averti que la France n'abandonnerait ni ses gages, ni ses garanties, M. Stresemann sera-t-il plus explicite? Les semaines qui viennent seront à ce point de vue décisives. En attendant, le fait caractéristique, c'est que la résistance passive cesse

peu à peu dans la Rhur, c'est que l'esprit de résistance diminue dans le reste de l'Allemange. Un membre de la Chambre des Communes qui a fait récemment un séjour dans la région d'Essen, écrit que plus le temps passe et plus les Français viennent à bout des derniers vestiges de résistance dans la Ruhr. Il rend hommage à l'attitude des soldats français qui ont fini par désarmer les préventions de la population; il insiste sur les services rendus par l'armée d'occupation aux habitants des villes (cuisines roulantes, etc.) et il affirme avoir entendu la plupart des Westphaliens avec qui il s'est entretenu, désavouer les sabotages qui ont toujours été, à son avis, l'œuvre d'agents venus d'Allemagne non occupée. En outre, le travail tend évidemment à reprendre. Les Français paient les ouvriers allemands qui veulent travailler 20 p. 100 de plus que ce que leur alloue le Reich pour ne rien faire. Aussi la résistance passive, tant sur les chemins de fer que dans les usines, tend graduellement à s'évanouir. A Essen il a visité une usine de fabrication de coke dirigée par des ingénieurs français, mais où ne travaillaient que des ouvriers allemands. Et cela est d'autant plus significatif que les autorités allemandes menacent toujours de toutes sortes de pénalités ceux qui travaillent pour les Français. Les habitants de la Ruhr retournent progressivement travailler, parce qu'ils sont fatigués de ne rien faire, parce qu'ils n'ont eux-mêmes aucune mauvaise volonté à l'égard des Français et parce qu'ils sont heureux de gagner 20 p. 100 de plus sur leurs salaires. « Mais ces gens sagaces ont une autre raison pour retourner au travail : ils veulent gagner de l'argent et l'économiser. Or ils croient que le mark continuera à tomber aussi longtemps que le gouvernement continuera à payer sans compter chaque semaine des millions et des millions à des producteurs qui ne travaillent pas. Ils pensent que tant que l'Europe ne croira pas que l'Allemagne ait l'intention de payer honnêtement ses dettes, le mark continuera à tomber. Et tant que le mark tombera, quels que soient leurs salaires, ils ne peuvent pas économiser. » Et l'auteur de cette enquête conclut que le gouvernement de Berlin sera impuissant à résister à la pression que font en ce moment les populations de la Ruhr dans le sens d'un accord avec la

France. Quant à l'attente de l'intervention anglaise, c'est une illusion que les Allemands, d'après le même témoin, ont définitivement perdue. Le chantage au bolchevisme possible n'a pas réussi; les masses ouvrières de la Ruhr aux sentiments pacifiques et religieux ont paru aussi éloignées que possible du bolchevisme; la campagne de calomnies contre la France a fait long feu, et nulle intervention étrangère ne pourrait aujourd'hui s'opposer à ce que la France vienne définitivement à bout de la résistance dans la Ruhr. L'auteur de l'enquête croit pouvoir fixer à six semaines l'ultime délai au bout duquel le gouvernement allemand sera contraint de céder. Mais ici, il passe du domaine particulier de la résistance dans la Ruhr à une hypothèse contestable qui préjuge de la politique générale du Reich. N'allons pas si loin, et contentons-nous d'enregistrer les faits.

Un autre symptôme bien curieux peut être tiré des commentaires qui accueillent la politique de M. Stresemann dans les groupements les plus puissants. Comme on peut s'y attendre, les nationalistes protestent. Mais ils trouvent à qui parler. En Bavière particulièrement, les émigrés prussiens qui s'agitent autour d'Hitler et de Ludendorff menacent de partir en guerre si le gouvernement de Berlin fait mine de céder sur la question de la Ruhr. Ils ne forment qu'une minorité parmi les Bavarois. Les partisans du prince Rupprecht se montrent plus réservés, et ils sont peu disposés à suivre Ludendorff. Ils osent même le dire. Le prince Rupprecht, depuis que Ludendorff a refusé de lui donner son appui pour la couronne impériale, ne le ménage pas. Dans une réunion de l'Association des officiers de Munich, il a récemment prononcé un petit discours qui contient des allusions directes à Ludendorff, et une approbation de la politique de négociations avec la France. « Les choses ne s'amélioreront dans les pays allemands, dit-il, que si chacun a confiance en soi. Mais la confiance en soi, ne doit pas être poussée à l'excès. Tout le monde n'est pas appelé à tenir le rôle d'un chef, autrement ce serait comme dans les armées de certains États exotiques, où il y avait trois généraux pour un soldat. « Votre majesté, disait Moltke, n'a besoin que d'un ou deux stratèges. »

En réalité le Gouvernement ne peut plus financer la résis-

tance passive. Il ne pourra pas rétablir les finances publiques tant que durera cette résistance. Il n'y a rien à répliquer à cela. Il ne faut pas oublier que la résistance telle que nous l'avons faite, n'avait pas seulement un côté moral, mais qu'elle était d'abord une question d'argent. On conçoit dès lors que les financiers, les économistes, et aussi les milieux intéressés, les ouvriers comme les patrons des territoires occupés, cherchent à sortir de là ». Voilà l'aveu capital fait par un journal bavarois. La crise financière en effet s'est aggravée. La crise monétaire est arrivée à son degré le plus redoutable. Les agriculteurs ne veulent plus vendre leurs produits pour recevoir en échange des marks papiers. Non seulement les transactions privées se trouvent gênées, mais le gouvernement est embarrassé pour ravitailler les populations. L'office des céréales en est réduit à payer le blé avec des titres de l'emprunt or. Et le Reich autorise les agriculteurs à payer l'impôt avec ces mêmes titres. Mais ici nouvelles difficultés. Les contribuables ne paient pas l'impôt dans diverses régions; en général ils ne refusent pas formellement; ils s'abstiennent. En Bavière, les paysans vont plus loin : ils prêchent ouvertement la grève de l'impôt. Enfin la crise politique de Thuringe, éclatant après celle de la Saxe, montre à Berlin le parti que les groupements avancés tirent du désarroi actuel. Ce sont les communistes qui dans l'un et l'autre de ces pays posent des conditions aux socialistes et essaient d'établir une dictature révolutionnaire dans toute l'Allemagne centrale. Ils se sont préparés du temps du gouvernement Cuno, qui leur donnait une magnifique occasion de propagande. Ils n'ont pas désarmé devant M. Stresemann, et ils comptent, dans les temps qui viennent, jouer un rôle actif. De telles perspectives expliquent assez que, la politique de son prédécesseur ayant complètement échoué, M. Stresemann se soit engagé dans une voie nouvelle.

Est-ce dire que nous soyons à la veille de ce règlement général des réparations dont on parle sans cesse et qui n'arrive jamais? Un tel résultat ne serait possible que s'il existait quelque part une conception assez vaste et assez profonde des conditions économiques d'un problème qui est, il faut le reconnaître, un des plus complexes et pour certains

côtés un des plus nouveaux de l'histoire. Nous ne savons pas si une telle conception existe présentement, et si elle est tenue secrète jusqu'au moment où ses auteurs jugeront opportun de la révéler. Nous constatons simplement qu'elle ne s'est pas manifestée. Il est vraisemblable que le règlement qui interviendra portera sur la question la plus urgente, qui est celle de la Ruhr. Si la résistance passive cesse, il sera possible de prendre un certain nombre de décisions. La forme de l'occupation pourra être modifiée. L'ensemble du problème des paiements et des garanties pourra être renvoyé à la Commission des Réparations, qui au besoin sera aidée d'experts réunis à titre consultatif. Un premier emprunt pourra être étudié, afin que l'Allemagne soit en état d'effectuer quelques versements et de commencer à restaurer ses finances. Ce ne sera qu'une étape. Elle permettra aux divers gouvernements d'enregistrer des résultats. La France sera venue à bout de la résistance passive. L'Angleterre, selon ses vœux, aura des apaisements sur la forme de notre occupation. Le gouvernement allemand aura délivré le Reich du conflit de la Ruhr. En somme le problème né des événements de janvier recevra une solution, et nous aurons un gage en attendant l'avenir. Mais la question des réparations considérée dans son ensemble ne sera pas réglée entièrement, et, ce premier pas franchi, il restera encore à accomplir une œuvre longue et difficile. Les conversations qui ont eu lieu dernièrement à Paris entre M. Baldwin et le gouvernement français permettent d'espérer qu'à Londres comme en France on se rend compte que l'entente franco-britannique demeure la meilleure garantie de la paix et le plus sûr moyen de contraindre l'Allemagne au respect du traité.

ANDRÉ CHAUMEIX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85 bis, *Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Jacques Lachenal, le héros des **Amants tourmentés** de **Marcelle Vioux**, a, au cours de sa vingt-cinquième année, publié un roman qui a obtenu dans le public le plus vif succès. Madame Hémard, femme d'un brasseur d'affaires brutal et jaloux, intéressée par la jeunesse de l'écrivain, son talent et sa naissante célébrité, lui accorde toutes ses faveurs. Vingt-sept heures d'intimité (en plusieurs fois) et déjà la jeune femme ne peut plus tolérer l' « espoir » de notre littérature. Il est gentil pourtant, et pas bête, et elle n'a qu'à s'en prendre à elle-même de ce fiasco. Le malheur est que Jacques est devenu éperdûment amoureux de cette égoïste, bornée et froide magicienne. Abandonné, il se désespère et, comme il habite Montparnasse et qu'il a des relations, il se lance dans la cocaïne. En peu de temps, il devient à moitié fou, le mélange de la douleur et des stupéfiants étant des plus dangereux, et il va faire une scène violente et stupide à sa femme fatale; hélas! le mari survient : son aveugle violence ne lui permet pas de démêler nettement la situation et il abat à coups de revolver les deux disputants... Ce n'était peut-être pas indispensable, mais un roman qui ne se termine pas par un massacre général n'est pas, au fond, un roman fini... D'ailleurs, il y a dans les *Amants tourmentés* une survivante : c'est la tendre Perle, aussi fâcheusement lâchée par Jacques que celui-ci le sera ensuite par madame Hémard. Cette pauvre petite danseuse s'est lancée elle aussi dans la coco — comme tout le monde — et lorsque Jacques a été abandonné, elle est revenue sans rancune s'étendre à ses côtés, afin de renifler avec lui la poudre blanche. Elle sait bien, elle, qu'il ne faut pas trop attendre de la vie et ne connaît plus ces révoltes qui agitent un homme de lettres à qui il reste toujours plus ou moins d'illusions. Ces « heures droguées » font l'objet d'une analyse minutieuse et puissante. Elles occupent d'ailleurs une bonne partie du volume et en font, à notre sens, la réelle valeur. Les descriptions du milieu littéraire montparnassien sont d'une lecture agréable, mais ne valent pas ces pages vigoureuses.

— Il y a dans le livre que **Léon-L. Tolstoï** vient de consacrer à son père (**La Vérité sur mon père**) un chapitre d'une inspiration très noble, auquel on ne saurait prêter trop d'attention. Il y est question des rapports de Léon Nicolaevitch et de sa femme. On a souvent affirmé que madame Tolstoï avait rendu, par son incompréhension, son mari très malheureux. Léon-L. Tolstoï prend la défense de sa mère et montre au contraire quel précieux auxiliaire elle fut pour le grand écrivain. Sur Tolstoï lui-même, on trouvera dans cet ouvrage de bien curieuses révélations : l'apôtre déclarait souvent, à la fin de sa vie, paraît-il, qu'il n'avait jamais été tolstoïen. Voilà qui est troublant : il n'aurait même pas aimé beaucoup qu'on mît ses idées en pratique. Pourtant on avait cru jusqu'ici que Tolstoï avait quitté la maison familiale, précisément parce que la vie qu'il y menait personnellement n'était pas en harmonie avec ses propres principes. Il n'en est rien : au dire de son fils, Tolstoï aurait quitté Iasnaïa Poliana, parce qu'il était gêné vis-à-vis des siens de les avoir déshérités... Une chose dont on ne peut douter, par exemple, c'est que le fils de Tolstoï, lui, ne soit anti-tolstoïen : il s'est guéri de ce funeste tolstoïsme comme d'une maladie et a fini par prêcher la guerre dans le même temps où son père célébrait la paix. Par ailleurs le comte L. Tolstoï considère que son père est un des grands responsables du marasme actuel de la Russie... Sur les théories de Tolstoï et sur sa vie intérieure, on ne trouvera rien de bien solide dans cet ouvrage, mais il y a d'amusantes anecdotes sur les visites que, de tous les coins du monde, on venait rendre au philosophe; une série de curieux portraits de membres de la famille Tolstoï, et enfin, une pittoresque description de la « Danse de Numidie » que dansait toute la famille, y compris l'auteur de la Sonate à Kreutzer, quand elle était débarrassée des nombreux raseurs qui venaient par piété ou par curiosité jusqu'à Iasnaïa Poliana.

— Le jeune Percy Shelley, fils d'un riche propriétaire du Sussex, fut élevé d'abord à Éton, dont le régime lui convint médiocrement, puis à Oxford, d'où il ne tarda pas à se faire expulser, pour avoir publié une plaquette subversive sur la nécessité de l'athéisme. Brouillé avec son père, le jeune homme se réfugia à Londres à peu près sans argent. Ce genre de difficultés le préoccupait peu d'ailleurs : il n'avait souci que des vers qu'il écrivait et de la fille d'un cafetier, la jolie Harriet Westbrook à laquelle il rendait de fréquentes visites. Cette dernière inclination ne l'eût sans doute pas mené bien loin si Harriet ne s'était considérée comme fort malheureuse dans sa famille. Shelley ne pouvait pas résister aux femmes malheureuses. Il enleva donc celle-ci (il avait dix-neuf ans, elle en avait seize) et la conduisit en Écosse pour l'épouser. L'idylle ne fut pas de longue durée. Harriet n'était pas très intelligente, ce dont bien entendu Shelley ne s'aperçut qu'« après ». Elle ne se montra pas non plus très fidèle : ce qui acheva de convaincre le poète qu'il avait fait fausse route. Heureusement, il avait le temps de refaire sa vie : ce fut Mary Godwin, fille d'un philosophe pour lequel il avait la plus respectueuse admiration, qu'il enleva alors. Il s'enfuit avec elle sur le continent; la demi-sœur de Mary, Jane Clairmont, accompagnait les jeunes amants. C'était la destinée de Shelley d'avoir toujours de nombreuses femmes autour de lui. Cette Jane fut quelque temps (oh! elle avait fait tout ce qu'il fallait pour cela) la maîtresse de lord Byron et les deux poètes vécurent ensemble sur les bords du Léman. Mais Byron, vite lassé de cette liaison, quitta Jane et partit pour Venise et de nouvelles amours. Les Shelley (la mort d'Harriet venait de permettre à Shelley d'épouser Mary) passèrent eux aussi en Italie, flanqués de leurs enfants (Shelley en eut cinq au moins, mais quatre moururent en bas âge), de l'infortunée Jane et de la fille que celle-ci avait eue de Byron : Allegra. Cette Allegra devint la protagoniste de drames émouvants, Byron voulant bien se charger de sa fille, mais refusant de revoir la mère. Shelley, dont le temps et l'argent furent toujours à la disposition de ses amis, tenta vainement d'arranger les choses. Marches et contre-marches à travers l'Italie. Pour finir les Shelley s'installèrent avec un ménage ami, les Williams, sur le bord du golfe de la Spezzia. Là le poète passait ses journées sur son petit voilier l'*Ariel* et ce fut au cours d'une de ces promenades en mer qu'il trouva la mort : il avait trente ans. Telle est, dans ses grandes lignes, la romanesque existence de Shelley, dont **André Maurois** vient de nous donner (**Ariel ou la vie de Shelley**) une excellente version romancée. Maurois, dans la « reconstitution » de tous ces épisodes fameux, a témoigné d'autant de finesse et de goût que d'esprit. Mais ce dont il faut surtout le louer c'est d'avoir si vivement fait sentir le charme souverain du délicieux auteur d'*Alastor* et de la *Reine Mab*.

MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER	98 »	50 »	26 »

LA LIVRAISON — 240 pages — **4 fr. 50**

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table Décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table Décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 3 fr. 50

P. BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.